Université Michel de Montaigne Bordeaux 3
École Doctorale Montaigne Humanités (ED 480)
UMR 5185 ADESS CNRS

THÈSE DE DOCTORAT EN GEOGRAPHIE

Cultures locales et identités. L'exemple des pays du Sud Sud-Ouest landais (France)



Présentée et soutenue publiquement le 04 décembre 2013 par
Marie PENDANX

Membres du jury

Jean-Pierre AUGUSTIN, Professeur Emérite, Géographie, Université de Bordeaux 3
Pascal BULEON, Directeur de Recherche au CNRS, Géographie, Directeur de la MRSH de Caen
Bernard CHERUBINI, Maître de Conférences HDR, Ethnologie, Université de Bordeaux 2
Guy DI MEO, Professeur Emérite, Géographie, Université de Bordeaux 3 (Directeur)
Marie-Claude MAUREL, Directrice d'Etudes, Géographie, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS Paris) (Rapporteur)
Jean-Robert PITTE, Professeur, Géographie, Université de Paris 4 – Sorbonne (Rapporteur)

Cultures locales et identités. L'exemple des pays du Sud Sud-Ouest landais (France)

Résumé : Dans le cadre de la mondialisation et dans celui, concomitant, d'une certaine uniformisation culturelle, nous sommes confrontés au paradoxe de l'émergence d'identités et de territoires très localisés (en Aquitaine comme ailleurs), s'appuyant sur des représentations comme sur des pratiques culturelles originales ou, tout au moins, qui s'affichent comme telles. En quoi consistent exactement ces cultures locales qui souvent se déclinent dans un contexte de recomposition socio-spatiale plus ou moins profonde (périurbanisation, littoralisation des populations …) ? Dans quelle mesure la confirmation ou l'émergence de ces cultures locales identitaires et territorialisées exerce des incidences sur la citoyenneté, l'aménagement du territoire et le développement territorial ? Comment des univers sociaux arrivent-ils à s'affirmer ? Sur notre terrain d'investigation, l'angle du département des Landes et plus particulièrement sa partie sud-ouest au contact du Pays-Basque et du Béarn, nous sommes en présence d'une société qui est en renouvellement. Il est par conséquent opportun de s'interroger sur la manière dont se constitue la localité que nous avons choisie comme espace d'étude. Etant confrontés à des objets changeants, chargés d'idéologies, de représentations, nous avons adopté une démarche combinatoire qui s'inscrit au cœur d'une géographie sociale et humaniste. Le travail d'enquête et de recherche réalisé nous permet de montrer que sur cet espace la culture locale est une culture marquée par des apports extérieurs et des singularités propres. L'étude de la vie quotidienne dans notre aire d'investigation sud-landaise a mis en évidence des éléments endogènes constitutifs d'une culture de l'habiter, de l'Ici, de la fête, vivante et populaire. Pour autant, ces spécificités apparentes ne sont le produit que de "branchements" réalisés par des individus de plus en plus mobiles, indépendamment du contexte urbain ou rural. Le local apparait ainsi comme une construction permanente, innovante à travers une logique de "bricolages" identitaires.

Mots-clés : culture locale, identité, territoire, territorialité, géographie sociale, géographie culturelle, géographie rurale, musique, fêtes, Les Landes

---

Local cultures and identities. The example of the countries of the South Southwest of the Landes (France)

Abstract : Within the framework of globalization and the implicit process of cultural standardization, we are confronted with the paradoxical emergence of local identities and territories - in Aquitaine and beyond - which are supported by original cultural practices or claiming, at least, to be as such. What are the particulars of these local cultures, which often come in a variety of forms in the context of a more or less deep sociospatial recomposition (development of peri-urban et coastal areas) ? To what extent do the confirmation or emergence of these cultures, firmly rooted in local identities and territories, impact on citizenship, country planning and regional development ? How can social realities assert themselves ?

On our ground of investigation, the south-west corner of the Landes département bordering the Pays basque and the Béarn, we are in front of society in a state of renewal. Therefore it is convenient to figure out the lines along which the local territory we chose takes shape. Confronted with changing objects full of ideologies and representations, we adopted a combining approach which lies at the heart of a social and humanist geography. Our work of investigation and research has enabled us to show that the local culture of this area is marked both by external influences and its own features. The study of daily life in our area of investigation in the south of the Landes has shed light on the inner components of a whole culture based on living, the sense of the "here" and popular and lively celebrations. Nevertheless these apparent specificities are the outcome of "connections" worked out by increasingly mobile individuals, regardless of the urban or rural context. Local features thus turn out to be permanently under an innovatory process of construction fed by makeshift identity creations.

Key words : local culture, identity, territory, territoriality, social geography, cultural geography, rural geography, music, feasts, Les Landes

Université Michel de Montaigne Bordeaux 3

École Doctorale Montaigne Humanités (ED 480)

UMR 5185 ADESS CNRS

THÈSE DE DOCTORAT EN GEOGRAPHIE

Cultures locales et identités. L'exemple des pays du Sud Sud-Ouest landais (France)

Présentée et soutenue publiquement le 04 décembre 2013 par

Marie PENDANX

Sous la direction de Guy DI MEO

Membres du jury

Jean-Pierre AUGUSTIN, Professeur Emérite, Géographie, Université de Bordeaux 3
Pascal BULEON, Directeur de Recherche au CNRS, Géographie, Directeur de la MRSH de Caen
Bernard CHERUBINI, Maître de Conférences HDR, Ethnologie, Université de Bordeaux 2
Guy DI MEO, Professeur Emérite, Géographie, Université Bordeaux 3 (Directeur)
Marie-Claude MAUREL, Directrice d'Etudes, Géographie, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS Paris), (Rapporteur)
Jean-Robert PITTE, Professeur, Géographie, Université de Paris 4 – Sorbonne, (Rapporteur)

« Tant de mains pour transformer ce monde, si peu de regards pour le contempler ! »

Julien GRACQ, Lettrines I (1967)

Remerciements

Je remercie ma famille, mon directeur de thèse Guy Di Méo, Grégory Martin et Olivier Pissoat, mes collègues pour leur aide et tous ceux qui ont contribué à la réalisation de cette thèse, plus particulièrement, les familles, les associations, les élus et personnes ressources que j’ai rencontrés.

Sommaire

Introduction *7*

I. « Culture locale » : qu'est-ce à dire ? *17*

I.1. Cadre géographique **17**

I.1.1. Les Landes, un département rural et dynamique 18

I.1.2. Chalosse et pays de Dax 37

I.2. Cadre théorique **47**

I.2.1. Des concepts 47

I.2.2. Quelles options théoriques et méthodologiques ? 79

I.3. Cadre méthodologique **87**

I.3.1. L'enquête par entretien 87

I.3.2. Outils complémentaires 108

II. La culture locale sous sa forme endogène *114*

II.1. Une culture de l'Ici **114**

II.1.1. L'Ici au cœur de la vie locale 115

II.1.2. Une culture populaire ancrée dans des lieux et installée dans une certaine mobilité 120

II.1.3. Une culture de l'habiter 130

II.2. Une culture rurale de peu **152**

II.2.1. Pratiques domestiques 154

II.2.2. Des traits d'une économie non-marchande à valeur culturelle 159

II.2.3. Saisonnalité et lieux des pratiques et activités 168

II.3. Une culture vivante et populaire de plein air **187**

II.3.1. Loisirs et consommations culturelles de l'Ici 189

II.3.2. Des activités sportives et culturelles relativement spécifiques 193

II.3.3. Un goût prononcé pour les fêtes et autres événements collectifs à caractère festif ou ludique 210

III. Une culture locale qui se nourrit de « branchements » *220*

III.1. L'éclatement du local et le poids de l'échelon départemental en tant que médiateur « d'universalisme républicain » **221**

III.1.1. L'action départementale favorise l'ouverture d'échelle 223

III.1.2. De nouveaux apports de populations 238

III.1.3. Disparition de la langue locale 250

III.2. Culture rurale et culture méridionale **259**

III.2.1. Culture rurale : une comparaison rapide avec la Thiérache 259

III.2.2. Culture méridionale entre ville et campagne 271

III.3. Hispanisation 279

III.3.1. Musiques de fêtes et inspiration hispanique 280

III.3.2. Situation de contact et espace d'échanges 286

III.3.3. Des activités spécifiques influencées par l'Espagne 288

Conclusion 295

Références bibliographiques 301

Introduction

La mondialisation qui tend à se généraliser et les mobilités grandissantes ont des conséquences tant globales que locales, c'est dans ce contexte que je replace mon questionnement. Aussi, j'adopte une vision large et dynamique de la culture locale loin, d'une vision passéiste et ancrée. Comment parler des réalités locales, y compris culturelles, aujourd'hui, dans un contexte de mondialisation croissante des échanges et des références de tous ordres ? A l'échelle globale, l'abondance et la multiplication des échanges entre personnes, groupes, régions … dans tous les domaines et notamment celui de la culture, ainsi que la vitesse participent de « *cette circulation accrue et accélérée* [qui] *a créé les conditions d'une nouvelle réflexion concernant les sociétés et leurs cultures* » (DEMORGON J., 2000).

La mondialisation, « une construction sociale du Monde »

D'abord employé, dans les années 1980, pour qualifier un phénomène particulier et strictement économique, le terme de « *mondialisation* » (au sens anglais de « *globalization*»)[1] va rapidement se généraliser, dans les années 1990, dans le contexte de l'après-Guerre Froide. Processus social global à la fois historique, géographique, sociologique, politique et économique, la mondialisation correspond à la mise en place d'une échelle supplémentaire d'appartenance, placée au-dessus des sociétés nationales. Elle est donc « *autrement dit, une « construction sociale » du Monde* » (BAUDRAND V., 2002). Pour autant, loin d'effacer l'échelle locale, la mondialisation participe au regain d'intérêt des individus pour leurs territoires du quotidien, ces derniers se rattachant à leurs racines. Considérée comme « *une dimension de la société post-industrielle* », la mondialisation éclaire donc les principales tendances du monde actuel, parmi lesquelles le retour au local ou « *le décalage croissant entre la constitution d'un imaginaire collectif par la société de l'information, et la réalité territoriale du partage entre richesse et pauvreté […] [y*

[1] La langue française utilise deux mots (« globalisation » et « mondialisation ») là où l'anglais n'en utilise qu'un seul : « *Le terme «globalisation» tend de plus en plus à désigner les caractères strictement économiques et financiers d'un processus beaucoup plus global : la « mondialisation »* ». (BAUDRAND V., 2002).

compris] au sein des pays riches eux-mêmes où une opposition centre-périphérie se met également en place » (COHEN D., 2006).

Science sociale à part entière dont l'objet d'étude réside dans la dimension spatiale des sociétés, la géographie constitue la science de l'organisation de l'espace considéré non pas comme un cadre mais comme un ensemble de relations. C'est en ce sens que la géographie analyse la mondialisation comme le processus de formation d'un espace de niveau mondial, « *produit de l'ensemble des diffusions, des échanges et communications entre les différentes partie de l'humanité* » (BADIE B. et SMOUTS M.-C., 1993). A l'heure de « *l'espace mobile et fluide du monde mondialisé* » (RETAILLE D., 2005), les géographes apportent effectivement un éclairage singulier sur la mondialisation. Le développement des déplacements matériels et immatériels entraîné par les progrès techniques en matière de transport de masse et de communication participe au dépassement des contraintes de la distance kilométrique. Il en découle l'essor d'une nouvelle forme de relations en connexité qui induit des espaces réticulaires (constitués de réseaux) distincts des espaces aréolaires produits par les relations traditionnelles de proximité (fondés sur des territoires).

La mondialisation, une construction spatiale du Monde

La principale manifestation de la mondialisation réside effectivement dans l'explosion des flux de toutes sortes à l'échelle de la planète : les personnes, les biens et services, les informations et les capitaux. Ainsi, l'essor des mobilités au niveau mondial implique l'idée de changement d'échelle. Se densifiant et se diversifiant, ces flux permettent effectivement la construction progressive d'un espace de niveau mondial et leur combinaison produit la dynamique de la mondialisation.

Les flux d'informations participent plus particulièrement de la dynamique de la mondialisation culturelle. En effet, les contacts et les échanges entre les sociétés se retrouvent tout au long de l'histoire de l'humanité. Pour autant, cette mise en relation des sociétés et des cultures s'est progressivement généralisée et systématisée avec le développement des moyens d'information et de communication, ainsi que l'avènement depuis les années 1980 de la communication en réseaux alliant la téléphonie, l'informatique et l'image sans oublier la dérégulation, l'ouverture des frontières, l'affaissement des barrières douanières … Précisons cependant que

l'omniprésence de l'influence américaine sur l'espace mondial de l'information est un fait, mais elle ne signifie en aucun cas une uniformisation culturelle. Face à ce phénomène généralisé de mondialisation, les sociétés locales se réapproprient les produits culturels qu'elles reçoivent et revisitent les leurs.

Il semblerait erroné de penser que la mondialisation s'accompagne d'une uniformisation culturelle du Monde, avec la dilution des cultures locales dans une culture universelle. Très simplificatrice, cette association oublie les évolutions contraires observées localement jusqu'à présent, ce que j'ai d'ailleurs pu constater sur mon terrain lors de mes investigations. Comme le rappelle V. Baudrand, « *l'ouverture, la mobilité, le brassage, notamment au niveau mondial, ont des effets à la fois homogénéisateurs et différenciateurs.* » (BAUDRAND V., 2002). En effet, si l'uniformisation peut exister pour certaines pratiques, elle peut aussi être largement compensée par des formes de différenciation. Celles-ci obéissent à deux grandes logiques, d'une part, une logique de fragmentation liée aux réactions (de résistance ou de rejet) des sociétés à la pression d'un nouveau modèle sociétal par exemple, et, d'autre part, une logique de différenciation qui procède par appropriation active. Dans ce dernier cas, l'espace mondial de l'information, comme tout espace de communication, obéit à un modèle interactif de communication liant un émetteur et un récepteur tous deux actifs. Une fois reçu par une société, tout produit culturel est décodé, recodé, réapproprié par l'intermédiaire de médiateurs tels la famille, l'école, les leaders politiques … Enfin, il est important d'avoir à l'esprit que l'afflux d'informations entre et par-delà les nations s'accompagne de leur recontextualisation culturelle au sein des sociétés locales. Nous assistons ainsi à un renouvellement des identités culturelles en fonction d'un processus de décomposition / recomposition permanent.

La mondialisation culturelle

« *La mondialisation qui marque notre époque n'entraîne pas seulement un accroissement des flux de marchandises. Elle transforme la façon dont nous nous représentons le monde. Elle comporte donc une dimension culturelle centrale trop souvent négligée.* » (TARDIF J. et FARCHY J., 2006). Effectivement, la mondialisation de la culture, « c*irculation de produits culturels à l'échelle du globe* » (WARNIER J.-P., 2003), suscite des réactions contrastées. Si certains géographes

comme O. Dolfus ou R. Brunet ont affirmé une logique d'homogénéisation de l'espace, d'autres comme L. Carroué pensent au contraire que la mondialisation a besoin de valoriser les inégalités territoriales. Ainsi, au regard du changement culturel et de la mondialisation des échanges culturels, nous constatons, d'un côté, une érosion rapide et irréversible des cultures singulières à l'échelle planétaire mais, de l'autre, cette érosion est limitée par des éléments solides des « *culture-traditions* » (WARNIER J.-P., 2003) et il y a de par le monde une production culturelle constante, foisonnante et diversifiée.

En conséquence, certains sociologues ou journalistes, tels que J. Baudrillard[2] ou I. Ramonet, déplorent les abus d'une pensée unique imposée par le jeu de la compétition et dénoncent la destruction des cultures singulières privilégiant alors un point de vue global sur la mondialisation de la culture.

A l'inverse, adoptant un point de vue local qui recontextualise cette mondialisation de la culture, J.-L. Amselle nous montre que la crainte d'une uniformisation culturelle ne résiste pas à l'examen (AMSELLE J.-L., 2001). En effet, l'impact des brassages culturels, auquel s'ajoute le rôle des TIC mondialisées par leur idéologie tout au moins, dépend du fonctionnement des instances intermédiaires et médiatrices que sont la famille, la communauté locale, les associations, l'école … Ce point de vue local remettant la consommation culturelle dans le contexte des activités multiples et quotidiennes d'une communauté est à même d'en évaluer l'impact. « *La mondialisation culturelle modifie les conditions dans lesquelles se déroulent les interactions entre les sociétés et leurs cultures* » (TARDIF J. et FARCHY J., 2006). Ainsi, dans le cadre de la mondialisation et dans celui, concomitant, d'une certaine uniformisation culturelle, nous sommes confrontés au paradoxe de l'émergence d'identités et de territoires très localisés s'appuyant sur des représentations comme sur des pratiques culturelles originales ou, tout au moins, qui s'affichent comme telles.

Je pense par conséquent que dans cette nouvelle contextualisation que constitue la mondialisation, entre uniformisation culturelle et foisonnement nouveaux d'expressions particulières, l'intérêt pour la notion de culture locale doit être renouvelé. Loin de disparaître, les cultures locales touchées par des phénomènes

---

[2] « *la mondialisation triomphante fait table rase de toutes les différences et de toutes les valeurs* » (BAUDRILLARD J., 1996)

d'hybridation se renouvellent dans ce contexte de mondialisation correspondant à la constitution d'un espace couvrant toute la planète (BRAUDEL F., 1996).
La mondialisation se traduit par des relations interconnectées sous la forme de réseaux. Ces relations sont de différentes natures (économique, sociale, politique, culturelle). Les interconnexions sont croissantes et une intensification des flux et des échanges s'opère avec de nouveaux moyens de communication dans un monde globalisé ouvert, comme je l'ai précédemment souligné.

A l'échelle nationale

Dans ce contexte global, les mutations sociétales liées à la mondialisation ont un impact à toutes les échelles, y compris au niveau de la Nation comme en témoignent les recompositions socio-spatiales à l'œuvre et les redistributions des pouvoirs réalisées. Ainsi, nous assistons depuis une dizaine d'années à l'essor de la coopération intercommunale, notamment en France.
En effet, il n'est pas inutile de rappeler que l'idée française et contemporaine des « pays »[3] est venue des mouvements associatifs en milieu rural dans les années 1970. Reconnaissant officiellement ces pays, le Comité Interministériel d'Aménagement du Territoire (CIAT) d'avril 1975 instituait une politique de contrats de pays : d'une part, afin d'enrayer la dévitalisation économique et démographique du monde rural et, d'autre part, pour développer les responsabilités locales et encourager des méthodes d'action plus concertées et plus globales (COMBETTE-MURIN C., 2005). Par la suite, la crise financière et la loi de 1992 ont inciter les communes à se regrouper dans des structures à fiscalité propre. Les établissements publics[4] qui en sont issus vont se multiplier dans les années 1990. Il s'agit pour l'Etat français de changer le comportement des communes afin qu'elles s'engagent dans la voie d'une véritable intercommunalité, substituant progressivement l'intégration à la simple coopération (LIMOUZIN P., 1998).
Ainsi, ce mouvement s'est développé progressivement comme en témoigne la mise en place de la politique des Pays, d'abord constituée par la loi du 4 février 1995 « loi d'orientation pour l'aménagement et le développement du territoire », dite « loi

[3] Au sens d'organisations pluricommunales, plutôt rurales.
[4] La loi du 6 février 1992 crée des E.P.C.I (établissements publics de coopération intercommunale) à fiscalité propre : les communautés de communes et les communautés de villes.

Pasqua », puis modifiée par la «loi d'orientation pour l'aménagement et le développement durable du territoire », dite « loi Voynet » du 25 Juin 1999. De multiples projets épousent des contours variables et peuvent être sous tendus ou non par des structures intercommunales. La loi Voynet précisant et amplifiant la démarche « pays » apporte un nouveau cadre de contractualisation des politiques publiques et d'émergence des projets dans une optique de développement local notamment. Cette mise en œuvre des pays participe au renforcement de l'intercommunalité et favorise l'éclosion des projets, souhaitée par les élus locaux, mais qui nécessite de dépasser le découpage communal (GILLETTE C., BONERANDI E. et TAYAB Y. (dir), 2001).

Précisons par ailleurs que ces regroupements de communes sont de nature variée, allant par exemple du Syndicat Intercommunal d'Enlèvement et de Traitement des Ordures Ménagères (SIETOM) de Chalosse à la Communauté d'agglomération du Grand Dax en passant par le Pays Adour Chalosse Tursan sur mon terrain d'étude. Ces recompositions territoriales sont à recontextualiser en fonction des espaces concernés. La problématique n'étant pas la même entre espaces urbanisés et espaces de faibles densités, bien que la mobilité vienne bousculer les clivages traditionnels opposant espace urbain et espace rural.

En effet, l'évolution des modes de vie, l'explosion des mobilités (quotidiennes, hebdomadaires, saisonnières … ou liées aux âges de la vie) recomposent nos espaces. Le monde rural est aux premières loges de ces bouleversements qui sont autant de nouveaux enjeux pour les politiques d'accueil et le développement durable des territoires. Ces rapports ville-campagne modifiés appellent à revisiter les schémas de pensée et les manières d'agir. Enfin, ces recompositions territoriales et socio-spatiales contribuent à l'émergence d'identités et de territoires très localisés, s'appuyant sur des représentations et sur des pratiques culturelles originales (ou tout du moins qui s'affichent comme telles).

A l'échelle locale

Aujourd'hui, chaque territoire est inséré dans d'autres, de l'Europe à la commune en passant par l'Etat, la Région, le Département, l'intercommunalité … Dans un contexte de recomposition socio-spatiale et à un moment qui nous paraît crucial quant à l'évolution du sens des lieux et des territoires du quotidien et de la proximité,

nous assistons à la confirmation, voire à l'émergence de cultures locales identitaires et territorialisées, expressions plus que cultures avérées, définies. Alors même que cette globalisation progresse dans tous les domaines, nous constatons paradoxalement le renouveau de réalités, de représentations identitaires locales et régionales à fortes composantes déclarées, voire ostensiblement affichées qui ont tendance à s'ancrer en profondeur dans l'espace géographique qui se décline en lieux et en territoires, politiques bien sûr, mais également vécus, collectivement perçus et appropriés.

Ces composantes culturelles forment des sortes d'idéologies territoriales s'inscrivant au cœur de cultures présumées qui se définissent donc, de manière très floue, dans des cadres spatiaux pas toujours très repérables, d'échelles variées et variables.

De plus, pour des individus et des ménages disposant de plus en plus de temps libre, ces nouveaux rapports revêtent forcément une forte composante culturelle autour des thèmes des loisirs, du sport, de la fête, de l'animation … Le temps libre étant devenu « *un temps social au sens fort du terme, c'est-à-dire créateur de nouveaux rapports sociaux et porteurs de valeurs nouvelles* » (PRONOVOST G., ATTIAS-DONFUT C., SAMUEL N. (dir.), 1993). Autant de « passions ordinaires », pratiques apparemment futiles dans lesquelles nous retrouvons finalement la quête d'identité et de reconnaissance : « *à travers ces engagements et les solidarités que tisse un engouement partagé se faufile et tend à se résoudre une quête de sens de l'existence et de nouvelles formes de liens sociaux* » (BROMBERGER C., 1998).

Des identités sociales s'affirment, s'impriment dans de nouveaux lieux et développent un discours culturel privilégiant des attaches locales ou régionales redéfinies. Ces dernières ne peuvent plus apparaître au sein d'univers clos, correspondant au périmètre restreint de la commune ou du petit pays traditionnel. Les ancrages territoriaux des cultures qui se vivent comme des pratiques sociales situées (géographiquement qualifiées) ne peuvent qu'épouser les nouvelles formes de rapports à l'espace (plus labiles, plus fugaces, plus discontinus que jadis), caractéristiques de nos sociétés mobiles. D'autant que ces dernières accordent une place toujours plus grande au sujet, à l'individu, à l'acteur, à la sphère privée, ceci aux dépens des formes collectives, a fortiori communautaires du rapport social au monde et à l'espace géographique. Pensons par exemple aux anciennes formes de solidarités entre voisins, lors des travaux des champs, autour des « quartiers » : « *Avant il existait l'entraide, maintenant ça n'existe plus (…) le travail à tellement*

changé, les occasions de se rencontrer sont différentes, les gens sont devenus individualistes, il n'y a plus l'entraide d'avant, on rentrait le blé, on tuait le cochon…Il y avait plusieurs occasions de se rencontrer en relation avec les travaux des champs. Maintenant c'est juste deux semaines par an pour ramasser le maïs. »[5] En effet, domine ce sentiment de « désenchantement du monde », thème récurrent depuis le développement de la sociologie au XIXe siècle et l'introduction de la pensée wébérienne, pour qualifier le monde moderne de plus en plus complexe.
Le sujet, défini par A. Touraine comme « *l'affirmation […] de la liberté et de la capacité des êtres humains de se créer et de se transformer individuellement et collectivement* » (TOURAINE A., 2005) se réalisait à travers des idéaux collectifs, il ne doit désormais plus compter que sur lui-même. En ces temps où la territorialité (par essence individuelle même si sa construction n'échappe pas aux contextes sociaux de sa production) a tendance à l'emporter sur le territoire en tant que vécu commun, appropriation et surtout pratique collectives, qu'est-ce qu'une culture située, localisée ?

A l'heure où certains auteurs tels que S. P. Huntington ou A. Touraine font jouer un rôle primordial à la culture et aux droits culturels dans les sociétés contemporaines, l'idée d'un nouveau paradigme dit culturel tend à s'imposer. Ainsi, pour A. Touraine, « *les changements actuels sont si profonds qu'ils nous conduisent à affirmer qu'un nouveau paradigme est en train de se substituer au paradigme social comme celui-ci a pris la place du paradigme politique* » dans la mesure où « *la séparation entre l'économie et la société induite par la globalisation porte en elle la destruction de l'idée même de société* » (TOURAINE A., 2005). Cette hypothèse de « la fin du social » ne ressemble-t-elle pas plus à une extrapolation qu'à une réalité empiriquement constatée et validée ? On est en droit de s'interroger. En effet, la culture semble constituer de nos jours une autre face du sujet, du sujet social dans sa dimension individuelle. Les cultures sont des prétextes ou plutôt des langages de l'interaction sociale. Les individus ont besoin de vie sociale et ils mobilisent ce qu'ils peuvent dans l'ordre du culturel.
Loin d'observer une soif pour la culture qui produit des événements culturels, il s'agit d'une manière d'être nouvelle. Les personnes ne font plus de grands projets

[5] Entretien n°11 de l'enquête réalisée dans le cadre de mon DEA (PENDANX M., 2005).

communs collectifs, aujourd'hui elles font des choses concrètes, matérielles … L'individu a pris le pas sur le collectif. Le retour actuel au local constituerait une réponse au règne de la raison et de la technique. Effectivement, les individus ont besoin de donner un sens aux choses et d'une vie qui les construise. De ce fait, nous pourrions penser qu'il n'y a pas d'enjeu sur les cultures locales, celles-ci seraient simplement relancées : tout ce qui relève du sport, des pratiques artistiques et culturelles est mis en scène, du fait de cette nécessité de créer du lien social. La vie associative est un des vecteurs les plus aisés pour donner du sens et construire du social. L'univers familial étant un peu clos, les individus trouvent un substitut dans le local, le pluri-communal, autant de métriques du social et de dimensions gérables du social qui se mettent en œuvre. S'oriente-t-on ainsi vers un nouveau paradigme ? Oui, dans une certaine mesure, mais il s'agit plus de paradigme identitaire que de paradigme culturel (bien que ce dernier soit une idée en vogue à l'heure actuelle).

Ainsi ai-je choisi les Landes pour terrain d'étude, celles-ci constituant une zone de contact assez propice à une individuation culturelle et territoriale. En effet, nous sommes là en présence d'une société en besoin de sociabilité, on se repère, on construit un univers relationnel … même l'école, en l'absence de relations, constitue l'occasion de faire de la vie sociale, en témoignent les propos d'une mère de famille: « Si on connaît autant de monde, c'est l'école primaire. Il y a un lieu, la mairie où l'on amène les enfants au bus, ça crée des liens … »[6] On cherche à donner du sens aux choses, on construit du social et la vie associative semble être un des vecteurs les plus aisés pour cela.

Au regard de la mondialisation des marchés, les cultures apparaissent comme localisées, singulières, extraordinairement diverses, mais, en même temps, des formes hégémoniques de la culture globale persistent. Entre le « global » et le « local », le jeu des réinterprétations laisse des espaces aux cultures. Dans ce contexte, il est judicieux de s'interroger sur le sens de ces singularités : qu'est-ce qu'une culture locale ? D'une part, je pose l'hypothèse que ces cultures locales revêtent une certaine spécificité régionalisée. D'autre part, ces cultures locales reposent sur une assise territoriale qui est mouvante et évolue au gré des variations et mobilités des individus. Sur mon terrain (dénommé « Chalosse et pays de Dax »),

[6] Entretien n°18 de l'enquête réalisée dans le cadre de mon DEA (PENDANX M., 2005).

la culture locale est une culture plus marquée par des apports extérieurs que des singularités propres.

Je recontextualiserai, dans une première partie, mon questionnement de départ en présentant le cadre géographique choisi, les fondements de la démarche combinatoire que j'ai mise en place pour aborder l'objet « culture locale » et la méthodologie adoptée pour réaliser ce travail de thèse. J'exposerai, dans une seconde partie, la culture locale sous sa forme endogène à partir des résultats de mes enquêtes et de mes observations. Cette analyse des spécificités apparentes me permettra de mettre en évidence, dans une troisième partie, que cette culture locale se nourrit de « branchements » divers et variés.

I. « Culture locale » : qu'est-ce à dire ?

La mondialisation (économique, culturelle …) se généralise et les mobilités de tous ordres grandissent (humaines, d'informations, de biens …), ce qui n'est pas sans conséquence tant à l'échelle du monde que de l'individu. Je viens de recontextualiser mon questionnement. Je vais à présent localiser le cadre géographique que j'ai choisi, d'une part, définir le cadre conceptuel et théorique utilisé, d'autre part, et enfin préciser la méthodologie mise en place pour réaliser ce travail de recherche.

I.1. Cadre géographique

Je me suis intéressée au sujet de ce présent travail de recherche dès la troisième année de mes études universitaires en géographie. Ce sujet me tient à cœur depuis plusieurs années et je lui ai consacré divers travaux, dossiers et études au cours de mon cursus universitaire. Cette précision n'est pas anodine et permet de comprendre le sens de la démarche combinatoire que j'ai progressivement élaborée et qui s'inscrit au cœur d'une géographie sociale et humaniste adoptant la manière de faire de l'ethnométhodologie.

Mon objectif vise à comprendre ce qu'est une culture locale aujourd'hui et à élaborer une méthodologie pour aborder l'objet « culture locale » en géographie. A une époque où règnent la mobilité et le global, je m'interroge donc sur la manière dont des univers sociaux arrivent à s'affirmer dans le contexte d'espaces spécifiques.

I.1.1. Les Landes, un département rural et dynamique

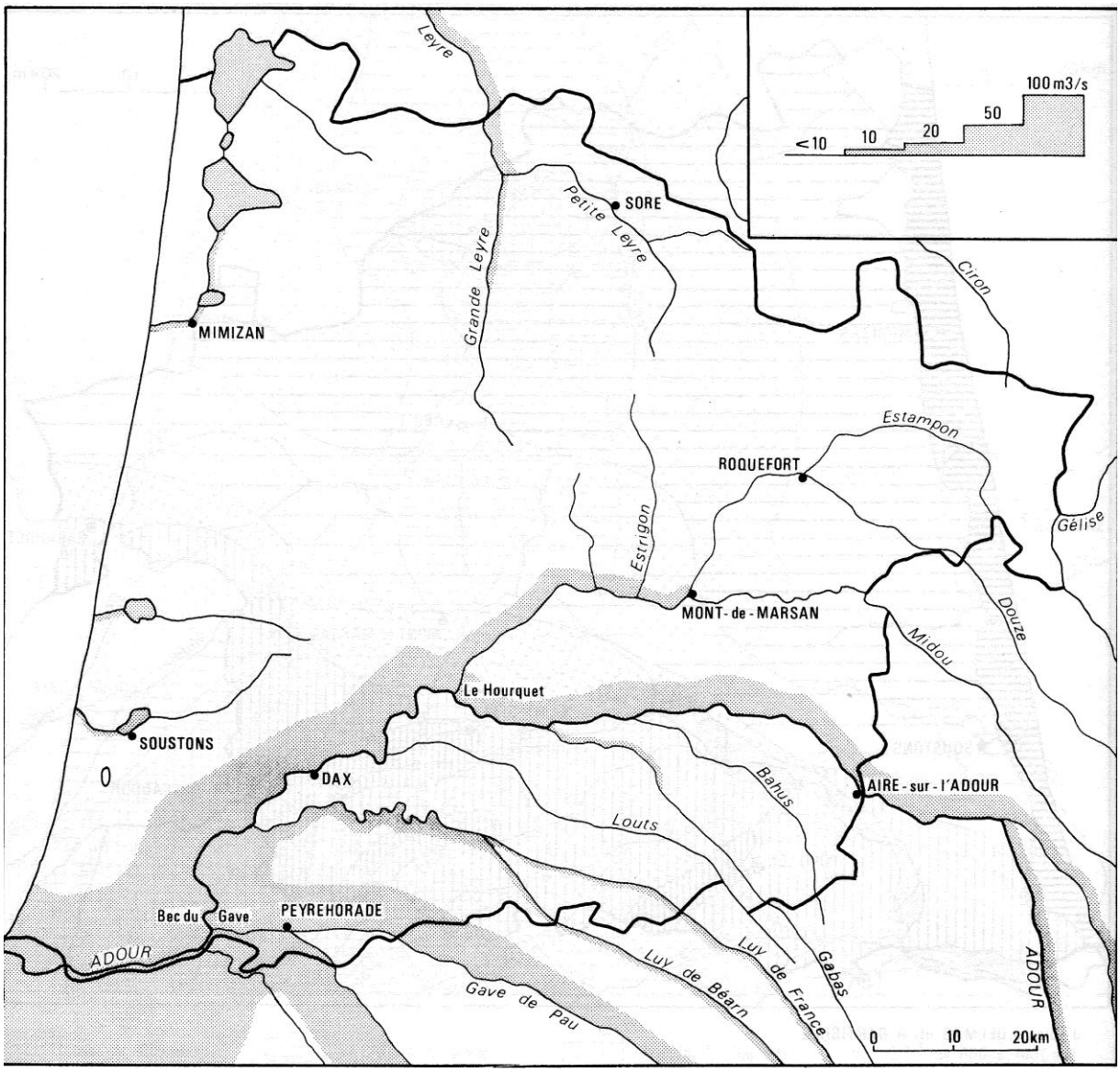
Avant de définir plus spécifiquement les caractéristiques de mon terrain, il est nécessaire de présenter le cadre plus général dans lequel il s'inscrit : le département des Landes. Effectivement, le département constitue un cadre territorial particulièrement puissant dans les espaces français à fort héritage et d'actualité toujours largement rurale. Je m'intéresse plus particulièrement à ce département dans son contact méridional avec le Pays basque et un appendice du Béarn, tous deux situés dans les Pyrénées Atlantiques. Les lignes qui vont suivre dessinent les grands traits de ce département[7].

I.1.1.1. Origines et localisation géographique

J. Aldhuy explique, dans sa thèse de doctorat de géographie, soutenue en 2006, *Identités, territorialités et recompositions territoriales : les Landes de Gascogne, la Chalosse et le département* comment s'est constitué le département des Landes (ALDHUY J., 2006). La formation de ce département s'est réalisée au départ par l'association de deux entités géographiques très différentes : le plateau forestier des Landes de Gascogne et les coteaux agricoles de Chalosse. Effectivement, H. Enjalbert s'intéressant aux Pays aquitains méridionaux rappelle que la Chalosse « *au sens étroit du mot, ne comprend que les coteaux dominant l'Adour de Saint-Sever à Dax* », mais il précise qu' « *on peut aussi entendre le mot Chalosse au sens large : elle s'oppose alors aux Landes d'une part, au Béarn, d'autre part.* » Il poursuit : « *La vallée inondable de l'Adour, ses barthes forestières et ses vastes prairies, les landes plates du Luy et du Louts, du Gabas et du Larcis inférieurs qui s'étalent au pied des coteaux chalossais en font partie.* » (Carte 1). Et ajoute : « *De même on y rattache à l'Ouest les coteaux compris entre le Luy du Béarn et les Gaves réunis (Chalosse de Pouillon), à l'Est ceux qui dominent le Gabas, autour de Geaune et de Castelanu-Tursan, que l'on désigne sous le nom de Tursan.* » (ENJALBERT H.,1960).

[7] Elles sont réalisées à partir de données chiffrées de l'INSEE.

Carte 1 : Réseau hydrographique du département des Landes



Source : LERAT S. (dir) (2010)

Pour autant, malgré cette hétérogénéité, une relation de lieu attribut se met en place au XIX° siècle entre les Landes de Gascogne et la maille départementale. J' entends par là que la forêt des Landes de Gascogne constitue une allégorie du territoire départemental landais, au sens de sa représentation en tant qu'abstraction, à l'instar de la Tour Eiffel pour Paris comme l'explique B. Debarbieux dans l'usage de figures de rhétorique en géographie (DEBARBIEUX B., 1995). En effet, Les Landes doivent leur nom aux immenses espaces de landes[8] marécageuses qui les recouvraient en

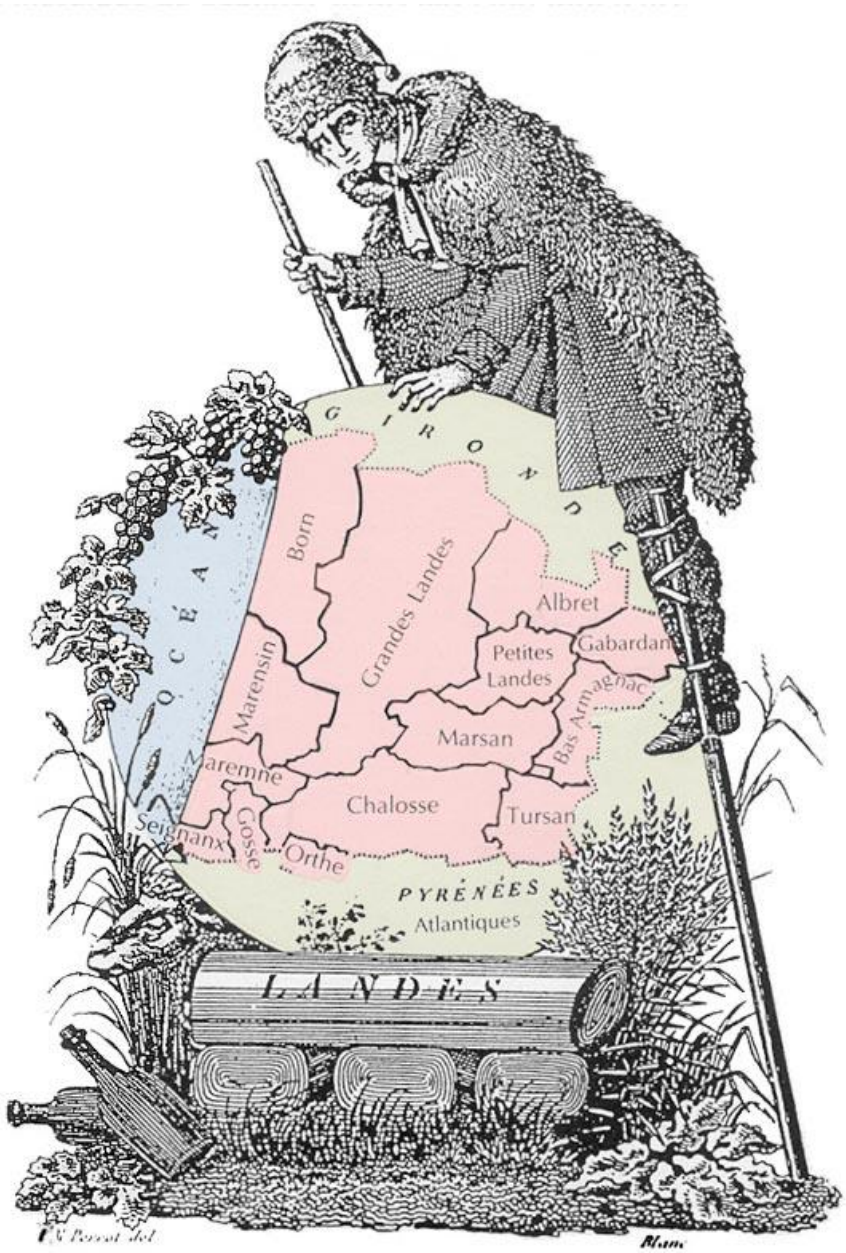
[8] « *Terrains incultes couverts de bruyères, de genêts, de fougères et autres plantes spontanées de peu de valeur.* » définition proposé par Le dictionnaire de la langue française, dictionnaire en ligne inspiré de l'ouvrage d'Emile Littré. http://littre.reverso.net/dictionnaire-francais/definition/landes

grande partie jusqu'au milieu du XIX° siècle, avant qu'ils soient assainis et plantés de pins sous le Second Empire. Dans le cadre de sa politique de développement économique, Napoléon III a fait procéder à un assainissement ainsi qu'à l'implantation de la culture du pin maritime en vue de créer une forêt d'exploitation sur cette vaste plaine sableuse qui recèle en profondeur une couche rocheuse imperméable (l'alios). « *La grande œuvre du Second Empire, c'est évidemment l'assèchement des Landes de Gascogne. Le chemin de fer joue dans le processus un rôle moteur, car c'est à l'occasion de la construction de la ligne Bordeaux-Bayonne que les premiers fossés de drainage sont creusés sur ses côtés en 1841. On sait que sur la presque totalité des Landes, ce ne sont pas des cultures qui succèdent au paysage désolé sur lequel n'était possible qu'un élevage ovin très extensif, mais la plus grande pinède française. L'empereur encourage vivement ces travaux en se portant lui-même acquéreur du grand domaine de Solférino.* » (PITTE J.-R., 1983)

Photographie 1 : Le massif forestier landais



Carte 2 : Les Landes de Gascogne et ses 14 petits pays avant 1790



Source : http://www.histoiresocialedeslandes.org/carte_pays.asp

Les Landes de Gascogne constituent en elles-mêmes un pays (ancienne province des Lannes), elles se situent à la fois sur le futur département de la Gironde et sur le futur département des Landes ainsi que sur deux anciennes provinces de l'Ancien Régime (la Guyenne et la Gascogne). C'est à partir de 1790, date de la création des départements en France, que vont être associés en une même entité administrative les 14 pays présentés sur la carte 2. Cette association n'est à l'époque pas naturelle, en témoigne la diversité paysagère de cet ensemble. Il s'agit alors de réunir ces pays en un seul département pour combler un vide entre la Gironde et les Basses-

Pyrénées. Ce n’est qu’après que viendront les départements comme territoires d’action publique. Au nord du département, les Petites Landes, les Grandes Landes et le pays du Born, situé au bord de l’Océan, constituent une région de pignadas clairsemées au milieu d’étendues marécageuses, plates et nues où paissaient des troupeaux de moutons. C’est en ces immensités pauvres que se développe, au XVII° siècle, une colonisation agro-pastorale dont les échassiers constituaient l’élément typique.

Photographie 2 : Forêt de pins des Landes

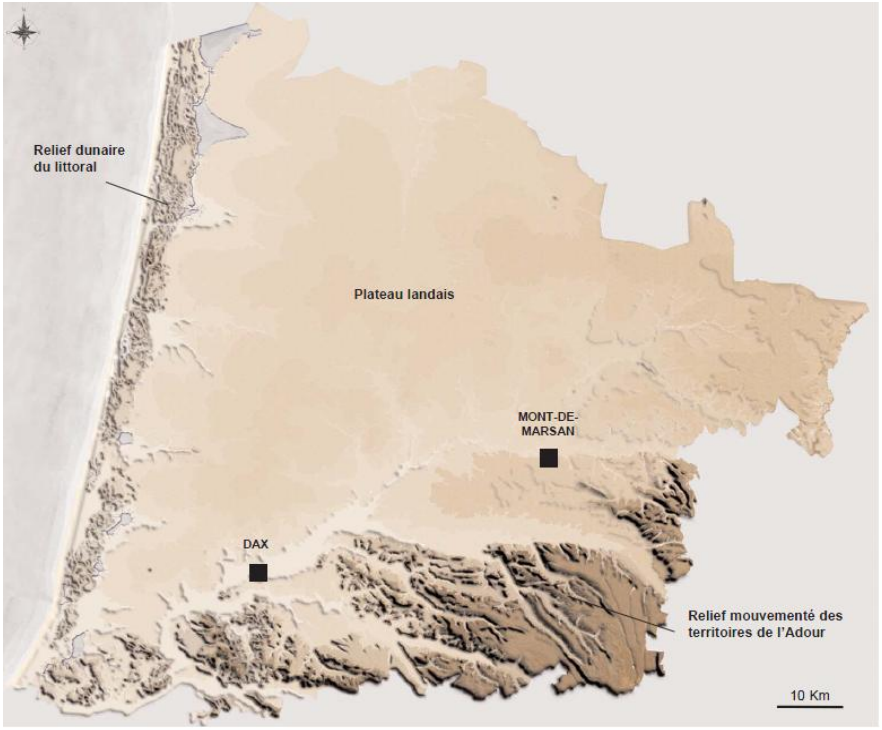


Au sud de ces Grandes et Petites Landes, le Marsan se caractérise par des vallées encaissées et leur suite de prairies artificielles et de terres cultivées (céréales, vigne), domaine des grosses métairies qui s'adonnent à l'élevage. A l'est du Département, s'inscrit le Bas-Armagnac, pays de collines pratiquant la polyculture (vignes réputées), au voisinage de Villeneuve-de-Marsan et Labastide-d'Armagnac. Aux confins du Bas-Armagnac, s'étend au nord le Gabardan**,** terre de landes et de forêts de feuillus qui présente une zone d'étangs et de marécages asséchés, et au sud le Tursan**,** terroir des vignes du même nom. Enclavé à l'est entre les Grandes et Petites Landes, l'Albret doit aux seigneurs d'Albret, dont Labrit constitua le fief, l'extension de ses frontières jusqu'à l'océan, au XIIIe siècle. Enfin, le Pays de Born, le Marensin et Maremne forment l'actuelle « Côte d'Argent » située au bord de l'océan Atlantique. Le Born, qui va de Biscarrosse au sud de Mimizan, présente un littoral attrayant et de vastes étangs, grossis des courants venus de l'intérieur. A l'arrière des lacs, se développe la forêt puis de gros bourgs et villages côtoient les

vergers et les champs de maïs. Presque similaire au pays du Born, le Marensin (qui prend fin au nord de Soustons) avec ses plages et ses lacs, s'en distingue par la diversité de ses paysages : des peuplements de chênes-lièges et de riches terres de l'arrière-pays, vouées aux cultures de céréales et à l'élevage du bétail, autour d'importantes métairies. La Maremne (incluant, entre Vieux-Boucau et Labenne, Hossegor et Capbreton) est peuplée de chênes-lièges et d'une riche végétation de lauriers et de mimosas, due au climat très doux. Les terres fertiles conviennent au maïs.

Les rives de l'Adour constituent une zone de transition dans le paysage landais entre le plateau de la forêt landaise et le début des coteaux de Chalosse. En effet, la partie nord du département des Landes se distingue de sa partie sud où la Chalosse insère ses collines dans le grand arc de l'Adour. Deux ensembles topographiques apparaissent clairement sur la carte ci-dessous (Carte 3): le plateau landais et les territoires de l'Adour. Ces territoires de l'Adour sont formés des coteaux ondoyants de la Chalosse, du Tursan et du Pays d'Orthe jusqu'aux coteaux béarnais et basques, avant les premiers contreforts des Pyrénées, mais aussi le Seignanx (entre Capbreton et la rive droite de l'Adour où domine Tarnos citadelle ouvrière et siège des Forges de l'Adour), le Gosse et le pays d'Orthe, au sud de la Chalosse.

Carte 3 : Le relief, fondement de 3 secteurs



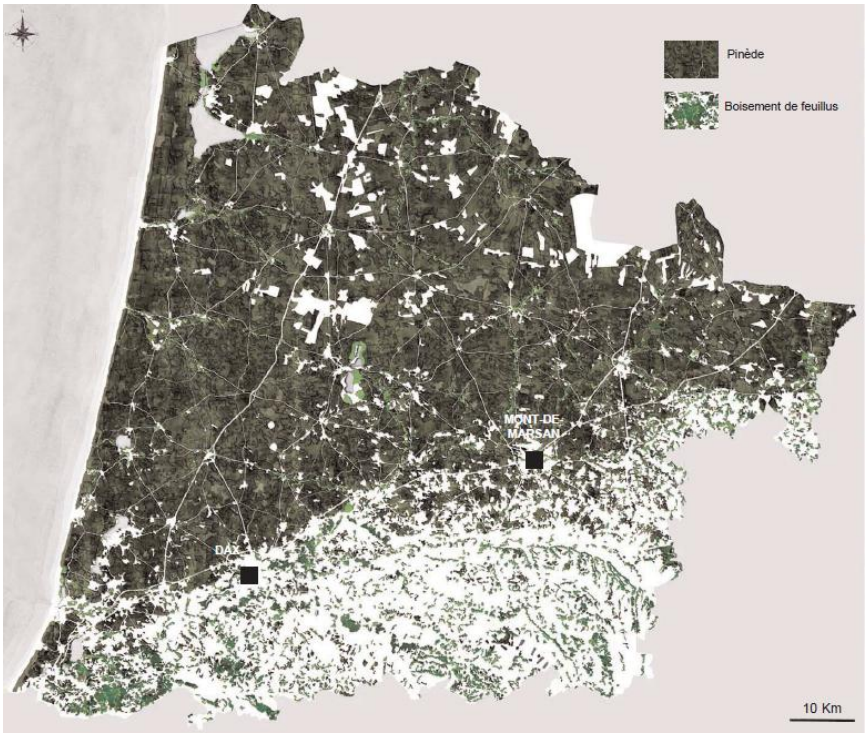
Source : Conseil général des Landes – Atlas des paysages – document de travail provisoire (2004)

De faible altitude en général, Les Landes ont en réalité un relief relativement différencié qui permet de faire ressortir 3 secteurs principaux (Carte 3) : le plateau landais, les territoires de l'Adour et le littoral. D'une part, le très faible relief du plateau landais apparaît comme la forme morphologique qui marque le plus les paysages du département. Il constitue une immense étendue plane légèrement inclinée, du sud-est au nord-ouest, qui couvre près de la moitié du territoire et se prolonge au nord et au nord-est, créant des paysages horizontaux. D'autre part, la partie sud du département se caractérise par un relief mouvementé (celui des territoires de l'Adour) qui amène un contraste fort avec le plateau landais. Constituée d'un système de collines, de plateaux et de vallées, cette partie méridionale au relief accidenté (ne dépassant pas les 150 mètres d'altitude) propose des points de vue qui permettent de découvrir les paysages du lointain : vues sur les Pyrénées ou sur le massif forestier du plateau... Enfin, le relief dunaire du littoral s'étire en un long cordon de dunes qui se prolonge au nord en Gironde. Ce relief est relativement peu élevé (de 20 à 80 mètres) et le massif dunaire constitue une barrière qu'il faut franchir pour atteindre l'océan. Au sommet de la dune bordière, on aperçoit, d'un côté, l'immensité bleue de l'océan et, de l'autre côté, l'étendue verte de la forêt de pins. Ces trois types de reliefs constituent donc les fondements de formes paysagères contrastées : les paysages de ligne droite et les paysages de courbes.

En effet, le relief est au fondement des variations paysagères tout comme la végétation et les sols. Le couvert végétal des Landes est sous l'influence d'une part des sols (notamment de leur pouvoir drainant) et du climat, d'autre part, du contexte socio-économique qui détermine les productions sylvicoles et agricoles. Effectivement, le sol y est constitué d'alios qui n'est pas perméable et forme une « *masse spongieuse qui en période de sécheresse reste imbibée d'eau plus longtemps que les sables voisins* » (ENJALBERT H., 1960). Sur la carte ci-dessous (Carte 4), nous observons que la forêt de pins couvre toute la frange littorale et le plateau landais : une immense étendue forestière de 638 000 hectares, soit 68 % du département, plate certes mais avec des vallées légèrement encaissées, au relief comme à la végétation plus variés. A l'inverse, plus au sud, les pins sont présents de manière plus ponctuelle (en parcelles individualisées sur la plaine du Luy et les plateaux du Tursan ; en boisements mixtes avec des feuillus dans le Seignanx et le Bas-Armagnac, en bosquets et en arbres isolés).Les feuillus sont effectivement

dominants au sud du plateau landais, dans les territoires de l'Adour. Les boisements de la série du chêne pédonculé forment des petits massifs découpés, des boisements de coteaux, des bosquets et une trame arborée qui structure le paysage agricole. Seules les grandes chênaies des vallées de l'Adour et du Luy constituent de véritables forêts comme le montre la comparaison des cartes 1 et 4.

Carte 4 : La couverture arborée, entre pins et feuillus



Source : Conseil général des Landes – Atlas des paysages – document de travail provisoire (2004)

De plus, l'agriculture contribue au modelage de paysages productifs qui distinguent les territoires de l'Adour et le plateau landais comme le montre la carte de l'emprise agricole (Carte 5) dans *L'Atlas des paysages des Landes*. Sur le plateau landais, les espaces agricoles créent des trouées au sein du massif forestier. Le sol sableux du plateau étant pauvre, la mise en place de cultures (maïsiculture principalement et maraîchage plus ponctuellement) nécessite un apport en engrais et en eau important. Les rampes d'arrosage se dessinent de manière très lisible sur l'espace dépouillé des étendues agricoles.

A l'inverse, au sud et au sud-est du département, dans les territoires de l'Adour, l'emprise agricole importante (supérieure à 60% de la superficie du sol) constitue effectivement une composante majeure des paysages. La richesse des sols de sables fauves (sols limono-sablo-argileux) et le climat humide ont favorisé la culture

du maïs mais aussi d'autres productions spécifiques à chaque terroir : pâtures pour l'élevage bovin en Chalosse, canards gras et volailles, prairies à foin dans les barthes de l'Adour, parcelles de vignes en Tursan et en Bas-Armagnac, vergers de kiwis dans les vallées des Gaves...

Photographie 3 : Les barthes de L'Adour

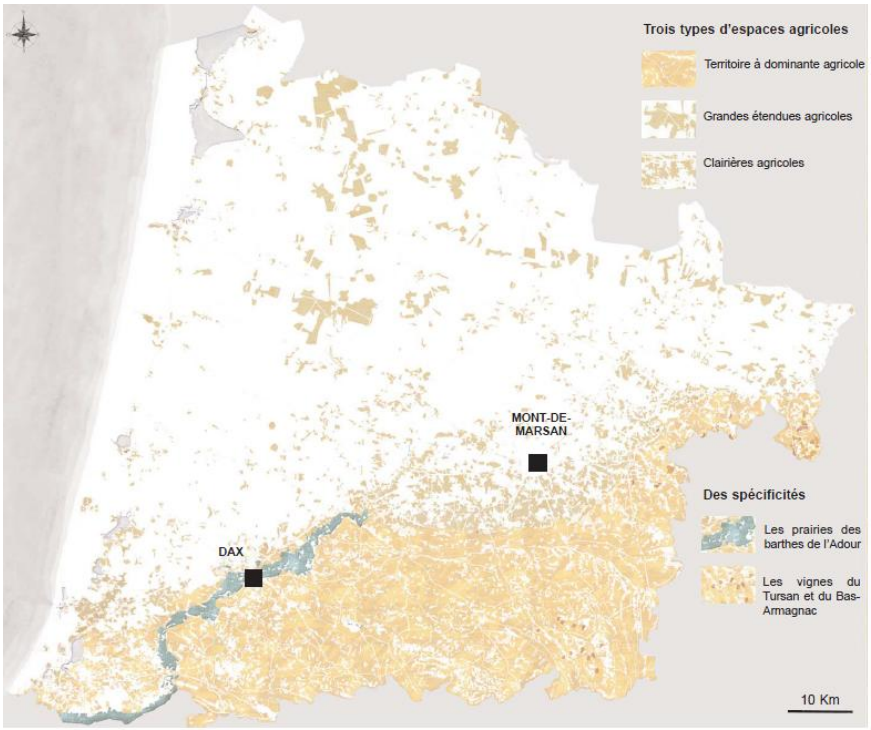




En effet, cet ensemble géographique appelé « territoires de l'Adour » regroupe plusieurs "anciens" pays aux noms communément employés (la Chalosse, le Tursan, le Bas-Armagnac...), présentant des caractères géographiques proches et étant traditionnellement des pays de polyculture avec de petites exploitations favorisant la

dispersion de l'habitat. Anciennement pays de métayage, la ferme isolée y est très répandue et constitue aujourd'hui une constante dans le paysage. Les spécificités agricoles développées dans la deuxième moitié du XX° siècle - maïs hybride et volailles grasses - correspondent à un trait identitaire des territoires de l'Adour, même si des variantes existent.

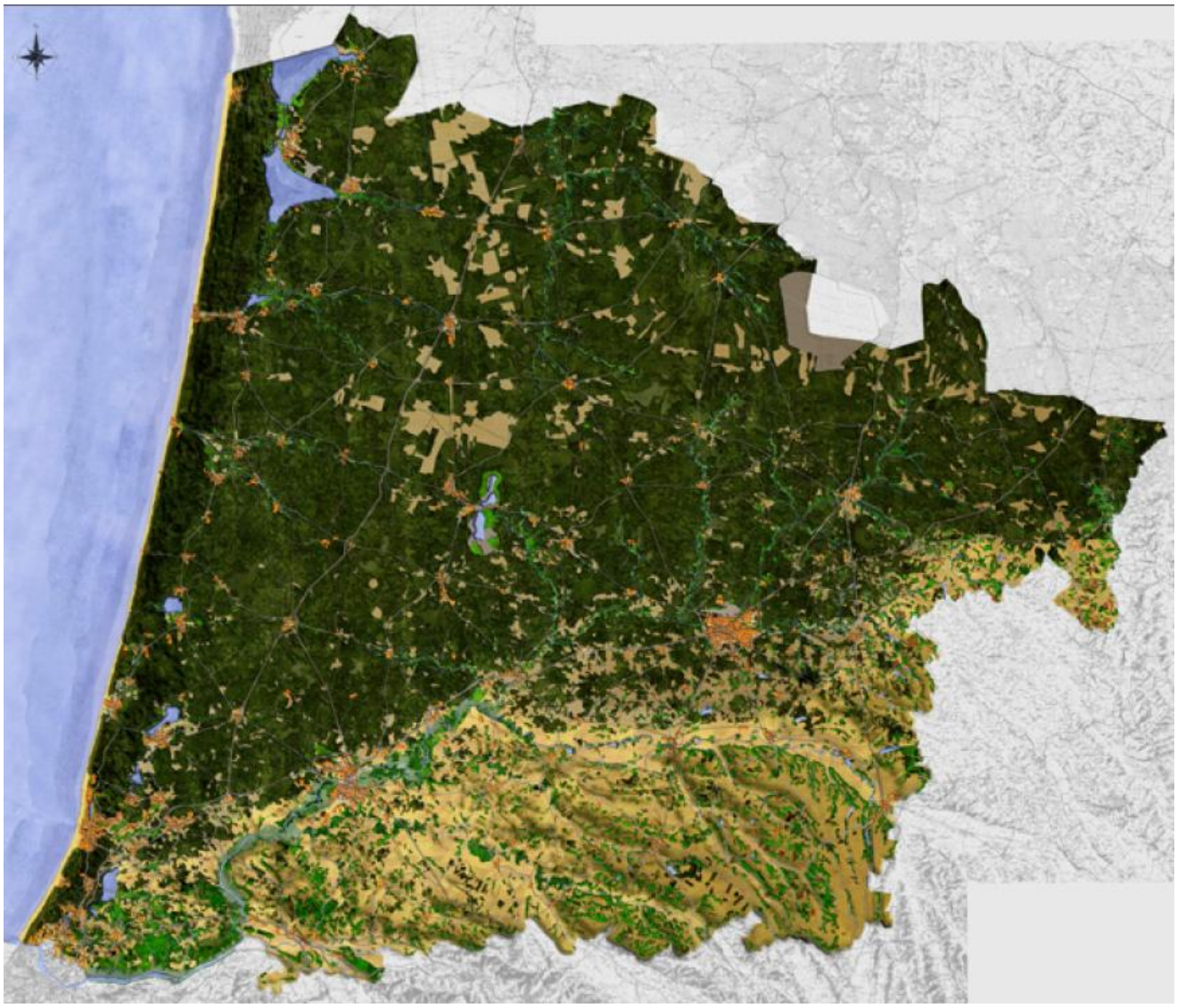
Carte 5 : L'emprise agricole



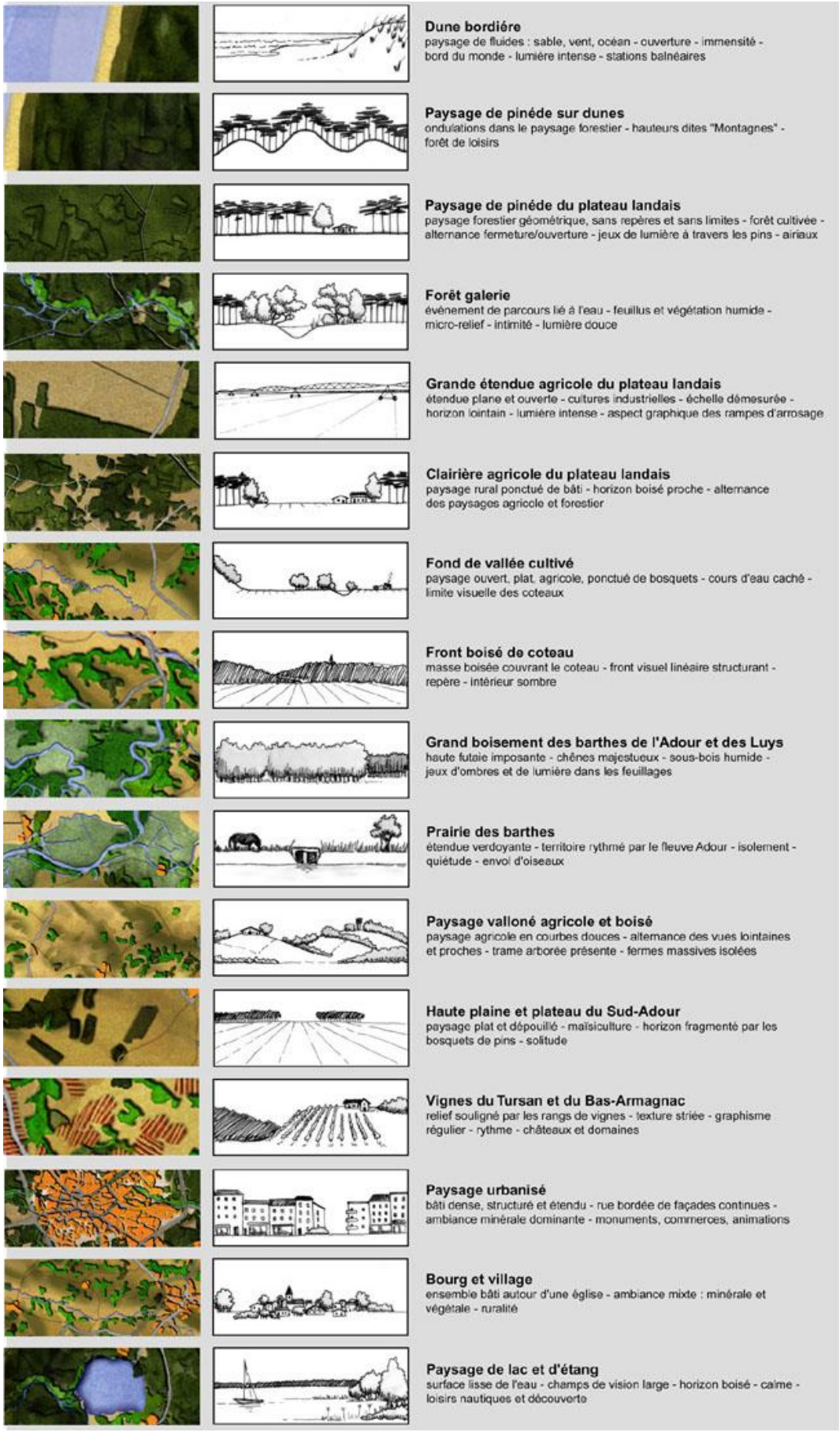
Source : Conseil général des Landes – Atlas des paysages – document de travail provisoire (2004)

Ainsi, au-delà de l'opposition entre le plateau landais, au nord et au centre du département, et les territoires de l'Adour, au sud, la diversité paysagère des Landes est à relever comme l'illustre la carte ci-après (carte 6). Cette diversité est plus marquée au sud qu'au nord, une coupure très nette constituée par l'Adour et par ses affluents de rive droite est à noter.

Carte 6 : Les composantes des paysages landais



Source : Conseil général des Landes – Atlas des paysages – document de travail provisoire (2004)



Dune bordiére
paysage de fluides : sable, vent, océan - couverture - immensité - bord du monde - lumière intense - stations balnéaires

Paysage de pinéde sur dunes
ondulations dans le paysage forestier - hauteurs dites "Montagnes" - forêt de loisirs

Paysage de pinéde du plateau landais
paysage forestier géométrique, sans repères et sans limites - forêt cultivée - alternance fermeture/ouverture - jeux de lumière à travers les pins - airiaux

Forêt galerie
évènement de parcours lié à l'eau - feuillus et végétation humide - micro-relief - intimité - lumière douce

Grande étendue agricole du plateau landais
étendue plane et ouverte - cultures industrielles - échelle démesurée - horizon lointain - lumière intense - aspect graphique des rampes d'arrosage

Clairière agricole du plateau landais
paysage rural ponctué de bâti - horizon boisé proche - alternance des paysages agricole et forestier

Fond de vallée cultivé
paysage ouvert, plat, agricole, ponctué de bosquets - cours d'eau caché - limite visuelle des coteaux

Front boisé de coteau
masse boisée couvrant le coteau - front visuel linéaire structurant - repère - intérieur sombre

Grand boisement des barthes de l'Adour et des Luys
haute futaie imposante - chênes majestueux - sous-bois humide - jeux d'ombres et de lumière dans les feuillages

Prairie des barthes
étendue verdoyante - territoire rythmé par le fleuve Adour - isolement - quiétude - envol d'oiseaux

Paysage valloné agricole et boisé
paysage agricole en courbes douces - alternance des vues lointaines et proches - trame arborée présente - fermes massives isolées

Haute plaine et plateau du Sud-Adour
paysage plat et dépouillé - maïsiculture - horizon fragmenté par les bosquets de pins - solitude

Vignes du Tursan et du Bas-Armagnac
relief souligné par les rangs de vignes - texture striée - graphisme régulier - rythme - châteaux et domaines

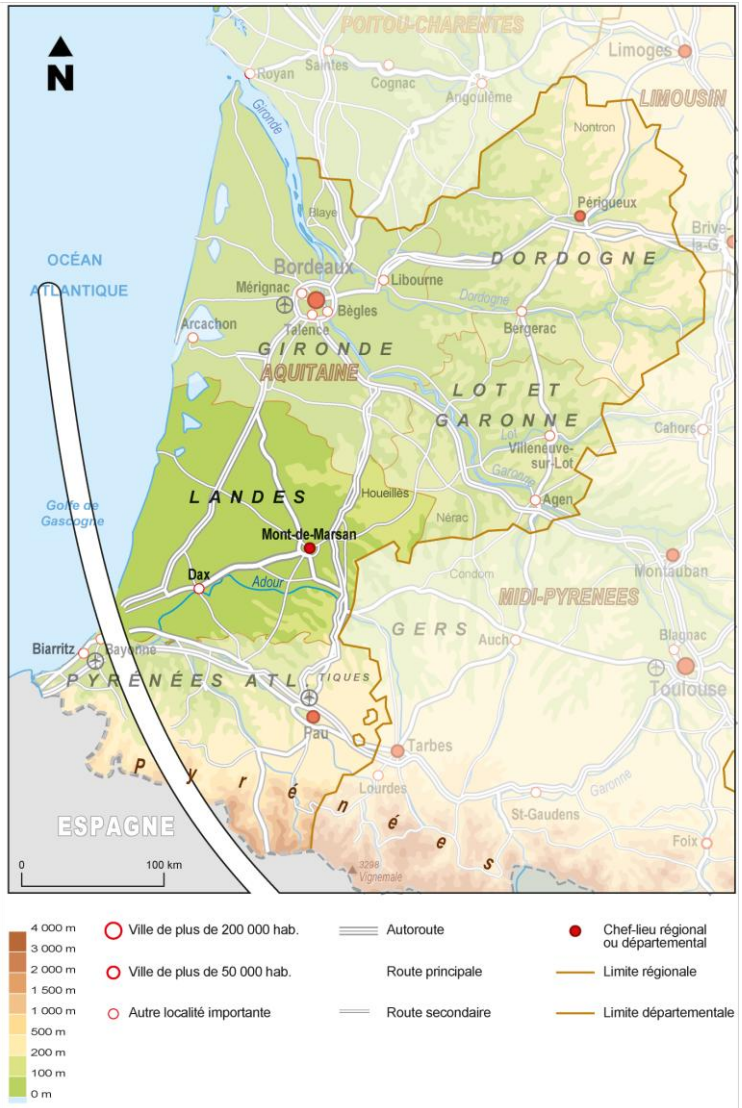
Paysage urbanisé
bâti dense, structuré et étendu - rue bordée de façades continues - ambiance minérale dominante - monuments, commerces, animations

Bourg et village
ensemble bâti autour d'une église - ambiance mixte : minérale et végétale - ruralité

Paysage de lac et d'étang
surface lisse de l'eau - champs de vision large - horizon boisé - calme - loisirs nautiques et découverte

Pour autant, en dépit de cette diversité géographique, force est de constater que de « *l'entité administrative landaise créée artificiellement en 1790* », on ne retient le plus souvent que la première facette paysagère celle du pin, aujourd'hui, et, autrefois, celle lui donnant la réputation de « *Vrai Sahara français, poudré de sable blanc »,* comme l'écrit Théophile Gautier en 1840 dans son poème « Le Pin des Landes ». Ce qui amène le géographe landais J.-J. Fénié à écrire : « *Ainsi les paysages constituant l'essentiel des paroisses du Nord de l'Adour, de part et d'autre des deux Leyre, donnent-ils leur nom au département. Géographique neutralité révolutionnaire !* » (FENIE J.-J., 2010). Aussi, la fraction entre le plateau landais (la Grande Lande) et les pays du sud aturiens (Basses-Pyrénées puis Pyrénées-Atlantiques) est gommée ici par la référence à l'ancienne formation végétale du centre et du nord de ce nouveau département, comme je le montrerai plus loin.

Carte 7 : Les Landes, espace de passage et de contact



Source : GEOATLAS.COM, 2009

Les Landes constituent par conséquent le seul département portant comme nom celui d'une forme végétale et paysagère qui ne couvre pas l'ensemble de son territoire. Ce département offre de nombreuses vertus pour une étude géographique. D'une part, cet espace constitue la référence constante et quelque peu envahissante d'appartenance politique et administrative de mon terrain, il a une existence légale. D'autre part, sa situation géographique présente plus d'un intérêt : sur le passage entre le nord et le sud de l'Europe, entre la France et l'Espagne, à proximité de la montagne et de la mer, au contact de micro-régions fortement identitaires telles celles du Béarn ou surtout du Pays basque (Carte 8). J'ai donc choisi de prendre comme terrain d'étude dans ce cadre départemental landais très structurant, un territoire local situé dans son angle sud-sud-ouest, un espace de contact et ouvert, situé au cœur du « *Midi Atlantique* » défini par L. Papy (PAPY L.,1982) (voir, plus loin, sa présentation plus précise).

I.1.1.2. Un essor démographique remarquable

Second plus vaste département métropolitain après la Gironde, Les Landes s'étendent sur 9 200 km² (soit plus d'un cinquième du territoire aquitain) et comptent, au 1er janvier 2012, une population totale de 392 592 habitants, contre 371 500 habitants au 1er janvier 2008 et 340 975 habitants en 1999.

Tableau 1 : Taux de variation de la population dans les départements aquitains en 2012

Taux de variation de la population 2012

Taux de variation annuel moyen	Dordogne	Gironde	Landes	Lot-et-Garonne	Pyrénées-Atlantiques	Aquitaine	France métropolitaine
Total							
1975-1982	0,2	0,9	0,4	0,3	0,5	**0,6**	0,5
1982-1990	0,3	0,9	0,6	0,3	0,5	**0,6**	0,5
1990-1999	0,1	0,7	0,6	0,0	0,4	**0,4**	0,4
1999-2006	0,6	1,2	**1,5**	0,8	0,9	**1,0**	0,7
2006-2012	0,7	0,9	**1,2**	0,7	0,7	**0,9**	0,5
Dû au mouvement naturel							
1975-1982	-0,3	0,2	-0,1	0,0	0,1	**0,0**	0,4
1982-1990	-0,3	0,2	-0,1	0,0	0,0	**0,0**	0,4
1990-1999	-0,4	0,2	-0,1	-0,1	0,0	**0,0**	0,4
1999-2006	-0,3	0,3	-0,1	-0,1	0,0	**0,1**	0,4
2006-2012	-0,3	0,3	0,0	0,0	0,0	**0,1**	0,4
Dû au solde apparent des entrées et des sorties							
1975-1982	0,5	0,6	0,6	0,3	0,5	**0,5**	0,1
1982-1990	0,6	0,7	**0,7**	0,3	0,5	**0,6**	0,1
1990-1999	0,4	0,4	**0,7**	0,1	0,5	**0,4**	0,0
1999-2006	0,9	0,9	**1,6**	0,9	0,9	**0,9**	0,3
2006-2012	1,0	0,6	**1,2**	0,7	0,7	**0,8**	0,1

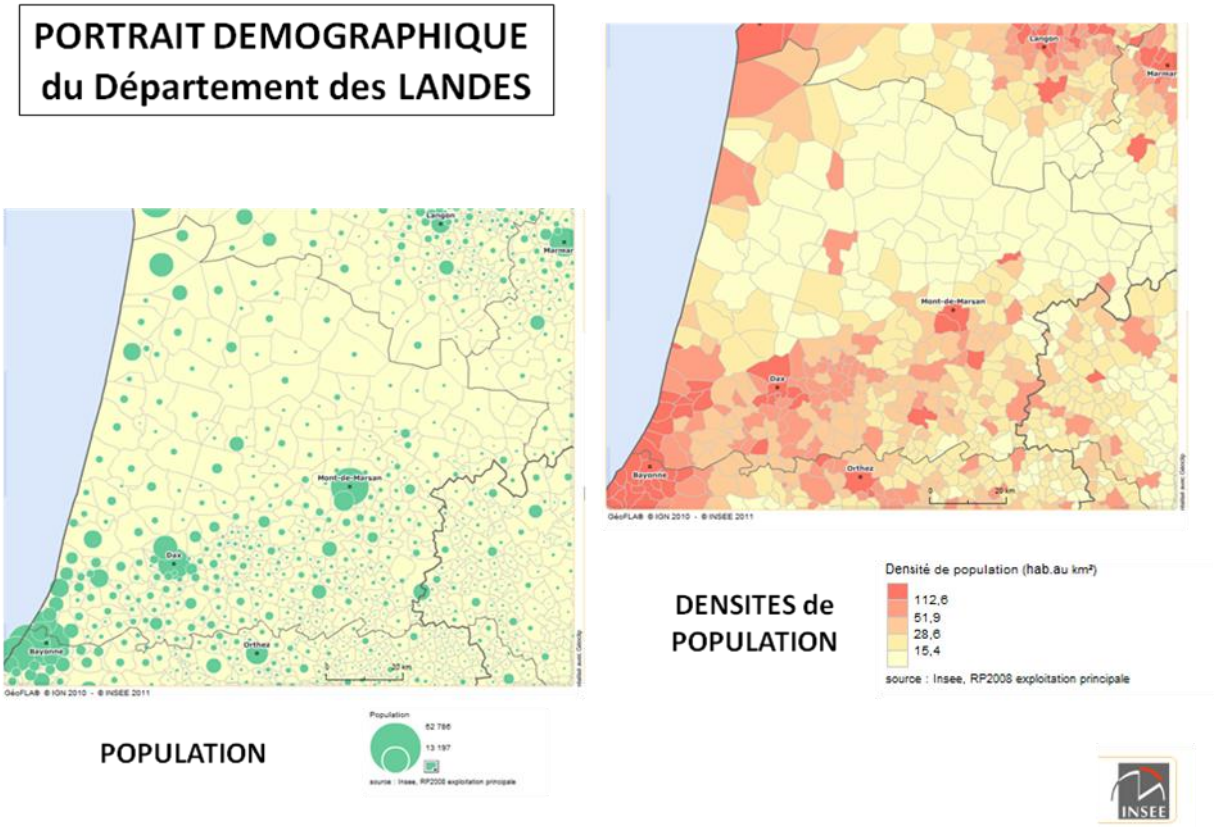
Source : Insee, recensements de la population 1975 à 1999, état civil (données domiciliées), estimations de population 1999-2012.

Nous constatons à la lecture du tableau ci-dessus (Tableau 1) que le département des Landes connaît donc le taux de variation annuel moyen entre 2006 et 2012 le plus élevé de l'Aquitaine, du fait d'un grand nombre de nouveaux arrivants qui choisissent de s'y installer. Cette forte croissance de population est relativement récente, elle date de la fin des années 1990 et s'explique principalement par un solde apparent des entrées et des sorties positif, trois fois plus élevé que 30 ans auparavant et le double des années 1990.Pour autant, la densité de population y est la plus faible des cinq départements aquitains, soit 40 hab/km² contre 77 pour l'Aquitaine et 95 pour la métropole hors Île-de-France. Depuis 1999, la population s'accroît à un rythme annuel moyen de 1,4 %, le plus fort accroissement départemental observé dans la région. Cet essor démographique n'est dû qu'au solde migratoire, le solde naturel étant très légèrement déficitaire. L'accroissement démographique concerne surtout les deux chefs-lieux d'arrondissement (Mont-de-Marsan et Dax), au sens large leurs agglomérations, et le littoral nord et sud. La part de la population âgée de moins de 20 ans reste inférieure à celle de la population âgée de 60 ans ou plus (22,4 % contre 26,9 %), ce qui en fait un département relativement vieilli.

L'augmentation de son taux d'évolution démographique entre 1999 et aujourd'hui atteint plus de 15 %, ce qui « *permet aux Landes de décrocher la palme du département le plus attractif de la région Aquitaine, et de se hisser au neuvième rang en France métropolitaine* ».[9] Les raisons de cette attractivité invoquées sont les suivantes : un littoral séduisant dans un contexte de « Midi », de grands espaces et la qualité de vie qui en découle, mais aussi, aujourd'hui, le foncier moins cher qu'ailleurs (de sorte que l'on assiste à un report par exemple du marché immobilier et foncier basque beaucoup plus onéreux). Le nord-ouest et le sud-ouest du département des Landes font au total office de « locomotives démographiques » (Planche cartographique 1), phénomène qui s'explique par les contacts avec, d'une part, le Bassin d'Arcachon et Bordeaux au nord et, d'autre part, la Côte basque, au sud. Ces nouvelles tendances démographiques soulèvent quelques problèmes dans Les Landes où les habitants sont habitués à un habitat très dispersé et elles demandent donc de repenser la façon de consommer le foncier et de développer de nouvelles formes résidentielles.

[9] Article du journal *Sud-Ouest*, édition Landes, du 10 janvier 2012.

Planche cartographique 1 : Démographie des Landes



En 2010, 331 communes maillent le territoire landais et dépendent de 2 arrondissements : Dax et Mont-de-Marsan. L'arrondissement de Dax composé de 13 cantons (153 communes) est le plus peuplé avec 213 924 habitants. L'arrondissement de Mont-de-Marsan composé de 17 cantons (178 communes) compte 178 668 habitants

I.1.1.3. Economie : des salaires versés en moyenne moins élevés que ceux de la région

Le produit intérieur brut (PIB) des Landes s'élève à 8,2 milliards d'euros courants en 2005. Il les situe au 61e rang des départements de métropole, mais au 38e rang lorsqu'il est rapporté à l'emploi. Le secteur des services contribue pour 70 % à cette richesse, l'industrie 14 %, l'agriculture et la construction chacune pour 8 %. L'économie des Landes est surtout présentielle, c'est-à-dire que ses activités sont majoritairement tournées vers la satisfaction des besoins, de la demande des

personnes présentes, qu'elles soient résidentes ou touristes. Elle est cependant moins présentielle que dans le reste de la région : en termes d'emplois, plus des deux tiers des effectifs salariés œuvrent dans la sphère présentielle contre près de 70 %, en moyenne, en Aquitaine. Les salaires versés sont donc moins élevés que la moyenne régionale et, plus particulièrement, des départements limitrophes du nord (Gironde) et du sud (Pyrénées-Atlantiques). Ils reflètent une sous-représentation des cadres : 4,6 % contre 6,4 % au niveau régional. En 2007, la moitié de la population des Landes vit dans un ménage qui déclare un revenu fiscal par unité de consommation inférieur à 16 300 euros. Ce niveau médian de revenu est proche de celui de la région mais sensiblement inférieur à la moyenne métropolitaine (17 500 euros).

Au 31 décembre 2007, Les Landes totalisent 136 360 emplois, soit 11 % de l'effectif régional, et parmi eux, 120 470 sont des emplois salariés. La majeure partie de l'emploi salarié relève du secteur des services (58,3 %), l'industrie en capte 16,7 %, le commerce 14,5 %, et la construction 7,4 %. L'agriculture occupe à peine 3,2 % des salariés, mais son poids double (6,4 %) dans l'emploi total, salarié et non salarié. De plus, il est fréquent que l'épouse d'un agriculteur travaille pour l'exploitation agricole familiale sans pour autant être rémunérée, à l'instar de Delphine (F n°19) que j'ai rencontrée lors de mes enquêtes. Rappelons aussi que début 2008, l'industrie représente, comme nous venons de le voir, 16,7 % de l'emploi salarié, soit la plus forte proportion des cinq départements aquitains. Les industries agroalimentaires (IAA) et celles du bois-papier dominent. Elles occupent respectivement 27 % et 21 % des salariés de l'industrie. La filière du bois-papier est importante dans les Landes en raison de la présence d'un des plus vastes massifs forestiers d'Europe. En effet, le massif forestier landais couvrait les deux tiers du département avant le passage de la tempête Klaus en janvier 2009.
Pourtant, la sphère productive apparaît diversifiée, comme en témoigne la présence de quatre autres branches industrielles employant un tiers des salariés de ce secteur : la chimie, le caoutchouc, les plastiques, la construction aéronautique et spatiale, la fabrication d'équipements mécaniques et d'équipements du foyer. « Turbomeca », implanté à Tarnos, demeure le premier employeur industriel du département (1350 employés sur le site de Tarnos). « Sony » à Pontonx-sur-L'Adour a vendu son usine

à la société lyonnaise « Solarezo », spécialisée dans la fabrication de panneaux photovoltaïques.

L'agriculture landaise qui a pour principal fleurons le maïs et les volailles est, par ailleurs, bien placée sur le plan national pour la filière gras et celle du poulet. Cependant, depuis 2000, le nombre d'exploitations agricoles landaises diminue fortement (- 3,6 % par an) et s'établit à 6 000 en 2007. La décroissance constatée de 1988 à 2000 (- 2,1 %) s'est accélérée. La surface agricole utilisée (SAU) se réduit, mais dans une moindre mesure. Les terres des exploitations disparues sont fréquemment absorbées par les survivantes, aussi une exploitation sur quatre s'étend sur au moins 50 ha, contre une sur six en 2000.

Près des deux tiers de la SAU sont consacrés aux céréales, essentiellement au maïs qui couvre plus de 90 % de la sole céréalière. Toutefois, contraints à se diversifier, les agriculteurs landais se tournent vers les productions légumières sur de grandes surfaces. Ainsi, le maïs doux avec plus de la moitié de la production nationale, les carottes, les asperges ou les haricots verts placent les Landes dans les premiers rangs des départements français. De même, les kiwis, principales productions fruitières des Landes, constituent le cinquième de la production nationale. Dans le domaine de l'élevage, l'aviculture représente le tiers de la valeur des productions agricoles. Cet élevage, depuis longtemps intégré à la polyculture traditionnelle, s'est spécialisé dans le canard gras (moitié de la production régionale et près du quart de la nationale), le poulet de chair et la caille. De nombreux produits des Landes détiennent d'ailleurs des certifications d'origine et de qualité : entre autres, IGP (indication géographique protégée) pour l'asperge des sables, le kiwi de l'Adour, le canard à foie gras du Sud-Ouest, les volailles fermières, le bœuf de Chalosse, AOC pour l'Armagnac et le Floc de Gascogne. De ces ressources, les Landes tirent une image de département gastronomique. Le maïs et l'élevage du canard gras sont répandus sur une grande partie du territoire, les Landes sont d'ailleurs le premier département de France pour ces deux productions.

Enfin, l'activité touristique occupe une place importante dans l'activité économique du département, « *du littoral aux villes thermales, les Landes peuvent accueillir autant de touristes qu'elles dénombrent d'habitants* ». Le tourisme génère 8 % de l'emploi salarié du département. Les Landes accueillent les touristes non seulement sur le littoral mais aussi à l'intérieur, en particulier dans les zones thermales comme celle de Dax. La capacité d'accueil touristique avoisine les 380 000 lits. Les

résidences secondaires représentent les deux tiers des lits, les campings la quasi-totalité du tiers restant, et l'hôtellerie compte 9 000 lits. Les campings, localisés surtout le long de la côte atlantique, sont classés en trois et quatre étoiles pour les trois quarts d'entre eux. Au cours de la saison estivale 2009, ils ont enregistré 5,2 millions de nuitées, ce qui situe les Landes dans les premiers départements métropolitains. Les hôtels totalisent sur la même période 650 000 nuitées. Les Landes sont le premier département thermal de France et Dax, la première ville. Celle-ci bénéficie d'une renommée mondiale pour ses boues. Les stations d'Eugénie-les-Bains, Préchacq-les-Bains, Saint-Paul-lès-Dax ou Saubusse complètent l'offre thermale. Le thermalisme est effectivement dans les Landes une activité très ancienne et toujours florissante. En 1999, le département représentait 14% du thermalisme français avec ses six stations thermales : Dax, Saint-Paul-lès-Dax, Saubusse, Tercis, Préchacq et Eugénie-les-Bains. Dax est la plus importante station mais Eugénie-les-Bains a également acquis une dimension nationale en devenant le premier “village-minceur” alliant une cuisine renommée (celle de Michel Guérard) et les soins d’amincissement. L’ensemble du bassin de l’Adour recèle d’importantes réserves aquifères. La présence de nombreux plissements dans la structure du sous-sol le long des vallées de l’Adour et des Gaves et leur alimentation par des ruissellements venant du nord des Pyrénées des contreforts occidentaux du massif central offrent de riches potentialités thermales. Dès le premier siècle de notre ère, les romains utilisent les eaux thermales, notamment à Dax, mais c’est pendant le Second Empire puis à la Belle Epoque que l’activité thermale prend toute sa dimension économique. Le péloïde de Dax, cette boue thérapeutique également appelée “daxine”, naît de la maturation des limons apportés par les crues de l’Adour au contact des eaux thermales de Dax. Sous l’action de ces eaux, une flore d’algues thermophiles et de bactéries se développe et confère au mélange ses propriétés spécifiques soignant les affections rhumatisantes dans leur ensemble.

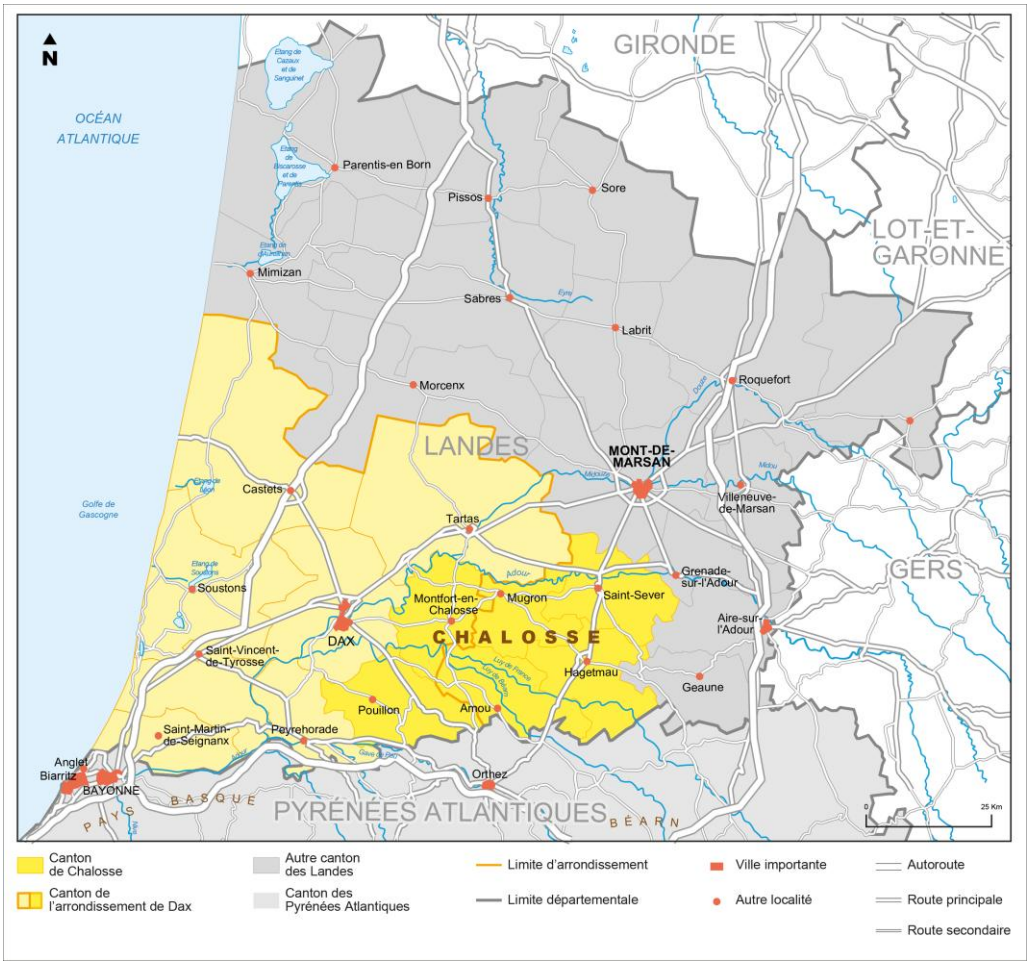
Je viens de présenter le cadre départemental landais qui constitue une structuration administrative et politique majeure dans cette zone à forte ruralité. L’organisation spatiale de ce département en deux arrondissements (Mont-de-Marsan et Dax) n’est pas sans rappeler le partage opéré entre une partie nord tournée vers la forêt de pin et ses grands champs de maïs et une partie sud plus vallonnée tournée vers la polyculture et l’élevage. C’est d’ailleurs dans l’angle sud-ouest que j’ai choisi mon

terrain, plus particulièrement autour de la Chalosse et de Dax, pour réaliser une approche plus précise de la localité.

I.1.2. Chalosse et pays de Dax

J'ai pris comme terrain d'étude l'ensemble géographique constitué par l'arrondissement de Dax et la Chalosse. Effectivement, mes observations et études de terrain précédentes ont mis en évidence cette zone sud sud-ouest des Landes à travers des indicateurs culturels (fêtes, bandas, basket …). Aussi, j'ai réalisé une première enquête de terrain en Chalosse (dans le cadre de mon DEA) puis d'étendre mon périmètre d'investigation à l'arrondissement de Dax (Carte 8) afin de se référer à un micro-terrain associant petite ville (Dax) et campagne.

Carte 8 : La Chalosse et l'arrondissement de Dax



En effet, comme je l'ai précédemment évoqué, l'agriculture occupe une place importante dans ce département où la Chalosse joue un rôle majeur avec une vieille société paysanne. Pour autant, la Chalosse demeure un désert urbain comme nous l'expliquent G. Di Méo, J.-P. Castaingts et C. Ducournau en montrant comment la thèse de l'organisation spatiale en alvéoles hexagonaux ou modèle de Christaller s'applique en Chalosse : l'absence de tout contrôle urbain immédiat sur l'espace nécessite le recours, en matière de services, à un échelon de petites ou de moyennes villes (en l'occurrence Dax) bordières ou extérieures (cité dacquoise excentrée vers l'ouest) laissant « *le terrain libre, au cœur de la Chalosse, à la ruralité profonde* » (DI MEO G., CASTAINGTS J.-P. et DUCOURNAU C., 1993). Le « *vide du treillis de Christaller* » mis à jour par ces auteurs et par ailleurs souvent repéré comme distinctif de la Chalosse ne peut se concevoir sans prendre en compte la mobilité des individus inhérente au mode de vie contemporain et les contacts nombreux avec le monde urbain qu'ils entretiennent. Nos relations ne peuvent laisser la ville de côté, c'est pourquoi j'ai choisi d'intégrer Dax et son agglomération à ma zone d'étude. Ainsi, mon espace d'investigation forme une unité au cœur rural avec sa petite ville constitutive inscrite dans le système landais, mais aussi contact avec les micro-régions du Béarn et du Pays basque.

I.1.2.1. La Chalosse, point de départ de mon étude

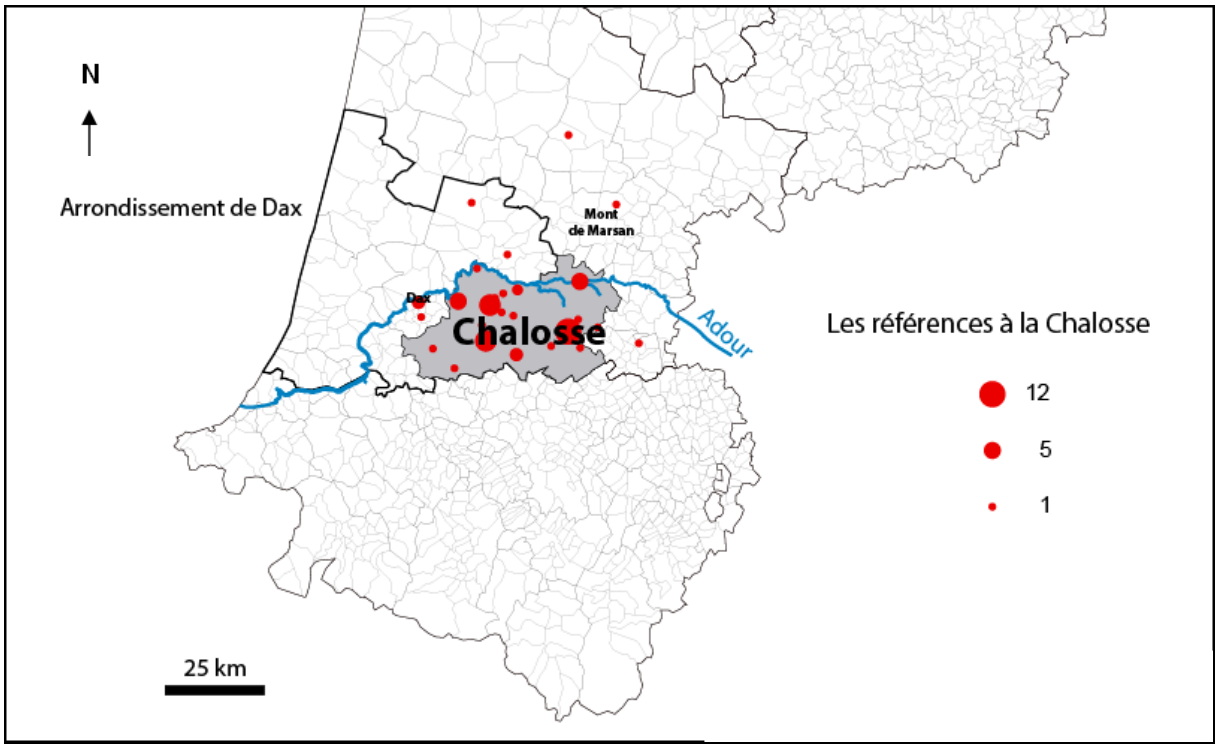
La Chalosse constitue un territoire local repéré, même si ses limites demeurent toujours aussi difficiles à établir, celles-ci variant au gré des auteurs et des études. Pour autant, ce territoire aux délimitations floues est une réalité géographique largement reconnue et admise, même si quelques incertitudes demeurent à propos, donc, de ses limites. Il constitue mon premier terrain d'étude. En effet, j'y avais réalisé ma première enquête intitulée « *enquête sur la vie quotidienne* ». Mais pourquoi la Chalosse ? Plusieurs raisons ont motivé mon choix.

Mes observations de terrain et ma pratique de l'observation participante m'ont permis d'identifier quelques spécificités culturelles plus particulièrement au sud du département. J'ai alors saisi quelques indices d'identité culturelle autour de la fête et du bien-vivre d'une part, du sport d'autre part et enfin de la musique. Ensuite, j'ai

choisi un espace (au cœur du sud landais) particulièrement qualifié et reflétant l'idée de ruralité précédemment évoquée et latente derrière la notion de culture locale : la Chalosse. Bien qu'il s'agisse plus du discours, des représentations, il apparaît indubitablement que l'idée de Chalosse est associée au sud des Landes, « s'opposant » au nord du département, la Haute Lande. Soulignons par exemple que dans le cadre de l'étude des sentiments d'appartenance des musiciens de bandas[10], parmi les pays les plus souvent cités, revenait la Chalosse. On comprendra dès lors pourquoi il est fait autant référence au nom de ce pays, « porteur », peut-être comme le souligne l'historien M. Papy, pour le « vin des coteaux de Chalosse », le « bœuf de Chalosse », mais utilisé tout autant pour des activités autres (PAPY M., THIBON C. (coord.), 2005) comme le montre le recensement des dénominations « Chalosse » dans les Pages Jaunes de l'annuaire téléphonique des Landes. Effectivement, si l'on interroge cet annuaire en ligne, 82 réponses sont données à la recherche « Chalosse » dans le département. Celles-ci concernent des activités diverses et variées : « Coopérative Agricole Foie Gras de Chalosse » certes (à Montfort-en-Chalosse), mais aussi « Chalosse Optique » (à Saint-Sever), « Pharmacie de Chalosse » (à Pomarez), « Peintures Chalossaises » (à Montfort-en-Chalosse), « CUMA Tradition Chalossaise » (à Mugron), « CUMA La Chalossaise » (à Sort-en-Chalosse) … et d'ailleurs, nous pouvons même trouver une « Auberge de la Chalosse » à Castelnau-Chalosse comme à Dax. C'est néanmoins majoritairement en Chalosse (formée de ses six cantons comme le montrent la carte 8) que se retrouvent ces dénominations comme le montre la carte ci-après (Carte 9).

[10] Une banda est un groupe de musiciens mobiles animant les fêtes (majoritairement dans le Sud-Ouest de la France) et jouant principalement des morceaux espagnols ou basco-navarrais.

Carte 9 : Dénominations "Chalosse" dans l'annuaire Pages Jaunes



Source : Annuaire téléphonique Pages Jaunes 2012

La Chalosse nous a donc servi de cadre de ruralité dans un contexte sud landais, un contexte territorial fort et largement reconnu, identifié. Il ne s'agit pas d'un cadre imposé aux personnes enquêtées mais simplement d'un « espace repère » pour mener cette étude. J'ai pris ce cadre en quelque sorte sans le dire, sans en informer les personnes, les interlocuteurs que j'ai rencontrés. Ajoutons que mon choix s'est opéré également par souci méthodologique. Effectivement, comment délimiter, circonscrire le sud du département ? Cet espace n'est-il pas trop « grand » pour un territoire local ? Loin de pouvoir la définir, la circonscrire de façon claire et définitive, la Chalosse me semble constituer un nom qui admet « *une géographie variable et ne correspond pas à un espace clairement défini, immuablement clos* » comme le souligne G. Di Méo (DI MEO G., CASTAINGTS J.-P., DUCOURNAU C., 1993). Mais c'est justement ce qui fait tout l'intérêt de cet objet éminemment géographique et en même temps territoire un peu évanescent que constitue la Chalosse, un espace non-délimité par des frontières. Nous sommes dans l'entre deux, entre ouverture sur le Marensin, le Marsan au nord, le Béarn au sud-sud-est, le Pays d'Orthe à l'ouest, le Tursan puis l'Armagnac à l'est et fermeture sur les « six cantons chalossais ».

« *Jamais les six cantons que nous qualifions de chalossais (Mugron, Montfort, Saint-Sever, Hagetmau, Amou et Pouillon) n'ont été réunis au sein d'une même division juridique, féodale ou ecclésiastique.* » (DI MEO G., 1995). Mais quoi qu'il en soit, la « genèse territoriale » semble relever d'une situation particulière, fondée, au fil des siècles, sur une profonde ruralité.

Par souci méthodologique, j'ai donc choisi de retenir les délimitations qui renvoient aux « six cantons » prenant pour référence l'article réalisé par G. Di Méo, J.-P. Castaingts, C. Ducournau en 1993. De telles délimitations ont été retenues par souci pratique, pour circonscrire mon territoire d'étude ou plutôt mon terrain d'étude sur lequel j'ai mené une « enquête sur la vie quotidienne ». Il m'est donc apparu judicieux de prendre pour terrain d'étude, de départ, la Chalosse. Ce cadre spatial a été repéré a priori du fait de la spécificité apparente d'un certain nombre de manifestations géographiques (Photographie 1) et culturelles identifiées tant au plan individuel (enquêtes) qu'à celui des familles et des groupes sociaux à caractère associatif qui le composent ou s'y observent.

Photographie 4 : Coteaux de Chalosse



La démarche que j'ai adoptée était donc la suivante : élaborer, d'une part, une méthodologie permettant d'aborder l'objet culture locale en géographie, au moyen d'une étude sur ce territoire par le biais d'entretiens auprès des familles. D'autre part, dans une perspective plus large, ces observations devaient me permettre de

construire un modèle interprétatif pour un travail de recherche plus approfondi afin de mener à bien les travaux de ma future thèse.

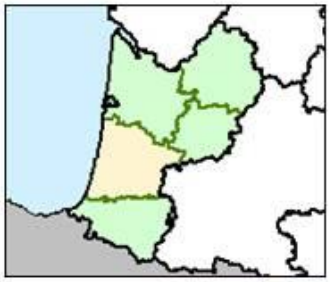
I.1.2.2. Dax au cœur des pays de l'Adour

Ma première enquête de terrain (PENDANX M., 2005) réalisée comme je viens de le préciser en Chalosse m' a permis de mettre en place un dispositif que j'ai choisi d'étendre à Dax, son agglomération et son arrondissement.

Comme je l'ai précédemment évoqué, le département des Landes ne saurait se réduire sur le plan paysager à une monotonie et homogénéité paysagère dont la forêt landaise constitue l'emblème. Cette imagerie est très puissante, comme nous pouvons le constater, notamment, dans les prospectus touristiques. Pour autant, Les Landes n'ont pas ce seul « visage » : « *La Révolution a uni en un même département deux pays très différents : le pays forestier du plateau landais au Nord, le pays agricole et accidenté que draine l'Adour au Sud. Quel contraste entre les deux paysages : du haut des collines qui bordent l'Adour d'Aire à Dax, on les voit brutalement s'opposer.* » (PRIGENT E., PAPY L., 1935). Dax fait précisément partie de ces « pays de l'Adour », expression qui « *groupe les riches coteaux qui étalent leurs damiers de champs, de prairies et de bois entre la forêt landaise, et le département des Basses-Pyrénées»* (Ibid.). Pour des raisons « pratiques » (que j'expliquerai dans la partie consacrée à la présentation de la méthodologie mise en œuvre), j'ai choisi de travailler à l'échelle de l'ensemble géographique constitué par l'arrondissement de Dax que je dénommerai « Chalosse et Pays de Dax ». D'une part, j'ai constaté que l'ouest de la Chalosse entretenait de fortes relations avec Dax, matérialisées par les flux constitués des parcours quotidiens effectués par les familles enquêtées pour aller au travail, faire les courses… D'autre part, il m'est apparu pertinent de prendre en compte le phénomène de gravitation observé entre la ruralité landaise et la ville au travers du contact urbain / rural caractéristique de l'arrondissement de Dax. En effet, la Chalosse ne comportant pas de ville, je n'aurais pas pu saisir les effets de cette rencontre entre espace rural et espace urbain. Enfin, le retour réflexif que je peux faire sur ce travail d'enquête une fois effectué conforte ce choix : Dax apparaît effectivement comme la référence dans toutes les enquêtes que j'ai réalisées. Pour cerner cette localité, j'ai donc élaboré une méthodologie de

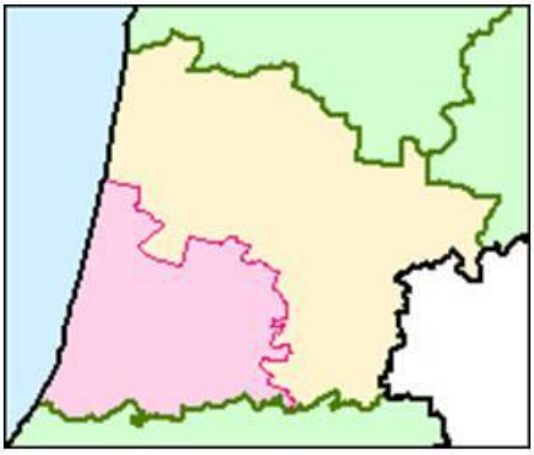
recherche et d’enquête que je présenterai plus loin. Attachons nous à présent à mon terrain formé par l’arrondissement de Dax (Planche cartographique 2) et la Chalosse. Précisons à ce propos que la Chalosse est partagée entre les deux espaces administratifs que sont l’arrondissement de Mont-de-Marsan et l’arrondissement de Dax. J’ai pris en compte l’arrondissement de Dax dans son ensemble en dépit de la diversité paysagère (décrite précédemment) existant dans Les Landes de part et d’autre de l’Adour, considérant cet espace d’investigation comme un espace au contact entre intérieur et littoral, plateau landais et territoires de l’Adour, département des Landes et Pyrénées-Atlantiques.

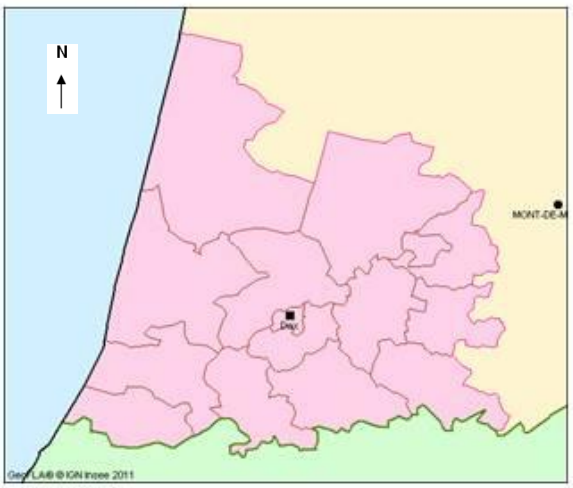
Planche cartographique 2 : Localisation de l'arrondissement de Dax



L'ARRONDISSEMENT DE DAX
au sud du département des Landes, au cœur de l'Aquitaine







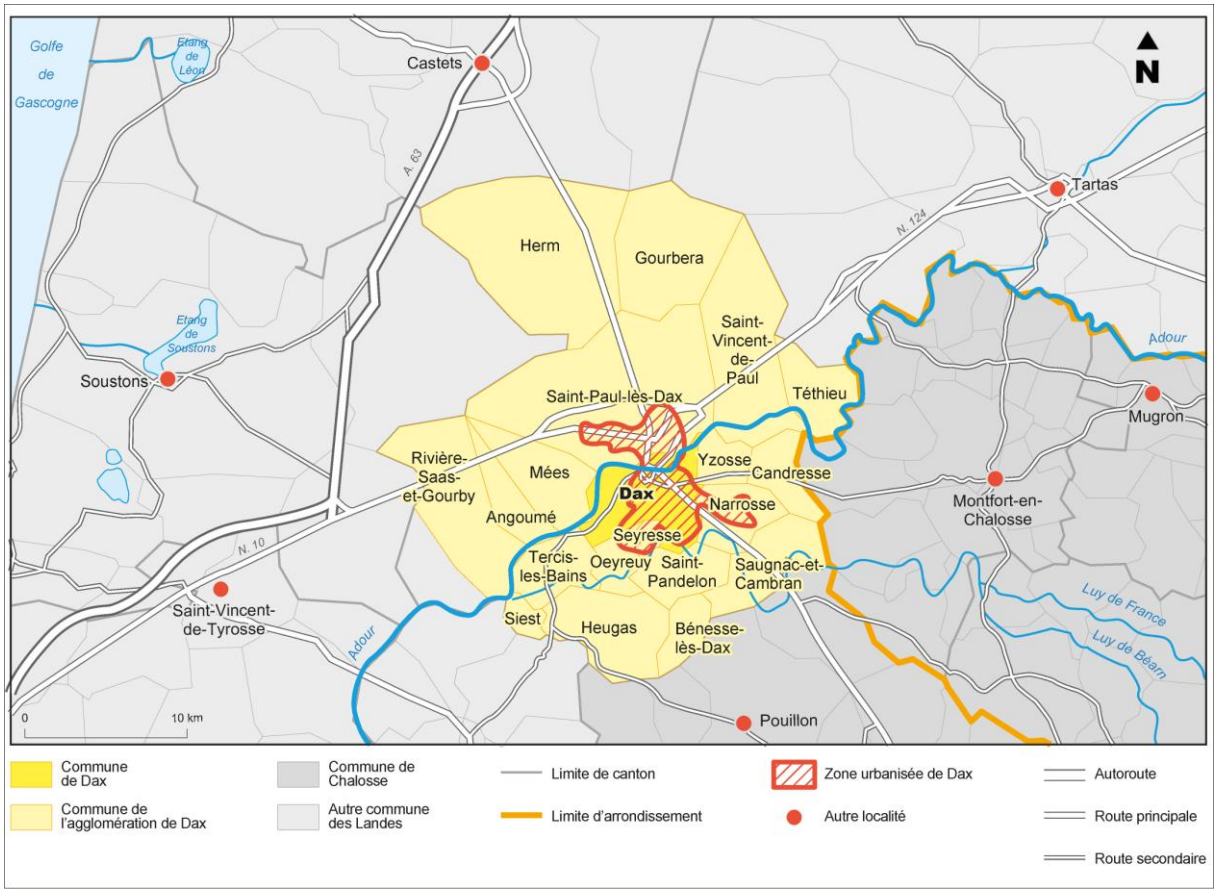
Arrondissement de DAX
Arrondissements des LANDES
Autres départements d'AQUITAINE

Limite de canton
Limite d'arrondissement
Limite de département
CHEF LIEU DE RÉGION
CHEF LIEU DE DÉPARTEMENT
Chef lieu d'arrondissement

Source : nomenclatures INSEE

J'ai précédemment présenté la Chalosse, apportons à présent quelques précisions sur Dax et son agglomération[11] (Carte 10). A la lisière des Landes et de la Chalosse, Dax se situe à cheval sur l'Adour. Les Romains en avaient fait une ville fortifiée cernée de remparts sur la rive gauche du fleuve, pour en contrôler le passage. Sous-préfecture des Landes, elle compte en 2012, selon le recensement réalisé par l'INSEE, 22035 habitants contre 20649 habitants en 1999. Cette ville a connu ainsi une augmentation de 6,8 % de sa population entre ces deux dates. Seconde sur le plan démographique au niveau départemental, Dax rime aujourd'hui avec station thermale (la première de France avec plus de 47000 curistes) et *feria*.

Carte 10 : Dax et son agglomération



Ma zone d'étude correspond à l'arrondissement de Dax que nous pouvons localiser ci-dessus à partir des cartes servant de base aux recensements réalisés par l'INSEE (Planche cartographique 2). Cet ensemble situé au sud-ouest du département des Landes, au contact du département des Pyrénées-Atlantiques, se compose de 13

[11] La Communauté d'agglomération du Grand Dax se compose de 20 communes.

cantons dont 4 chalossais. J'ai choisi de conserver la totalité de la Chalosse pour une cohérence de territoire rural. De même, j'ai élargi mon terrain à l'ensemble de l'arrondissement de Dax afin de prendre en compte la totalité de l'aire d'attraction de la ville au nord et à l'ouest. Cet ensemble que j'appelle « Chalosse et Pays de Dax » me permet ainsi de réaliser mon étude non seulement à la campagne, à la ville mais aussi au contact de ces deux catégories spatiales de plus en plus difficilement délimitables (rural et urbain) avec l'éclatement des territoires de vie, des temps sociaux et des mobilités, l'intense diffusion urbaine.

.

Par les effets de frontière et les jeux d'interférences d'identité qui peuvent en découler, cet espace situé dans l'extrême Sud-Ouest de la France se caractérise par un effet cul-de-sac géographique. Une véritable marquèterie territoriale et identitaire le caractérise autour de la Gascogne et à proximité de la frontière espagnole avec une discontinuité supplémentaire introduite par le Pays basque où s'opèrent des jeux d'influences et d'échanges par rapport à l'Adour, axe de communication et de commerce par le passé.

I.2. Cadre théorique

Dans un souci de compréhension, j'ai souhaité tout d'abord définir les concepts qui ont guidé mon travail de recherche. Leur définition nous permettra de préciser d'autres notions qui découlent de ces concepts. Je pourrai ainsi expliquer le sens de ma démarche et les mouvements théorico-méthodologiques dans lesquels je m'inscris.

I.2.1. Des concepts

Au cœur problématique de mon travail de recherche, la notion de « culture locale » convoque de manière complexe trois concepts principaux, à savoir : le territoire, la culture et l'identité. Il convient donc à présent de rappeler la définition que je retiens pour chacun d'entre eux.

I.2.1.1. Territoire et local

Je viens de présenter, dans le chapitre premier, le cadre géographique dans lequel s'inscrit mon terrain. J'ai justifié mon choix en regard d'un projet d'identification éventuelle d'éléments culturels localisés relativement originaux et représentés auprès des populations comme autant de traits et de caractères spécifiques. Il est dès lors nécessaire de préciser quelle conception de l'espace j'adopte pour travailler à l'échelle locale.

Le territoire

Le terme de « territoire » occupe une place centrale dans les débats contemporains. Cependant, comme les mots « culture » ou « local », la forte occurrence du terme est inversement proportionnelle à sa précision, de sorte qu'il comporte de nombreuses acceptions. Il est donc indispensable de définir le « territoire », fil conducteur reliant tous les autres termes clés de mon travail.

Territoire et espace

Omniprésente dans la vie quotidienne, la notion de « territoire » désigne d'abord une forme particulière de découpage de l'espace plus ou moins institutionnalisée. Le Dictionnaire de la langue française *Littré* définit le territoire comme « *Étendue de terre qui dépend d'un empire, d'une province, d'une ville, d'une juridiction* ». Pour autant, cette même notion est polysémique et peut être utilisée de façon plus spécifique en fonction des disciplines, des contextes ou des locuteurs.

Dès lors, il convient de définir les concepts essentiels dans lesquels le territoire plonge ses racines sémantiques, des concepts territoriaux incontournables dans la réalisation de mon travail de géographie sociale : l'espace social, l'espace de vie et l'espace vécu, la territorialité. Projection des rapports sociaux sur l'espace géographique, tel peut être défini le concept d' « *espace social* » qui peut par ailleurs constituer (dans un second sens du terme) l'interférence entre rapports sociaux (de parenté, d'amitié, de production …) et rapports spatiaux (déplacements, fréquentations réelles ou imaginaires de l'espace, réactions affectives ou fonctionnelles aux lieux …). « *Cette acception de l'espace social engendre des organisations spatiales génériques : celles de la localité ou de la région, celles des espaces rural, urbain, périurbain* » (DI MEO G., 1998). Espace d'usage correspondant à l'étendue sur laquelle les hommes se déplacent, l' « *espace de vie* », quant à lui, correspond à l'aire des pratiques spatiales d'un individu. Composé d'une mosaïque de lieux (lieu de résidence, lieu de travail, lieu de loisirs …) qui sont reliés entre eux par les déplacements de chacun(e), il représente l'expérience concrète que ce dernier a de l'étendue. Enfin, le concept d' « *espace vécu* », introduit en France par A. FREMONT dans son ouvrage *La Région, espace vécu* en 1976, exprime la relation existentielle, forcément subjective, que l'individu socialisé établit avec la terre et avec ses lieux. Sa connaissance passe par l'écoute des acteurs, par la prise en compte de leurs pratiques, de leurs représentations et de leurs imaginaires spatiaux. (DI MEO G., 1999). Ces catégories d'espaces une fois définies montrent la complexité du concept de « territoire » dont elles sont constitutives et leur prise en compte permet de mieux appréhender la richesse et la diversité des réalités géographiques, qu'elles soient individuelles ou collectives.

En effet, pour l'individu, les espaces objectifs créés par les structures politiques et partie prenante de l'espace de vie, ne sont que des formes (aires, points ou lignes)

dont il s'inspire. Leurs représentations sont en retrait de cette objectivation de l'espace. Un mode de gestion personnelle des rapports spatiaux est effectivement à l'œuvre dans l'articulation que chacun construit entre ses pratiques et ses représentations de l'espace, mais aussi ces formes objectives que produisent les systèmes politiques et ou économiques. H. Lefebvre explique dans son ouvrage La *Production de l'espace* : « *l'espace social n'est pas une chose parmi les choses, un produit quelconque parmi les produits : il enveloppe les choses produites. Il résulte d'une suite et d'un ensemble d'opérations, et ne peut se réduire à un simple objet.* » (LEFEBVRE H., 1974) Il importe alors d'aller au-delà de l'espace que contribuent à produire les forces de l'Etat et du marché, un espace étranger aux formes habitées et pratiquées, dissocié de l'historicité et de la spontanéité, pour appréhender l'espace dans sa totalité et sous ses différentes facettes. La tension entre les territorialités du monde des vécus, des pratiques, d'une part, et du monde des formes politiques et administratives, d'autre part, amène donc au concept de « territoire ». Concept géographique à part entière, le territoire est une clé de mon travail de recherche. Il est à replacer dans un contexte théorique, celui d'une théorie dialectique entre idéel et matériel, pratique et représentation. « *Portion d'espace contrôlée et appropriée, y compris symboliquement, par une société donnée* » (DI MEO G., 2003), le territoire constitue un espace enrichi par le sens que les sociétés lui confèrent et sur lequel elles agissent, qu'elles contrôlent et qu'elles construisent, c'est de « *l'espace informé* ». Reprenons ici la définition qu'en donne C. RAFFESTIN : « *Le territoire est une réordination de l'espace dont l'ordre est à chercher dans les systèmes informationnels dont dispose l'homme en tant qu'il appartient à une culture. Le territoire peut être considéré comme de l'espace informé par la sémiosphère.* » (*in* AURIAC F. et BRUNET R., 1986).

Résultat d'une construction sociale et culturelle, le territoire permet d'insister conjointement sur la dimension objective et subjective de l'espace. D'une part, tout territoire est une portion plus ou moins vaste de l'espace terrestre, il possède à ce titre des caractéristiques particulières et la société attribue différents usages à son sol lui donnant une physionomie singulière, faite de diversité.

D'autre part, le territoire a également une dimension subjective qui renvoie à l'expérience individuelle, sensible, affective de l'espace. Celle-ci résulte, comme l'observe G. DI MEO, des « *pratiques individuelles, des cheminements et des*

itinéraires personnels, de ces fourmillements du quotidien qui produisent des bassins de vie et d'action » (*in* CIATTONI, A. (dir.), 2005). En référence à cette dimension subjective du territoire, citons le géographe Louis POIRIER, écrivain sous le pseudonyme de Julien GRACQ, qui écrit dans son livre *La forme d'une ville,* consacré à Nantes : « *Je ne cherche pas ici à faire le portait d'une ville. Je l'ai modelé selon le contour de mes rêveries intimes, je lui ai prêté chair et vie selon la loi du désir plutôt que selon celle de l'objectivité.* » Nous comprenons par cet exemple combien le territoire (de la ville) se caractérise non seulement par la matérialité (de son bâti), mais aussi par le fait qu'il naisse de l'ensemble des images individuelles, des expériences collectives. En conséquence, le territoire participe de trois ordres distincts. D'une part, il s'inscrit dans l'ordre de la matérialité, d'autre part, il relève de la psyché individuelle et enfin, il participe de l'ordre idéel des représentations collectives, sociales et culturelles (DI MEO G., 2001 b). Le jeu des mobilités contribue au remodelage constant de ces trois ordres constitutifs du territoire.

Territoire et Territorialité

Il est important de définir un autre concept qui dévoile la manière dont ces trois dimensions s'articulent : la territorialité[12]. En effet, le territoire constitue un « *agencement de ressources matérielles et symboliques capable de structurer les conditions pratiques de l'existence d'un individu ou d'un collectif social et d'informer en retour cet individu et ce collectif de sa propre identité* » (DEBARBIEUX B., 2003). Nous renvoyant dans le camp du sujet social, la territorialité nous ramène « *à sa logique personnelle, à son espace vécu tissé de rapports intimes, réels ou imaginaires avec les lieux, rapports enrichis par ses expériences, par ses apprentissages sociaux* [celles et ceux du sujet]» (DI MEO G., 2001 a). La territorialité constitue une tension entre pratiques et vécus d'une part, et, d'autre part, les formes objectivées et structurantes de l'espace politiquement, socialement construit (le territoire au sens des sciences politiques). En effet, les déplacements que réalisent les individus dans leur vie quotidienne sont structurants, ils favorisent les contacts et la création de réseaux de sociabilité, d'affinités autour de leurs

[12] « *On entend par territorialité la relation sociale et culturelle que des sociétés données ont noué avec la trame des lieux et des itinéraires qui constituent leur territoire* » (GUTIERREZ, A.-L., 2006).

activités familiales, de travail ou de loisirs. Une « *géographie tranquille du quotidien* » structurant des familiarités qui engendrent des représentations territoriales se met en place. Il ne s'agit donc pas d'un simple espace, au sens d' « *espace géographique* », « *étendue terrestre utilisée et aménagée par les sociétés en vue de leur reproduction* » (BRUNET R., FERRAS R. et THERY H., 1992). Cette pratique de l'espace met effectivement en évidence une certaine familiarité, nous sommes en présence de réalités sociales spatialisées, faites de rapports, de pratiques, de sensations et de représentations. C'est pourquoi je préfère au concept d' « *espace géographique* » celui de « *territoire* », « *espace approprié avec sentiment ou conscience de son appropriation.* » (*Ibid.*). La notion de « territorialité » permet effectivement de réintroduire le sujet, l'acteur, ses pratiques et représentations que l'analyse quantitative et fonctionnelle de l'espace fait perdre de vue (OZOUF-MARIGNIER, M.-V., 2009). Elle permet aussi de comprendre les désaccords sur les limites, sur la géométrie des territoires vécus selon des territorialités individuelles forcément diverses, voire divergentes.

Travaillant sur un territoire local, nous verrons combien ces jeux combinés, combinant proximité et affinités font, entre les habitants, réseau. Par ailleurs, les formes territoriales d'appartenance évoluent sous l'effet de la mondialisation, de la généralisation et de la valorisation des formes de mobilité et de la possibilité d'être « ici et ailleurs », offertes par la puissance des moyens de communication. Pour autant, comme le souligne C. DUCOURNAU, « *la mobilité ne constitue pas une entrave à la construction de liens socio-spatiaux signifiants, par le biais desquels se forge un sentiment d'appartenance à un ensemble cohérent de lieux, à un territoire.* » (*in* DI MEO G. (dir.), 2001 b). Loin d'effacer ce sentiment d'appartenance, nous verrons comment les pratiques et les déplacements des individus renforcent ce territoire à forte charge d'idéologie, au sens où la définit G. DI MEO : « *Nous entendons par idéologie l'ensemble des représentations mentales, des idées et des concepts, des images, des mythes et des discours, des symboles collectifs partagés, à une époque et dans un territoire donnés, par des groupes sociaux ou ethniques développant un minimum de sentiment identitaire* » (DI MEO G., 2001 a). Une idéologie qui est assez proche des dimensions strictement idéelles de la culture.

Comme je viens de le montrer, nous pouvons considérer à l'instar de G. DI MEO que « *la vertu essentielle du concept de territoire réside sans doute dans la globalité et dans la complexité de son contenu sémantique, dans le fait que sa construction en un lieu ou ensemble de lieux donnés mobilise tous les registres de la vie humaine et sociale, combine les dimensions concrètes, matérielles, celles des objets et des espaces, celles des pratiques et des expériences sociales du quotidien avec les dimensions idéelles des représentations (idées, images, symboles, souvenirs) et des pouvoirs.* » (DI MEO G., 1998). Au cœur de « *l'espace mobile et fluide du monde mondialisé* » (RETAILLE D., 2005), le concept de territoire qui sous-entend une indifférence scalaire (même si tout territoire correspond à une échelle géographique particulière) permet de dépasser les différentes échelles dans une approche mêlant aussi deux dimensions essentielles : le matériel et l'idéel. Par nature multiscalaire, le territoire se repère effectivement à différentes échelles de l'espace géographique, de l'aire des entités plurinationales au champ de la localité, du global au local. Cadre de mon analyse, le territoire permet de considérer à la fois l'espace politique décrété et l'espace pratiqué, vécu et représenté tout en tenant compte de la tension entre ces deux espaces gérée par chacun (territorialité) en fonction de ses conditions spécifiques d'existence. Espace approprié en fonction d'interactions complexes entre le vécu individuel et l'expérience sociale, le territoire est aussi « *temps cristallisé* » à travers les lieux de mémoires comme le souligne M Marié (*in* BAILLY A., FERRAS R., 1997). En effet, les pratiques tant sociales que spatiales, mais aussi l'univers idéel des représentations et de la mémoire collective participent à la construction du territoire local.

Au moment où certains pensent la « *fin des territoires* » (BADIE B., 1995) et d'autres évoquent la multiplication des entités territoriales, l'image d'un « *encombrement territorial* » (RENARD J., 2000), la notion complexe de territoire permet de réconcilier la différenciation des individus et leur association, l'ancrage et la mobilité, les singularités locales et la mise en réseau[13]. Ceci amène à penser la superposition des réseaux et des territoires à la manière de M. Castells : « *Ce qui caractérise la nouvelle structure sociale, la société en réseaux, c'est que la plupart des processus dominants, ceux qui concentrent le pouvoir, le capital et l'information, sont organisés*

[13] Défini par B. Badie comme « *un lien informel, faiblement institutionnalisé, plus ou moins administré, qui contrôle et organise les comportements sociaux hors de tout support et de toute contrainte de nature territoriale* » (1994).

dans l'espace des flux. Mais la plupart des expériences humaines restent locales et ce qui fait sens pour les êtres humains le demeure aussi.» (CASTELLS M., 1999).

Le local

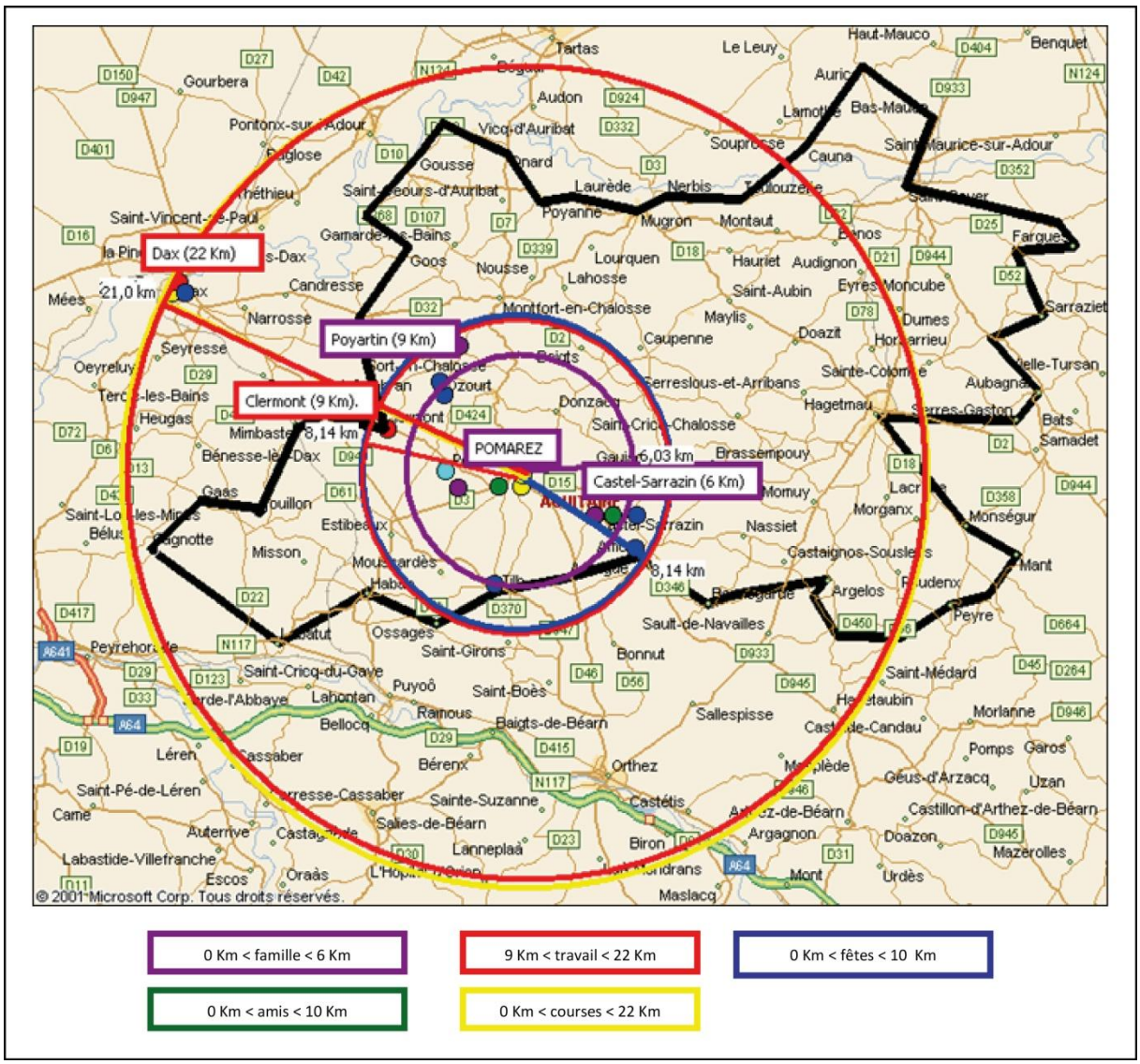
Le local, au sens d'espace et de société localisés, apparaît nécessairement limité dans ses dimensions par celles du monde de la vie quotidienne et par la co-présence des individus. Le local est bien entendu de nature territoriale. Certes il n'est pas aisé de circonscrire le local, de le définir clairement, mais cette difficulté est à dépasser du fait de l'intérêt que présente cet objet géographique. Ce monde de la vie quotidienne est effectivement lui-même fondateur du rapport au monde de l'individu, mais également du rapport à l'autre, de la construction commune de sens qui fait le lien social. J'ai donc choisi de partir de ce « cadre spatial » pour étudier un complexe culturel assez touffu fait de pratiques, de manifestations, de représentations … Considérant à la manière de l'ethnométhodologie que la vie quotidienne constitue le niveau social primordial. Cette étude du quotidien met en évidence des espaces de vie différents allant d'un fort ancrage sédentaire pour certains individus à une grande mobilité pour d'autres. Je peux tout d'abord me référer à la première étude que j'ai réalisée et qui est à replacer dans un contexte rural, compte tenu du cadre spatial donné et repéré auquel je m'attachais, à savoir la Chalosse, « *région de collines, entre le Gave de Pau et l'Adour. Pays de polyculture et d'élevage*» comme la définit le dictionnaire (*Le Petit Larousse Illustré*, 1998). Cette remarque n'est pas neutre dans la mesure où j'ai constater, lors de mon enquête, que la ruralité et les moindres densités qui l'accompagnent semblent favoriser l'enfermement d'un « ici » relativement endogène, intériorisé, clos. A l'inverse, la ville se caractériserait par un « ici » plus large, plus générique. A juste titre, D. Crozat remarque que « *dans le rural plus qu'un cadre spatial, le village désigne une communauté spatialisée qui entretient des relations privilégiées (…)* » (*in* AUGUSTIN J-P., LEFEBVRE A., 2004). Bien que j'intègre Dax et son agglomération à ma zone d'étude, ces remarques sont toujours applicables dans un contexte départemental rural.

Pour autant, l'étude des pratiques spatiales et des espaces de vie des familles enquêtées livre quelques indications supplémentaires qui donnent une métrique de ce « local » (Croquis 1). Les observations réalisées tout d'abord en Chalosse ont

d'ailleurs été confortées, par la suite, à l'échelle de l'arrondissement de Dax. Effectivement, une géographie du quotidien faite des déplacements ordinaires des individus et une appropriation symbolique et personnelle de l'espace se dessinent dans un univers de proximité dont le rayon n'excède pas une trentaine de kilomètres (une quinzaine le plus souvent) autour de la maison, comme l'illustre le document cartographique ci-dessous, indiquant les éléments de l'espace de vie d'une famille de Pomarez (F n°23).[14] Myriam (43 ans) habite ce bourg chalossais depuis 23 ans avec Jean-Jacques (51 ans), son époux qui y a toujours vécu. Leur espace de vie s'organise essentiellement à l'échelle de la commune et du canton, mais le travail de Myriam nécessite qu'elle se rende quotidiennement à Dax où elle en profite également pour réaliser les courses alimentaires du foyer « *au retour du boulot* » (F n°23). Dax constitue une ville où l'ensemble de la famille aime venir par ailleurs chaque année pour ses fêtes au mois d'août. Effectivement, M. Lussault invitant à aborder « *le Monde pour ce qu'il est : un nouveau mode de spatialisation des sociétés humaines* » (LUSSAULT M., 2013), même dans un contexte rural chalossais, la centralité urbaine joue son rôle (ici la ville de Dax). Comme le souligne l'auteur : « *Habiter, compte tenu de l'ampleur prise par l'urbanisation, c'est se trouver toujours en liens mobilitaires avec au moins un pôle urbain ; de plus en plus souvent, les espaces et leurs habitants sont multipolarisés, ces derniers devant jouer avec les différents lieux d'attraction qui les orientent.* » (LUSSAULT M., 2013).

[14] Nous choisissons de faire référence aux familles rencontrées dans le cadre de notre « Enquête sur la vie quotidienne » en utilisant le numéro de l'entretien réalisé à la suite de la lettre F.

Croquis 1 : Eléments de l'espace de vie d'une famille de Pomarez



Source : Enquête sur la vie quotidienne, 2005-2006

Ainsi je considère, tout comme le rappelle G. Di Méo, que le local « *constitue la meilleure échelle d'observation du rapport essentiel que les individus organisés en société nouent avec l'espace.* » (1991 a).

Le local, objet d'analyse

Longtemps considéré comme le symbole du conservatisme social, de la rémanence des traditions, le local est aujourd'hui perçu autrement, de sorte que se crée une légitimité nouvelle du local comme objet d'analyse. « *On se plaît à reconnaître de tous côtés que le local peut être le lieu privilégié de l'impulsion du changement (…)* »

soulignait A. Mabileau (1993). Dès lors, le local, véritable laboratoire d'expérimentation permettant d'appréhender la totalité et la simultanéité du fait social lié à l'habitation (par exemple), offre l'avantage de fournir la dimension du quotidien et l'expérience de la proximité, une proximité plus ou moins fluctuante au gré des trajectoires et mobilités des individus. Le local semble par conséquent présenter, dans la société actuelle, un niveau d'analyse sans doute pertinent, même à l'heure de la mondialisation, dans un espace de plus en plus mobile. D'une part, la connaissance et la pratique du terrain qu'il suppose constitue un atout indispensable pour le chercheur. Le local sécrète des formes particulières de sociabilité qui s'inscrivent dans un espace chargé de sens, signifié. D'autre part, ce niveau d'analyse est aujourd'hui enrichi par une approche dialectique (local / global) faisant de ce « cadre spatial » un espace ouvert sur le national, le global… Le local en tant que « domaine scientifique » se caractérise par sa nature exogène au sens où « *son existence (ou présumée telle) résulte du dialogue entre le national* [ou le global, pourrions-nous ajouter] *et le local* » proprement dit (MABILEAU A. (dir.), 1993). Espace sans frontière bien nette en dehors du sentiment élémentaire de rupture et de discontinuité spatiale qu'il provoque ou qui l'engendre, tel se dessine le territoire local vécu, porteur de représentations identitaires. Sa consistance territoriale, ses rapports à la territorialité de chacun de ses protagonistes sont frappants.

Le local, forme socio-spatiale

« *Par une sorte de paradoxe, le local, qui se donne comme ancrage, comme stabilité, se trouve, au point de rencontre d'un réseau d'idées et de définition flou et instable* » (BOURDIN A., 2000). Le local constitue ainsi une forme sociale qui organise un niveau d'intégration des actions et des acteurs, des groupes et des échanges et qui est caractérisée par le rapport privilégié avec un lieu[15] ; ce dernier variant dans son intensité et son contenu, voire dans l'extension même du lieu. Ajoutons cependant que la nature du rapport social à l'espace local doit être conçue au travers d'un décryptage des relations dialectiques qui se nouent entre la sphère

[15] Le Petit Larousse 2010 définit le « lieu » comme la « *partie circonscrite de l'espace où se situe une chose, où se déroule une action* ». Pour autant, il existe parallèlement à cette idée de localisation, une conception plus « circonstancielle » du lieu définit comme un contenant de l'ensemble des échelles (locales et globales) et des interprétations (RETAILLE D., 2012). Pour D. Retaillé, le lieu est un ancrage, un événement plus ou moins éphémère dans l'espace comme dans le temps.

idéelle propre à tout groupe humain spatialisé et les bases matérielles de son existence. Si par le passé la localité était l'espace où se concrétisaient, pour chaque individu, les rapports sociaux de production et de reproduction, il n'en n'est plus de même aujourd'hui. Les instances géographiques et économiques étaient premières dans cet écheveau complexe des rapports entre infrastructure et superstructure générant tout territoire local. Si cela était vrai dans les constructions territoriales anciennes, ce ne l'est plus forcément de nos jours. Les logiques des localités sont différentes ; les données contextuelles ont changé, dans les villes comme dans les campagnes. En effet, j'ai pu constater lors des enquêtes faites en Chalosse, que pour un individu moyen la distance moyenne entre son lieu de travail et celui de sa résidence est d'environ 19 kilomètres. Cette situation a engendré de nouvelles formes de solidarités autour de la famille et de la vie associative, comme je l'ai observé à l'occasion de mes enquêtes, ainsi que de nouvelles pratiques de l'espace. En témoigne l'étude des profils spatiaux, *« terme qui résume tout ce qui définit l'inscription locale d'un individu* » (BOZON M., 1984), avec une mobilité plus grande autour de « l'ici ».

D'une part, je constate que le local (y compris rural et éloigné du lieu de travail) a conservé sa fonction de lieu de résidence grâce à la généralisation de l'automobile facilitant la mobilité des individus (pour qui le lieu de travail est souvent distinct de leur lieu de vie), conjuguée à la présence toujours effective d'un tissu économique encore localisé. J'avais observé en 2005, parmi l'échantillon de ma première enquête, que sur 35 individus actifs retenus, 21 travaillaient en dehors de leur commune de résidence. Cette tendance à l'augmentation des déplacements pour travailler est d'ailleurs confirmée par les *Chiffres clés de l'économie landaise* publiés en 2010 par la Chambre de Commerce et d'Industrie des Landes : « *Dans Les Landes, plus de 6 actifs sur 10 (dont 71 % de salariés du secteur tertiaire) se déplacent hors de leur agglomération de résidence pour travailler (9 fois sur 10 en voiture) […] En 8 ans, le nombre d'actifs se déplaçant pour se rendre sur son lieu de travail a progressé de 28 %.* » De même, le département des Landes arrive en seconde position nationale en matière d'équipement automobile[16] des ménages, avec un taux qui atteint 90,2 % en 2009, après celui de la Vendée (90,4%). Soit un

[16] Source : INSEE, RP2009 exploitation principale.

taux supérieur à la moyenne nationale qui est de 80,8 % (France Métropolitaine). Ce chiffre confirme la généralisation de l'automobile, la mobilité plus important des individus, y compris bien sûr dans le département des Landes.

D'autre part, cette ouverture du local qui ne concentre plus toutes les fonctions (résidentielle, de production, de services, etc.) concerne également les agriculteurs, même si ces derniers possèdent leur exploitation sur leur lieu de résidence. Cette nécessité de s'ouvrir à d'autres territoires se manifeste, par exemple, par la vente de produits à la ferme (F n°2), par le développement des fermes auberges (F n°4), par une double activité « à l'extérieur » (F n°16). Sans compter les déplacements fréquents et nécessaires à la ville pour réaliser des achats, l'administration, cette ouverture peut également se faire en dehors du contexte professionnel, à l'instar d'Eric, agriculteur de 42 ans, vivant en Chalosse, qui quitte chaque année son exploitation agricole pour se rendre à plus de 200 kilomètres et passer une semaine aux Fêtes de Pampelune. Ne partant pas en vacances (« *c'est-à-dire partir plus de 8 jours hors de la ferme* »), il tient à préciser : « *On part un week-end pour les Fêtes de Bayonne et de Dax.* » (F n°19). Ajoutons enfin que les jeunes sont les plus affectés par cette mobilité plus ou moins contrainte : « *ils se sont exilés (…) de plus en plus pour raisons professionnelles (…) celui qui habite Aire où il travaille, il rentre le week-end chez lui…* » (F n°25). Pour les plus jeunes, les études supérieures les amènent à quitter leur localité pour gagner des lieux situés dans une échelle plus régionale, de dimensions variables (Bayonne, Pau, Tarbes, Bordeaux voire Poitiers ou Toulouse) sans pour autant s'éloigner définitivement de « l'ici » où ils reviennent dès que possible, y compris en semaine pour un entraînement de basket (F n° 6 et 17). De même, une fois leurs études terminées, ceux qui doivent « s'expatrier » pour raisons professionnelles reviennent au pays pour se ressourcer à l'occasion des fêtes patronales ou des vacances (F n°13).

Pour autant, la commune, le village ou le petit pays ne regroupent plus aujourd'hui « *les rouages autonomes d'un système productif dont les composantes se disséminent dans l'espace géographique* » (DI MEO G., 2001 a) ; ce, malgré les efforts réalisés dans le cadre des actions de développement local.

Le local, pôle attracteur

Hérité, le local n'est pas pour autant immuable. Il intègre effectivement le changement et s'adapte aux nouvelles conditions de vie (éclatement des temps sociaux, mobilité, élargissement croissant de l'univers relationnel des individus, précarités, etc.) tout en maintenant un système de relations humaines particulier.
Basé sur une interconnaissance sociale des lieux et des individus (familiarité, proximité…), le local concentre des lieux d'intégration collective et celle-ci s'opère dans la vie quotidienne, ainsi qu'à l'occasion d'évènements (fêtes, manifestations sportives essentiellement sur mon terrain). Comme de nombreux sports, le basket est, par exemple, autant une activité physique que le prétexte de lieux et de temps de rencontres sociales. De même, les fêtes constituent des moments privilégiés de la construction de territoires locaux et de la production des identités collectives (DI MEO G., 2001 b). De ce fait, le territoire de la localité définit un rapport étroit, à la fois social et symbolique, entre l'individu et les lieux. En témoignent des sentiments d'appartenance et d'attachement à « l'ici », auxquels ne cessent de faire référence les personnes interrogées : « *Mes parents ont déménagé, c'est comme cela que je suis arrivée ici. Mes parents sont natifs d'ici, quand même donc, ils sont revenus au pays (…) Mon mari a toujours habité ici. Mes enfants ont toujours habité ici.* » (F n°1). Tout se passe comme si cette forme socio-spatiale se caractérisait par une capacité à traverser le temps en se redéfinissant sans véritablement changer. En ce sens, la localité, en tant qu'ensemble de dispositifs spatiaux, reste une construction sociale permanente et dynamique. D'une part, la localité contribue, avec le monde de la vie quotidienne, à la construction commune de sens. D'autre part, elle permet le développement d'un lien social fondé sur la complémentarité, l'échange et le « vivre ensemble » au travers de l'élaboration de représentations communes et de pratiques sociales partagées.

Loin de la faire disparaître, « *la relation de mobilité donne un contenu spécifique à la localité* », comme le souligne A. BOURDIN (2000). Même si nous remarquons l'existence d'une version « réseau » de la localité, le lieu, bien que discontinu dans ce cas, y conserve toute sa place. Les réseaux, aussi, peuvent effectivement entrer dans des formes de configurations territoriales. Le lieu apparaît défini par des interactions et des pratiques, incontestablement homogènes, en dépit d'une multi-appartenance des individus qui tendrait à devenir ordinaire aujourd'hui. Ainsi, dans un contexte de recomposition socio-spatiale, le local se définit comme un pôle

attracteur. La localité attire, y compris les gens mobiles, ce qui laisse penser qu'il s'agit d'un local non pas donné mais choisi. L'identité locale se définirait alors par un ensemble de permanences qui caractérisent un individu ou un groupe. Mises en danger par la mobilité, celles-là semblent résister d'autant mieux qu'elles bénéficient d'un ancrage solide. Effectivement, il apparaît de nos jours que les seuls moyens d'ancrage vraiment efficaces résident dans la pratique d'un même territoire et dans la référence à un ensemble de règles communes de la vie quotidienne et de pratiques culturelles. Le localisme, que l'on peut aussi qualifier d' « *ethos d'ici* » ou « *ethos de l'appartenance locale* » à la manière de B. CHERUBINI (*in* TURGEON L. (dir.), 1998), constitue à la fois le processus de construction d'une identité locale et son expression dans « l'ici et le maintenant ». Or cette identité est fortement marquée par les formes symboliques et par les pratiques sociales qui permettent le développement d'appartenances à une communauté locale (CHERUBINI B., 1994). Le territoire local, dans lequel s'ancre cette communauté, constituerait de la sorte un territoire d'appartenance, champ privilégié des représentations qui « *émanent de la vie sociale et psychologique des individus, de ses mythes parfois transformés en symboles géographiques* » (DI MEO G., 1991 a). Mais précisons que l'attachement dans la durée à un lieu précis participe aussi à la constitution du local comme territoire d'appartenance. Cet attachement participe à l'appropriation d'un espace local qui devient alors territoire, espace approprié sur le plan matériel, par exemple à travers les pratiques spatiales de chacun, et sur le plan idéel au moyen des représentations et sentiments d'appartenance. L'espace géographique acquiert une profondeur, une densité propre, qui façonne avec le temps les représentations mentales des individus du groupe social d'appartenance. En effet, l'espace local c'est aussi « *le domaine où se forge ce que M. Maffesoli appelle la socialité, ces petits riens qui de l'enfance à la mort tissent la trame de l'existence, tous ces rapports fugitifs avec les êtres, avec l'espace et les objets …*» (ibid.).

Une métrique qui renvoie à l'idéel

Chaque individu s'insère au quotidien dans un champ social porteur de sens, d'une part, et dans un champ géographique spécifique, d'autre part. Nous renvoyant dans le camp du sujet social, la territorialité, qui « *reflète la multidimensionnalité du vécu territorial par les membres d'une collectivité, par les sociétés en général* » (C.

RAFFESTIN), nous dévoile la manière dont ce territoire se construit et se développe. Cette territorialité du quotidien se construit à l'échelle de chaque individu et emprunte aux lieux, en tant que double réalité matérielle et idéelle, quelques-uns de ses symboles majeurs, organisés en « *schèmes structurels du territoire* » (DI MEO G., 2001 a).

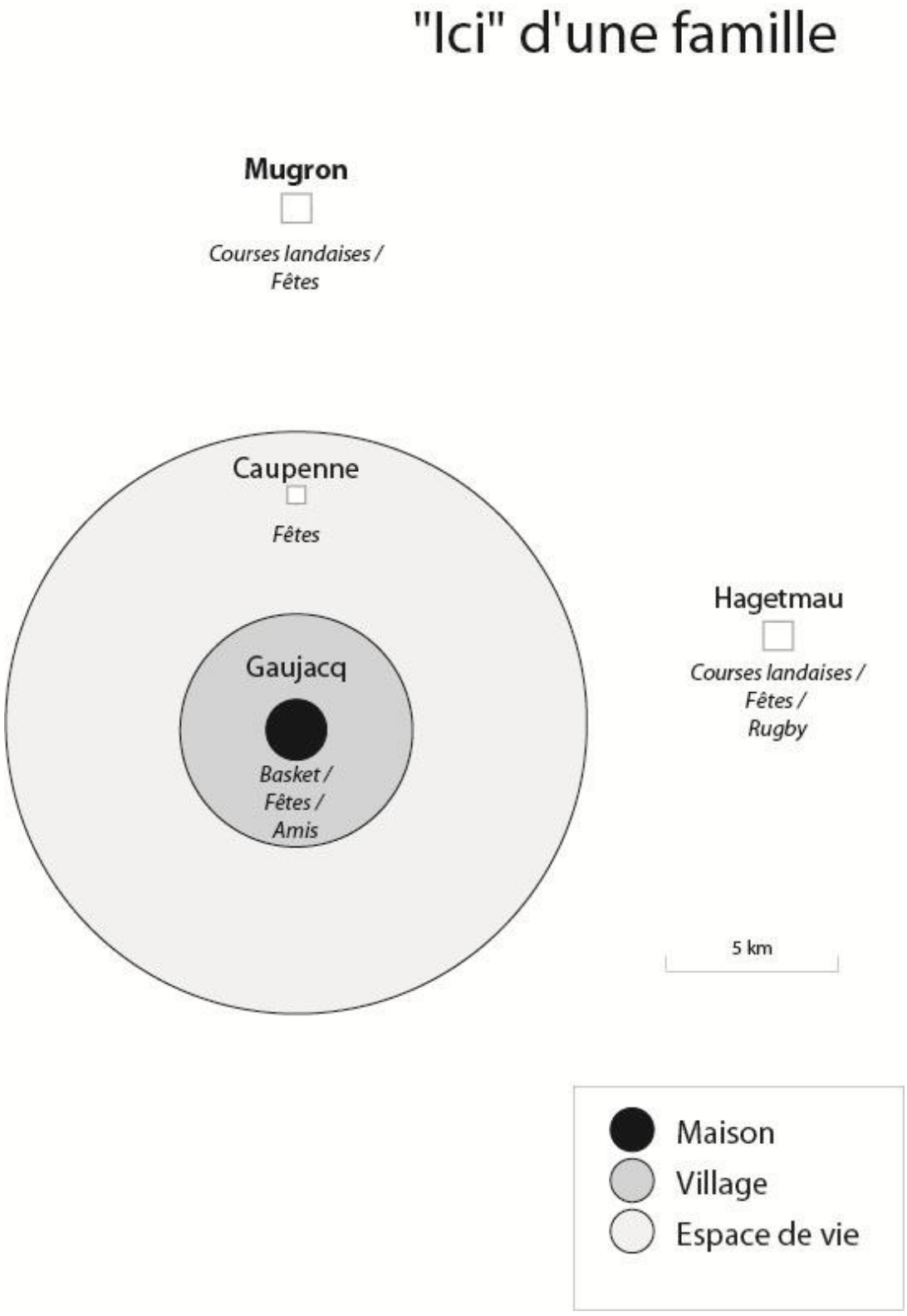
De plus, comme je l'ai montré précédemment, il s'agirait d'un local non donné mais construit. A l'heure de l'intercommunalité, nous constatons effectivement l'existence de toute une série de formes institutionnelles qui accompagnent la localité (la commune, le canton, les communautés de communes, d'agglomération, les pays…). Celles-ci décrivent en partie l'espace social (notamment sa dimension politique et, parfois, fonctionnelle).

Mais, parallèlement, il semblerait qu'il existe une localité plus ressentie, espace plus personnel, plus vécu. La localité serait alors cet univers proche où l'on vit, espace de vie, que l'on peut parcourir tout en étant « chez soi » ; elle s'exprimerait dans un sentiment de « l'ici ». Je suis en présence du même processus que la sémiologie territoriale orchestrée, au niveau de chaque individu, par la territorialité.

Enfin, la territorialité permet d'appréhender la relation particulière que les individus entretiennent avec cet « ici », pas uniquement dans leur pratique de l'espace mais aussi dans leurs représentations. En ce sens, la territorialité dans sa version existentielle appartient à l'ordre structurel de la conscience pure et donne naissance à deux représentations qui témoignent de notre être géographique comme le montre l'analyse théorique développée par G. Di Méo (1998). L'une renvoie au sentiment obscur d'une étendue terrestre sans borne, facteur d'angoisse pour chaque être humain. L'autre se réfère au modèle de la localité la plus intime et m'intéresse tout particulièrement, compte tenu de mon objet d'étude. Ce modèle de la maison, au sens de l'abri le plus élémentaire, sorte de prolongement extériorisé, projeté sur l'espace, a été exprimé par E. DARDEL de la manière suivante : « *le lieu d'où la conscience se lève (chaque matin) pour se tenir debout, face aux êtres et aux évènements (…) « a » quelque chose de si primitif que le chez soi, le pays natal, le point d'attache, c'est pour l'homme et les peuples, le lieu où il dort, la maison, la case, la tente, le village (…)* » (1952). Le local serait alors extension de la maison en tant que métaphore du lieu, de l'« ici », repère et endroit protégé, cristallisation du familial. C'est par ailleurs, comme je le démontre, ce qui ressort de mes enquêtes et

que nous illustrons par le croquis suivant représentant « l'ici » de la famille n°6 enquêtée par mes soins (Croquis 2).

Croquis 2 : L'Ici d'une famille



I.2.1.2. Culture et culture locale

Je viens de poser les fondations de mon appareil conceptuel en définissant tout en les recontextualisant sur mon terrain, les termes de « territoire » et de « local », deux expressions caractérisées par leur polysémie. De même, la culture étant le résultat d'un ensemble complexe de phénomènes, elle ne peut être définie simplement. La notion de culture est effectivement d'un usage courant, mais sa définition semble toujours nous échapper.

Comment définir la culture ?

Il existe plusieurs usages du terme « culture », en son sens large comme en son sens restreint, tout comme il existe aussi plusieurs définitions conceptuelles de la culture qui répondent aux différentes positions théoriques de la science anthropologique. Il ne s'agit donc pas de se perdre dans ce dédale des définitions de la culture, mais, bien au contraire, d'arriver à la définir le plus clairement possible, celle-ci faisant partie intégrante de mon objet d'étude. Je distingue cependant deux acceptions du terme « culture ». La première, héritée de la philosophie des Lumières, nomme « culture » le patrimoine lettré, artistique et technique, accumulé depuis l'Antiquité, sur lequel les nations occidentales assurent avoir fondé leur civilisation. La seconde, désigne par « culture » cet « *ensemble complexe incluant les savoirs, les croyances, l'art, les mœurs, le droit, les coutumes, ainsi que toute disposition ou usage acquis par l'homme vivant en société* » selon la définition donnée par E. B.TYLOR en 1871 dans *Primitive Culture* (BONTE P., IZARD M. (dir.), 1992).

Je choisis pour cette étude de partir de cette dernière définition, celle-ci ayant conservé une valeur canonique et correspondant à ma vision maximaliste de la culture. Je retiens certains éléments qui vont me permettre de comprendre le contenu conceptuel et la représentation par abstraction de l'objet lui-même, tel qu'il existe comme réalité. S'agissant de la partie descriptive du concept, cette définition de la culture énumère les éléments qui la composent, dressant en quelque sorte un inventaire. Pour autant, cette définition n'est pas strictement énumérative car elle évoque la complexité de ce tout structuré, organisé, ce tout qui, par ailleurs, n'est

pas inné mais acquis par l'intermédiaire de la société. Bien qu'acquis, ce tout n'est pas pour autant immuable. Je montrerai plus loin, effectivement, combien la culture revêt un caractère évolutif, adaptatif, hybride, composite. La culture est alors considérée comme quelque chose dont l'existence est inhérente à la condition humaine collective, elle en est un « attribut distinctif » pour reprendre une expression de C. LEVI-STRAUSS.

La culture, capital idéel et matériel

Dépassant l'opposition entre culture savante et culture ordinaire, cette étude s'inscrit dans une vision de la culture qui prend en considération les grandes pratiques culturelles ainsi que des pratiques du quotidien, les « arts de faire » (pratiques culinaires, jardinage, bricolage …) dont parle De Certeau et qu'il distingue, lui, des « pratiques culturelles ». Prenant en compte, dans la culture, l'activité propre de l'individu, l'appropriation des langages et des valeurs, la transformation de son identité, De Certeau illustre dans ses textes la dimension existentielle apportée par ces « manières de faire ». Il parle ainsi de la « culture ordinaire » faite des pratiques sociales qui ont une signification pour celui qui les effectue (DE CERTEAU M., 1980 a). D'une part, les arts de faire ont pour objet la survie. Ils mettent en œuvre la ruse. Ils procurent des satisfactions et permettent l'adaptation aux contraintes. L'invention du quotidien (DE CERTEAU M., 1980 b) met d'ailleurs en évidence l'activité culturelle des non-producteurs de culture dans l'opération qualifiée de « tactique ». D'autre part, les « pratiques culturelles » engendrent la création, mobilisent les ressources de l'imaginaire, donnent du plaisir et favorisent l'évasion des contraintes. Néanmoins, grâce aux « arts de faire », c'est-à-dire leur propre pratique dans le quotidien de leur existence, les individus se réapproprient l'espace et les codes. Les itinéraires du quotidien déclinent, comme le souligne De Certeau, un « langage *symbolique et anthropologique de l'espace* » qui me conduit vers la définition du territoire et de la territorialité. Je choisi par conséquent d'intégrer, pour cette étude, ces deux types de pratiques dans mon acception de la culture, les arts de faire étant confrontés directement au monde géographique. Toutes ces pratiques du quotidien ne sont pas forcément banales et dépourvues de sens pour celui qui les vit : assister à une course landaise, participer à un match de basket, jouer dans une banda, se retrouver à l'occasion des fêtes…Ces activités sont vécues comme de véritables «

passions » qui mobilisent les affects. Lieux et territoires dans lesquels s'inscrivent ces pratiques ont d'ailleurs comme toute chose un double statut de réalité et de représentation. En tant que représentations mais aussi en tant que réalité, ils entrent dans la formation de la territorialité, celle des individus et des groupes. Pour une méthode qui souhaite placer au centre de sa démarche des rapports sociaux et spatiaux, cette réunification des deux catégories de M. de Certeau, sous une même étiquette culturelle, montre que ces phénomènes naissent communément de l'activité sociale première, qu'ils lui sont en quelque sorte subordonnés et inféodés, même s'ils rétroagissent puissamment sur elle, sur sa nature concrète.

Aussi, je retiens la définition de la culture que propose M. SERRES, à savoir le spectre culturel qu'il définit et « qui va du cochon à l'opéra » : « *A l'origine, le mot « culture » fut inventé par Cicéron, pour qui « la philosophie est la culture de l'âme ». Cette première définition de la culture s'inscrit donc dans une vision humaniste, que les philosophes du XVI° siècle ont reprise à leur compte, donnant naissance à la tradition de l'« honnête homme ». Le deuxième sens de la culture est allemand. Il fut utilisé pour la première fois par Kant, puis repris par le Kulturkampf, et désigne l'ensemble des processus acquis dans une société humaine. A ce titre, la culture du cochon des agriculteurs de mon enfance faisait partie de la « culture gasconne ». Cela n'avait pourtant que peu de traits communs avec les danseuses de l'Opéra, qui s'inscrivent plutôt dans la première définition de la culture. Pour moi, la culture est ce chemin qui va du cochon à l'Opéra, et inversement.* »[17]

La culture constituerait un système de codes qui fait que les individus d'un même groupe identifient et partagent les signes qu'ils perçoivent. La culture serait alors cette capacité des sociétés humaines à représenter le rapport au monde, au sens où ce sont les hommes qui fabriquent la réalité sociale. En effet, aucune action de l'homme sur la nature ne peut s'accomplir sans mettre en œuvre des jugements, des principes de la pensée et des représentations (GODELIER M., 1992). Tout environnement est de ce fait social, non parce qu'il concerne les individus et les groupes, mais parce qu'il est inscrit dans la logique d'un univers symbolique fait de représentations au sens de « *création sociale ou individuelle d'un schéma pertinent du réel* » comme les définit J.-P. Guérin (*in* BAILLY A., FERRAS R., 1997). Ce sont

[17] http://www.monde-diplomatique.fr/2001/09/SERRES/15620

d'ailleurs ces mêmes représentations qui permettent de saisir la culture comme capital matériel et idéel, celles-ci motivant les pratiques de l'espace impliquées dans la production de celui-ci.

La culture, expression de la totalité de la vie sociale de l'être humain

La culture est une totalité complexe faite de normes, d'habitudes, de répertoires, d'actions et de représentations, mais elle est acquise par l'être humain en tant que membre d'une société. Toute culture est singulière, géographiquement ou socialement localisée, objet d'expression discursive dans une langue donnée, facteur d'identification pour les groupes et les individus et de différenciation à l'égard des autres, ainsi que de positionnement, de distinction, voire de hiérarchisation des acteurs les uns par rapport aux autres et par rapport à leur environnement. Toute culture est transmise par des traditions reformulées en fonction du contexte social et historique. La définition de la culture donnée par E.B. TYLOR, citée précédemment, et qui sert de référence, montre en effet que l'acquisition et l'insertion dans une culture sont dues à la vie sociale. Ainsi, la culture est le résultat de la vie sociale. Je me démarque en ce sens des « *Cultural studies* » qui ont eu tendance à étudier la culture comme « un texte », la consommation d'œuvres et les pratiques culturelles comme de purs actes d'interprétation, « *en oubliant les processus sociaux dans lesquels elles s'inscrivent.* » (DORTIER J.F (dir), 2004). Cette sorte de « révisionnisme » culturaliste qui tendrait à interpréter les faits culturels de société comme résultant d'un ordre immuable et intemporel ou évoluant de manière purement aléatoire est d'ailleurs critiqué par Guy DI MEO qui plaide pour « *une nouvelle géographie cognitive, à la fois sociale et culturelle* » dont la règle d'or serait de « *ne jamais isoler un fait culturel des enjeux et des rapports sociaux, des positions sociales et bien sûr des espaces géographiques qui le sous-tendent.* » (DI MEO G., 2001 a).

Bien plus qu'un ensemble de ce que les hommes reçoivent en héritage ou qu'ils entretiennent (CLAVAL P., 1992), la culture est effectivement un produit de la vie sociale. Elle est l'expression privilégiée du phénomène social dans sa totalité, pour reprendre la formule de M. MAUSS. Dès lors, tout phénomène culturel est à examiner dans la relation de l'individu au groupe, la culture n'existant que dans la

manifestation expressive ou symbolique d'un sujet. En effet, « *le comportement des individus ne prend sens que rapporté à celui du groupe social dans lequel ils vivent, mais, en revanche le comportement social n'a de réalité qu'incarné dans des conduites individuelles.* » (CAUNE J., 1995). Ces conduites, ces habitudes, ces pratiques quotidiennes sont inscrites dans des lieux. Elles sont des expressions très géographiques de la société à travers les espaces conçus, les espaces vécus et perçus, pour reprendre les trois catégories d'espaces que privilégie H. Lefebvre (1974). Ces moments de pratique sont des moments d'interaction où l'acteur appréhende les lieux de sorte que s'opère au travers des « arts de faire » une co-production comportementale. On comprendra aisément qu'à l'occasion de fêtes patronales, par exemple, l'espace public soit constitué d'un réseau de lieux, les individus associant à chacun une fonction particulière génératrice de comportements spécifiques, profondément culturels : arènes/course landaise, salle des fêtes/repas champêtre, maison/repas de famille, bodega[18]/apéritif, rues/défilé de bandas …

Or les pratiques culturelles quotidiennes des individus sont (peut-être ?) de l'ordre des « *habitus* », concept auquel P. BOURDIEU recourt pour traiter des « *systèmes de dispositions* [à penser et à agir] *durables et transposables,*[individuels et/ou collectifs], *structures structurées prédisposées à fonctionner comme des structures structurantes (…)* » (1980). Les pratiques culturelles comportent effectivement des « *schèmes de perception, de pensée et d'action* » (ibid.) mais qui sont « historicisés », souvent hérités, mais néanmoins, transformés, hybridés par le jeu toujours actuel des pratiques et de leurs enjeux sociaux. L'habitus permet ainsi aux individus de s'orienter dans l'espace social, mais il ne saurait être un système rigide de dispositions qui déterminerait de façon mécanique les représentations et les actions des individus. Ajoutons d'ailleurs que les individus produisent des habitus complexes du fait de leurs conditions objectives d'existence dans des environnements forcément diversifiés (famille, école, associations…), compte tenu des différents modes de socialisation qui les caractérisent. Je constate, sur mon terrain, une certaine contextualisation de ces pratiques qui changent en fonction des âges des individus, mais aussi du sexe (effet de genre) et, éventuellement, de la position socio-professionnelle. Du coup, il n'y a pas de diktat du local mais des influences

[18] Dérivé du mot espagnol « bodega » (cave à vin ou bar à vin), ce terme désigne le lieu où les participants aux fêtes se rassemblent pour danser, discuter et boire.

toujours socialement recontextualisées. Sur mon terrain, je remarque, par exemple, des différences dans les pratiques des familles enquêtées, en fonction de leur niveau de vie et donc de leur position socio-professionnelle. Pour exemple, les individus férus de tauromachie, les plus aisés pourront se permettre d'aller voir plusieurs corridas par an, alors que d'autres n'iront en voir qu'une et d'autres encore se contenteront d'aller voir une course landaise. Effectivement, si je prends l'exemple des spectacles taurins organisés à Dax à l'occasion de la Feria, le prix d'une place de corrida variera de 19 euros (au dernier rang des gradins supérieurs) à 100 euros (en *barrerra* ombre). A l'inverse, une place pour le Concours Landais (course landaise) coutera au minimum 11 euros et au maximum 24 euros. Je comprends dès lors la remarque de Joseph (64 ans) : « *Je vais voir des courses landaises, des corridas pas souvent, c'est une question de prix.* » (F n°7). Remarque que fait également Guillaume, étudiant de 20 ans, qui me confie à propos de son goût pour la tauromachie : « *j'aime bien mais après… je préfère les corridas que les courses landaises à la limite. C'est cher.* » (F n°24). A l'inverse, un principal de collège originaire du Nord et arrivé il y a trois ans dans Les Landes, à Dax, me confie ne pas aimer faire la fête en précisant « *faire la fête comme pour la feria, non. Je n'aime pas la foule, ce qui est trop exubérant, la consommation abusive d'alcool mais j'aime bien rire, m'amuser.* » Il précise alors à propos des spectacles tauromachiques : « *J'y participe rarement, je vais à 3 corridas depuis 2 ans ; les courses landaises, je n'en ai jamais vu*. » (F n°9). Je comprends à travers cet exemple de la tauromachie que le goût ou la passion pour cette pratique culturelle ne suffit pas pour aller assister à des spectacles tauromachiques que tous les individus ne peuvent se payer.

Ainsi, la culture comme totalité englobe tous les éléments de la vie sociale : synthèse vivante, susceptible d'une évolution continuelle, elle est inséparable de la société dont elle exprime aussi bien la structure que le dynamisme. En effet, comme le remarque J. Demorgon, « *une culture vit tout autant à travers ses stratégies et ses formations nouvelles qu'à travers ses formations antérieures.* » (2000).

La culture, une réalité mouvante

La culture, comme toute forme de réalité, n'échappe pas à la condition de mouvement. Le mouvement de la culture se manifeste par sa dynamique constante qui assure sa continuité aussi bien que son changement. Une culture est de ce fait

une dynamique d'ensemble qui conjugue passé, présent et futur. Considérant que les cultures humaines sont des variations sur les mêmes thèmes, toutes égales et de même valeur intellectuelle, C.Lévi-Strauss montre que leur diversité ne doit pas être conçue d'une manière statique (1952). Aucune culture n'est statique, à l'abri du changement. C'est à partir de la rencontre des hommes et du contact des cultures que se déclenche ce processus de changement. Certains sociologues ont donc cherché à mettre en évidence cette mouvance des cultures sous le concept d' « *acculturation* », défini de la façon suivante : « *L'acculturation est l'ensemble des phénomènes qui résultent d'un contact continu et direct entre des groupes d'individus de cultures différentes et qui entraînent des changements dans les modèles culturels initiaux de l'un ou des deux groupes.* » (REDFIELD R., LINTON R. et HERSKOVITS M., 1936). A l'heure de la mondialisation, la dynamique culturelle et les contacts entre cultures sont intenses. Pour autant, il n'y a pas que l'acculturation qui produit le changement, il y a aussi l'évolution interne des rapports sociaux, de leurs contrastes, leurs enjeux … Il semblerait même que « *le mélange des cultures et le droit à la différence soient deux corollaires d'une même peur, celle de l'indifférenciation et de l'uniformisation »* à une époque qui se caractérise par *« la juxtaposition des métissages culturels et de replis identitaires.* » (TEIXIDO S., 2005). Ainsi, alors que certains craignent la mondialisation de la culture, il semblerait, comme le montre A. Appadurai (2001), que la mondialisation des échanges économiques et des communications rende possible de nouvelles synthèses culturelles. En effet, la mondialisation stimulerait la fabrication d'identités collectives originales en multipliant les occasions d'échanges et de rencontre ; d'où l'intérêt de s'interroger sur la notion de «culture locale».

En conséquence, s'agissant de la mouvance des cultures, j'utilise la métaphore du « branchement » proposée par J.-L. AMSELLE qui veut échapper à la question des origines, à une authenticité ou pureté première qu'il s'agirait de retrouver. L'auteur définit cette notion de « branchement » comme « *une dérivation des signifiés particularistes par rapport à un réseau de signifiants planétaires.* » (2001). En effet, les cultures sont toujours des systèmes composites, issus de rencontres plus anciennes, « *elles n'ont pu se perpétuer et se régénérer sans cesse qu'en opérant des « branchements » les unes aux autres.* » (CUCHE D., 2004). Cette image du branchement permet de mieux penser les transitions et les échanges, car elle

n'implique pas l'idée qu'il y aurait des univers culturels « purs » avant la rencontre des cultures (contrairement au métissage). Chaque individu participe à la construction sans cesse renouvelée de la culture qui est à la fois héritage et expérience. Aussi, les pratiques culturelles se constituent à partir d'héritages de traditions locales mais aussi extra-frontalières, autant de branchements connectés les uns aux autres qui donnent au final une nouvelle réalité. La genèse des *bandas* (groupes de musique animant les fêtes durant l'été dans le Sud-Ouest de la France) sur mon terrain est à ce titre très révélatrice. Sur un fond initial constitué de traditions taurines, festives et musicales, se sont greffés de nouveaux éléments venus principalement d'Espagne (influences des *peñas* de Pampelune, de la fête autour du taureau, des *txarangas* et répertoire musical navarrais). Ces derniers ont contribué à l'émergence des *bandas* dans le Sud-Ouest de la France et plus particulièrement dans les Landes, comme j'ai pu déjà l'observer (PENDANX M., 2004). Ainsi ,la culture ne se conçoit plus comme une réalité immuable qui existerait dans un espace abstrait à partir duquel elle serait projetée sur les hommes.

La culture locale

Une fois la culture et le local définis, précisons ce que j'entends par l'expression « culture locale ». Dépassant les idées toutes faites, il convient de définir mon objet d'étude, de lui conférer un sens autre que celui d'un folklore pittoresque, volontiers exhibé à des fins touristiques. Certes, la culture locale connote bien d'autres significations, du sentiment de « pays » à la défense et à la promotion d'une langue et de ses expressions singulières, mais mon travail n'est pas d'en recenser toutes les variations. Bien au contraire, je tenterai d'expliquer cette notion associant deux mots au contenu fuyant et que j'ai essayé de définir, à savoir la culture et le local.

Culture locale, comment la cerner ?

Toute culture identifiée revêt, par définition, une part d'originalité, sinon de spécificité géographiquement ou socialement localisée. Cette singularité peut être objective, mais aussi, le plus souvent, ne constituer qu'une représentation endogène ou exogène au groupe qui s'en réclame. Partant de ce constat je distingue deux acceptions principales, plus ou moins enchevêtrées, de la notion de « culture locale

». D'une part, cette notion se réfère à des habitudes singulières qui affleurent à peine à la conscience et ne semblent faire l'objet d'aucune revendication (bien que cela puisse être aussi le cas). C'est « *la façon d'être ce que l'on est où l'on est* ». Il s'agit là d'une culture vécue au quotidien, faite de codes sous-jacents qui se déchiffrent plutôt qu'ils ne s'affichent. D'autre part, la culture locale peut aussi désigner un ensemble de pratiques territorialisées promues volontairement au rang d'emblèmes signalant aux autres des singularités, source de fierté pour les gens du lieu : costume, gastronomie et produits régionaux, style architectural, traditions festives, spectacles, jeux locaux, etc., autant de traits marquants qui jouent un rôle important pour asseoir l'image et la notoriété d'un territoire. Il s'agit là d'une culture choisie, représentée, exposée.

Pour autant, même une fois définie, la notion de « culture locale », tout comme celle de « culture régionale », demeure ambiguë. Effectivement, ce « *débat sur le sens des mots n'est pas seulement académique, il réveille une querelle récurrente dans la vie politique française sur les rapports entre l'Etat et les entités qui lui sont subordonnées* », opposant « une conception « jacobine » à une conception « girondine » de la République », comme le soulignent C. Bromberger et M. Meyer (2003). Précisons cependant que ce travail de recherche sur la notion de « culture locale » entend bien dépasser ces clivages idéologiques et s'en démarquer, tout chercheur devant faire preuve, dans son travail scientifique, d'impartialité lorsqu'il travaille sur une telle thématique sujette à controverse.

Ainsi, la notion de « culture locale » suppose l'association de trois éléments que sont : la notion de groupe, celle de la culture de ce groupe et, pour finir, la notion de territoire intégrant la communauté et sa culture. Or cette combinaison des trois éléments n'est pas établie. Il n'existe pas de frontière culturelle, La superposition de ces trois niveaux social, culturel et territorial constitue par conséquent un enjeu problématique important.

Une culture vivante et immédiate

La culture locale apparaît comme une culture vécue au quotidien, elle s'inscrit de la sorte dans les routines du quotidien et se reconstruit sans cesse au contact des lieux. Ces routines sont de véritables empreintes du social sur les pratiques individuelles, elles contribuent de ce fait à forger le territoire de la localité. De même,

les rapports qui ont trait à l'univers idéel des représentations et de la mémoire collective, c'est-à-dire de la culture, participent à cette « construction territoriale ». Nous sommes là au cœur du rapport spatial des individus et plus particulièrement de leur espace vécu, somme de leurs pratiques, de leur espace de vie et de leur imaginaire spatial. De sorte que Thierry, musicien de la banda dacquoise, me confie à propos de celle-ci : « *Les Calientes, c'est une part de Dax.* » (A n°14). Le nom choisi par cette association fait d'ailleurs écho à la Fontaine Chaude de la citée thermale. Effectivement, comme j'ai pu le constater lors de mes enquêtes, en matière de références spatiales, la culture se retrouve dans la notion d'espace vécu, « *cet ensemble de fréquentations localisées ainsi que les représentations qui en sont faites, les valeurs psychologiques qui y sont attachées* » (Frémont A., 1976). Le territoire acquiert de la sorte une dimension symbolique, on en fait un lieu balisé, irradié par ses lieux chargés de mémoire et produits par une culture, une idéologie.

Dès lors, je qualifie la culture locale de « culture populaire » au sens noble du terme. Il s'agit effectivement de bases culturelles très vivantes, très répandues, des choses familières qui ont une certaine prise, une consistance territoriale, comme en témoignent les entretiens réalisés. Ajoutons que cette culture locale « populaire » apparaît comme une culture de résistance à l'heure de la mondialisation. En dépit des phénomènes d'uniformisation, les individus existent et peuvent se reconnaître dans un univers culturel local qui leur offre des principes de justification et d'évaluation du monde. Conçue de cette façon, la culture locale se caractériserait alors par sa capacité de distanciation envers la culture globale. Effectivement, grâce aux « arts de faire », à leur propre pratique dans le quotidien de leur existence, les individus se réapproprient l'espace et les codes (DE CERTEAU M., 1980 b). Ils portent ainsi un regard oblique, distancié envers la culture de masse qui, certes les influence, mais perd de ce fait de son pouvoir de domination. Ces mêmes individus savoureraient alors le temps pris sur les obligations, « *le temps consacré à soi* » (SANSOT P., 1991), façon de prendre la vie, d'en profiter dans son univers bien à soi et qui ressort de mon enquête comme en témoigne les propos de ce père de famille: « *On a besoin de plusieurs activités pour s'épanouir. Si on s'investit trop dans une, ça devient de la contrainte. Mes loisirs ça peut être aller se balader en VTT au fond des champs avec mon fils, « cluquer » devant la télé. Mes loisirs c'est sortir du contexte professionnel. (…) Le temps libre on le passe d'abord à se reposer, ensuite*

à se changer les idées. Les sorties sont culturelles, rugbystiques, sportives, mais surtout festives. C'est, on ne le sait jamais à l'avance, hormis de fin août à fin juin.» (F n°2)

Cette culture locale est une culture populaire et immédiate, guidée par le principe de plaisir dans sa dimension des loisirs et, plus largement, dans la vie de tous les jours. Ce qu'illustre le constat suivant qui découle de mon enquête sur la vie quotidienne : la culture avec un grand « C » n'a jamais autant été à la portée des individus que de nos jours et pourtant « ils n'y vont pas », ils sont ailleurs…

Des groupes référents porteurs de culture

Comme toute culture, la culture locale est transmise, mais surtout produite en permanence dans le cadre des structures familiales, associatives, amicales et institutionnelles aussi qui organisent la vie sociale. Ce sont ces divers contextes sociaux qui influencent l'individu dans ses valeurs, ses normes et ses modèles d'attitudes, d'opinions et de comportements.

Groupe majeur d'appartenance sociale pour la plupart des individus, la famille, premier ancrage de la sociabilité, fournit à l'individu ses premiers repères. Elle lui transmet des traditions, tout un patrimoine idéel aussi bien que matériel qu'il s'efforce de conserver. Je constate d'autant mieux ce fait dans un milieu sud-landais où régnait le pouvoir du « capcazal », cette exploitation agricole (maison et terres) dominatrice et reflet comme diffuseur de hiérarchie sociale, dont on s'accorde à reconnaître l'ancienneté dans la communauté villageoise et qui constitue un patrimoine à transmettre. De même, les associations permettent à l'individu de pratiquer des activités culturelles très diverses (de la transmission du savoir à la création) et de rencontrer d'autres personnes. Ces pratiques sont héritées du passé et se construisent au gré des expériences du présent, la structure associative renferme de ce fait toute une mémoire collective partagée au sein de ces groupes. L'augmentation du temps libre et du temps de loisir apparaissent en ce sens favorables à la multiplication des liens sociaux. En effet, « *les passions ordinaires* » (BROMBERGER C., 1998) des individus sont en forte augmentation et mobilisent de plus en plus de passionnés, mais celles-ci sont rarement pratiquées isolément, pour être vécues intensément, elles doivent être partagées. Quant aux amis, ils assurent

le lien entre la sphère du privé et celle du public, pour l'individu. C'est par leur intermédiaire que l'individu va s'intégrer dans des groupes, des associations, pratiquant alors des activités culturelles, sportives, musicales, etc. « *Les rencontres font tout. Depuis que L. est à la chorale, elle s'est fait de nouvelles amies inconnues avant. L'occasion fait le larron tu sais.* » (F n°11)

Mais tout cet environnement structurant se réalise dans un contexte local (celui de la commune, du village …) qui n'est pas sans signification pour l'individu qui y vit au quotidien et auquel il se sent appartenir. C'est bien dans le quotidien des rapports sociaux et spatiaux que les comportements, les pratiques et les représentations propres au sujet s'échafaudent. « *J'ai des amis en relation avec la musique de Fargues, Montgaillard, Classun, que je vois tous les week-ends pour les répétitions et les sorties musicales mais aussi chez eux ou chez elles ; on se fait des repas entre nous*.» (F n°13) dit Nelly, musicienne de la banda de Fargues-Montgaillard. En effet, les sociétés humaines se caractérisent par cette capacité d'invention culturelle et proxémique, accomplie par l'intermédiaire de ces « médiations » que constituent les espaces territorialisés. Ils élaborent dans la longue durée des représentations territoriales vivaces, fondées sur le substrat et avec la matière de leur espace de vie et de leur espace vécu. Ces références spatiales sont d'ailleurs utilisées collectivement, au travers de représentations, dans une construction sociale de rassemblement ; nous parlons d' « idéologie territoriale ». Anne Gilbert considère l'idéologie territoriale comme *« un système d'idées et de jugements, organisé et autonome, qui sert à décrire, à expliquer, interpréter ou justifier la situation d'un groupe ou d'une collectivité dans l'espace »* (GILBERT A., 1986) [sans oublier l'inscription de son processus de production dans les structures sociales]. Fruits de pratiques, d'habitudes, de comportements, mais aussi de discours, ces idéologies territoriales émanent le plus souvent de groupes constitués tels que les associations, comme je l'ai observer dans mes enquêtes. De telles représentations s'inscrivent dans la culture locale. C'est en ce sens que je rejoinds le point de vue de G.-N. Fischer : « *la représentation sociale est la construction sociale d'un savoir ordinaire élaboré à travers les valeurs et les croyances partagées par un groupe social concernant différents objets (personnes, évènements, catégories sociales, etc.) et donnant lieu à une vision commune des choses, qui se manifeste au cours des interactions sociales.* » (1996).

I.2.1.3. Identité

Tout individu s'inscrit donc dans un groupe social ou plutôt dans plusieurs groupes sociaux dont il partage les codes et les croyances et qui participent à sa construction. A la fois « *qualité qui fait qu'une chose est la même qu'une autre, que deux ou plusieurs choses ne sont qu'une* », l'identité est également « *conscience qu'une personne a d'elle-même* ». C'est ainsi que le Dictionnaire *Littré* définit cette notion complexe. Notion majeure pour les sciences humaines et sociales, l'identité est devenue aussi un enjeu de société crucial. Au cœur de mon questionnement, elle est une construction permanente. Elle s'inscrit dans la sphère de la communication qui se globalise. Ce jeu mondial de la diffusion se confronte aux localités et de cette rencontre naissent des identités différentielles dans les sociétés.

Partant du postulat que toute identité est plurielle, je considère qu'elle est une construction permanente pouvant s'élaborer à plusieurs échelles, de l'individu au monde en passant par le groupe, la communauté, dans une sorte de continuum spatio-temporel. Phénomène qui émerge de la dialectique entre l'individu et la société (BERGER P., LUCKMANN T., 1986), l'identité constitue l'une des composantes essentielles des pratiques et des représentations de tout individu, ainsi que de toute action et de toute idéologie collective. En effet, l'identité vécue par chacun est constituée de la part psychologique du sujet et de la dimension sociale que nous intégrons et qui participe à notre construction dans notre rapport (spatialisé et contextualisé) aux autres individus et à notre environnement. Dans le contexte actuel d'un monde globalisé et ultra-mobile, les expériences sociales et spatiales des individus se diversifient, leur champ s'élargit. Les identités se diversifient : l'identité de chacun, individu, groupe ou collectivité, devient plurielle. Celle-ci renvoie inlassablement l'individu à des espaces, des territoires, des paysages de référence (pour ne tenir compte que des composantes géographiques de telles identités) qui se chargent alors d'un sens social revêtant diverses formes culturelles. Je considère ainsi que l'identité construit et renforce le rapport spatial des individus, cette notion est donc centrale dans la dialectique global / local qui anime le monde contemporain. Nous assistons effectivement à l'émergence d'identités et de territoires très localisés s'appuyant sur des représentations et sur des pratiques culturelles originales (ou tout du moins qui s'affichent comme telles). Un bricolage constant des identités s'opère

comme en témoigne les nombreux « branchements » (AMSELLE J.-L., 2001) mis à jour sur mon terrain. Ainsi, je considère que les individus ont une capacité à transformer toute nouveauté à travers le double filtre d'un système de pratiques et de significations et la relation entre un universel qu'ils voient homogène et un local hétérogène, à l'instar de GEERTZ (1986) : « *L'approche par les lieux permet de conjuguer le plus local des détails et la plus globale des structures globales, en sorte qu'on arrive à les voir simultanément.* »

Phénomène social de reconnaissance individuelle et collective, l'identité ne se construit pas dans l'isolement. Il est donc essentiel, pour bien saisir cette réalité, de prendre en considération différents éléments et niveaux d'interactions et de circulation culturelle. Une telle démarche permet d'établir un portrait de ce qui se passe localement en tenant compte de ce qui se passe à l'échelle mondiale. Dès lors, nous comprenons combien la relation territoriale peut constituer un facteur de consolidation ou de formation des identités sociales que l'on peut alors qualifier de « socio-spatiales » comme le suggère G. Di Méo *(in* BARRAQUE J-P., THIBON C. (dir.), 2004). Considérant le territoire comme un espace d'échange et de conflit sur lequel se jouent, se construisent et s'inventent, entre autres, des logiques identitaires, il est d'un grand intérêt d'analyser les territoires et les identités comme une relation et non séparément. En effet, les territoires sont importants dans la construction des identités sociales et celles-ci, à leur tour, sont fondamentales dans la fabrication des territoires. Si les identités sont forgées par les territoires, ces derniers se forgent à travers des identités. Le passage de l'identité personnelle a l'identité sociale se fait, en partie, par des mécanismes liés à l'espace.

La culture locale, conséquence et produit de l'identité collective

La culture n'existe qu'à travers les individus auxquels on l'a transmise dès l'enfance et qui l'utilisent, l'enrichissent au quotidien, la transforment et la diffusent à leur tour. L'individu est effectivement façonné par la culture. D'une part, la culture, les croyances et la mémoire collective constituent des formes privilégiées de la socialisation et de l'identification des individus. Je considère à ce sujet la remarque de G.-N. Fischer, en accord avec ma conception de la culture locale : « *L'identité se construit en fonction, non pas tant de la culture globale, mais des groupes de*

référence normatifs dans lesquels on vit et auxquels on s'identifie, souvent affectivement : famille, classe, catégorie professionnelle. Ceux-ci façonnent nos idées, nos sentiments et nos habitudes, car ils constituent un noyau de notre identité sociale » (1996). D'autre part, le processus d'identification culturelle permet à l'individu d'assurer le bon fonctionnement de son soi par l'inscription dans un corps social symbolique. Cette inscription va susciter la constitution de sentiments d'appartenance auprès des individus, participant ainsi à la construction d'une identité territoriale. Par conséquent je condidère, comme D. Martuccelli, que « *l'identité est l'articulation d'une histoire personnelle et d'une tradition sociale et culturelle* » (2002). Elle résulte en ce sens d'une construction tripartite mettant en interaction trois éléments majeurs que sont : le sujet humain, la société et l'espace géographique d'appartenance ou représenté comme tel.

La culture, au lieu d'être la cause de l'identité collective, devient sa conséquence et son produit ; elle n'est pas un système clos ni une tradition à conserver (interaction dialectique), mais une construction sociale en constant renouvellement et dont une des fonctions est de garder constamment les frontières d'une collectivité particulière : « *Comme la culture, l'identité collective, calée ou non sur le territoire, ne dessine pas d'empreinte indélébile. Construction sociale, instrument et enjeu, dynamique et tension, elle se transforme en permanence (…)* » (DI MEO G., 2004). Par conséquent, les cultures locales ne semblent pas être ces formations rigides héritées du passé et dont la confrontation avec des ensembles culturels plus vastes ne peut se faire que sur le mode de la dissolution ou de la consolidation volontariste. Bien au contraire, les cultures locales, loin d'être des cultures originelles, semblent constituer des produits, sans cesse transformables, de la contemporanéité, constitués par des hybridations, des branchements et des transferts constants avec d'autres configurations culturelles.

Une fois ces préalables conceptuels définis, mes observations de terrain m'ont amenée à formuler les hypothèses suivantes. D'une part, supposant que toute culture se manifeste au travers de faits, de valeurs, d'évènements, je pense que les cultures locales reposent, elles aussi, sur des faits, des valeurs, des manifestations spécifiques. Je pense alors que les cultures se manifestent, pour partie, au travers de faits concrets et spatialisés. D'autre part, je m'interroge sur le degré d'originalité,

de singularité de tels faits partant du principe que les cultures locales ont une assise territoriale. Effectivement, dans un contexte de mondialisation et de mobilité croissante, tant des individus que de l'information, les cultures locales semblent fragilisées, mais des habitudes et des pratiques territorialisées s'observent néanmoins. Pour autant, il est légitime de s'interroger sur ce qui est vraiment singulier en dehors des représentations que l'on se fait des situations ? En effet, il n'existe pas vraiment de frontières étanches, significatives, pour un complexe identifiable de singularités culturelles. Dans le sud-ouest landais, des hésitations subsistent par conséquent entre ce qui relève d'un territoire particulier et de la ruralité, plus large, en général ; de ce territoire et des dimensions méridionales, en France, de nombre de faits culturels s'inscrivant dans les territoires.

I.2.2. Quelles options théoriques et méthodologiques ?

Avant de présenter les mouvements théorico-méthodologiques qui sont au fondement de la démarche que j'ai mise en place, je tiens à préciser que je suis consciente qu'il existe un premier biais dans la perspective de cette étude. Effectivement, la notion de culture locale émerge d'une représentation collective. De même, cet objet d'étude annonce forcément un présupposé de départ au travers de la représentation que tout chercheur se fait de son objet d'étude. Nous sommes là au cœur de la performativité du langage, tout énoncé effectuant une action par le seul fait d'être prononcé. Au départ, nous pensons à une certaine occurrence de la « culture locale », puis nous raisonnons dans cette catégorie. Nous sommes alors dans une sorte de prophétie auto-réalisatrice ; notre objet d'étude est créé par le langage, notre propre langage, notre discours. Le fait d'en parler fonde la culture locale. Consciente que la performativité du langage est présente et agissante chez tout chercheur, je garde un point de vue critique, reconnaissant de toute façon qu'« *il ne peut exister de définition objective du réel. La science ne dispose pas d'objets tout faits, elle les construit. C'est le point de vue même qui fait la chose* » (BAILLY A., RAFFESTIN C., REYMOND H., 1980).

Ce travail de recherche se fonde sur une démarche combinatoire que j'ai élaborée en associant considérations théoriques et mise en pratique méthodologique. J'ai effectivement choisi de partir d'une démarche combinatoire qui s'inscrit au cœur d'une géographie sociale et humaniste. J'adopte la manière de faire de l'ethnométhodologie et utilise une méthode hypothético-déductive centrée sur le structuralisme constructiviste et l'humanisme, considérant que la géographie peut faire appel au-delà, ou plutôt en complément, des logiques de la raison, à celles du monde sensible.

I.2.2.1. Structuralisme

Le structuralisme génétique ou constructiviste semble particulièrement approprié à l'étude de la notion de culture locale. Il constitue un univers théorique d'où l'on peut

aisément extraire une méthode de géographie sociale visant à l'identification et à l'intelligibilité des territoires. Effectivement, les structures, ou systèmes de schèmes conceptuels présents de manière invariante en tout lieu, en tout temps et en toute société, contribuent à organiser le monde matériel, l'espace que nous produisons mais aussi notre univers idéologique : culture, religion, mythe (LEVI-STRAUSS C., 1958). Cette recherche des structures renvoie aux invariants, aux fondamentaux qui ont une signification pour la connaissance des systèmes sociaux et spatiaux. Les structures forment alors la charpente des logiques sociales et spatiales, mais à partir de l'homme, de l'individu et de ses représentations. Je considère en ce sens la culture comme une construction permanente, un tout complexe entre présent, passé et futur, mais aussi un langage de l'interaction sociale.

La culture permet effectivement à la société d'exister en la structurant, c'est-à-dire en organisant les rapports des hommes entre eux et leur relation avec la nature. Même si la culture représente une forme de permanence dans la durée, elle est soumise à des changements. En ce sens les cultures locales, pour autant qu'elles existent, apparaissent comme des processus de construction et non comme des constitutions ontologiques. Toute culture étant nourrie d'emprunts multiples. Or, dans la construction culturelle, je suppose que ce qui est premier, c'est la culture du groupe, la culture locale, la culture qui lie des individus en interaction immédiate les uns avec les autres, en des lieux donnés. Les cultures locales fonctionneraient de ce fait comme des systèmes de valeurs, de représentations et de comportements qui permettent à chaque groupe de s'identifier, de se repérer et d'agir dans l'espace social environnant. La culture apparaît ainsi davantage comme un objet construit que comme une réalité empirique. Mais la culture est forcément un ou plusieurs langages, depuis les langues pratiquées jusqu'aux différentes manières d'exprimer des choix personnels et sociaux par le moyen des comportements, par les postures du corps, mais aussi à l'aide des objets et des lieux, par le truchement d'un espace social peuplé de signes et de symboles. En conséquence, j'estime qu'une culture peut être présentée comme un ensemble de représentations et de pratiques agencées en ordre symbolique qui organise et donne sens au monde dans une configuration singulière, propre à un groupe social et à une époque déterminée. Les cultures locales vont s'incarner dans l'ensemble des activités humaines, collectives ou individuelles, dans des valeurs et des croyances, des savoirs et des savoir-faire.

Selon Pierre BOURDIEU, les phénomènes auxquels s'attachent les sciences humaines concernent des hommes bien réels et actuels, vivant dans une époque historique et dans une organisation sociale données qui déterminent leurs comportements. Dans des lieux aussi bien précis, ces hommes forment une réalité complexe, à la fois et indissociablement objets et sujets. Nous sommes là au cœur d'une dialectique bourdieusienne « d'intériorisation de l'extériorité » et « d'extériorisation de l'intériorité » qui se réalise à l'échelle individuelle, dans son rapport à la collectivité. Néanmoins, nous ne pouvons en rester là, dans la mesure où l'objet et le sujet de la connaissance demeurent, dans les sciences de l'homme et du social, inséparables. « *Toute lecture du monde comme tout rapport à celui-ci s'inscrit d'abord, et exclusivement, dans l'intentionnalité d'un vécu individuel* » (DI MEO G., 1996). Seul l'humanisme phénoménologique apparaît à mon sens pouvoir traiter cette question centrale. Pour le courant phénoménologique, le monde n'est que l'extension de notre conscience (Husserl E., 1950), de sorte qu'il n'existe pas de coupure entre la conscience humaine et l'espace. Ceci permet d'évoquer d'une autre manière la dialectique de l'idéel et du matériel en considérant les rapports dialectiques qui se nouent entre le sens proféré (signifié) par le sujet et le sens révélé par les choses (objets signifiants). En ce sens, l'intelligibilité de l'espace social n'échappe ni à la « praxis », ni aux conditions d'existence d'individus socialisés, indissociables de leur vécu. C'est pourquoi je considère la perspective humaniste très intéressante, celle-ci étant avant tout une volonté d'incorporer la vie quotidienne à la géographie (Ley cité dans BAILLY A., SCARIATI R.,1990).

I.2.2.2. Géographie sociale et Humanisme

Il s'agit bel et bien d'une « *géographie qui n'a plus honte de sa subjectivité et qui, au contraire, l'utilise pour révéler les consciences collectives, dévoiler les traces des mémoires et participer à la création des lieux* » (BAILLY A., SCARIATI R., 1990). Comme nous venons de le voir, la géographie sociale est une géographie qui étudie l'interaction des rapports sociaux et des rapports spatiaux. Il s'agit donc de considérer l'être humain dans son double processus conjoint et confondu de socialisation et de spatialisation. S'attachant au repérage des structures et des relations qui naissent de l'interpénétration des rapports sociaux et des rapports spatiaux, « *la géographie sociale s'efforce de retracer les itinéraires, les*

cheminements au fil desquels chacun de nous invente son quotidien, à la fois social et spatial, sous les effets conjoints de sa position dans la société, des modèles culturels que nourrit la mémoire collective, de l'imaginaire que sécrète notre conscience socialisée » (DI MEO G., 2001 a). Les pratiques de l'espace, l'interaction sociale qui les accompagne, contribuent à la construction permanente des territorialités et des territoires du quotidien. Or « *La géographie humaniste est une démarche particulière d'interprétation des lieux … considérés comme des constructions de l'expérience humaine* » (CHAUVET A., 1987) et privés d'existence lorsqu'ils ne sont pas signifiés par les valeurs matérielles et culturelles qu'attribuent les hommes. En conséquence, il est nécessaire de ne jamais isoler de ses racines sociales la manifestation spatiale d'un phénomène culturel, ce qui explique le recours aux outils méthodologiques énoncés précédemment, ainsi qu'aux concepts opératoires, indispensables à mon étude, que sont le territoire et la territorialité.

Le territoire permet la prise en compte, en un lieu, de tous les registres de la vie humaine et sociale. Ce concept permet de ce fait de « *restituer à l'espace toute l'épaisseur du sens qui lui est donné par ceux qui se l'approprient* » (CHIVALLON C., 2003). Régime d'appropriation de l'espace par les sociétés qui débouche sur le processus d'identité en évolution permanente, le territoire est effectivement « *une construction, produit de l'histoire que reconstitue et déforme, au fil de ses pratiques et de ses représentations, chaque acteur social* » (DI MEO G., 1991 b). Deux rapports étroitement mêlés forgent, par conséquent, le territoire, d''une part, un rapport personnel et socialisé entre l'individu et l'espace, ce qui renvoie à la notion de « *géographicité* » (DARDEL E., 1952) que je développerai plus tard, d'autre part, un « nous » spatial qui démarque chaque groupe sur une base géographique.

A l'heure de la mobilité croissante des hommes comme de l'information, il faut, me semble t-il, encore plus « être et se sentir de quelque part » pour agir et être reconnu en un lieu donné. Car le territoire dessine bien « *au delà des marques de ses limites spatiales, une aire émotive* » rendue lisible « *par ses symboles, son contenu culturel, historique, religieux et artistique que transmettent l'éducation, l'art et la politique* » (DI MEO G. (dir.), 1996).

Ajoutons par ailleurs que l'approche territoriale humaniste, comme la démarche structuraliste et constructiviste, privilégie l'homme et son vécu et met l'accent sur le présent. Or l'investigation du « monde vécu » par chaque sujet immédiat, actuel,

débarrassé de toute historicité fabriquée, réduit la perception du réel à notre stricte expérience et ouvre les chemins de la connaissance des rapports territoriaux. C'est à partir de ces bases que nous pouvons espérer découvrir les fondements de nos valeurs et la signification de notre praxis, car le monde vécu s'inscrit dans la conscience humaine dont il forme une sorte d'extension. Toute lecture du monde, tout rapport à celui-ci s'inscrit d'abord dans l'intentionnalité d'un vécu individuel et ceci est d'autant plus fondé pour la culture. Effectivement, la culture ne préexiste pas aux individus ; ce sont eux qui la produisent collectivement, qui organisent symboliquement leur existence.

Une telle fusion permanente, résolument actualiste de l'Homme et des choses, de l'Homme et de la Terre, permet alors de dépasser les dualismes entre sujet et objet, idéalisme et empirisme par exemple. En ce sens, la démarche phénoménologique débouche sur une géographie des territoires définis par leur personnalité culturelle.

S'appuyant sur le repérage subjectif des champs symboliques, de lieux sacrés ou de lieux de mémoire, cette géographie herméneutique ne peut ignorer la durée. Effectivement, la trace temporelle des cultures localisées imprègne les effets patrimoniaux et territoriaux contenus dans les innombrables expériences du quotidien. Les traces sont d'ailleurs assimilables à des référents collectifs de la mémoire, « *les individus appartenant à des cultures différentes habitent des mondes sensoriels différents* » (HALL E. T., 1978). Les innombrables faits et détails qui construisent notre mémoire collective, fondement même de nos univers culturels, s'enchâssent dans les croyances, les idées, le langage mais aussi dans les repères territoriaux et patrimoniaux du quotidien.

C'est justement pour ressouder la globalité géo-sociale et le vécu des individus que le recours à la notion de territorialité, « *relation au territoire, existence d'une dimension territoriale dans une réalité sociale. Spécialement, identité territoriale d'un individu ou d'un collectif* » (LEVY J., LUSSAULT M., 2003), apparaît incontournable.

La territorialité ramène de ce fait au territoire sous deux figures : celle de l'espace de vie et celle d'un espace vécu riche des représentations territoriales qui accompagnent toute pratique spatiale.

La question des représentations apparaît par conséquent capitale dans une perspective humaniste et ethnométhodologique, celles-ci permettant d'aborder non pas seulement l'espace en soi, mais le sens que nous lui conférons au travers de

nos pratiques et de nos imaginaires. Effectivement, la territorialité s'identifie pour partie à un rapport a priori émotionnel et pré-social de l'Homme à la Terre : « *Une relation concrète se noue entre l'homme et la Terre, une géographicité de l'homme comme mode de son existence et de son destin* » (DARDEL E., 1952). Cette territorialité existentialiste exprime cette complicité dans l'être qui se noue et demeure au cours de la vie entre l'homme et la Terre, relation concrète et immédiate existant entre l'homme et l'espace. La « *géographicité* » peut prendre la dimension d'une forme de conscience conférant un aspect de son identité à chaque individu ou à chaque groupe. En ce sens, je rapproche cette dimension de l' « ici » auquel ne cessent de faire référence les personnes interrogées lors de mes enquêtes. Centrale dans les approches phénoménologiques ou de la « humanistic geography », l'idée de « *géographicité* » s'avère particulièrement utile lorsqu'une attention soignée est portée aux idéologies spatiales et territoriales. Toutes les cultures traitent les problèmes universels ayant trait aux questions de la relation au cosmos, de la matérialité de l'espace ou encore du rapport à la distance en y apportant des réponses sous la forme de pratiques spécifiques et de « valeurs » attachées, pourquoi pas de culture locale.
Ainsi je partage le point de vue d'E. Dardel : « *la réalité géographique agit sur l'homme par éveil de la conscience* » (ibid.) et cela n'est pas sans effet de retour sur cette même réalité géographique, lorsque la « *géographicité* » s'exprime en actes.

Bien que le sentiment d'appartenance à un espace soit beaucoup moins net qu'autrefois, chacun cultive ses routines, ses familiarités qui le mettent à l'aise, le placent en pays de connaissance, à l'abri de la menace de la nouveauté et de l'inconnu. En ce sens, la territorialité revient à un « *acte de cognition par lequel un acteur social établit un système de liens avec des lieux investis de valeurs et de fonctions, c'est une construction sociale de la réalité qui fonctionne sur un mode égocentré, c'est-à-dire qu'il trouve sa cohérence dans la logique de fonctionnement, d'identification de l'acteur social* » (DEBARDIEUX B., 1991).
Ainsi la territorialité peut être considérée comme « *un ensemble de relations prenant naissance dans le système tridimensionnel société-espace-temps* », telle que la définit C. Raffestin (1977). Parmi tous ces vécus, tous ces pensés territoriaux individuels, la territorialité joue un rôle fondamental d'école du lien social : pour chacun, le monde de la vie quotidienne s'ordonne et s'objective de manière originale,

à la fois voisin et différent de celui des autres (BERGER P., LUCKMANN T., 1986). En conséquence, les relations de l'Homme à l'espace géographique épousent un espace social vécu à sa manière par chaque individu, au quotidien.

I.2.2.3. Ethnométhodologie

Dans cette thèse, j'adopte, en combinaison avec les principes du structuralisme constructiviste et de la géographie humaniste, tels que je viens de les définir, la démarche de l'ethnométhodologie. Ce courant de sociologie cherche à « *mettre au jour les procédures que les membres d'une forme sociale utilisent pour produire et reconnaître leur monde, pour le rendre familier en l'assemblant* » (COULON A., 1993). L'individu est de ce fait pris en compte dans sa dimension personnelle et culturelle. Science des « ethnométhodes », c'est-à-dire des raisonnements et savoirs pratiques que mettent en œuvre les acteurs sociaux dans leur vie quotidienne, l'ethnométhodologie s'intéresse aux activités ordinaires des membres d'un groupe ou d'une société, à leurs « arts de faire » comme à leurs « pratiques ordinaires », à leurs actions comme à leurs raisonnements.

A l'instar de H. Garfinkel je postulerais que le social est le produit de l'activité permanente des membres de la société. Ces derniers sont munis d'un sens commun et d'un réservoir de savoirs pratiques qu'ils mettent à l'épreuve de façon « naturelle». La démarche utilisée pour étudier la notion de culture locale s'inscrit de ce fait dans les préoccupations des ethnométhodologues.

D'une part, je porte un vif intérêt aux actes les plus banals de la vie quotidienne afin d'y percevoir les procédures à l'œuvre pour leur construction. Effectivement, « *l'ethnométhodologie prétend que l'ordre social est une création concertée, entretenue en permanence par l'activité quotidienne des membres du groupe auquel il s'applique.* » (DI MEO G., 1991).

D'autre part, partageant le point de vue de l'ethnométhodologie, le sens des paroles et des actions, ainsi que l'ordre social se trouvent et se construisent dans la vie quotidienne, dans des actes et des mots ordinaires auxquels nous attachons habituellement peu d'importance .

La démarche ethnométhodologique s'avère à mon sens d'un grand intérêt pour mon objet d'étude, en témoignent les propos de Rodney Watson (en continuité avec la

pensée de H. Garfinkel) « *l'ambition de la démarche ethnométhodologique est de rendre compte des procédés ordinaires qui permettent aux individus de découvrir la connaissance locale, les pratiques locales, les vernaculaires locaux et tous autres éléments qui contribuent à l'identification de « ce qui est »* » (DE FORNEL M., OGIEN A, QUERE L. (dir), 2001). Or, comme nous avons pu l'observer précédemment, la territorialité des hommes au quotidien manque de lisibilité, contrairement à celle que décrivent les institutions. Effectivement, celle-ci devient plus souterraine, aujourd'hui, du fait de la diversification, de la multiplication et de la mobilité des ancrages spatiaux. Il apparaît donc de plus en plus difficile de la découvrir et de la décrypter. Mais ce n'est pas pour autant qu'elle est à négliger, bien au contraire.

Dans cette optique, le rapprochement entre sciences sociales apparaît porteur. Il s'agit effectivement de mettre au point les procédures les plus pertinentes pour objectiver ce que l'individu vit inconsciemment : ses espaces pratiqués et représentés. Pour ce faire, la méthode de l'entretien semble être la plus adaptée car il s'agit, comme le rappelle A. Frémont, « *d'écouter avant de codifier, de laisser s'exprimer plutôt que de questionner, d'être attentif aux mots, aux signes autant qu'aux réponses formalisées* » (FREMONT A, GALLAIS J., 1982).

Quoi qu'il en soit, le géographe ne doit pas négliger le recours à des outils et méthodes qu'utilisent fréquemment d'autres sciences sociales, telles que l'anthropologie ou l'ethnologie, afin de rendre visible ce « *sentiment géographique de l'existence* » que relève M. Braudeau dans l'œuvre de Julien Gracq et qui n'est pas sans lien avec l'identification des territoires du quotidien (DI MEO G. (dir.), 1996), puisque *« la réalité de la vie quotidienne s'organise autour du ici, de mon corps et du maintenant de mon présent* » comme le rappellent Peter BERGER et Thomas LUCKMANN (1986).

Ainsi, la culture locale est une construction permanente dans l'espace territorialisé que j'ai choisi d'aborder en m'intéressant aux rapports que des individus situés, acteurs au quotidien, entretiennent avec le temps (jeu des temporalités), la société (jeu des sociabilités) et l'espace (jeu des spatialités).

I.3. Cadre méthodologique

Après avoir présenter les fondements de la démarche combinatoire que j'ai mise en place pour aborder l'objet « culture locale », il convient donc, à présent, d'exposer la méthodologie adoptée pour mener à bien mon travail de recherche.

J'ai choisi comme espace d'étude l'ensemble « Chalosse et Pays de Dax » que j'ai précédemment localisé et présenté. Par commodité et dans le souci d'élargir mon terrain d'étude, j'ai retenu la zone de Dax et son arrondissement comme espace d'investigations sans lui conférer à priori une valeur territoriale absolue, mais en considérant qu'il forme à une échelle micro-régionale, celle de localités élargies, une bonne articulation entre petites villes moyennes, espaces peu urbains et pays ruraux placés sous une double tutelle territoriale : celle de la ville voisine (Dax), celle du département des Landes dont nous pourrons mesurer (troisième partie) la capacité de territorialisation et de normalisation autour d'actions et de valeurs communes. Je choisis de cibler à cet endroit parce que j'ai observé une série d'éléments en ce monde de contacts. Il y a des facteurs géographiques, des occurrences d'activités culturelles, mais il y a aussi des halos, des marches et des centres qui se développent autour.

J'ai choisi des indicateurs culturels (présentés plus loin avec mes grilles d'entretien) pour réaliser des enquêtes de terrain, d'une part, dans des familles et, d'autre part, en milieu associatif (cf. grille entretien semi-directif utilisée pour l' « Enquête sur la vie quotidienne »). Forts de l'expérience des tests effectués en DEA, j'ai pu concevoir des questions plus adaptées à mon terrain. Ces indicateurs ont permis de dégager des lignes de questionnement pour enquêter auprès de trois types d'acteurs qui constituent de grands appareils idéologiques : la famille, les associations et la presse locale.

I.3.1. L'enquête par entretien

Pour mener à bien mon travail de recherche, je privilégie comme méthode la réalisation d'enquêtes par entretien.

En effet, l'enquête par entretien permet de disposer d'informations inaccessibles par les autres méthodes proposées comme le rappelle N. Berthier : « *Ainsi se dessine un champ d'étude privilégié pour l'enquête : opinions, attitudes, croyances, perceptions, expériences ou comportements impossibles à connaître autrement qu'en posant des questions.* » (1998). Certes, mais l'entretien donne accès, à travers l'histoire des individus, aux moteurs de la dynamique sociale dans leur dimension qualitative et non pas quantitative comme le propose le questionnaire. La parole est donnée au sujet qui devient acteur de son discours.
Il est donc apparu indispensable de recourir à l'entretien comme principale méthode d'enquête dans le cadre d'une démarche de géographie sociale et humaniste où l'on s'interroge sur les représentations et le vécu de chacun. Signalons par ailleurs que je suis allée à la rencontre de personnes ressources et d'acteurs de la vie culturelle et associative des Landes (liste en annexe) pour mieux comprendre les différentes composantes culturelles du département.

Le choix de l'enquête par entretien permet effectivement de faire apparaître les processus et les « comment » (BLANCHET A., 1992). D'une part, grâce à cette méthode d'enquête je peux recueillir des renseignements sur les pratiques individuelles et collectives et établir des faits. D'autre part, je peux mesurer, grâce à cette méthode, l'implication de chacun et adopter une démarche de compréhension. Enfin, contrairement aux opinions produites par les questionnaires, les discours recueillis par entretien ne sont pas provoqués ni fabriqués par la question, mais sont le prolongement d'une expérience concrète ou imaginaire.
L'enquête par entretien permet donc, d'une part, d'interroger les représentations des individus enquêtés et, d'autre part, de saisir puis de comprendre leurs pratiques dans un contexte particulier.

I.3.1.1. Enquête sur la vie quotidienne

Privilégiant une entrée familiale, j'ai réalisé des entretiens semi-directifs auprès de familles[19] de l'arrondissement de Dax à partir d'une grille d'entretien basée sur des indicateurs culturels clés.

La culture locale au travers de la vie quotidienne

Je viens de montrer l'utilité de recourir à la méthode de l'entretien compte tenu de mon objet d'étude. Mais justement, pourquoi réaliser une « enquête sur la vie quotidienne » alors que je travaille sur la notion de culture locale ? J'ai choisi d'intituler ainsi ces entretiens pour ne pas introduire un nouveau biais. Effectivement, avant toute chose, lorsque nous enquêtons sur quelqu'un, il convient de replacer l'entretien dans un contexte, en l'occurrence la réalisation d'un travail de recherche universitaire. Compte tenu du biais qu'introduit la performativité du langage (souligné au début de la partie méthodologique), j'ai décidé de trouver des termes assez vagues pour qualifier les raisons de ma présence. Afin de ne pas orienter l'entretien au moment des « présentations » et par là même les propos des personnes enquêtées, j'ai utilisé l'expression « générique » d' « enquête sur la vie quotidienne » (Annexes). Il ne s'agit pas d'une contre-vérité puisque c'est dans le cadre de la vie quotidienne que semble se manifester, à mon avis, la culture locale. Effectivement, utiliser l'expression « culture locale » aurait forcément orienté les propos des personnes enquêtées. Sachant qu'il s'agit de « culture locale », elles auraient parlé de certaines choses qu'elles estimeraient en phase avec le sujet, au détriment d'autres aspects qu'elles auraient estimés « hors-sujet », ce qui aurait limité la portée de ces entretiens.

Une entrée familiale

Pour réaliser ces entretiens, il est apparu judicieux de privilégier une entrée familiale, sans pour autant oublier l'individu. Considérant la famille comme « *la communauté*

[19] « Famille » pris au sens statistique du terme ménage, c'est-à-dire comme l'ensemble des occupants d'un même logement sachant qu'un ménage peut être composé d'une seule personne (définition INSEE).

domestique formée des parents et de leurs enfants » (DORTIER J.-F., 2002), je pars du principe qu'elle est une entité structurante pour les individus vivant dans mon aire d'étude. La famille revêt effectivement une dimension particulière dans ce secteur d'étude comme l'ont montré Emmanuel TODD et Hervé LE BRAS (1981). Ces derniers distinguaient à l'époque trois grands types de famille (nucléaire, large-autoritaire et communautaire) répartis différemment dans l'espace national. Le Sud-Ouest aquitain et pyrénéen constituait alors une région de « famille communautaire », système familial dans lequel les relations entre parents et enfants sont de type autoritaire (corésidence des générations), les relations entre frère de type égalitaire (MATTEUDI E., 1997). Or, selon toute vraisemblance, il semblerait que, même si la famille souche a bien souvent disparu dans ses principes d'organisation, des traces de son existence demeurent, comme en témoignent les pratiques et représentations des individus rencontrés.

Famille et socialisation

Bien que la diversité domine de nos jours en matière de structure familiale, la famille semble remplir une fonction de socialisation pour tout individu. Elle assure certes l'éducation de l'enfant, mais aussi sa socialisation. La famille constitue de la sorte le lieu de transmission de pratiques singulières et de codes sous-jacents, de valeurs au quotidien. En conséquence, considérant, comme F. Le Play, que la famille peut constituer une image de la société, celle-ci paraît en ce sens être une unité d'observation pertinente. Effectivement, l'organisation sociale et organisation familiale sont intimement liées, la première exprimant en quelque sorte la seconde puisqu' « *aux proportions près la famille est l'image exacte de la société.* » (LE PLAY F. (1879) cité dans CICCHELI-PUGEAULT C., CHICCHELI V., 1998). Ainsi, la relation familiale construirait un univers social et spatial dans lequel les habitudes singulières de chacun et la localité, en un mot la culture vécue au quotidien, retrouvent tout leur poids. La famille apparaît donc comme un des vecteurs qui relient l'individu à la totalité sociale, à la communauté, à la tradition et au local, comme en témoignent les propos d' Hubert, agriculteur retraité de 75 ans. : « *La famille, c'est la base de tout. C'est là que tout commence, c'est la cellule de la société, tout commence là* » (F n°11)

Famille et protection

l'un des premiers ancrages de la sociabilité, la famille, « *cette entité protectrice et secouriste* », telle que la conçoit Jacqueline (F n°23), assure une fonction régulatrice primordiale pour le maintien du lien social, mais elle remplit aussi une fonction de soutien identitaire. En effet, cette mère de famille, âgée de 54 ans, travaille à 28 kilomètres de sa maison située dans une commune chalossaise de 639 habitants. Elle a pour habitude d'y héberger, d'une part, Lise, sa fille de 22 ans, de temps en temps, celle-ci étant étudiante « habite à Bordeaux [à 160 km] en alternance » et, d'autre part, sa mère, âgée de 84 ans, occasionnellement, « en principe, elle habite dans sa maison en face » précise-t-elle (F n°26). En ce sens, l'intégration familiale apparaît protectrice pour les individus ; « *la famille représente en somme une sorte de protection qui s'exerce tout au long de la vie* », comme le souligne C. Martin (*in* DORTIER J.-F., 2002). La famille contemporaine semble de ce fait remplir toujours des fonctions sociales de reproduction ; elle assure une sociabilité forte et une transmission intergénérationnelle. Elle peut contribuer à l'insertion des individus sur le marché du travail, les protège contre ses aléas et leur permet de se prémunir contre les problèmes sociaux et les difficultés économiques : « *Ah, on est très famille, le soutien, la stabilité, on est une famille qui n'est pas très épargnée par les problèmes de santé et on a pu compter sur tous* » explique Delphine, mère de famille de 38 ans (F n°19). Ce type de famille ne se retrouve pas partout, gardons-nous donc de généraliser .

Depuis les années 1970, les valeurs individualistes, mettant l'accent sur la liberté, l'autonomie, l'épanouissement et le respect de chacun ont remplacé les normes rigides de la famille traditionnelle d'antan, fondées sur l'autorité patriarcale. Pour autant, la famille n'a pas disparu ; elle est toujours le lieu où se fabrique les identités. C'est à travers le regard de l'autre et les échanges avec lui que se construit le « soi » de chacun des membres de la famille, adultes et enfants, comme l'a montré F. DE SINGLY (2000). « *La famille actuelle ne garantit plus l'hérédité d'un statut ou d'un patrimoine, mais plutôt l'héritage d'une mémoire et d'une culture familiale dans lesquelles chacun puise à sa guise en y privilégiant les liens affectifs* », comme le souligne M. Segalen (*in* DORTIER J.-F., 2002).

Ajoutons effectivement que la famille entretient des liens particuliers avec la localité à laquelle elle se sent attachée et appartenir. L'attachement à celle-ci peut s'exprimer notamment par une implication associative comme en témoignent les propos tenus par Hubert (F n°11) « *De père en fils ou de père en gendre, la famille habite la maison depuis trois siècles. On s'appelle B. depuis 1800, c'est l'une des familles de Saint-Sever les plus vieilles a habiter au même endroit. (…) A la banda on est huit de la famille : trois fils, une fille, deux petits fils une petite fille et moi. (…) On est quatre à être chasseur, mes trois fils et moi. (…) Tous les 8 jours il y a quelque chose ! Pas de fête sans musique ! Même pour le repas du quartier il y a de la musique, ici on est 9 !* » Ces quelques phrases montrent combien est importante la transmission intergénérationnelle du patrimoine, tant matériel que culturel, et tout le gain dont en retire la famille d'H. : un apport narcissique pour le groupe familial, une reconnaissance dans la localité

Notons par ailleurs que certains lieux publics de la localité ont un rôle primordial pour les villageois. Aujourd'hui, le complexe salle des fêtes / hall de sport a tendance à se substituer à l'église. A titre d'exemple, le complexe de Laurède, commune de 371 habitants, rattaché au canton de Mugron, situé au nord de la Chalosse et traversé par l'Adour: la salle de sport, de basket, l'école, la mairie. On y joue au basket, on y fait la kermesse des écoles, les vide greniers. On s'y marie. La salle de sport sert même de cour de récréation lors d'intempéries, de salle de banquet pour les différentes associations … De même, à Pomarez, bourg chalossais de 1489 habitants, les arènes peuvent se transformer en terrain de basket. « La Mecque de la course landaise » a accueilli à quelques jours d'intervalles le festival taurin « Art et courage » et la coupe des Landes de basket, « *une bataille de clochers qui engendre l'un des spectacle les plus passionnés et magnifiques de la balle orange au cœur d'une arène survoltée* » (*Maxibaske*t, juin 2005)

Vers une « famille relationnelle »

La famille ne doit pas être pour autant uniquement considérée comme un lieu d'expression de multiples sentiments ; elle est aussi une construction sociale. La famille est effectivement dans une relation interactive avec le social au sens large du terme, elle exporte ses règles et ses valeurs dans toute la société englobante. Transmettre, c'est assurer des fonctions sociales au-delà de la famille, à destination

de la société et de ce qui la fonde, qu'il s'agisse de la société globale et, a fortiori, de la société locale. La fonction de transmission de la famille participe en conséquence au processus de construction du lien social. Cette fonction semblerait être bousculée par les transformations que connaît cette « institution » au sens où l'entendait E. Durkheim. Mais finalement, loin de disparaître, certains attributs de la « famille institution » semblent coexister auprès d'« une famille relationnelle » comme le remarque M. Commaille (Académie d'Education et d'études sociales (1999)). On peut observer par exemple le maintien de la solidarité entre les générations. « *On ne doit pas faire sur nos sociétés une analyse binaire mais constater la coexistence de comportements qui relèvent de la « famille relationnelle » et de la « famille institution* » (ibid.). Effectivement, il est à noter l'existence dans la société actuelle d'un nouveau modèle de la famille à côté de la famille institution ; la « famille relationnelle » serait ainsi une famille qui existerait de plus en plus à partir d'individus qui cherchent à trouver « un délicat compromis » entre la réalisation de soi, le souci de soi, et le respect de l'autre, la réalisation, l'obligation d'une œuvre commune, la vie conjugale par exemple.

Ce « modèle » paraît tout particulièrement intéressant parce que les membres de la famille deviennent des partenaires qui mettent en jeu des ressources d'ordre culturel, social et même spatial pour faire fonctionner cette organisation. Mais, pour mieux le comprendre, il convient d'avoir à l'esprit les particularités de la famille sud-aquitaine (mises à jour par H. Le Bras et E. Todd). Mes observations et les entretiens réalisés laisseraient penser que des lignes de force anthropologiques, enracinées dans l'histoire, résistent autour de la « famille communautaire » et de la « famille souche ». Effectivement, même si les familles autochtones ont suivi la tendance générale à la dé-cohabitation qui mettait fin à l'association, sous un même toit, de plus de deux générations, la proximité spatiale entre celles-ci demeure. Comme pour Eric, agriculteur de 44 ans dont le père « habite en face » (F n°12), une cohabitation géographique s'installe. En ce sens, l'homogénéisation des comportements ne semblerait pas toujours atteindre les univers mentaux profonds. Ainsi, les structures familiales, introduites par E. Todd et H. Le Bras comme élément de différenciation pour approcher l'évolution socio-économique et politique des sociétés, permettraient de saisir le sens des pratiques et des lieux des familles enquêtées (tant dans leur quotidien que dans leurs représentations) et, par la même, d'appréhender les éléments constitutifs d'une culture locale, pour autant qu'elle existe …

Réalisation de l'enquête

L'entretien constitue un moyen privilégié d'accès à certaines informations sur les personnes interrogées, leurs modes de vie, leurs motivations, leurs représentations…

L'entretien semi-directif

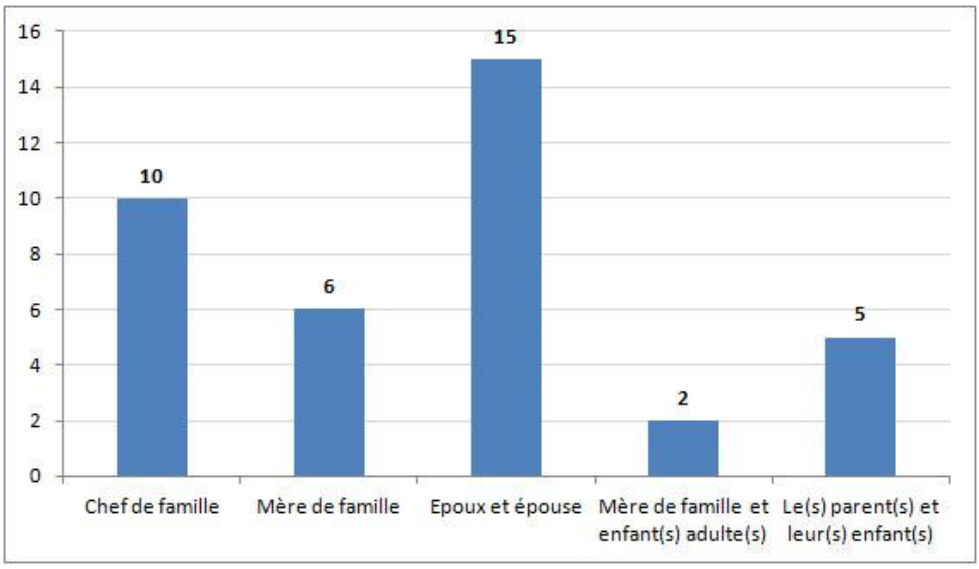
J'ai préféré opter pour l'entretien semi-directif qui évite ainsi d'enfermer l'interviewé dans un cadre préalable d'analyse mais aussi de se laisser complètement entraîner dans son discours. Cette méthode de l'entretien semi-directif convient à cette étude de la notion de culture locale. D'une part, je peux prendre appui sur les enquêtes et entretiens exploratoires que j'ai réalisées antérieurement. C'est à partir d'un premier travail consacré aux bandas que j'ai pu effectivement relever plus d'un trait, plus d'une particularité d'ordre culturel et mettre en évidence des aspects culturels, phénomènes que je n'aurais pas perçus seule, tels que le rôle central des fêtes ou de la musique. Ces indicateurs m'ont permis en ce sens d'établir un guide d'entretien et de construire des hypothèses de travail.
D'autre part, tout ce qui est quotidien n'est pas forcément banal et dépourvu de sens pour celui qui le vit et encore moins pour le chercheur qui s'intéresse à la façon dont chacun le vit. « Il faut savoir interroger les petites cuillers », disait l'écrivain Georges Perec qui invitait à analyser « l'infra-ordinaire » (1989), les petites choses de la vie banale, mais qui révèlent néanmoins une grande part de la condition humaine. En effet, le quotidien s'inscrit tant dans les pratiques que dans les rêves qui s'alimentent de nos expériences, de nos souvenirs, de nos rencontres … il n'est pas aussi ordinaire qu'il y paraît. Les sciences humaines l'ont bien compris en partant du principe que le quotidien, en apparence le plus négligeable, peut dévoiler une part essentielle de l'humain. A ce titre, H. Lefebvre jeta les bases d'une sociologie de la vie quotidienne en analysant les rythmes et les espaces de vie, par exemple. En conséquence, j'ai laissé une grande liberté de parole à l'interviewé en organisant ma grille d'entretien autour de thèmes, sans l'enfermer dans des questions établies, lui laissant la parole et conservant alors la possibilité de faire des découvertes.

En tant que discussion informelle, l'entretien ne demande pas une série de questions numérotées et ordonnées, mais l'élaboration d'un guide d'entretien qui définit la consigne de départ et recense les thèmes qui doivent être évoqués au cours de son déroulement (FENNETEAU H., 2002). J'ai par conséquent élaboré un guide d'entretien afin de fixer des zones d'exploration, afin que l'interviewé traite et approfondisse un certain nombre de thèmes me tenant à coeur. Précisons tout de même que le guide d'entretien structure l'interrogation, mais ne dirige pas le discours, à l'inverse d'un questionnaire. Il constitue un système organisé de thèmes que l'intervieweur doit connaître sans avoir à le consulter durant l'entretien ni à le formuler sous la forme d'un questionnaire. Cette technique autorise un discours à peu près librement formulé par l'interviewé, répondant tout de même aux « questionnements » de ma recherche. J'ajoutais des questions neutres de relance verbale pour stimuler la parole ou approfondir un aspect de la conversation, lorsque cela s'avérait nécessaire.

Ayant choisi d'aborder mon objet d'étude par une entrée familiale, pour les raisons précédemment évoquées, j'ai décidé de ne pas me contenter d'entretiens individuels. Lorsque cela était possible et en fonction de la disponibilité des personnes, j'ai réalisé des entretiens collectifs, avec plusieurs membres de la famille enquêtée. En plus des thèmes du guide, je me suis souciée d'assurer la prise de parole et l'intervention de chaque participant. Il m'est effectivement apparu opportun de réaliser ces entretiens semi-directifs en groupe, ou plutôt « en famille ». Le discours produit est alors une parole collective qui n'aura pas la même teneur qu'un discours individuel en raison de la confrontation et des prises de position de chacun. De même, j'ai trouvé nécessaire de varier le type d'interlocuteur pour éviter d'avoir une seule vue. En conséquence, j'ai réalisé dans chaque famille un entretien individuel et éventuellement un entretien collectif, si cela était possible, en fonction, d'une part, de la composition de la famille enquêtée et, d'autre part, de la disponibilité de ses membres. Comme le montre le graphique ci-après (Graphique 1). J'ai rencontré des chefs de famille (F n°1 – 8 – 9 – 21 – 22 – 29 – 30), des mères de famille (F n°2 – 5 – 13 – 15 – 23 – 27), parfois en présence de leur(s) grand(s) enfant(s) (F n°7 – 24), des couples ayant (F n°6 – 12 – 17 – 19 – 32 – 33 – 36 - 37) ou non des enfants (F n°34 - 25) voire des petits-enfants (F n°4 – 31) ou encore cohabitant avec d'autres générations (F n°11 – 16 - 20). Souvent, j'ai été confronté à des situations différentes

(Graphique 1) compte tenu des mutations qu'a connues et que connaît encore aujourd'hui la famille et même la société en général. Tenant compte de ces évolutions, j'ai effectivement rencontré des familles monoparentales (suite à un divorce) (F n°10 ; F n°14), des célibataires (F n°18 – 28 – 35), des parents et leurs enfants mineurs ou majeurs, ou encore des familles accueillant par intermittence les grands enfants (F n°3 – 26 - 38) comme l'explique cette mère de famille de 51 ans de Tosse : *« Mes enfants habitent ici quand ils viennent »*. Son fils et sa fille âgés d'une vingtaine d'années sont tous deux étudiants à Bordeaux (F n°33).

Graphique 1 : Personnes interviewées dans le cadre de l'Enquête sur la vie quotidienne



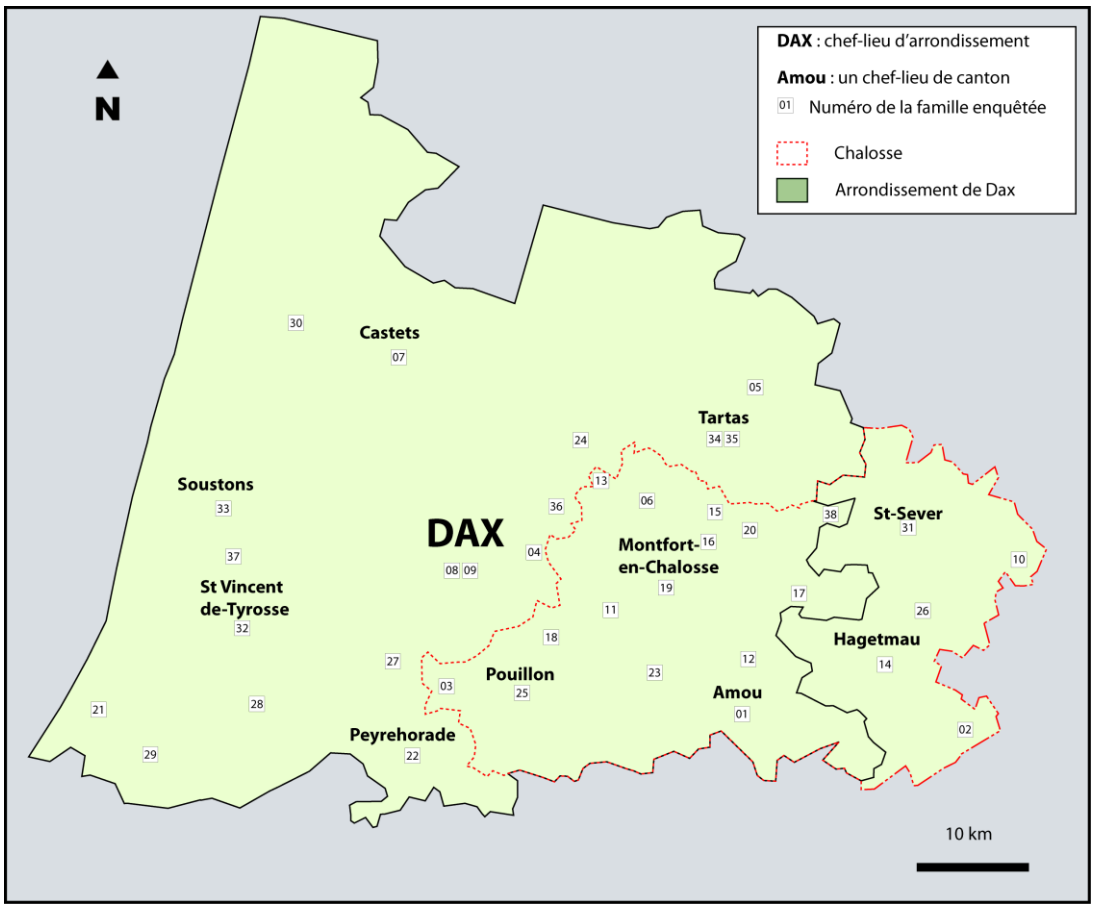
Source : Enquête sur la vie quotidienne, 2005-2006

Constitution de l'échantillon

J'ai choisi de prendre comme base pour la constitution de mon échantillon de familles l'annuaire téléphonique partant du principe qu'un foyer possède un téléphone fixe. Aussi, j'ai pris de façon aléatoire dans cet annuaire des patronymes à consonance gasconne et des patronymes autres. Soucieuse de saisir les pratiques culturelles de ces familles et d'étudier leur rapport aux lieux, j'ai souhaité maintenir une parité entre ce qui nous paraissait constituer des familles souches locales et des familles introduites plus récemment dans la région. Pour ce faire, une fois ma première sélection de patronymes réalisée, je me suis adressée à un spécialiste de la toponymie gasconne et géographe, J.-J. Fénié, afin de justifier ces choix. Co-auteur de plusieurs ouvrages consacrés à la toponymie gasconne, occitane, provençale, nord-occitane, il a également co-écrit le *Dictionnaire des Landes* en 2009. Correspondant de presse en activité régulière depuis 1982 pour le quotidien *Sud-Ouest*, Jean-Jacques FENIE est également chroniqueur hebdomadaire de la rubrique « *Parlam gascon* », chaque lundi, dans les deux éditions landaises de ce même journal, ceci depuis 1998. Mon objectif était alors de comprendre des éléments culturels dans leur contexte géographique et de voir comment les individus qui n'ont pas d'ancrage social local contribuent, eux aussi, à forger une culture locale. Pour sélectionner les communes de résidence des familles enquêtées, je suis partie du principe d'une représentation de tous les cantons de l'arrondissement de Dax et de la Chalosse , dans l'échantillon, comme l'indique la carte ci-après (Carte 11), localisant les lieux d'enquête. Dans un souci de répartition géographique, j'ai rencontré, dans chacun de ces cantons, au moins une famille dans le chef-lieu et une famille dans une commune rurale[20].

[20] « *Une commune rurale est une commune n'appartenant pas à une unité urbaine.* » Définition proposée par l'INSEE

Carte 11 : Localisation des familles enquêtées et numéros des entretiens réalisés



Source : Enquête sur la vie quotidienne, 2005-2006

Ainsi, j'ai réalisé cette « Enquête sur la vie quotidienne » auprès de 38 familles dans le sud du département des Landes (arrondissement de Dax et Chalosse).

Déroulement des entretiens

J'ai pris contact avec les familles de mon échantillon en me présentant comme étudiante en doctorat de géographie à l'Université de Bordeaux III, faisant une étude sur la vie quotidienne des Landais, tout en leur garantissant l'anonymat. Je n'ai pas eu beaucoup d'échecs. S'il arrivait que la personne, contactée par téléphone, ne soit pas intéressée ou ne pouvait me recevoir, je choisissais un autre nom. A la date fixée, j'ai rencontré chacune des familles de cet échantillon. L'entretien se déroulait, pour la majorité des familles rencontrées, à leur domicile ; chez certaines, il avait lieu dans la salle-à-manger ou dans le salon ; chez d'autres dans la cuisine. Le lieu de

l'entretien est important car il est porteur de significations. L'endroit où il se déroule induit des préoccupations qui apparaissent dans le discours de l'interviewé. Soulignons à ce propos que plus de la moitié des familles enquêtées m'ont reçue dans leur cuisine ou dans leur salle à manger. Ceci tend à confirmer l'importance de la cuisine, des repas dans la vie de tous les jours, comme l'ont révélé les entretiens réalisés. De même, il est à noter la convivialité et l'hospitalité dont ces familles ont fait preuve en me proposant quelque chose à boire (le café comme l'apéritif), voire à manger.

La grille d'entretien qui a servi de guide à la réalisation de chacun de ces entretiens a été élaborée à partir d'observations de terrain et d'entretiens exploratoires qui ont révélé la fréquence de certaines pratiques, comme par exemple la participation aux nombreuses fêtes patronales. Tout d'abord, j'ai pris comme référence l'enquête nationale réalisée à plusieurs reprises par le Ministère de la Culture et de la Communication (1973, 1981, 1988 et 1997), consacrée à l'étude des différentes formes de participation à la vie culturelle (lecture de livres, écoute de musique, fréquentation des équipements et des manifestations culturels, pratiques en amateur), tout en accordant une large place aux usages des médias traditionnels (télévision, radio, presse). Ensuite, j'ai adapté, voire complété, les thématiques abordées en ajoutant par exemple celle des fêtes. Enfin, j'ai pris en compte l'importance des espaces et des lieux dans lesquels se déroulent ces pratiques. Le tableau ci-après (Tableau 2) présente la grille d'entretien que nous avons élaborée en regard de ma problématique et de mes hypothèses.

Précisons, enfin, que j'ai longuement discuté avec mes interlocuteurs sur la manière dont s'organise leur quotidien, les déplacements qu'ils réalisent et j'ai observé leur intérieur et les abords de leur résidence.

Tableau 2 : Grille d'entretien de l'Enquête sur la vie quotidienne

TRAME DE L'ENTRETIEN	**INFORMATIONS RECHERCHEES**
Présentation	NOM de la famille rencontrée : LIEU d'HABITATION : LIEU DE RENCONTRE : DATE DE RENCONTRE :
Composition du foyer	Type de famille
Profils spatiaux Où êtes vous né(s) ? Où avez-vous vécu jusqu'à présent ? Où habitent les membres de votre famille que vous rencontrez le plus ?	Origines et déplacements géographiques réalisés par la famille : ancrage, sédentarité, mobilité ? Relations entretenues avec la famille : proximité ? éloignement ?
Structure familiale Quelle est votre conception de la famille ? Sorties, activités familiales ?	Mesurer l'importance accordée à la famille y compris dans les pratiques et activités.
Structure amicale Parlez moi de vos amis ? Qu'est-ce qui entretient l'amitié ? Quels loisirs partagez vous avec vos amis ?	Mesurer l'importance accordée aux amis y compris dans les pratiques et activités notamment de loisirs.
Structure associative Faites-vous partie d'associations ?	Mesurer l'importance des associations tant dans les activités des familles que dans leur participation et intégration dans la vie locale
Consommations culturelles Radio ? Musique ? Presse / lecture ? Télévision ? Sorties culturelles ? Langues parlées ?	Relever les consommations et les sorties culturelles des familles en regard des pratiques culturelles de la société en général. Repérer les espaces et les lieux utilisés ou fréquentés à l'occasion de ces consommations et sorties culturelles. Identifier la place de la langue locale et celle des langues étrangères.
Loisirs temps libre Quels sont vos loisirs ? À quoi passer vous votre temps libre ? Partez-vous en vacances ? Que faites-vous le dimanche ?	Identifier les pratiques et temps de loisirs des familles, les déplacements réalisés et lieux fréquentés à ces occasions.
Fêtes Aimez-vous faire la fête ? Assistez-vous à des corridas, courses landaises ? Participez-vous à de grands moments festifs ou événementiels ? Que faites-vous pour les fêtes de fin d'année ?	Mesurer le goût et la pratique des fêtes. Evaluer les déplacements réalisés par ces familles pour s'y rendre et leur fréquence. Repérer les modalités de participation aux fêtes : où ? quand ? comment ? avec qui ?
Habitudes domestiques Quelle importance accordez vous au repas, à la cuisine, à votre domicile ? Avez-vous un potager ?	Mesurer l'importance accordée au cadre de vie et à la nature.
Pratique de l'automobile Quel moyen de transport utilisez-vous au quotidien ? Comment vous rendez-vous sur votre lieu de travail ?	Evaluer le degré de mobilité des familles et les motifs de leurs déplacements.

Ajoutons enfin que j'ai jugé indispensable d'employer un magnétophone afin de recueillir l'intégralité des propos des personnes interviewées. Rendre compte d'un entretien uniquement à travers une prise de notes ou une notation à posteriori introduit trop de biais (perception sélective de l'information, omissions, inexactitudes par exemple). Tous les entretiens ont donc été enregistrés. Leur durée varie en fonction du nombre de personnes présentes et de leur « bavardage ».
Les enregistrements ont été transcrits de manière à permettre une étude approfondie. J'ai ensuite procédé à une analyse manuelle de ces entretiens en réalisant, dans un premier temps, une fiche de chaque famille en fonction des différents thèmes abordés, de manière à pouvoir comparer les entretiens les uns aux autres. Je les ai, dans un second temps, analysés transversalement selon une grille de lecture thématique en fonction des entrées choisies, en relation avec mon questionnement et mes hypothèses. Ceci a constitué le matériau de base et de référence de l'ensemble de ce travail. Pour autant, j'ai souhaité compléter cette enquête réalisée auprès de familles par une enquête en milieu associatif, tant la vie associative se révélait importante dans la vie locale, sur mon terrain.

I.3.1.2. Enquête en milieu associatif

Je privilégie ici une entrée associative et individuelle. Souhaitant tester la dimension culture locale, j'ai rencontré des responsables associatifs et des membres lambda de ces mêmes associations. C'est donc à la fois l'action culturelle de l'association et ses référents spatiaux, ainsi que le vécu individuel que j'ai pris en compte, comme je le montrerai plus loin dans la présentation de ma grille d'entretien. Cette entrée par le monde culturel me semble des plus pertinentes, dans la mesure où ces membres d'associations sont les acteurs principaux de la vie locale, au quotidien.

Pour autant, comme celle de la culture, la définition de l'expression « *association culturelle* » est problématique du fait de ses contours «flous ». C'est pourquoi je retiens la définition de la culture que propose M. SERRES, précédemment présentée, à savoir le spectre culturel qu'il définit, « du cochon à l'opéra ». A ce compte, le club de supporters de rugby revêt une dimension culturelle tout comme le club de boules de pétanque. Etant données les difficultés que j'ai rencontrées pour recenser et contacter les associations culturelles, il est apparu nécessaire de prendre

un panel d'associations variées, diversifiées tant géographiquement qu'au niveau des activités pratiquées. Précisons aussi que l'important est d'avoir des associations représentatives, tout en sachant que ma définition de l'association culturelle n'est pas arrêtée, car la culture s'imbrique dans la vie sociale (non-hermétisme des formes culturelles). Pour entrer dans la logique des associations culturelles et en sélectionner pour mon étude, j'ai volontairement choisi de ne pas prendre les associations sportives où un certain professionnalisme tend à se développer ; à quelques exceptions près, telles que les clubs de supporters et les associations se consacrant à des sports spécifiquement locaux, par exemple la « course landaise ». Ma démarche est donc la suivante : connaître en profondeur les pratiques culturelles des individus, savoir de quelle façon elles se transmettent, se pratiquent … Il s'agit donc, pour ce faire, de donner la parole à tous les acteurs du monde associatif représentatif de l'activité culturelle locale.
Je prends par conséquent le monde associatif comme prétexte de rencontre avec des gens afin de connaître ainsi leurs pratiques culturelles, leurs sentiments, leurs territoires et leurs paysages identitaires, afin d'évaluer le poids de ce domaine associatif dans la vie culturelle locale.

Constitution de l'échantillon

J'ai contacté, par téléphone, le 4 octobre 2005, la responsable des associations de la Sous-préfecture de Dax afin d'obtenir la liste des associations culturelles : aucun registre papier global recensant les associations n'existe. J'apprends alors que , pour chaque association référencée, ne pourront être communiqués que son nom et que son siège social, aucune autre donnée. De plus, ces associations sont classées, en fonction de l'objet ou but de chacune d'entre elles, dans des thématiques différentes. Aussi, lorsque je me rends à la Préfecture pour consulter les listes recensant les associations culturelles existantes, je découvre que les associations qui disparaissent ne sont pas pour autant rayées de ces listes officielles. De même, les « associations culturelles » sont associées au thème « culture et science » et la course landaise à la « tauromachie ». Enfin, cette liste ne recensant que les associations culturelles de l'arrondissement de Dax, je choisis comme cadre d'enquête les associations de l'arrondissement de Dax (composé de communes de Chalosse - mais pas de toutes - et de communes de l'agglomération du Grand Dax).

En décembre 2005, 470 associations culturelles sont recensées par la Sous-préfecture pour l'arrondissement de Dax, cette liste officielle m'a servi de base de données.

Soucieuse de comprendre comment fonctionne la vie culturelle dans des univers géographiques différents (commune rurale, chef-lieu de canton, ville …), j'ai sélectionné des communes ayant également une certaine représentativité dans la liste préfectorale et une bonne présence dans les manifestations culturelles annoncées par le journal *Sud-Ouest*. En conséquence, j'ai pris contact, dans un troisième temps, avec les mairies des communes concernées pour obtenir une liste des associations de leur commune actualisée, comportant les coordonnées des responsables. Mon objectif étant de saisir une assez grande variété de phénomènes culturels localisés, nous avons choisi de réaliser une centaine d'entretiens dans le cœur du système sud-landais « Chalosse et pays de Dax », en sélectionnant des associations diversifiées et vivantes. Pour ce faire, j'ai pris contact (pour chaque association sélectionnée) avec un responsable associatif, ou membre du bureau impliqué dans la gestion de l'association, susceptible d'être un acteur (membre actif) de cette même association ; un individu faisant partie de celle-ci par conviction, envie de faire, d'agir ou par plaisir (Tableau ci-après).

Tableau 3 : Présentation de l'échantillon des associations enquêtées

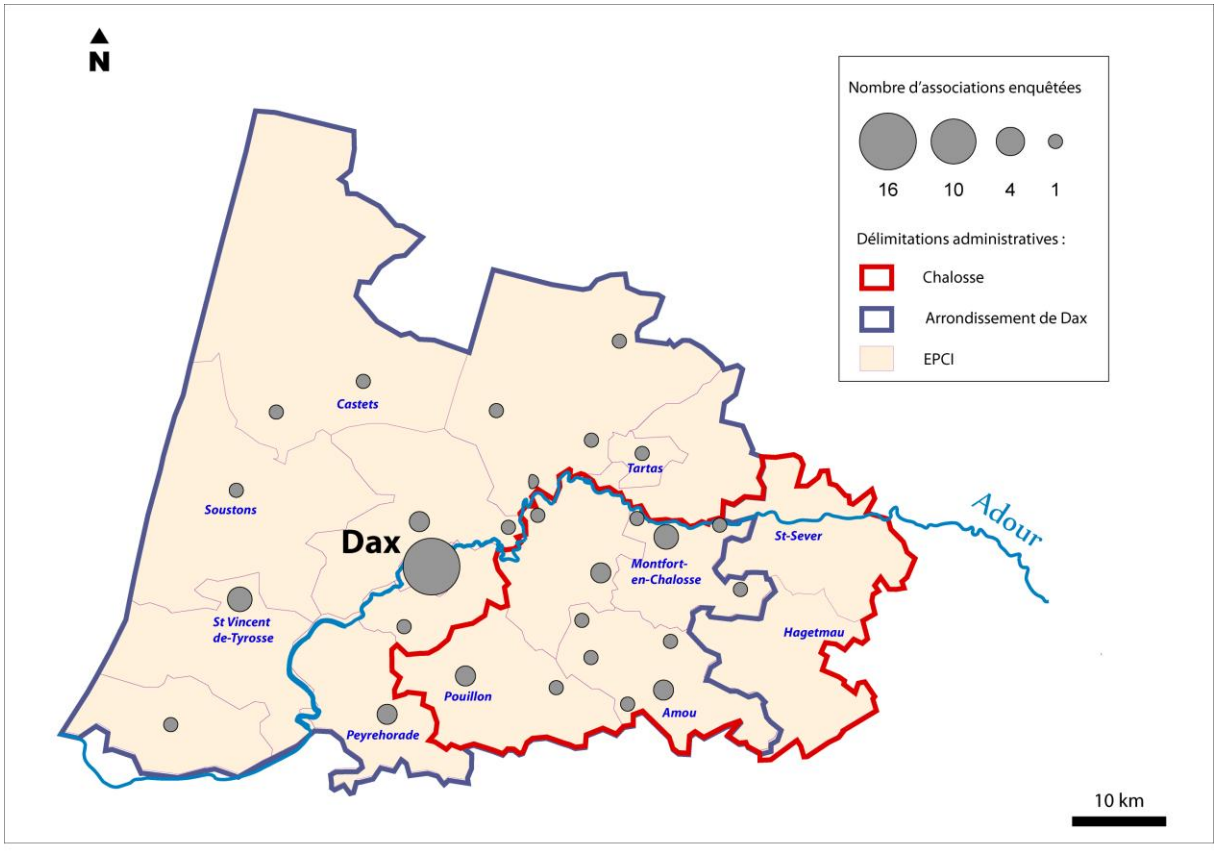
COMMUNE	**ASSOCIATION**	**N° entretien responsable**	**N° entretien membre**
ARSAGUE	Syndicat Fêtes	64	88
BEGAAR	Lous Lanusquets	54	55
BEYLONGUE	La Jeunesse beylonguaise	11	13
CASTELNAU CHALOSSE	Quilles de 9	28	40
DOAZIT	Sté Musicale Ste Cécile	93	98
GAUJACQ	Toustems Amics	14	103
HEUGAS	Foyer rural	22	16
LALUQUE	Les amis du musée de la vie rurale	23	26
LAUREDE	Laurède Services	34	41
LEON	Union des Bateliers du Courant d'Huchet	102	47
MOUSCARDES	Chorale des Arrigans	27	94

COMMUNE	ASSOCIATION	N° entretien responsable	N° entretien membre
POMAREZ	Harmonie	32	42
PONTONX-SUR-L'ADOUR	Peña Pendule	1	3
PRECHACQ	Sur les pas du valet de cœur	85	84
TETHIEU	Comité des fêtes	86	87
TOULOUZETTE	Club Taurin	7	104
AMOU	Carré d'As (belote et manille)	62	63
AMOU	Peña Cum Cum	48	69
CASTETS	Banda Lous Tiarrots	19	20
MONTFORT-EN-CHALOSSE	Compagnie "Le carton à chapeaux"	45	46
MONTFORT-EN-CHALOSSE	Amis du musée	5	9
MUGRON	Entracte	74	73
MUGRON	Harmonie	29	21
MUGRON	Peña Taurine Mugronnaise	39	43
PEYREHORADE	Peyrehorade animation	36	37
PEYREHORADE	La Gaule Aspromontoise (pêche)	38	61
POUILLON	Cri et Plancha (troupe de théâtre)	72	66
POUILLON	Coursayres des Arrigans	70	71
SAINT-MARTIN DE SEIGNANX	ACCA (chasse)	68	67
SAINT-PAUL-LES-DAX	Club taurin Boletero	12	57
SAINT-PAUL-LES-DAX	LMA	89	90
SAINT-VINCENT DE TYROSSE	Comité des fêtes	81	82
SAINT-VINCENT DE TYROSSE	Lous Souquayrots	77	76
SAINT-VINCENT DE TYROSSE	Festayres de l'OM	78	79
SOUSTONS	Association Landaise des amis de François Mitterrand	99	100
TARTAS	Amicale tarusate des retraités	59	75
DAX	Harmonie La Nèhe	53	18
DAX	Le Cercle choral dacquois	65	60
DAX	Banda Los Calientes	4	2
DAX	Caballos en la calle	8	10
DAX	Lous Gouyats	30	35
DAX	Société de Borda	6	56
DAX	Dax Accueille	24	25
DAX	Université du Temps Libre	31	80

COMMUNE	ASSOCIATION	N° entretien responsable	N° entretien membre
DAX	Canto y Baile	17	97
DAX	Comité d'études sur l'histoire et l'art de la Gascogne	58	83
DAX	Los Barricaires Deu Sablar	49	50
DAX	Pétanque des tonneliers	15	51
DAX	Peñacqs Rugby	91	92
DAX	Peña Taurine	52	44
DAX	Observatoire	95	96
DAX	Académie Internationale des Arts Georgette Dupouy	101	33

Ainsi, j'ai réalisé une « Enquête en milieu associatif » en 2006 et 2007 auprès d'associations de l'arrondissement de Dax. J'ai rencontré 16 associations de Dax, chef-lieu d'arrondissement, 20 associations des chefs-lieux de cantons et 16 associations de communes rurales, comme le montre la carte ci-après (Carte 12)..

Carte 12 : Localisation des associations enquêtées



Source : Enquête en milieu associatif, 2005-2006

J'ai réalisé au total 104 entretiens semi-directifs (délibérément pour mieux faire ressortir la dimension « vécue » des individus). D'une part, j'ai pris pour Dax les 16 associations les plus représentatives, à savoir celles que je retrouvais systématiquement dans les sources d'information utilisées. D'autre part, j'ai sélectionné une association dans chaque chef-lieu de canton (association la plus éminente) et en complément, pour les plus gros chefs-lieux, j'ai pris une seconde association (de préférence une association dont les activités sont différentes de la première). Enfin, pour les communes rurales, j'ai choisi les associations de façon plus généraliste. Dans un souci de représentativité de la vie associative culturelle de mon terrain, j'ai utilisé différentes sources d'information souvent complémentaires (cités précédemment). En effet, les associations participent à des manifestations culturelles ou en sont elles-mêmes organisatrices, elles sont au cœur du fonctionnement en réseau, caractéristique du monde associatif du territoire étudié. Pour autant, toutes ne sont pas répertoriées dans les listes officielles de la Sous-préfecture, comme j'ai pu le noter, par exemple pour certains groupes musicaux[21]. De même, j'ai constaté, en contactant les mairies des communes concernées, que ne sont finalement répertoriées que les associations connues et reconnues dans la commune, surtout celles qui reçoivent des subventions de la commune (subventions ou aide matérielle). J'ai alors pu observer un décalage entre les listes des associations fournies par la Sous-préfecture et par les mairies des communes concernées.

Déroulement de l'enquête

J'ai donc rencontré, pour chacune des associations sélectionnées, un responsable et un membre lambda afin d'appréhender le plus sûrement possible la dimension culture locale au prisme de la vie associative. Pour ce faire, j'ai retenu les thèmes présentés dans le tableau ci-après. Tous étaient abordés à l'occasion des entretiens avec les responsables, certains (surlignés en bleu) seulement avec les membres lambda avec qui je cherchais davantage à comprendre le vécu individuel et non le fonctionnement de l'association. Soulignons l'importance plus marquée accordée

[21] Les « associations » musicales ne sont pas toutes répertoriées en tant que telles … Il est fréquent de retrouver, par exemple, au sein d'une même association déclarée officiellement à la Sous-préfecture, la société musicale, l'harmonie, la banda ou encore la chorale de la commune … Ce que ne nous dit pas le listing officiel.

dans cette grille aux questions relevant des lieux, du territoire et de l'appartenance territoriale (aspect non abordé explicitement dans la grille d'entretien de l' « Enquête sur la vie quotidienne » pour ne pas induire de biais supplémentaires dans mon entretien).

Tableau 4 : Grille d'entretien pour Enquête en milieu associatif

THEMES RETENUS POUR L'ENTRETIEN	QUESTIONS ABORDEES AU COURS DE L'ENTRETIEN
Caractéristiques socio-démographiques et géographiques de la personne interrogée	Sexe Année et lieu de naissance Lieu de résidence Profession / Lieu de travail Situation familiale Itinéraire résidentiel au cours de votre vie (y compris lieu(x) d'étude) ? Vous estimez-vous, vous sentez-vous appartenir à un (des) territoire(s), à des lieux ? Lesquels ? Quelle importance ces lieux et territoires ont-ils pour vous ? Ont-ils toujours été si importants ou bien ce sentiment a-t-il évolué au cours des années ?
L'individu dans l'association Adhésion à l'association Réseau Vie sociale Activités associatives Rencontres Transmission familiale Sentiment d'appartenance Degré d'interconnaissance Pratiques et goûts culturels	Comment avez-vous connu cette association ? Pour quelles raisons en êtes-vous devenu membre ? Pourquoi avez-vous choisi celle-là et pas une autre ? Depuis combien de temps faites-vous partie de cette association ? Pour quelles occasions y venez-vous ? Qu'y faites-vous ? Comment concevez-vous votre action ? Faites-vous partie d'un autre groupe ou association (musicale, sportive, culturelle…) ? Si oui, lesquels et d'où sont-ils ? Entre toutes ces associations, laquelle est la plus importante pour vous ? Les membres de votre famille font-ils partie d'une ou plusieurs association(s) ? Sentiment d'appartenance au travers de votre association : vous sentez-vous de quelque part, rattaché à un lieu, à un territoire, à quelque chose, à des idées … ? Quelle importance ces lieux et territoires ont-ils pour vous ? Ont-ils toujours été si importants ou bien ce sentiment a-t-il évolué au cours des années ? Avez-vous d'autres occasions de retrouver les autres membres de cette association en dehors de ses activités ?
La notion de culture	On vous dit « association culturelle », êtes-vous d'accord ? Pourquoi ? Qu'entendez-vous par là ? Une culture d'où ? Comment la concevez-vous ? A quel lieu, à quel territoire attribuez-vous cette culture ?
	D'après vous quels sont les buts de votre association ? Pourquoi y accordez-vous de l'importance ? *Si la personne aborde le but culturel, lui demander* ce qu'est la culture : comment concevez-vous la culture ?
Conception du « local »	Estimez-vous que votre association est une association locale ? Comment voyez-vous le local ? Comment le délimitez-vous ? Pour vous qu'est-ce que la localité ? Comment la concevez-vous ? En quoi votre association se rattache à cette localité ?
Description des activités	Quelles sont les activités de l'association ? Les activités de l'association se déroulent où ? Que faites-vous ? Quels sont les déplacements associatifs type d'une année ? (Géographie des déplacements effectués par l'association.) Quelles relations votre association entretient-elle avec d'autres associations ? Lesquelles ? Quelle est la nature de ces relations ?
Univers géographique de l'association	A quelle aire géographique, à quel espace, à quelle société la rattachez-vous ? Dans quelle aire géographique sollicitez-vous des adhérents ? Privilégiez-vous

	des origines géographiques ? Siège social / local de l'association : où se trouve-t-il ? à qui appartient-il ? Intérêt et importance accordée à cette localisation ? Accepteriez-vous d'être localisé ailleurs ? Quel est selon vous le rayonnement de l'activité culturelle de votre association ? Pour vous, cette activité est-elle représentative de certains lieux ? Lesquels ?
Originalité et identité de l'association	En quoi votre association introduit une originalité et se distingue des autres? Qu'est-ce qui est original dans ce que vous faites ? Pourquoi ? Avez-vous l'impression que vos activités introduisent une différence par rapport aux autres associations ? Associeriez-vous votre activité à d'autres associations ? Lesquelles ?

Enfin, il est à noter que ces investigations à propos de la vie associative m'ont permis de mettre en évidence, dans le département des Landes, la superposition ou le décalage entre les découpages administratifs (Préfecture / Sous-préfecture), les nouvelles recompositions territoriales (pays, communautés des communes, agglomérations …), et les anciennes entités encore présentes dans l'inconscient collectif (pays au sens du « pagus »), à l'instar de la Chalosse (très souvent citée par les personnes interviewées) , sans oublier les représentations propres aux individus.

I.3.2. Outils complémentaires

Les entrées famille et association culturelle ont été mes principaux outils, mais je n'ai pas pour autant négligé le recours à la presse locale, à l'observation participante et au comparatisme.

I.3.2.1. La presse locale

La presse m'a semblé constituer un outil intéressant en tant que source d'informations sur l'actualité permettant de qualifier la culture locale au quotidien. Le journal lu en majorité dans les Landes est *Sud-Ouest*. Outre l'information internationale, nationale, qu'il fournit, il diffuse aussi les informations locales, sur trois rubriques ; à savoir : Côte landaise - Dax - Mont de Marsan. Le journal *Sud-Ouest* se fait l'écho des différentes manifestations culturelles des petites communes comme des villes plus importantes. Tous les résultats sportifs y sont répertoriés, de même que la vie des associations….

Je me suis donc intéressée aux articles de presse consacrés aux activités culturelles et à la vie quotidienne, afin de qualifier au plus près la culture locale. Ces

informations recoupent les autres données de mon étude. Elles apportent un éclairage parfois différent sur certains points développés en dernière partie. J'ai jugé opportun de réaliser une enquête sur les manifestations à caractère culturel annoncées dans le journal *Sud-Ouest*. Pour ce faire, j'ai effectué une analyse de leur annonce dans le journal *Sud-Ouest* Edition Dax-Sud Landes (relevé systématique des manifestations culturelles annoncées pendant une année (2006).

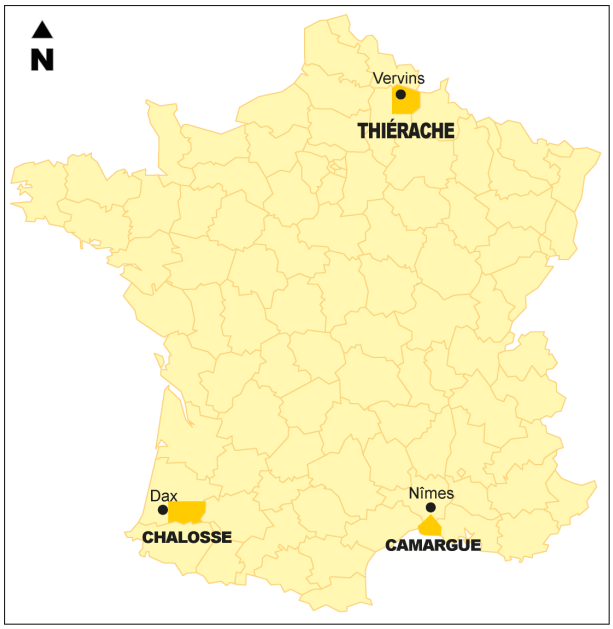
I.3.2.2. Observation participante et approche « comparative »

Dans un souci d'ouverture et afin de ne pas tomber dans le piège du local spécifique et fermé, j'ai réalisé des enquêtes sur d'autres terrains extérieurs au nôtre, animée par un projet comparatif. Certaines de ces études ont d'ailleurs été effectuées avec une démarche d'observation participante.

Un regard vers l'extérieur

C'est dans cette optique que je me suis rendue en 2006 en Thiérache (Carte 14) afin de mettre en évidence d'éventuels traits de la culture rurale et en saisir les points communs et différences par rapport à mon espace d'étude. Considérant que la ruralité se définit notamment par rapport à la ville et à l'urbanité, je remarque en Thiérache l'existence d'initiatives endogènes qui s'inscrivent dans le caractère rural et identitaire des territoires concernés. La participation aux « temps forts » (concerts, fêtes, randonnées…) est importante pour les manifestations mettant en scène la ruralité (« Ferme au cœur de la ville », conférence sur les races de vaches, course de moissonneuses-batteuses). Pour autant, cette ruralité est-elle la même de part et d'autre du territoire français, du nord au sud de l'Hexagone ? Tel est le questionnement qui a motivé mon déplacement en Thiérache.

Carte 13 : Localisation des terrains comparatifs



De même, je me suis rendue dans le midi languedocien et camarguais (Carte 13) à la rencontre de la culture méridionale en prenant comme exemples la Feria de Nîmes et les traditions festives de La Camargue, avec ses fêtes votives. Effectivement, grâce à mes observations et enquêtes exploratoires, j'ai constaté, dans le Sud-Ouest comme dans le Sud-Est de la France, l'existence de fêtes plus ou moins fortement inspirées par l'Espagne. Pour autant, cette culture festive est-elle vraiment identique dans l'ensemble de la France méridionale ? Cette ouverture orientale réalisée principalement en pratiquant l'observation participante a apporté un nouvel éclairage à mon analyse comme je le montre dans ma dernière partie.
La confrontation des observations réalisées, sur ces divers terrains m'a conduit à concevoir un schéma constitutif d'une identité culturelle à caractère local.

L'observation participante

Compte tenu de mon objet d'étude, j'ai jugé indispensable de m'immerger dans la réalité de mon terrain. L'observation participante, méthode privilégiée de l'anthropologie de terrain, mise au point et définie par B. K. Malinowski, relève certes plus de méthodes informelles (entretiens ouverts, observation directe et participation aux activités) que de méthodes formelles (entretiens structurés, protocoles d'analyse). Pour autant, cette méthode reste l'idéal type de l'enquête de terrain. D'une part, elle permet de mettre à distance ses propres automatismes, ses conditionnements culturels, et, d'autre part, de se fondre dans le paysage social, d'être moins intrusif et de se faire accepter. Il s'agit donc de pénétrer de l'intérieur une culture, non seulement grâce à l'observation visuelle directe, à l'écoute et l'échange verbal, mais aussi en expérimentant un autre rapport au corps (gestes, empathie, interactions sociales fines, etc.).
Par conséquent, l'expérience directe est primordiale dans l'étude des individus et de leur culture. Le terrain est effectivement à la fois le lieu d'une expérience vécue, et le lieu de matérialisation de mon objet d'étude. Je me suis engagée davantage pour tenter de comprendre en profondeur la vie d'un groupe, à savoir celle de la banda de Pouillon, « Los Campesinos » (une banda étant un groupe de musiciens mobiles). Il a été relativement facile de m'intégrer au sein du groupe, d'une part, cette formation musicale étant en manque de percussionnistes, je me suis proposée comme telle, d'autre part, j'avais eu de bons contacts avec eux lors de mon précédent travail de

recherche sur les bandas. J'ai donc pu participer à leurs activités (répétitions, sorties, animations de manifestations festives) sans dévoiler ma véritable intention.
Ajoutons enfin que je suis devenue membre de la Commission des Fêtes Populaires de Dax depuis 2005 après avoir effectué un stage d'observation pour les Fêtes de Dax 2004 au sein du service « Fêtes » de la Mairie. J'ai tout à fait conscience des éventuels problèmes que soulève cette méthode, basée sur la grande proximité de l'objet « étudié ». C'est toute la question de la juste distance, trop participer risque de réduire la distanciation nécessaire à l'objectivation et participer trop peu empêche la compréhension de l'intérieur. C'est pourquoi il m'est apparu indispensable de diversifier mes outils afin de pratiquer, comme le préconise P. Bourdieu, une « *objectivation participante* », c'est-à-dire l'objectivation du rapport subjectif du chercheur à son objet d'étude. Le chercheur doit être à la fois sujet et objet, celui qui agit et qui regarde agir (BOURDIEU P., 2003).

I.3.2.3. Veille documentaire

J'ai choisi enfin de procéder à une collecte régulière de prospectus à l'Office de tourisme de Dax, afin d'identifier et de décrypter l'image que donnaient ces documents (à visée touristique) de mon espace d'étude de mars 2007 à mars 2011).
En effet, ce principe de veille illustre et permet de comprendre, d'une part, quelles sont les images de culture locale diffusées et, d'autre part, quelles sont les alliances entre culture locale et éléments génériques.
Dès lors, nous observons un phénomène de dynamiques culturelles, de modernité qui vient au secours de la tradition. Notons, par exemple, l'existence d'un rapport particulier avec l'Espagne (voir les thèmes qui ressortent et les lieux qui parlent). Ceci conforte mon hypothèse selon laquelle la culture locale est une construction permanente.

Ainsi, le terrain que j'ai choisi pour réaliser ce travail de recherche (« Chalosse et Pays de Dax ») présente l'intérêt d'être au contact d'univers géographiques différents (la ville et la campagne), dépassant les frontières administratives pour s'ouvrir aux échanges et influences du monde basque et du monde béarnais. Pour autant, le cadre départemental s'impose à l'ensemble du territoire landais comme bien souvent dans les espaces ruraux. Comment donc une culture locale peut-elle exister dans ce

cadre et dans le contexte global de la société actuelle ? Les références théoriques que j'ai mobilisées et les outils méthodologiques auxquels j'ai eu recours ont permis d'élaborer une méthode pour aborder cette question. Ce sont les résultats de mes investigations que je vais à présent exposer pour définir les éléments endogènes qui participeraient de la constitution de cette culture locale supposée sur mon terrain sud-landais.

II. La culture locale sous sa forme endogène

A l'heure de la mondialisation et du développement des NTIC, il semble désuet de mener des investigations à l'échelle locale, qui plus est en matière de pratiques culturelles. Dans cet espace monde mobile, tout circule, les personnes comme les biens, les informations ou les idées. Pourquoi donc s'intéresser à cette notion de « culture locale » en s'arrêtant sur ce coin de France localisé dans le département des Landes ? Comme expliqué précédemment, mon espace d'investigation situé au sud sud-ouest landais se caractérise, d'une part, par sa position de contact entre les Landes et le Béarn ou le Pays basque et, d'autre part, par sa situation d'espace de « nouvelle ruralité » partiellement urbanisé, surtout autour de Dax et dans l'axe Dax-Bayonne. Effectivement, cet espace d'investigation apparaît au cœur des transformations de la ruralité au contact des villes petites à moyennes. Il constitue par conséquent un espace à la fois assez singulier, mais aussi assez représentatif des transformations contemporaines du rapport ancien et classique campagne / ville.
Nous sommes là en présence d'un local spécifique avec des formes culturelles endogènes ou représentées comme telles. Comment celles-ci participent-elles à la construction d'une culture localisée ? L'espace que j'ai choisi comme zone d'étude peut se territorialiser, c'est un espace partagé qui a une consistance : l'Ici. Comme je le démontre ci-après, l'Ici constitue le fondement géographique même de la culture locale, une culture rurale de peu (SANSOT P., 1991), vivante et populaire. Les petites choses du quotidien que j'ai observées donnent effectivement du sens à la vie des individus rencontrés, les moments de sociabilité qu'ils mettent en œuvre pour enrichir leur quotidien participent à l'animation de la vie locale au travers de manifestations partagées par le plus grand nombre.

II.1. Une culture de l'Ici

Au cœur de la constitution de la culture locale , l'Ici a la faculté de définir par contraste un ailleurs, cet ailleurs qui est l'autre, le différent. Ancré par rapport à une

situation, l'Ici constitue un facteur identitaire, tant au niveau de l'individu que du groupe. Je montrerai dans quelle mesure les associations, mais aussi la famille, ont une certaine capacité d'attirer, de retenir leurs membres et par conséquent de favoriser un certain localisme. Certes, l'Ici renvoie à l'individu, au sujet, c'est donc un collectif éminemment variable, qui est surtout représenté à partir d'un certain nombre de repères communs, partagés. Néanmoins, plus vécu que le local, mobile, cet Ici n'en demeure pas moins ancré et participe à la régénération d'une culture localisée.

II.1.1. L'Ici au cœur de la vie locale

L'étude des profils spatiaux des individus interviewés dans le cadre de mon « Enquête sur la vie quotidienne » et celle de leurs pratiques spatiales font clairement apparaître la capacité de la collectivité (familiale ou plus large) de faire revenir les jeunes dans leur famille, pour les vacances par exemple. Une grande partie de la vie associative et sportive est entretenue par ce mouvement des jeunes (ou moins jeunes) qui reviennent le temps d'un week-end ou pour les vacances. Effectivement, qu'il soit étudiant à Tarbes, comme Nicolas (F n°2), ou travaille à Bordeaux comme Jean-Marc (A n°11), certains individus reviennent dès qu'ils le peuvent « au pays ». Le premier, âgé de 20 ans, en troisième année de STAPS à l'université de Tarbes, « *rentre tous les week-ends, basket oblige* ». Quant au second, âgé de 47 ans, il travaille la semaine à Bordeaux et revient le week-end dans les Landes où il est responsable d'une association. Comme il l'explique : « *je travaille à Bordeaux et mon village c'est Beylongue (…) c'est le point d'ancrage de ma vie* » (A n°11). Ces individus reviennent dans le giron de la famille mais, en même temps, ils pratiquent des activités sportives et culturelles dans leur commune ou canton d'origine, participant ainsi à la vie locale. Etudiant en STAPS à Tarbes (à 100 km de sa commune de résidence), âgé de 19 ans, Mathieu rentre lui aussi tous les week-ends, les vacances et même plus régulièrement, comme l'explique son père : « *Mathieu joue au basket à Amou. Il revient exprès de Tarbes pour s'entraîner le mardi et le jeudi, puis il joue le samedi soir. Il est également entraîneur des minimes le vendredi soir* » (F n°1).

II.1.1.1. La « force aimant » de l'Ici soci-spatial

Ce jeu interactif entre lieu des études ou de travail et lieu de la famille, témoigne de cette « force aimant » que possède l'Ici socio-spatial. Ce mouvement centripète favoriserait la régénération d'une culture localisée sous l'effet des déplacements convergents des individus, souvent jeunes, covalorisant ces lieux par leurs retours et leur présence. De la sorte, je considère que l'Ici se fonde sur le lieu de résidence, la maison avant de s'élargir à la commune, voire au-delà, au gré des pratiques socio-spatiales de chaque individu. En effet, « *on constate la configuration d'espaces temps d'un individu mobile et connecté qui passe par, part, évite, tourne autour de centralités, connaît également des centrations d'un autre ordre* » (LUSSAULT M., 2013). La maison ou résidence peut être considérée comme un centre, qui possède une fonction différente des autres espaces fréquentés et qui « *forme souvent le point-origine et repère de la spatialité* ». Des formes de culture localisée trouvent alors un terreau dans cet intérêt renouvelé dont témoignent des individus « mobiles ». Ce pôle attracteur que constitue l'Ici ne s'efface pas forcément avec le temps, comme en témoignent les départs « forcés » pour des raisons professionnelles, souvent évoqués pour expliquer les détachements familiaux ou l'éloignement de certains amis. En effet, certains individus doivent partir, puis ils reviennent « ici » dès qu'ils le peuvent, à l'instar de Bernard âgé de 64 ans : « *J'ai fait 35 années à l'extérieur des Landes et j'avais toujours eu l'idée de revenir dans Les Landes, à Mugron. Mes collègues avaient coupé leurs racines. Moi, mes racines je les cultivais, je revenais fréquemment dans les Landes. Je suis régulièrement revenu, c'est un point d'attache fort.* » (A n°29).

II.1.1.2. Attachement aux lieux et aménité locale

Au-delà des sentiments d'appartenance qu'éprouvent des individus autochtones pour leur Ici, à l'instar de Georges qui me confie « *toute ma vie est ici* » (A n°30), je constate aussi l'existence d'un attachement à ces lieux éprouvés par de nouveaux arrivants. Président de l'association « Laurède Services », âgé de 47 ans, Jean-Yves est originaire des Ardennes , il habite cette commune depuis 8 ans, après avoir vécu dans le Pas-de-Calais, en Normandie, à Paris puis à Dax, Narrosse et Mugron. Par ailleurs, vice-président du club de football et membre du Comité des fêtes (avec ses

deux fils) de cette même commune, il me confie : « *Je ne me suis jamais senti aussi enraciné qu'ici* », ajoutant : « *ce sentiment a été progressif* » (A n°34). Mobilisé comme ressource, le lieu participe ainsi à la construction d'une certaine « aménité locale » associant conjointement l'agrément de ce lieu, les équipements et les groupes sociaux affinitaires qui s'y rencontrent. Née à Thionville où elle a habité jusqu'à l'âge de 27 ans, Marie a ensuite vécu à Veunix Maller, Charvieux Chavanieux (Isère), en Chine pendant 5 ans, à Fournes (Pont du Gard) pendant 6 mois, à Chazelle sur Lyon (42) durant 6 mois, de nouveau en Chine (6 mois), à Chazelle sur Lyon (6 mois), à Arajas dans le Rhône 2 ans (1° maison), Chame dans les Vosges (2 ans) et enfin Laurède. Cette mère de famille de 41 ans a choisi de s'installer avec son mari et ses trois enfants dans cette commune, il y a 3 ans, au départ pour des raisons professionnelles. Bien intégrée dans le village, cette famille apprécie son mode de vie, de sorte que Marie me dit : « *On est très bien ici, si par malheur on devait repartir, j'aurais du mal.* » (F n°15). En termes de représentation, les aménités offertes par mon terrain d'étude sont de différentes natures : elles sont liées au contexte rural, aux pratiques, au climat, au bien-vivre, au bien manger… Belinda, mère de famille originaire des Pays-Bas, me confie à ce propos : « *On va souvent à la mer. C'est une des raisons pour lesquelles on est venu ici. La vie ici, c'est la liberté, l'indépendance, la nature !* » (F n°5). De même, Jean-Jacques, retraité landais de 62 ans, « *très attaché aux valeurs landaises des chasses traditionnelles* », explique que la chasse constitue un loisir qui permet de se promener dans la nature : « *la vraie nature* » précise-t-il. Dès lors, il n'éprouve pas le besoin de partir en vacances : « *les vacances sont quasi permanentes du fait de notre qualité de vie hors du commun.* » (F n°34).

II.1.1.3. Un cadre et un mode de vie agréables

Ces aménités trouvent également un écho dans les activités « culturelles », associatives, sportives, musicales… De fait, chaque individu a son propre vécu du lieu qu'il se représente à sa manière. Pour autant, notons que certaines aménités reviennent régulièrement dans les entretiens que j'ai réalisés auprès d'individus qui habitent ces lieux : bien vivre, proximité de la mer et de la montagne, douceur du climat, bien manger, convivialité… Ces aménités constituent autant de raisons de s'installer dans ce « joli coin de France », ou de revenir au pays comme l'explique ce

président d'une association natif des Vosges : « *Avant, ici, c'était un lieu de vacances et puis on s'y est installé. Ça nous a plu, on y est resté.* » (A n°74). En effet, ces aménités constituent pour les néo-locaux, ou pour les locaux, autant de prétextes pour vivre ici : « *Nous sommes à une heure de la mer, à une heure de la montagne, nous sommes comblés* » (A n°28) explique Jean-Jacques, président d'une association de quilles de 9.

La culture locale n'est pas seulement installée dans l'oralité, elle fonctionne aussi sur des idéologies, des pratiques, un sentiment d'entre soi, celui aussi de cultiver des valeurs amicales, familiales … Les paroles de Guy Accoceberry évoquant son expérience personnelle confortent ce constat. Cet ancien rugbyman a fait ses débuts dans un club de rugby landais, à Saint-Vincent-de-Tyrosse, en équipe première, dès l'âge de 18 ans. Il a rejoint ensuite le Club athlétique plus prestigieux de Bordeaux-Bègles Gironde. « *Etudiant à Bordeaux en 1°année Pharma, je jouais au rugby à Tyrosse. J'étais titulaire en Première à Tyrosse à l'occasion de ma seconde année universitaire à Bordeaux. Je redoublais alors ma 1° année Pharma, je m'entraînais le jeudi avec la Fac, le vendredi avec Tyrosse, puis j'avais match le dimanche. (…) Pendant cinq ans, je faisais ces aller-retour. Ce qui nous tenait, c'était l'amitié. Tous les étés, on se croisait dans les fêtes entre équipes locales, on se chambrait … A Tyrosse, ça se passait comme ça, c'était de l'échange, c'était une grande famille : on donnait et un jour il y avait un retour. Je suis parti à Bègles, avec l'accord de tous, l'année où le club de Tyrosse est descendu. J'ai eu alors plusieurs propositions : Lyon (50 000 Francs / mois), Clermont (25 000 Francs / mois), Cognac, Béziers et … Bègles (12 500 Francs / mois). C'est plus le cœur qui a parlé … Je n'étais pas loin, je rentrais de temps en temps à Tyrosse …* »[22] Faisant écho à l'expérience de ce rugbyman, l'histoire de Frédéric, boxeur professionnel depuis 5 ans, âgé de 31 ans et habitant depuis toujours à Mimbaste[23], illustre cette force exercée par l'environnement local, quel qu'il soit (familial, amical, paysager …). Il explique d'ailleurs à ce propos : « *J'ai eu la possibilité de partir sur Paris mais je n'en avais rien à faire. Ma vie, elle est ici près des miens… Je me suis dit « si tu dois faire ta carrière, ça sera ici. Même si ça doit être une petite carrière, ça sera ici ».* » (F n°18)

---

[22] A l'occasion de la Coupe du Monde de rugby de 2007, Guy Accoceberry a participé avec Sébastien Darbon, anthropologue des pratiques sportives et chercheur au CNRS, à une conférence organisée au Musée d'Aquitaine de Bordeaux dans le cadre des jeudis du rugby, le jeudi 6 décembre 2007 : « Du terroir à la grande ville ».

[23] « *Je suis célibataire. J'ai toujours vécu chez mes parents. J'habite depuis 3 ans cet appartement que me prêtent mes parents.* » (F n°18)

Ainsi, je constate combien l'Ici se fonde à la fois sur l'ancrage domiciliaire et la variabilité des centrages en fonction de l'espace de vie de chaque famille et des individus. Ajoutons que l'Ici s'associe à des espaces que désignent des noms officiels de lieux. Expérimentée de façon différente selon les individus, construite au gré des pratiques sociales en des temps et des lieux de rassemblement, la culture locale, au travers de ses manifestations familiales, amicales ou associative, devient un choix de communication, un choix relationnel et un choix de vie qui s'ancre de la sorte dans des lieux.

II.1.2. Une culture populaire ancrée dans des lieux et installée dans une certaine mobilité

Bien que très attachés à leur «Ici », les individus rencontrés n'en demeurent pas moins mobiles. Notons, par exemple, que 62,5 % des actifs de 15 ans ou plus ayant un emploi qui résident dans le département des Landes travaillent dans une commune autre que leur commune de résidence, en 2008 (contre 55 % en 1999)[24].

II.1.2.1. Entre ancrage et « automobilité »

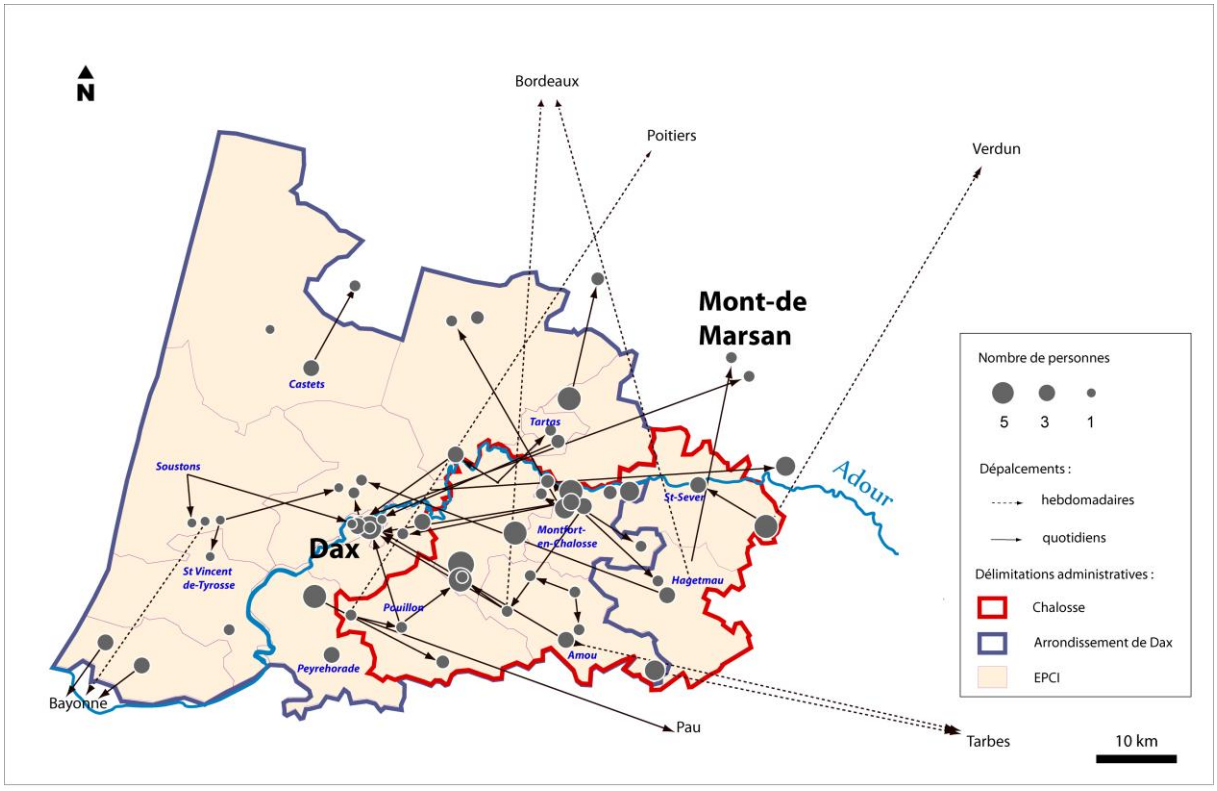
L'Ici est mobile, ce phénomène est inhérent à la société actuelle et concerne tous les individus, tant sur le plans des pratiques (spatiales notamment) que sur celui des représentations et des discours. Ce fait dépasse les différences de générations, d'âges, il concerne tout le monde comme l'explique Hubert, agriculteur à la retraite de 75 ans. En effet, en dépit de son âge et bien que ses quatre enfants aient construit « *à 150 mètres à la ronde, il y avait le terrain et ils avaient le travail ici »,* il dit : *« J'ai une voiture, je réalise 10000 kilomètres par an et l'utilise pour aller aux courses, à la musique. (…) Maintenant la voiture, on en a tout le temps besoin … c'est devenu une manie, c'est devenu une habitude. »* (F n°31). Jean-Michel, âgé de 51 ans, habite Soustons avec son épouse, il confirme ces dires en constatant : « *On utilise tous les jours la voiture.* » (F n°33).

Il importe toutefois de faire une distinction entre les différentes échelles de mobilité : d'un côté, une mobilité locale (échelle inférieure) dans un rayon de 10 km ; de l'autre, une mobilité extra-locale (échelle supérieure). En effet, les mobilités des familles et individus enquêtés se font à plus ou moins grande portée, comme l'indique la carte ci-après (Carte 15), retraçant les trajets effectués par les membres des familles enquêtées pour se rendre sur leur lieu de travail ou d'études. Certains se déplacent uniquement autour de l'Ici, par exemple en prenant au quotidien leur voiture. Tel est le cas d'Hubert (F n°31) dont la mobilité de sédentaire est associée à un usage généralisé et indispensable, dans ce type d'espace peu dense, de la voiture. Cette

[24] Sources : INSEE, RP1999 et RP2008 exploitations principales

mobilité peut aussi se faire du lieu de résidence au lieu de travail au quotidien, à plus ou moins longue distance. D'autres s'évadent aussi du local, voyagent souvent. Père de 3 enfants, âgé de 43 ans, Jean partage avec son épouse Miraela (39 ans) et leurs 4 enfants le goût pour les voyages et les sorties. Ils ont pour habitude de se déplacer très souvent, notamment pour rencontrer, à l'extérieur, leurs amis, comme Jean l'explique : « *on se donne rendez-vous ailleurs, à la mer, au ski … ou en voyage (par exemple nous avons retrouvé nos amis de Nice en Hongrie).* » Et de poursuivre : « *On peut décider de faire une sortie quelque part et on appelle un copain, c'est pas quelque chose de si prévu que ça, c'est plutôt en fonction de notre disponibilité : vélo, mer, montagne, ski, promenade dans la forêt landaise … ou voyage avec nos amis européens. Se retrouver autour d'une activité qui est prétexte pour se retrouver, attendre à table, ce n'est pas notre truc, c'est plutôt un truc qu'on fait ensemble.* » (F n°17). J'observe, en conséquence, d'une part, l'existence de mobilités locales qui font un tissu de la localité, qui contribuent à la définition d'un Ici (carte 14) et, d'autre part, celle d'autres types de mobilité.

Carte 14 : Localisation de l'Ici



Source : Enquête sur la vie quotidienne, 2005-2006

Ces dernières ont une dimension centrifuge mais montrent aussi l'attractivité de l'Ici. Quoi qu'il en soit, dans un cas comme dans l'autre, le très fort tropisme de l'Ici est une réalité sur mon terrain d'enquête où la vie associative participe à l'ancrage des pratiques dans des lieux.

II.1.2.2. Les associations au cœur de la vie locale

En effet, les associations constituent des moteurs de la vie locale. D'une part, elle participent à l'animation de la commune, voire du canton, en proposant des activités, en organisant des manifestations. D'autre part, comme la famille, les amis, les connaissances, les bandes de jeunes et de moins jeunes, les associations favorisent la sociabilité locale. Elles permettent aux habitants de pratiquer des activités culturelles très diverses (de la transmission du savoir à la création ou au pur loisir) et de rencontrer des personnes. Dans le cadre associatif, ces pratiques sont transmises d'une génération à l'autre et se modifient, se reconstruisent au gré des expériences du présent. La structure associative s'imprègne de ce fait, par l'intermédiaire de ses membres, de toute une mémoire collective, partagée au sein de ces groupes. La vie associative et ses groupes fonctionnent dès lors comme un système social de transmission, culturel et intentionnel. L'augmentation du temps libre et du temps de loisir apparaissent, en ce sens, très favorables à la multiplication des liens sociaux. En effet, « *les passions ordinaires* » (BROMBERGER C., 1998) des individus sont en forte augmentation et mobilisent de plus en plus de passionnés, mais celles-ci sont rarement pratiquées isolément ; pour être vécues intensément, elles doivent être partagées. Toutes les associations n'ont pas une fonction exclusivement locale (pour partie tout au moins), mais il est vrai qu'elles ont toutes la caractéristique d'installer une localité ou du moins de participer à cet ancrage. « Cri et plancha », association localisée à Pouillon, pratique une activité culturelle et artistique qui n'a pas de frontière : le théâtre. Pour autant, l'un de ses responsables explique que le rayonnement de celle-ci c'est surtout Pouillon ; quant au public, c'est celui de toute la Chalosse. Et mon interlocuteur de préciser : « *On est tous de là, dès qu'il y a besoin on est là. On se réunit plus facilement. Pouillon, on est tous né là, je nous vois mal partir ailleurs.* » (A n°72). Effectivement, tout cet environnement structurant se réalise dans un contexte local (celui de la commune, du canton …) qui n'est pas sans signification pour l'individu qui y vit au quotidien et auquel il se sent appartenir.

C'est bien dans le quotidien des rapports sociaux et spatiaux que les comportements, les pratiques et les représentations propres au sujet s'échafaudent. « *J'ai des amis en relation avec la musique de Fargues, Montgaillard, Classun, que je vois tous les week-ends pour les répétitions et les sorties musicales, mais aussi chez eux ou chez elles ; on se fait des repas entre nous*» explique Nelly (F n°10).

En effet, les sociétés humaines possèdent cette capacité d'invention culturelle et proxémique par l'intermédiaire de ces « médiations » que constituent ces groupes sociaux, localisés en l'occurrence sur mon espace d'investigation : les associations. C'est au sein de ces creusets sociaux et culturels que s'élaborent, dans la longue durée, des représentations territoriales vivaces, intégrant les substances de l'espace social et des espaces vécus. Ces références spatiales sont d'ailleurs mobilisées en permanence, collectivement, sous forme de représentations contribuant à une construction sociale de rassemblement ; nous pouvons alors parler à leur propos d'idéologie territoriale.

Ainsi forgées, transmises et véhiculée, de telles représentations s'inscrivent dans la culture locale, dans l'idéologie des sociétés localisées. C'est en ce sens que je rejoins le point de vue de G-N. Fischer : « *la représentation sociale est la construction sociale d'un savoir ordinaire élaboré à travers les valeurs et les croyances partagées par un groupe social concernant différents objets (personnes, évènements, catégories sociales, etc.) et donnant lieu à une vision commune des choses, qui se manifeste au cours des interactions sociales*. » (FISCHER G.-N., 1996). En conséquence, les manifestations culturelles locales constituent un moyen d'ancrage pour les derniers arrivés dans la commune, leur participation leur assurant une meilleure reconnaissance sociale et intégration. La fonction intégratrice de la vie associative est importante pour les nouveaux habitants. Celle-ci contribue au rassemblement, face à une société villageoise relativement éclatée du fait des mobilités inhérentes au monde actuel. Elle favorise l'ancrage dans la commune. François, président d'une association dacquoise, natif de Leren (64) et âgé de 59 ans, l'explique lorsqu'il parle de son sentiment d'appartenance : « *J'ai toujours mon cœur à Leren où j'ai ma maison familiale, mais après ma famille c'est Dax. Je suis très attaché à Tercis* [sa commune de résidence] *et à Dax. Je me suis fais beaucoup de copains à Dax et j'y ai retrouvé beaucoup de copains bayonnais.* » Il précise : «*Quand je suis arrivé, ce n'était pas comme ça. Le côté associatif m'a amené à rencontrer des gens et à me sentir attaché à Dax.* » (A n°65).

II.1.2.3. Le lieu de réunion, maison de l'association

J'ai par 'ailleurs constaté, dans le cadre de l'enquête réalisée en milieu associatif, l'importance accordée au lieu de réunion de l'association, lieu d'activités, de rencontre, partagé par les membres adhérents[25]. Tous les recours sont utilisés par les associations pour obtenir un local propre, si important pour matérialiser l'existence du groupe, mais aussi sa vie, tant sur le plan pratique (matériel) que symbolique (identitaire). Ce local peut être prêté par un particulier, comme pour « Lous Lanusquets » (A n°54), groupe folklorique d'échassiers landais de Bégaar, ou par la commune à l'instar de « Laurède services » (A n°34) … Ou même acheté avec l'argent récolté par les activités de l'association, comme le « Cercle Choral Dacquois » dont le président explique que « *c'est le côté festif qui a permis d'acheter du matériel, de faire des travaux* » (A n°65). Effectivement, cette association constitue à la fois une chorale à plein temps et une bodega[26] à l'occasion des fêtes de Dax, de sorte que son responsable la présente ainsi : « *Le Cercle Choral, c'est du choral. Les Cantadores, c'est du festif.* » (A n°65) . Quelle que soit son origine , le local de l'association constitue, en effet, un espace de vie pour ses membres. La présidente d'une association musicale dit de ce lieu : « *c'est la seconde maison des musiciens* » (A n°53), ce local regroupant à la fois une salle de répétition, un « bar », des bureaux et des archives. Lorsqu'il est mis à disposition de l'association par la commune (ce qui n'est pas toujours le cas compte tenu du nombre important d'associations), le local est très souvent aménagé par les occupants, une manière de « s'approprier » les lieux à l'instar de la cave appartenant à la ville et prêtée à la Peña Taurine de Dax (A n°52). De même, l'association de quartier tyrossaise « Lous Souquayrots » dispose d'un local construit par les membres de celle-ci, avec du matériel mis à disposition par la Mairie ; de sorte que son président explique : « *Cette salle appartient à la Mairie mais on en est jouissant. C'est chez nous, c'est un petit peu notre chez nous* » (A n°77). Ajoutons cependant que certaines associations ne

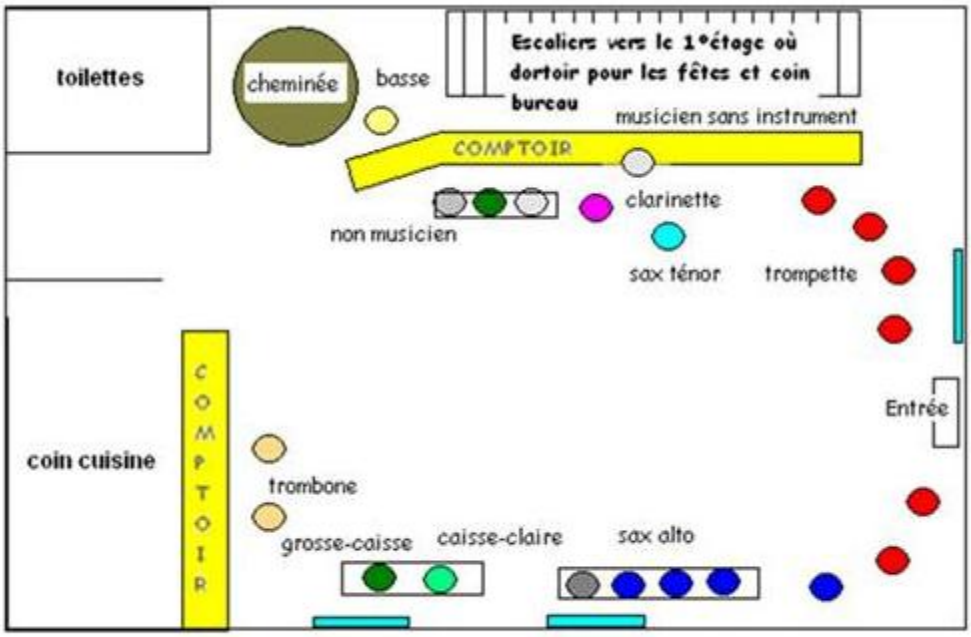
[25] Les intéressés appellent couramment ce lieu de réunion « le local ».

[26] Dérivé du mot espagnol « bodega » (cave à vin ou bar à vin), ce terme désigne le lieu où les participants aux fêtes se rassemblent pour danser, discuter et boire. Le Cercle Choral Dacquois organise et anime « La bodeguita Los Cantadores » durant les fêtes de Dax depuis 1997. Situé au cœur de la ville, cet espace de plus de 600 m² propose de quoi se restaurer et se rafraîchir tout en chantant, avec ces choristes, dans une ambiance conviviale et festive.

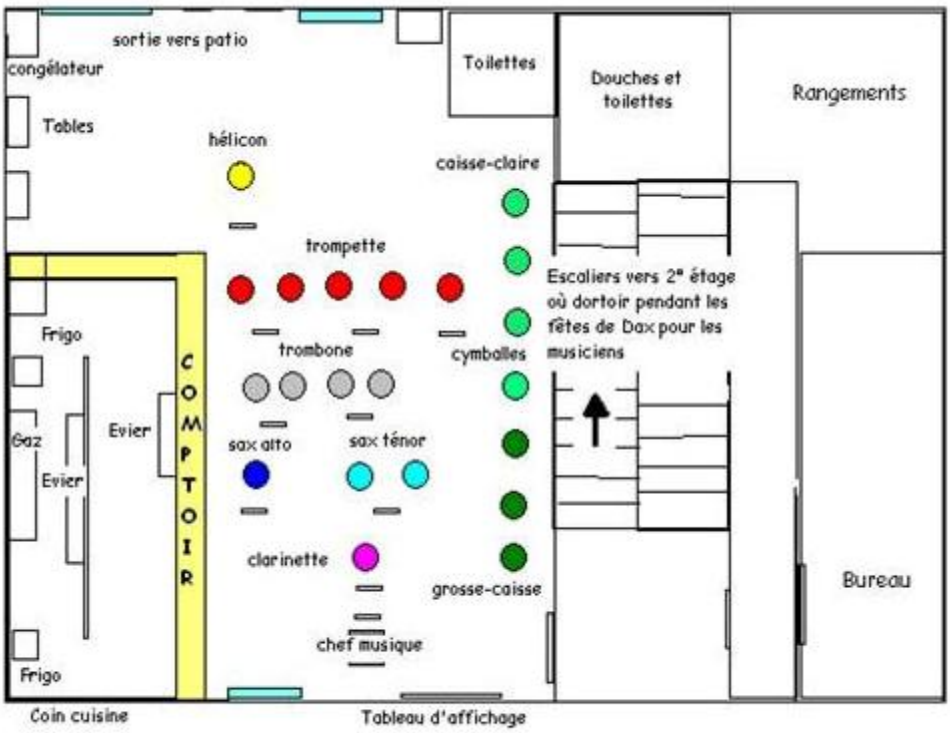
disposent pas en tant que telles d'un local propre, mais simplement d'une salle où se pratiquent leurs activités. C'est par exemple le cas de l'Université du Temps Libre. Ses activités, tels les cours de langue, se déroulent donc « *dans des salles municipales mises à disposition par la Mairie* » (A n°31). Sur mon terrain, faute de villes et donc de moyens et d'équipements en nombre, il n'est pas rare que la commune crée un seul et même lieu partagé par plusieurs associations villageoises, comme la salle de musique de Mugron, mise à disposition de l'harmonie, de l'école de musique et de la banda de la commune pour leurs répétitions. Concernant le local de l'harmonie, mis à disposition par la Mairie au centre-bourg, son président tient à préciser : « *Ici, l'harmonie c'est un bien public, elle concerne tout le monde.* » (A n°29). De même, il arrive qu'une commune transforme la fonction d'autres lieux comme l'ancienne école des barthes de Saint-Martin de Seignanx, aujourd'hui local de l'Association Communale de Chasse Agréée (A n°68). Il s'agit bien souvent du « foyer rural » ou, plus récemment créée, de la maison des associations. Ainsi, les membres de l'association « Cri et plancha » répètent à la Maison des associations de Pouillon (A n°72). Les possibilités et les degrés d'appropriation de son local par une association ne sont donc pas les mêmes d'une commune à l'autre, d'une association à l'autre. Aussi, l'association de quartier tyrossaise « Lous Souquayrots » dispose d'un local construit par ses propres membres, avec du matériel fourni par la Mairie (A n°77). Effectivement, le local de l'association constitue une seconde maison pour certains, il est donc important, aux yeux des habitants, de l'aménager, à commencer par l'incontournable cuisine, comme en témoigne l'organisation spatiale du local de la banda *Los Calientes*, observée à l'occasion d'une répétition. Précisons qu'un tel « local » est révélateur d'une appropriation symbolique territorialisée, réalisée par les membres de la banda. Ces derniers ressentent en effet le besoin de bénéficier d'un véritable ancrage, d'un chez-soi collectif au sein de leur commune. Comme me le fait remarquer une musicienne de la banda *Los Copleros* (Montfort-en-Chalosse), *« le « local », c'est très important pour que tous les membres de la banda se fixent à quelque chose, c'est le lieu commun à tous, chacun peut y apporter sa touche. Le « local » est un lieu qui a pour fonction de rassembler*. » Il y a, dans le « local », la cristallisation d'un phénomène d'endo-reconnaissance. Ce lieu fait le lien entre les musiciens durant toute l'année, en saison creuse comme en saison pleine : en hiver, saison morte, on y fait les répétitions, on y réalise des soirées tapas, anniversaire de l'un, de l'autre … et, en été, il peut être aménagé en

bodega, voire en dortoir (espace où dormir) pendant les fêtes… Le « local » devient ainsi l'espace interne de ralliement de la longue hors-saison, l'espace de la durée, lieu de la reproduction sociale, culturelle et spatiale. Chaque banda s'approprie et vit à sa façon ce lieu si précieux que constitue son « local », tant pour l'identité du groupe que pour sa fonctionnalité. La façon dont il est aménagé peut être révélatrice de l'identité et du fonctionnement de sa banda ; c'est ce que montrent les deux croquis suivants illustrant la géographie de deux répétitions dans deux groupes distincts (Croquis 3). Par rapport à ces deux exemples, nous remarquons que les caractéristiques intrinsèques de chaque banda ressortent effectivement de l'aménagement du local et de la disposition des musiciens lors de la répétition. D'un côté, « Los Calientes », où la discipline est très importante, répètent assis, en lisant leur partition sur un pupitre. De l'autre, « Los Chocarreros », qui ont la réputation de se comporter comme des « bouffons », ont une façon de répéter totalement différente, où règne le désordre (ils sont debout ou assis, en cercle). Mais intéressons nous plus en profondeur à l'aménagement du « local. »

Croquis 3 : Le « local » d'une banda



Géographie d'une répétition au « local » de la Peña Los Chocarreros



Géographie d'une répétition au « local » de la Peña Los Calientes

S'agissant donc du « local » de la banda « Los Calientes », situé au premier étage d'un petit immeuble appartenant à la ville de Dax, je constate que tout y est aménagé pour le bien vivre de chacun, du coin cuisine aux toilettes, aux douches en passant par le dortoir : une vraie maison ! Sans oublier le comptoir, cœur matériel de la convivialité, tout comme la cheminée qui réchauffe les longues soirées d'hiver chez « Los Chocarreros ». Tout a un sens : les tables sont là pour jouer aux cartes après une répétition, se rassembler autour d'un bon repas, faire une réunion du bureau ; le coin cuisine très bien équipé (frigo, congélateur, gazinière industrielle, micro-onde …) est destiné à la préparation des repas et tapas pour l'apéritif … De même, il est à noter que, lors des répétitions, chaque musicien a sa place dans cet espace. Quant aux autres parties du local, le bureau et les réserves, ils ne sont pas accessibles à tous, mais uniquement aux personnes accompagnées d'un membre du bureau des Calientes (on notera d'ailleurs la présence d'une grille qui se ferme à clef.) Au deuxième étage se trouve le dortoir, bien utile en temps de fêtes pour les musiciens, ou encore au retour d'une sortie avec la banda, par sécurité, lorsqu'il se fait tard pour rentrer en voiture. Enfin, ajoutons que la décoration du local de cette banda rappelle toute la vie du groupe : des photos de groupe, des anciens, des jumelages aux photos des « regrettés » disparus, trophées remportés par les équipes sportives,

écussons de peñas et bandas. C'est toute la mémoire et le présent de la vie du groupe que renferme le local de la banda.

Finalement, *« le « local », c'est la mecque ! »* révèle un musicien de *Los Arsouillos* (peña d'Aire-sur-L'Adour). Ce lieu constitue d'une certaine manière le foyer familial où l'on refait le monde et où, comme dans toutes les familles, plane le mythe de la parenté et du père fondateur. C'est d'ailleurs là que se transmettent les pratiques et les héritages. Ainsi, les bandas constituent bien une réalité socio-culturelle, mais aussi géographique. Non seulement elles s'inscrivent dans le quotidien et jouent un rôle de pont entre la vie quotidienne et la fête, mais elles font également partie de tout un environnement structurant par leur fonction éducative. Les bandas participent à l'élaboration d'une véritable construction culturelle et décrivent « *une géographie tranquille du quotidien* » (DI MEO G., 1999) structurant des familiarités, sources de représentations territoriales et, par là même, d'identité. Qu'elles soient individuelles, familiales ou associatives, les activités pratiquées par les habitants de mon aire d'étude se déroulent effectivement en des lieux et des temps particuliers, qui participent à la construction d'une culture locale autour de l'Ici. Aussi, nous verrons plus loin combien la salle des fêtes constitue un autre lieu de vie incontournable dans l'espace communal, bâtiment autour duquel s'organisent les activités publiques et les représentations des associations. De même, la salle de basket, le stade de rugby ou les arènes constituent des lieux de rassemblement qui contribuent à l'ancrage local des pratiques et des individus. Certes les pratiques évoluent avec le temps, mais certaines se transmettent de génération en génération, des individus sédentaires aux plus mobiles, confortant la place accordée à l'Ici. De sorte que « *le local* [bâtiment]*, c'est tout ce qui converge vers ici …* » confie une membre de l'association « Peyrehorade Animation » (A n°36).

II.1.2.4. Des lieux publics de fête

Les pratiques des familles et des individus enquêtés, ainsi considérées, participent à la construction d'une culture populaire ancrée dans les lieux, tout en s'inscrivant dans une certaine mobilité. Cette culture populaire se développe grâce à deux formes de mobilisation. D'une part, une mobilisation à caractère associatif est à l'œuvre sur mon terrain. La vie associative a ses lieux forts que sont les locaux des

associations comme montrer précédemment. Ces locaux constituent la cristallisation spatiale de cette vie associative. D'autre part, ces mêmes associations organisent des manifestations qui suscitent des mobilisations de masse, spontanées, avec une forte participation populaire. Aussi, ces lieux communaux que sont par exemple les salles des fêtes, les arènes ou les hall de sports constituent des lieux installés dans la mobilité des individus qui se déplacent dans des logiques familiales et de réseaux, en fonction des liens sociaux. Tout est bon à prendre, pourvu qu'ils soient dans ces systèmes de réseaux sociaux, concrets et établis dans un contexte géographique. Des phénomènes d'affinités (familiales et amicales) fonctionnent dans cette société à forte sociabilité où le lien social est très fort. Cette sociabilité s'appuie sur des lieux des communes utilisés pour des manifestations plus ou moins massives. En ce sens, les associations jouent de la proximité, créent du lien, leurs activités sont des expressions de la localité. Une substance sociale et spatiale se met alors en œuvre et le fait associatif participe à la construction interne de la localité. La présidente de la banda « Lous Tiarrots » me l'explique : « *On marche tous la main dans la main à Castets. »* (A n°19). Et de poursuivre, en disant à propos de l'univers géographique de l'association : *« C'est les Landes et Castets surtout puisqu'on est très local, on fait passer le village avant le reste.* » Les manifestations de la commune sont d'ailleurs souvent organisées par les associations de manière individuelle ou groupée, comme c'est le cas, par exemple, des fêtes patronales. Effectivement, à l'occasion des fêtes, quelle que soit la taille de la commune, la plupart des associations se mobilisent pour organiser l'événement. Notons d'ailleurs que, durant les festivités, certaines associations organisent des lieux de rassemblement singuliers, tels les bodegas ou les estanquets[27] proposant de quoi se restaurer et se rafraîchir à l'instar de la bodeguita « Los Cantadores », créée par le « Cercle choral dacquois » (A n°65). Ainsi, le lieu joue un rôle important dans la construction de moments et de temps de rencontres, de retrouvailles participant au renforcement du lien social. Le lieu possède un sens social sur ce territoire où le fait d'être là a une signification que les gens construisent. Il s'agit, dans ce contexte, d'une culture collectivement produite, vécue, appropriée et apparentée aux lieux, des lieux qui ont une force culturelle à caractère social. De l'Ici à la maison, en passant par le local de l'association, les

[27] Un estanquet désigne en Gascogne une étape, un lieu habituel de halte et par métonymie une auberge, c'est donc un lieu dans la fête où l'on peut s'arrêter pour se restaurer ou se désaltérer.

pratiques des individus rencontrées s'inscrivent dans des lieux animés et chargés de sens.

II.1.3. Une culture de l'habiter

Mes investigations de terrain m'ont permis de mettre en évidence certains rapports des individus et des groupes sociaux (tels les familles ou les associations) à leurs lieux et espace de vie. J'ai privilégié, pour pénétrer dans l'univers complexe de la culture locale, comme expliqué plus haut une entrée familiale en réalisant une « enquête sur la vie quotidienne » auprès de 38 familles, la famille revêt une dimension particulière dans mon secteur d'étude, comme l'ont montré E. Todd et H. Le Bras (1981). L'arrière-fond de rapports familiaux qui se construisent sur le modèle de la famille souche est une réalité. Pour autant, il existe sur mon terrain une typicité de la famille souche. C'est en utilisant la grille proposée par le sociologue Jean Kellerhals (KELLERHALS J., TROUTOT P.-Y., LAZEGA E., 1993) que j'ai identifié une structuration familiale dominante (76% des familles enquêtées), inspirée de la famille souche : la « famille bastion ».

Partant de la grille sociologique élaborée par Jean Kellerhals qui distingue 5 types de fonctionnement de la famille (Bastion / Cocon / Association / Compagnonnage / Parallèle)[28], l'analyse des entretiens réalisés auprès des familles constitutives de mon échantillon fait apparaître deux modèles principaux de fonctionnement de la

[28] Précisons que la pertinence de ces catégories peut être remise en question si elles sont prises au sens premier proposé par ce sociologue. Or, ces catégories n'ont pas été retenues comme telles dans notre analyse, c'est seulement la typologie proposée qui est à prendre comme source d'inspiration de la typologie que nous avons construite à partir de notre enquête auprès de 38 familles.

A titre indicatif, voici donc les 5 types de fonctionnement de la famille que distingue Jean Kellerhals.

Bastion : le groupe insiste sur son unité et son consensus plutôt que sur la singularité de ses membres.

Cocon : la logique de ce type s'organise autour des valeurs de confort. Il s'agit de construire une sorte de nid assez intimiste, duquel on éloignera autant que possible le bruit extérieur.

Association : les valeurs dominantes sont la négociation, la communication afin de concilier l'autonomie et l'authenticité reconnues à chacun avec les impératifs ou contraintes de la vie commune.

Compagnonnage : les individualités s'estompent un peu derrière le souci du bien commun.

Parallèle : un style d'interaction où l'unité du groupe est bâtie sur la complémentarité des fonctions et la fermeture par rapport à l'environnement.

N.B : ces 5 genres de fonctionnement ne correspondent pas à des familles. Il peut y avoir des changements, notamment à la naissance du 1er enfant. Mais il y a ensuite une relative inertie du mode de vie.

famille. En effet, il existe, d'une part, une structure dominante de la famille « bastion » et, d'autre part, une forme relevant de la « famille association ». Pour autant, derrière ce modèle de la « famille bastion », nous observons des logiques de pratiques culturelles qui se diversifient à l'heure de l'espace mobile. Ces familles s'adaptent aux mutations de la société contemporaine et certaines pratiques évoluent d'une génération à une autre comme en témoignent la « démocratisation » et la « féminisation » de la pratique de la musique, par exemple. Effectivement, parmi les 38 familles enquêtées, 13 sont concernées par des activités musicales durant leurs temps libres et plus précisément 9 hommes (âgés de 9 à 75 ans) et 7 femmes (âgées de 22 à 47 ans) : Nelly, jeune fille de 22 ans passe son temps libre à écouter de la musique (F n°22) ; Marie-Noëlle, âgée de 26 ans, écoute, pratique et même enseigne la musique (F n°7) ; Jean, instituteur de 43 ans, joue seul de la guitare (F n°17) alors que Sandy la pratique en groupe (F n°25). La création et la composition de la banda dacquoise « Los Calientes », en 1960, constituée uniquement d'un groupe d'hommes, rappelle combien la pratique de la musique était à l'époque plutôt masculine. Ce n'est qu'au fil des ans que s'est opérée une démocratisation et une féminisation de la pratique musicale. Pour autant, l'absence de femmes au sein de cette association est toujours d'actualité et constitue une composante de son identité, ceci étant une exception dans l'univers des bandas largement composées de musiciennes.

De plus, dans ce contexte-là (famille souche / famille bastion), des transformations sont sans cesse à l'œuvre, ce sont donc des structurations sociales familiales à l'intérieur desquelles il existe des profils culturels différents. En effet, la culture constitue un capital d'habitudes et de valeurs, d'idées incorporées qui structure les activités de ceux qui le possèdent et permet d'établir des rapports significatifs entre les éléments de l'environnement que sont les personnes, les institutions, les événements, les paysages et les lieux. Elle fournit aux personnes qui la partagent et se retrouvent dans ses lieux, comme dans ses groupes, des répertoires d'action et de représentation mobilisables et interprétables et remplit, en ce sens, « *une fonction de boussole ou d'orientation* » (WARNIER J.-P., 2003).

Enfin, à partir de cette grille d'analyse, j'associe aux types de fonctionnement de la famille des spatialités et catégories de mobilité autour de l'Ici, différents selon les familles enquêtées même si des interférences peuvent être notées entre ces deux types familiaux. Reprenant cette distinction entre deux types de fonctionnement

principaux (famille bastion / famille association), il semble pertinent de qualifier de « famille entre-deux » un troisième type de fonctionnement intermédiaire. De cet essai de typologie découle donc la répartition suivante des familles enquêtées (Tableau 4).

Tableau 4 : Liste des familles enquêtées par type de fonctionnement

N°	COMMUNE
1.	AMOU
2.	BASSERCLES
3.	CAGNOTTE
4.	CANDRESSE
5.	CARCARES SAINTE-CROIX
6.	CASSEN
7.	CASTETS
8.	DAX
9.	DAX
10.	FARGUES
11.	GARREY
12.	GAUJACQ
13.	GOUSSE
14.	HAGETMAU
15.	LAUREDE
16.	LOURQUEN
17.	MAYLIS
18.	MIMBASTE
19.	MONTFORT-EN-CHALOSSE
20.	MUGRON
21.	ONDRES
22.	PEYREHORADE
23.	POMAREZ
24.	PONTONX-SUR-L'ADOUR
25.	POUILLON
26.	SAINTE-COLOMBE
27.	SAINT-LON-LES-MINES
28.	SAINT-MARTIN DE HINX
29.	SAINT-MARTIN DE SEIGNANX
30.	SAINT-MICHEL ESCALUS
31.	SAINT-SEVER
32.	SAINT-VINCENT-DE-TYROSSE
33.	SOUSTONS
34.	TARTAS
35.	TARTAS
36.	TETHIEU
37.	TOSSE
38.	TOULOUZETTE

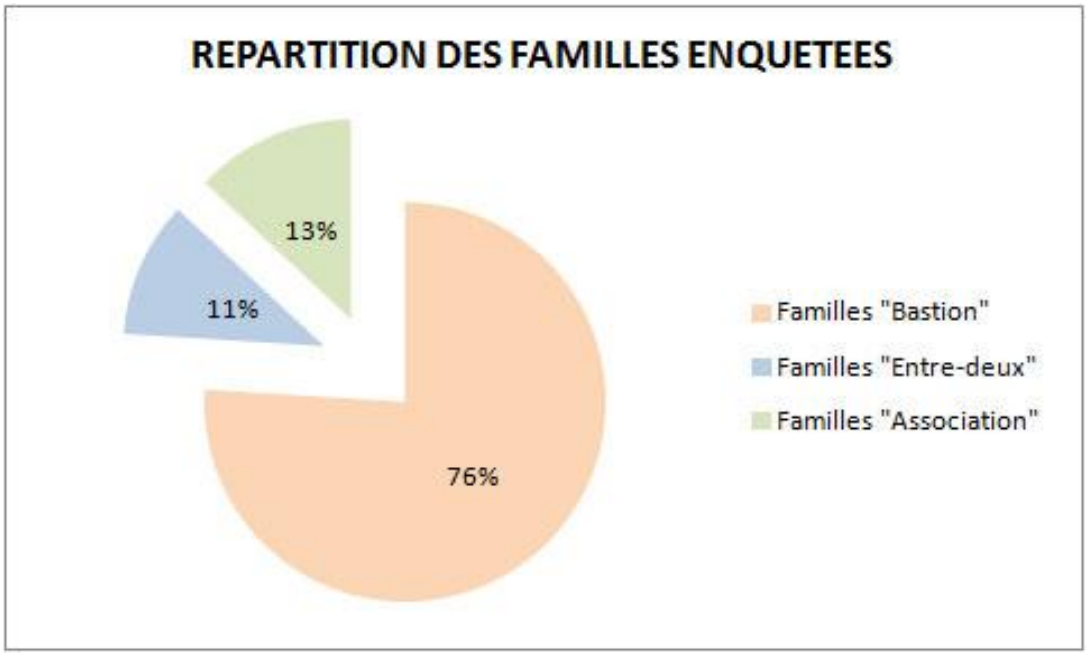
Famille BASTION
Famille ASSOCIATION
Famille ENTRE DEUX
2 origines géographiques / 2 générations

Source : Enquête sur la vie quotidienne, 2005-2006

Bien que la famille souche ait bien souvent disparu dans ses principes d'organisation, des traces de sa permanence (proximité géographique ou

cohabitation de plusieurs générations, solidarité familiale…) demeurent toujours dans cette région où elle se trouvait localisée. En effet, ces traces sont tout de même majoritaires, ce qui ne serait pas sans conséquence sur les pratiques et représentations des individus « interrogés ». Certes, le choix des familles qui constituent mon échantillon d'enquête n'a pas été réalisé de manière totalement aléatoire (partant des patronymes de celles-ci et choisissant des noms propres à consonance locale ou non-locale). J'observe que ces traces peuvent se retrouver dans des familles dont le fonctionnement n'est pas de type « famille bastion » absolu, bien au contraire, comme en témoigne le cas de la famille n°5 de type « association ». En effet, Belinda, mère de famille de 39 ans née à Rotterdam et habitant une commune de 502 habitants, en Pays Tarusate mais faisant partie de l'arrondissement de Dax, depuis 5 ans, me confie : « *La famille, c'est là où nous avons notre racine parce qu'on vient de là, c'est important. Pour moi, c'est de là-bas que tu viens. Les grands-parents, c'est important, c'est un exemple pour continuer avec mes enfants à moi, pour leur donner une bonne racine pour qu'ils soient heureux.* » (F n°5) Néanmoins, cette mère de 2 enfants (âgés de 5 et 1 an) qui accorde une grande importance à la famille et aux racines se distingue des manières de faire de la famille bastion en disant plus loin : « *Partir en vacances pour voir d'autres choses, voir d'autres gens, pour nous c'est important. Voyager c'est important.* » Elle ajoute : « *Les vrais Landais ont une vie beaucoup trop enfermée dans leur maison, ils ne sont jamais dehors, ils ne bougent pas trop. Il faut être un peu indépendant même dans une vie de couple. Les gens ici, ils vont pas sortir, ils mangent bien.* » (F n°5). Cet exemple montre combien les frontières entre ces trois modèles de fonctionnement de famille peuvent évoluer. Pour autant, il convient à présent de préciser ces trois types de fonctionnement qui composent mon échantillon de familles (Graphique 2).

Graphique 2 : Répartition des familles enquêtées selon leur type de fonctionnement



Source : Enquête sur la vie quotidienne, 2005-2006

II.1.3.1. Ancrage familial et maison

Tout d'abord, la « famille bastion » apparaît comme une famille très ancrée dans un espace (l'Ici et ses extensions que sont la commune, le canton). Accordant une grande importance à la maison, ses résidents sont assez « casaniers », ils ne souhaitent pas partir de ce cœur de l'Ici, sortent peu ou alors pas loin et ne voyagent guère. Agé de 31 ans, Frédéric dit, au moment de se présenter, au début de l'entretien : « *Je suis né à Dax, j'ai toujours habité à Mimbaste. Je suis très casanier, moi.(…) Mes parents et mon frère vivent à 100 mètres.* » (F n°18). Comme l'explique Dominique, père de famille de 48 ans, «*Le temps libre, on le passe à la maison, pas en voyage. On est assez casanier.* » (F n°16). Au total, parmi les 38 familles enquêtées et notamment les 29 « répertoriées » comme « famille bastion », 10 d'entre elles affirment clairement ce côté casanier[29] à l'instar de Jean-Marie qui parle de ses vacances : « *De temps en temps, à l'automne, on* [ce père de famille et Julie, sa fille âgée de 13 ans] *va une semaine en randonnée à Cauterets. Pas plus d'une semaine, je suis un peu casanier (…) je suis bien chez moi, je n'ai pas besoin de rester plus* » (F n°30). Aussi, dans ce type de pratiques, l'importance de la famille

[29] Il s'agit des familles n°11-12-16-18-20-24-26-30-32-34.

apparaît dans l'insistance avec laquelle on fait référence à son unité. Celle-ci est valorisée par la sécurité et la solidarité (familiale, intergénérationnelle, domestique …) qu'elle apporte. « *Une famille, c'est tout ce qu'il y a de plus important à mes yeux* » me confie Lucienne, retraitée de 60 ans et mère de 2 enfants (F n°4). Cet intérêt se manifeste également, plus ou moins régulièrement, par les moments de retrouvailles ou de rencontres, comme le rappelle Catherine, mère de famille de 45 ans : « *Un grand moment, c'est un moment qu'on passe en famille*. » (F n°2). Se retrouver autour d'une table, pour le repas dominical ou les fêtes familiales, fait partie de ces temps forts institués. Déjà, au quotidien, le repas constitue à la fois un temps et un lieu où les membres de la famille habitant le foyer se retrouvent, principalement pour le diner, du fait des emplois du temps de chacun. Comme le rappelle Francine, mère de famille de 44 ans, « *quand on se retrouve, c'est souvent autour d'une table* » (F n°12). Ce que confirme Danielle, elle aussi mère de famille, qui explique : « *la cuisine et les repas sont importants dans la mesure où on est tous autour de la table.* » (F n°13). De plus, dans les manières de faire de ces familles, l'accent est mis sur la ritualité, notamment dans les réunions familiales ou les fêtes qui constituent un temps de rassemblement familial : « *On se réunit pour les fêtes religieuses, chaque fois qu'on peut, surtout deux fois par an (à Noël et à Pâques) et pour les Fêtes de Dax*» chez Bernard et Lucienne qui habitent, à proximité de Dax, la commune de Candresse de 840 habitants (F n°4). En effet, la fête constitue l'occasion de regrouper le lignage et cela se concrétise physiquement par le repas dominical. Ainsi, Lucienne explique que « *les réunions de famille se font toujours autour d'un repas* », principalement pour les fêtes religieuses et celles de Dax : « *nous faisons des repas de famille avec les enfants, les belles-filles et la petite-fille quand ils viennent, 4 fois par an* » (F n°4). C'est alors que ses deux fils, partis des Landes pour des raisons professionnelles, reviennent « au pays », à Candresse, l'un depuis Bordeaux (151 km) et l'autre depuis Toulouse (271 Km). Les fêtes religieuses sont alors l'occasion de se retrouver en famille et la Feria de Dax, qui se déroule à 5 minutes de la maison familiale, constitue un temps fort de l'année pour Benoît et Pierre, tous deux musiciens de la banda dacquoise « Los Calientes ». En effet, ce type familial (bastion) est rassembleur, au quotidien comme dans la plus longue durée, et pas seulement pour des gens venant d'une aire locale de proximité. Peu importe le nombre de kilomètres à parcourir, la fête est alors l'occasion de la reconstitution de la « maison » que les nécessités économiques ou les choix

personnels, la valorisation de la famille nucléaire ont fait éclater. Durant une journée, le lignage se reconstitue autour de la maison qui indique à la fois un lieu et un lien, un espace et une appartenance, un espace de cohabitation plus ou moins provisoire et la concrétisation d'un mode d'être ensemble. Il s'agit, la plupart du temps, de se retrouver dans la maison des plus anciens, la maison familiale où cohabitent au quotidien, ou se réunissent occasionnellement, de deux à trois générations. Alain (45 ans) et Françoise (43 ans), mariés depuis 22 ans, habitent une maison à Mugron, bourg de Chalosse de 1399 habitants[30], avec leurs 3 fils (Mathieu, 20 ans ; Romain, 17 ans ; Yoan, 13 ans) et la mère de Françoise, âgée de 72 ans, retraitée agricole qui habitait « *en bas à la vieille maison* ». Trois générations partagent le même toit de cette maison dont le propriétaire me dit ; « *On s'est fait la maison en 1998, les meubles sont de l'ancienne maison*. » (F n°20) Tous se retrouvent autour de la table au moment du repas. Alain me confie à ce propos accorder de l'importance aux repas [confectionnés par ailleurs par son épouse et sa belle-mère] : « *Les repas sont importants, parce que c'est bien de bien manger, on se retrouve tous ensemble et puis dans les Landes, on aime bien la bonne bouffe.* » Par ailleurs, d'autres familles se retrouvent plus périodiquement autour d'une table pour partager un repas, par exemple à l'occasion des fêtes religieuses ou patronales. Exploitant agricole, Daniel, père de 3 enfants, explique : « *La famille, c'est le noyau familial c'est-à-dire parents enfants et ascendants et descendants. Tout cela était regroupé avant sous un même toit, maintenant c'est plus éclaté. Nous nous retrouvons en famille pour Noël avec tous les enfants et les parents et anniversaires autour d'un repas (…)* » (F n°29). Ancrée, cette maison fait partie du patrimoine familial à transmettre, tout comme les pratiques qui s'y déroulent, la mémoire familiale et ses traditions. Ainsi, Didier, père de famille de 49 ans, a fait construire sa maison, qu'il habite avec son épouse, sa fille et son fils, à côté de la maison de sa mère : « *j'ai toujours vécu à Amou, d'abord la maison parentale à 300 m d'ici et j'habite ici depuis 20 ans.* » Il explique d'ailleurs, à propos des fêtes de fin d'année : *« Le 24 décembre, on a fait « la halha de Nadau[31], grand feu qu'on allume … j'ai continué la tradition. Depuis 6 ou 7 ans,*

[30] INSEE, Recensement de la population 2009.

[31] « *Halha de Nadau : c'est une tradition qui s'est notamment maintenue dans quelques lieux de Chalosse (…) Peu avant Noël, au moment du solstice d'hiver, on allume une grande flambée symbolique qui est en somme la réplique du feu de la Saint-Jean illuminant la nuit lors de la fin du solstice d'été.* » (FENIE B. et J.-J, 2009)

j'invite les voisins à faire l'apéro autour du feu, ensuite on fait un repas de famille chez ma mère. » (F n°1).

Partir ailleurs, loin, n'est pas dans les habitudes et manières de faire de ce type de famille. Tout se passe comme si l'inconnu, l'ailleurs faisait peur. De plus, les interlocuteurs de ce groupe estiment que voyager est pour eux trop couteux. Effectivement, si les membres de ces familles font des voyages ou des sorties ailleurs, c'est de façon ponctuelle et, très souvent, dans le cadre de déplacements organisés par une association ou un groupe d'amis. « *Quand je pars en vacances, c'est avec des gens que j'aime, des copains. Pour moi, les vacances ce n'est pas quelque chose de primordial* » explique ce jeune homme de 31 ans (F n°18). Bien occupée par les activités locales, qu'elles soient domestiques ou publiques, souvent impliquée dans la vie locale, la famille bastion se distingue par la forte participation associative de ses membres (associations sportives ou musicales surtout) : officiellement (en étant membre adhérent) ou officieusement (lorsqu'il s'agit d'apporter de l'aide) comme Bernard (52 ans). Nelly (22 ans), Valérie (25 ans) et leur mère Annie (47 ans) sont membres de l'association musicale de Fargues, commune de 321 habitants[32] où cette mère de famille a toujours résidé (F n°10). Bernard, chef de cette famille, ne fait pas partie de cette association mais il apporte son aide. Pour autant, cette participation associative n'est pas toujours identique selon les membres d'une famille et d'une famille à l'autre. En effet, il existe une différence assez marquée des rôles au sein de la « famille bastion ». Il n'y a pas forcément égalité réelle de statut entre les hommes et les femmes, les uns étant plus au contact de la place publique que les autres, maîtresses de maison. Cette différence genrée peut même être valorisée, bien que souvent « cachée » derrière l'unité du groupe familial, pour les loisirs notamment (Madame fait comme Monsieur …). A propos de ses loisirs, Lucienne évoque « *la marche, la lecture, l'ordinateur, Internet, les ballades* » et ajoute à la fin : « *comme Bernard* » (F n°4). En dépit de cette apparente parité, l'extérieur, qu'il s'agisse des alentours de la maison ou de la place publique (associations notamment), est l'affaire des hommes. L'intérieur est un univers féminin. Jacques, médecin de 67 ans et père de 2 enfants, l'explique clairement : « *Par définition, le garçon va facilement tondre ou bricoler comme son père … et la fille va faire le ménage, la cuisine …* » (F n°8). De même, dans la famille n°32,

[32] INSEE, Recensement de la population 2009

Nicole, âgée de 50 ans, ne fait partie d'aucune association, alors que Serge, son mari, du même âge, occupe le rôle d'interlocuteur entre les associations et la Mairie de sa commune. Effectivement, c'est plutôt l'homme de la maison qui est au contact de l'extérieur et participe à la vie locale, dans le monde associatif notamment. Michel, instituteur à la retraite de 65 ans, habite Ondres, commune de 4 463 habitants (en 2011), située à environ 9 km de Bayonne et 47 de Dax. Il fait partie de plusieurs associations: l'Equipe pour la Culture Locale et l'Animation Touristique (chorale gasconne, banda, cours de gascon, danses traditionnelles, cuisiniers), l'Orchestre de l'Ecole de Musique de la commune (Ondres), la Tamborrada de Bayonne, la banda « Lous Tiholes » (Bayonne), « Les amis des compagnons d'Emmaüs » et « le Club Société Hand-ball » (Boucau-Tarnos). Son épouse, âgée de 70 ans, agent technique et social en école maternelle à la retraite, ne fait, quant à elle, partie que d'une association, à savoir un club de patchwork et couture (F n°21). L'univers domestique est l'affaire des femmes, qu'il s'agisse de la confection des repas ou des tâches ménagères. Enfin, rappelant le fonctionnement de la société rurale traditionnelle, Armande (F n°36) comme Nicole (F n°32), s'occupent des fleurs au jardin alors que leurs époux se chargent de tondre la pelouse. Ce constat est à replacer dans un contexte local anciennement rural où persiste une répartition genrée des tâches. Mais ne généralisons pas trop vite notre propos, puisque ce constat s'applique seulement à certaines familles (type bastion) certes majoritaires. De plus, il faut signaler qu'une mutation de ces pratiques genrées s'observe dans les jeunes générations (comme dans la famille n°7) et selon les parcours de vie. Effectivement, les comportements peuvent se transformer au sein d'une même famille entre les générations en présence, comme en attestent les pratiques des femmes dans la famille n°13, composée du couple de parents avec ses trois enfants : Alex, étudiant de 22 ans ; Emilie, étudiante de 19 ans et Max, lycéen de 18 ans. Mère au foyer, Danièle explique ce fonctionnement : *« La pièce où je vis le plus, c'est la cuisine ! (…) Emilie se charge de tondre avec un tracteur, les garçons se chargent du fil pour aller dans les coins.* » Il est d'ailleurs important de déconstruire ce que disent les personnes rencontrées afin d'éclairer le sens de ces manières de dire et de faire. Si l'affichage de rapports de sexe égalitaires est une réalité dans certaines de ces familles « bastion », il se cache derrière des effets de genre, comme l'illustre la situation de Lucienne (F n°4), évoquée précédemment. Dans cet affichage paritaire (Madame fait comme Monsieur, ils partagent les mêmes activités

de temps libre …), il y a très souvent une dissymétrie et la parité dissimule alors un phénomène de domination. Effectivement, c'est très souvent Monsieur qui a des responsabilités dans la vie locale, participe à des manifestations communales dans l'espace public, alors que Madame s'occupe des tâches de la maison, des enfants, éventuellement, et reste dans l'espace privé. L'homme se place dans une figure de leader, la femme dans un rôle d'imitation qui traduit un certain effet de domination. Dès lors, un second niveau d'explication est envisageable. L'effet de genre se déclinerait ainsi : les garçons imitent leur père, les filles imitent leur maman. Cet effet de genre est même naturalisé dans certaines familles comme l'a précédemment expliqué Jacques (F n°8). En conséquence, il y a une première présentation des rapports sociaux de sexe, sous un affichage paritaire, qui s'avère en réalité tout à fait fausse. Dans ces conditions, je considère ces manières de faire comme des rapports de genre liés à la répartition très classique et généralement déséquilibrée des fonctions sociales (publiques et domestiques) entre les hommes et les femmes au sein de la famille. Ce n'est pas naturel, c'est appris, inculqué, il y aurait donc une naturalisation du social accompagnée d'un affichage paritaire de circonstance, comme si ces familles, particulièrement les femmes, souhaitaient masquer leur propre domination.

II.1.3.2. L'échange au cœur du fonctionnement de la « famille association »

Quant aux 5 cas de « familles associations » repérés lors de mon enquête, leur fonctionnement repose beaucoup plus sur l'échange (non institutionnalisé mais libre) et la communication que sur une structure enracinée et pyramidale des rapports sociaux. Ces valeurs dominantes sont d'ailleurs confortées par une grande ouverture vers l'extérieur et une plus grande mobilité géographique. Ce sont des individus originaires d'ailleurs, des Pays-Bas (F n°5), du Nord (F n°9), de Charente (F n°35), de Lorraine et de Midi-Pyrénées (F n°15) ou encore de Gironde, de Suisse et des Pyrénées-Atlantiques (F n°17).

La famille n°15 fonctionne ainsi, comme en témoignent ses pratiques quotidiennes et ses relations amicales. Comme me le confie Marie (41 ans), mère de 3 enfants, exerçant le métier de « facteur roulant » : « *On connaît beaucoup de monde sur Laurède (…) On a gardé de très bons contacts dans tous les endroits où l'on est*

passé. » Cette famille s'est installée il y a 3 ans dans cette commune chalossaise de 384 habitants, où elle est venue pour raisons professionnelles. Auparavant, Marie, originaire de Lorraine, et Xavier (originaire de Toulouse) ont beaucoup « voyagé », allant même vivre plus de 5 ans en Chine. De ce fait, Julie (13 ans) est née dans le département du Rhône (69), Justine (11 ans) est née en Moselle et Nicolas (8 ans) dans la Loire. Marie explique : « *Notre maison est isolée mais on est très sociables. Nous sommes arrivés à Laurède le 22 janvier et le 29 janvier on participait à l'organisation du vide grenier des parents d'élèves à Laurède. On a tendance à aller vers les autres.* » Et de poursuivre : *« Mon mari et moi on est entiers, il n'y a pas de demi-mesures. A partir du moment où l'on s'entend avec les gens on est très ouverts. (…) Ce qui entretient l'amitié, c'est le fait de se voir, de partager des choses ensemble. On a souvent des bouffes ici, c'est improvisé, chacun met tous ses restes ensemble. On apprécie plus les repas improvisés.* » Effectivement, la communication au sens du partage, mais aussi de contacts, de relations et d'échanges fait partie du quotidien de ces familles (type « association ») qui affectionnent autant l'improvisation dans leurs pratiques que l'ouverture vers l'extérieur. Voyager est important pour ces familles comme en témoignent les propos de Belinda, originaire des Pays-Bas, mère de famille âgée de 39 ans, mariée à Franck (42 ans, né à Loser, il a vécu à Madrid jusqu'à l'âge de 6 ans, puis à Breda), installée depuis 5 ans dans les Landes : « *Partir en vacances pour voir d'autres choses, voir d'autres gens, pour nous c'est important. On avait un camping-car. Voyager, c'est important !* » (F n°5). De même, François, originaire de Charente et installé depuis presque dix ans dans Les Landes, fait part de sa passion pour la course à pied et l'escalade en m'expliquant : « *Je pars sept à huit semaines en plusieurs fois : Amérique du Sud, Japon, Himalaya, Etats-Unis, en France … là où il y a des montagnes. Mon goût pour les montagnes est lié à l'école d'escalade d'Angoulême, puis au club alpin français.* » (F n°35) Le chef de cette « famille association », caractérisée par son goût pour les voyages, l'échange et sa grande mobilité, reconnaît en guise de conclusion de l'entretien : « *Je suis un peu atypique, je suis un Landais d'adoption, je n'ai pas pris toutes les habitudes et coutumes des Landais. Je suis un peu monomaniaque dans mes loisirs.* » Cette grande ouverture vers l'extérieur et la non-différenciation des genres dans l'organisation du travail existe par exemple au sein de la famille n°17. En effet, Jean et Miraela, parents de 4 enfants, m'ont reçue dans la cuisine où se trouvait accrochée au plafond une carte de l'Europe sur laquelle

figurent *« les origines familiales, là où les grands-parents sont nés.* » En effet, Jean et Miraela se sont connus à Pau où cette dernière, d'origine suisse-allemande, était venue pour apprendre le français, Jean était alors étudiant. Installé depuis 12 ans dans une petite commune chalossaise avec sa femme et ses enfants, il est désormais instituteur à Sault-de-Navailles, dans les Pyrénées-Atlantiques, n'hésitant pas à faire 22 km aller et autant au retour pour se rendre tous les jours à son travail. Tout comme son père, Floriana (16 ans) n'hésite pas à franchir la limite départementale pour aller au lycée en période scolaire. En effet, cet instituteur de 43 ans utilise sa voiture pour se rendre sur son lieu de travail, à Sault-de-Navailles (il met 24 min depuis chez lui). Au passage, il dépose sa fille aînée à Sault-de-Navailles pour qu'elle y prenne le bus et se rende à son lycée d' Orthez (F n°17). De même, Miraela prend sa voiture pour emmener les enfants à l'arrêt de bus à Maylis (à 2 min en voiture) et se rendre dans les écoles où elle donne des cours d'anglais : à Saint-Aubin (à 5 min), tous les jours ; à Laurède (à 20 min) ; à Poyanne (à 25 min), deux fois par semaine (elle enchaîne les deux) ; à Pomarez (à 20 min) et à Bastennes (à 20 min), deux fois par semaine. La mobilité est grande dans cette famille où par ailleurs tout le monde participe aux charges de la maison (autre caractéristique de la « famille association »), même les enfants comme l'explique leur père : *« Les enfants ont une petite tâche : débarrassage, vaisselle, partage des pièces pour le nettoyage hebdomadaire de la maison, préparation à des voyages, aller couper du bois, c'est une sortie où tous on part. Chacun fait ce qu'il peut, aide en fonction de sa disponibilité.* » Quant aux sorties familiales, Miraela me confie : « *Ce qui est le plus sortie familiale, ce sont les voyages. En été, ça bouge forcément. On part pour Noël et en été en fonction des finances et de notre disponibilité. On est allé jusqu'au bout de la Pologne.* » Enfin, les enfants grandissant, les pratiques s'individualisent, mais malgré cet accent mis sur l'individualité, l'échange et la communication restent très important. C'est pourquoi Jean explique : « *Les activités en famille ça devient difficile, les vies et les intérêts sont divergents entre 11 ans et 17 ans, mais aller à la mer reste une activité commune, tout comme chanter, discuter … On reste longtemps à table pour discuter, on lit beaucoup ce que les autres lisent et on en discute.* » Se distinguant du précédent mode de fonctionnement « famille bastion », l'accent est mis, dans la « famille association ,» sur l'improvisation et sur l'individualité (chacun a ses activités, fait de son côté, avec ses amis …).

II.1.3.3. Un fonctionnement de la famille hérité et revisité

Enfin, j'ai choisi de qualifier le troisième type de fonctionnement observé auprès des familles enquêtées de « famille entre-deux ». En effet, ces familles se distinguent par leur situation d'entre-deux : entre deux générations (elles partagent un fonctionnement familial hérité des générations antérieures, plutôt de type bastion, et des manières de faire plus contemporaines, que l'on retrouve surtout dans les « familles associations ») ou entre deux origines géographiques (lorsque l'un des deux époux n'est pas originaire de la région). Leur mode de fonctionnement est donc intermédiaire entre les deux précédents, qualifiés de « famille bastion » et « famille association ». En effet, « entre 2 générations », certaines familles (F n°6 et n°25) ont un mode de fonctionnement de type association, mais avec des habitudes, des manières de faire héritées des générations précédentes, des anciens au mode de vie traditionnel (ritualité des réunions familiales, solidarité familiale intergénérationnelle domestique …). Monique et Michel, tous deux âgés de 43 ans, ont une petite fille de 6 ans, Emma. Ils habitent une maison qu'ils ont faite construire à Cassen, commune de 476 habitants, où résident également la mère et le frère de Michel. S'agissant de leurs activités dominicales, Monique explique : « *le dimanche, Michel dort jusqu'à midi puis on va manger à Préchacq* » [chez les parents de cette dernière]. Et de poursuivre à propos de leur après-midi : « *je fais la sieste, Michel suit Mugron au rugby et Emma bricole.* » (F n°6) Chacun vaque individuellement à ses occupations et possède des passions personnelles, à savoir, pour Michel, « *la guitare et Les Verts* [équipe de foot de Saint-Etienne] » ; pour Monique, son travail.

D'autres familles (F n°22 et n°37) sont considérées « entre 2 origines géographiques ». Constituées à partir d'origines locales et extra-locales, ces familles partagent des manières de faire de type bastion (héritées, transmises et « ancrées » dans les lieux) et d'autres façons de faire, propres au fonctionnement des « familles associations ». Alexandre, originaire de Verdun, explique que « *c'est Carine* [née à Bayonne] *qui fait à manger »,* puis il ajoute *« mais quand on reçoit, c'est moi.* » Le partage des tâches domestiques (en l'occurrence la préparation des repas) est donc revisité. Dans cette famille, chacun des deux parents de Yoan, petit garçon de 2 ans, a ses activités : pour le mari (27 ans), il s'agit des fêtes et du rugby, pour son épouse (29 ans), c'est la course à pieds et la plage. Aux nombreuses sorties extérieures

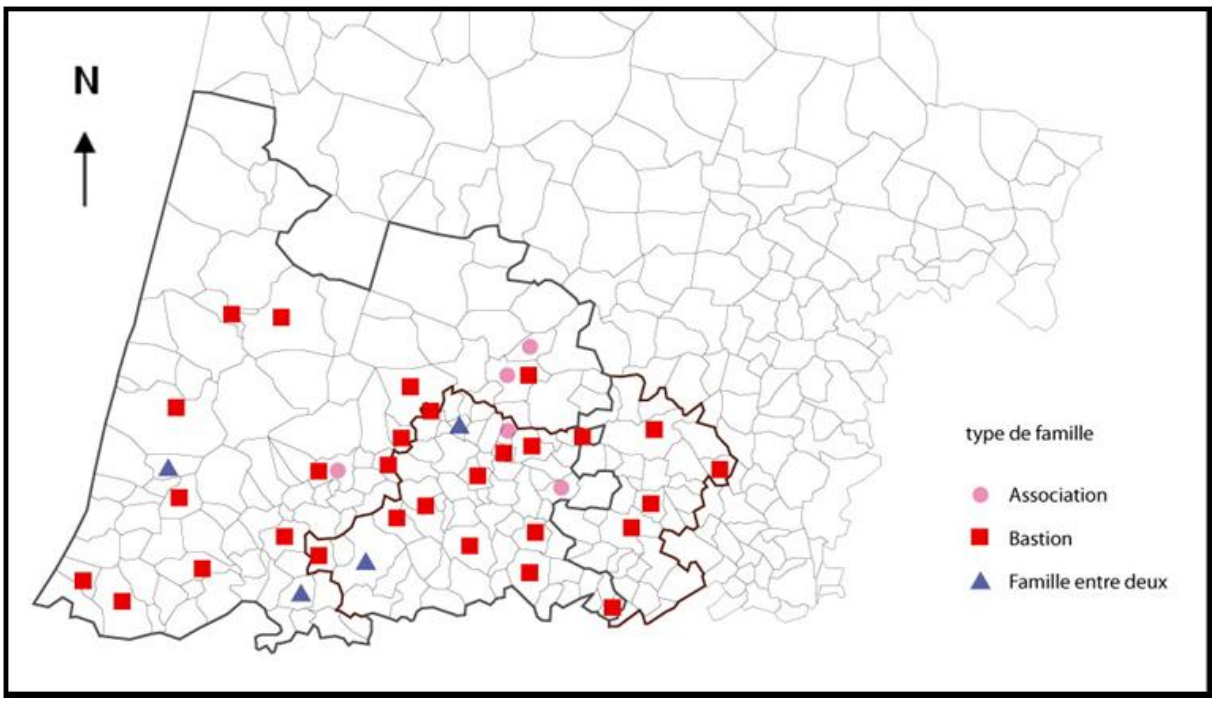
sportives d'Alexandre (rugby, surf, vélo), Carine préfère la course et s'occuper de son fils : « *les week-ends sont rythmés par la vie de Yoan* » dit-elle (F n°37). Pour autant, cette famille envisage, dans un futur proche, une cohabitation géographique familiale comme l'explique Alexandre : « *Nous attendons le permis de construire à Tosse, à côté des tantes, sœurs et grands-parents de Carine. C'est un quartier en famille.* » Ce que confirme son épouse Carine qui précise : « *Mes grands-parents m'ont donné le terrain. C'est pratique. C'est important d'avoir sa maison.* » Effectivement, la solidarité familiale intergénérationnelle domestique fait partie des pratiques de cette famille, comme le reconnaît Alexandre : « *Le grand-père de Carine s'occupe du potager et la mamie nous fait à manger.* » (F n°37).

Bien entendu, mon propos n'est pas de classer les familles enquêtées, mais d'identifier les traits d'une culture locale endogène (dans cette seconde partie). En ce sens, l'analyse qui précède permet, d'une part, de faire ressortir de mon enquête une structuration familiale dominante appelée « famille bastion » et, d'autre part, de saisir combien ces pratiques influencent les autres familles au fonctionnement différent.

Un « mode d'habiter »[33]particulier a pu ainsi être dégagé, articulant un versant géographique (qui contient les rapports entre l'individu et son milieu) et un versant sociologique (qui touche les habitus des individus et leur lien avec les comportements plus ou moins caractéristiques des différents groupes sociaux).

33 Annonce du séminaire « Modes d'habiter », UMR LADYSS, 23 juin 2006

Carte 15 : Localisation des familles enquêtées en fonction de leur mode de fonctionnement



Source : Enquête sur la vie quotidienne, 2005-2006

II.1.3.4. La maison, premier univers spatio-temporel

Le premier univers spatio-temporel auquel a fait référence la population rencontrée, quelle que soit sa structure familiale, est bien évidemment la maison ; univers autour duquel se construit la famille et à partir duquel se déplacent les individus. La vie quotidienne s'organise effectivement autour de la famille et de la maison. Les individus développent ensuite des pratiques tant sociales que spatiales, liées à leurs activités professionnelles et extra-professionnelles. Force est de constater, dans tous les cas, l'importance de la maison (métaphore du lieu, de l'Ici) et du foyer familial (cocon familial protecteur). Comme le souligne M. Lussault « *en général, le logement se révèle être un ancrage sinon exclusif, du moins dominant (par rapport au lieu de travail, du loisir, du tourisme …* » (2013). Les entretiens réalisés, et mes observations au sein des familles, ont donné des éléments de compréhension du quotidien vécu chez soi, dans l'espace domestique. De la sorte, j'ai pu moi-même constater, dans certaines maisons, les traces d'un patrimoine familial : les chenets du père (F n°25) ; la chambre des parents (F n°31) ; la pendule de la grand-mère (F

n°1) ; des meubles, des photos de famille (F n°18). L'espace domestique témoigne alors d'un attachement à l'histoire familiale par le biais d'objets, de meubles, de photos, d'objets utilitaires du monde rural d'antan pour les familles d'agriculteurs (familles n°19 et n°31 par exemple) ou d'éléments utilitaires, employés lors des pratiques et activités des membres de la famille. Ces objets résultent d'ailleurs, très souvent, d'une transmission. Des références matérielles à ces pratiques apparaissent, revêtant une valeur plus ou moins symbolique dans le décor intérieur des maisons. Qu'il s'agisse du sport (course landaise et rugby au travers de trophées, tableaux, photos chez Didier (F n°1)), de la tauromachie (tableaux, photos, tête de taureau naturalisée, chez Eric, agriculteur, musicien de banda et passionné par les corridas (F n°19)) ou encore de la musique (foulards de bandas, instruments de musique (F n°10, 19 et 25).

A ce propos, soulignons que chez Dominique et Sabine, à Lourquen, trois générations habitent cette maison aménagée aux trois quarts avec des meubles de famille. Voilà 23 ans que le couple, Dominique, « chef de famille » âgé de 48 ans et Sabine (48 ans), vit dans cette maison (que Sabine n'a jamais quittée) avec leurs deux fils, Thibault (20 ans) et Fabien (22 ans), ainsi que Fernand (82 ans), le père de Sabine. Il est intéressant de remarquer que Sabine et Dominique ont aménagé le chai attenant à la maison familiale en « *pièce à eux* » pour recevoir leurs amis (F n°16). C'est d'ailleurs dans cette pièce qu'ils m'ont reçue pour l'entretien. On y trouve des affiches des fêtes de Dax, des cadres de tauromachie (peinture Ducasse), un comptoir bar, « *Voilà cette culture de fête, c'est la convivialité !* » s'exclame Dominique. L'espace domestique est celui du territoire fondamental, il est l'espace le plus approprié, le plus chargé de sens. Associé à la sphère privée, à la famille et au corps, cet « espace physique » concourt à la composition du « territoire d'intimité » et donc la construction de soi. En conséquence, l'espace domestique apparaît porteur des normes et des valeurs qui ont présidé à sa construction (Staszak J-F. (2001)) et semble constituer un élément central de la culture matérielle locale. La valorisation du sens du repas et de la nourriture, tant pour soi que pour les autres, se retrouve au cœur de ces normes et valeurs comme l'explique ce retraité de Saint-Sever : « *Un bon repas c'est important, surtout ici. Ici, on est gourmand, gourmet. On a tout sous la main pour faire de bons repas : gibier, magret, foie frais … autant d'occasions de se retrouver en famille, entre amis … c'est la tradition, quand on invite quelqu'un, on essaie de le régaler.* » (F n°31). La pièce à vivre la plus importante dans ces

maisons, c'est à peu près partout, la cuisine. A la fois pièce où l'on prépare les repas et salle-à-manger, la cuisine est le lieu de prédilection où se retrouvent, autour d'une table, les membres de la famille. Aussi, même si la maison compte parmi ses pièces une salle-à-manger, ses habitants mangent dans la cuisine, ce dont témoigne Danièle : « *nous recevons nos amis pour manger à la salle à manger ou à la cuisine*. » Cette mère de famille de 47 ans, mère au foyer, confirme : « *la pièce où nous vivons le plus, c'est la cuisine !* ». Il est aussi à noter que cette famille, composée du couple parental et de leurs 3 enfants, possède deux téléviseurs, l'une dans le salon / salle à manger, l'autre dans la cuisine, ayant pour habitude de « *regarder le journal télévisé sur France 2 généralement en mangeant* » (F n°13).

De plus, la famille nucléaire reste le modèle d'organisation familiale le plus répandu au sein de mon échantillon de population. La cohabitation avec les parents, caractérisée par la confusion de l'unité de résidence et de l'unité de production (pensons au modèle de la « famille souche » de F. Le Play), n'est plus aussi répandue que par le passé, même si des traces subsistent (F n°16 et 20). Un mouvement de décohabitation géographique est à l'heure, une distanciation avec les couples de générations plus âgées, comme en témoigne la composition des familles interrogées, présentées dans le tableau ci-après. La société actuelle se caractérise en effet par une autonomie plus grande et une montée en puissance de l'intimité. Des formes de gestion différentielles apparaissent, mais cette décohabitation ne signifie pas pour autant dispersion dans l'espace des différents membres de la famille. « *C'est bien de garder des attaches avec ses parents, mais il ne faut pas habiter ensemble, il faut rester unis tout en ayant une certaine indépendance… On est resté 20 ans à vivre avec 4 générations* » (F n°12) affirme cet agriculteur, âgé de 44 ans, dont le domicile se trouve sur le site de l'exploitation familiale. Et de poursuivre avec fierté : « *J'ai toujours vécu à Gaujacq, d'abord dans la maison-mère et depuis 1 an dans ma propre maison*. » Effectivement, même si ces générations n'habitent pas la même maison que la génération précédente, celle-ci n'habite pas loin. Certaines familles vont même jusqu'à regrouper les différentes générations en un quartier, tel le quartier de Bacotte à Saint-Sever, avec la famille n°31. Pendant neuf ans, les trois générations de cette famille d'un quartier rural de la commune ont d'ailleurs été les acteurs d'un long-métrage de Sylvie Licard. « *Bacotte* » (petite vache en gascon) est au départ une ferme dans un quartier situé à 2 kilomètres du centre de la commune. « *Là, Hubert et Léa vivent de la polyculture. Un peu de maïs,*

de vigne, un peu d'élevage. La vie ordinaire et héroïque à la fois de centaines d'agriculteurs landais. Avec ce petit « plus » qui a attiré un jour l'œil, la sensibilité de Sylvie Licard : le lien assez unique créé par ce couple avec ses quatre enfants et ses petits-enfants qui vivent tous à proximité. « Les Gens de Bacotte » ou « la Conspiration du bonheur », comme l'indique le titre du film. »[34]

Nous retrouvons là les traces du modèle de la « famille communautaire » observé dans le Sud-Ouest de la France par H. Le Bras et E. Todd (1981), modèle caractérisé par des relations parents/enfants de type autoritaire, c'est-à-dire fondé sur la co-résidence des générations. Ainsi le groupe familial est réduit à deux générations, le plus souvent, mais au moins un foyer de grands-parents est à proximité. « *On habite ici depuis 1987, on a eu l'opportunité d'acheter un terrain à Gousse. On a la famille ici, M. est de Gousse et son lieu de travail était quand même à Gousse. Mes parents ont déménagé ici, à Gousse, à côté, à 200 mètres. Les siens sont à 600 mètres, enfin son père, parce que … on n'a plus que nos pères* » explique Danièle (F n°13).

Bien évidemment, ce constat ne peut être généralisé à l'ensemble des familles enquêtées, toutes n'ayant pas les membres de leur famille à proximité. Effectivement, parmi les familles rencontrées, certaines n'entretiennent pas de relations « physiques » régulières avec les membres de leur famille, trop éloignés sur le plan géographique. S'agissant des relations avec ses frères, Jean explique que « *l'un habitant Mont-de-Marsan, l'autre à Toulouse et le troisième à Budapest … le téléphone c'est quand même tous les 15 jours.* » Quant à son épouse Miraela, ses parents vivent dans Le Jura et sa sœur habite Zurich (F n°17). Il est donc rare que tous les membres de la famille au complet se retrouvent autour d'une même table ou partagent les légumes du jardin potager, ces individus habitant « à côté », à proximité les uns des autres. En revanche, s'agissant des familles autochtones rencontrées et fonctionnant sur le type famille-bastion, ce constat se confirme.

Ainsi, ce groupe d'appartenance que constitue la famille, premier ancrage de la sociabilité, donne à l'individu ses premiers repères, lui transmet tout un patrimoine dont mes enquêtes montrent qu'il fonctionne au quotidien avec une indéniable efficacité, même s'il connaît de notables modifications. On le constate d'autant mieux

[34] Article du journal Sud-Ouest Edition Dax-Sud Landes du 12 février 2011

dans le milieu sud-landais, pays du « *capcazal* »[35], exploitation agricole (maison et terres) dont on s'accorde à reconnaître l'ancienneté dans la communauté villageoise et qui constitue un patrimoine à transmettre. Il s'agit d'une sorte d'effet de structure d'une marque du passé qui reste relativement active, mais subit aussi d'assez profondes modifications contemporaines.

Tableau 5 : Présentation de la composition des familles enquêtées

N°	COMMUNE	Personnes vivant au foyer	Age	Profession	Lieu de travail
1.	**AMOU**	Didier	49	employé municipal services techniques	Amou (40)
		Marie-José	45	vendeuse Nouvelles	Dax (40)
		Mathieu	19	étudiant STAPS	Tarbes (65)
		Justine	11	collégienne	Amou (40)
2.	**BASSERCLES**	Catherine	45	horticulteur	Bassercles (40)
		Philippe	45	horticulteur	Bassercles (40)
		Nelly	22	horticulteur	Bassercles (40)
		Nicolas	20	étudiant STAPS	Tarbes (65)
3.	**CAGNOTTE**	Pierre	53	enseignant en construction lycée technique	Anglet (64)
		Elisabeth	50	mère au foyer	
		Elodie	21	étudiante en école d'ingénieur	Poitiers (17)
		Thibault	18	étudiant en Licence de Physique	Anglet (64)
		Hugues	14,5	collégien	Pouillon (40)
4.	**CANDRESSE**	Bernard	60	retraité	
		Lucienne	60	retraitée	
5.	**CARCARES-SAINTE-CROIX**	Belinda	39	mère au foyer	
		Franck	42	frigoriste	Ygos (40)
		Marin	5	élève école primaire	Carcarès-Sainte-Croix (40)
		Mérick	1	/	
6.	**CASSEN**	Michel	43	régleur en instrumentation	Tartas (40)
		Monique	43	bibliothécaire (médiathèque)	Pontonx-sur-l'Adour (40)
		Emma	6	élève en CP	Pontonx-sur-l'Adour (40)
7.	**CASTETS**	Joseph-Jean	66,5	profession libérale (architecture)	Castets (40)
		Jacquie	64,5	conjoint collaborateur	Castets (40)
		Marie-Noëlle	26	professeur de musique	Lesperon (40) / Soustons (40) / Magescq (40)

[35] « capcazal ou maison capcazalière : maison qui dans une communauté jouit de la plénitude des droits de voisinage parce qu'on considère qu'elle fait partie du groupe de maisons qui remontent à la création du village », définition proposée par A. Zink (1997)

8.	**DAX**	Jean-Jacques	67	médecin généraliste thermal et du sport	Dax (40)
		Epouse	53	visiteur médical.	64 - 40 - sud Gironde (33)
		Ugo	22	étudiant	Dax (40) → Bordeaux (33)
		Chloé	21	lycéenne	Dax (40)
9.	**DAX**	François-Xavier	59	Principal de collège	Dax (40)
		Epouse	55	infirmière	Mont-de-Marsan (40)
10.	**FARGUES**	Annie	47	auxiliaire de vie	Saint-Sever (40)
		Bernard	52	à la recherche d'un emploi	
		Nelly	22	à la recherche d'un emploi	
		Valérie	25	enseignante en Economie et Gestion	Verdun (55)
11.	**GARREY**	Charles	75	retraité ancien agriculteur	
		Marie-Thérèse	76	retraitée ancienne agricultrice	
		Bernard	52	agriculteur	Garrey (40)
		Suzon	55	agricultrice	Garrey (40)
		Vincent	24	agriculteur	Garrey (40)
12.	**GAUJACQ**	Eric	44	agriculteur et entraîneur course landaise	Gaujacq (40) / chez Agruna
		Francine	44	employée dans une entreprise de foie gras	Donzacq (40)
		Nelly	24	secrétaire dans un cabinet vétérinaire	Amou (40)
13.	**GOUSSE**	Marc	50	artisan, charpentier à son compte	Gousse (40)
		Danielle	47	mère au foyer	
		Alex	22	étudiant en Etudes et Economie de la Construction	Bordeaux (33)
		Emilie	19	étudiante en psychologie	Bordeaux (33)
		Max	18	lycéen	Dax (40)
14.	**HAGETMAU**	Roger	56	bientôt retraité de l'usine de chaises	Hagetmau (40)
		Danielle		sans profession	
		Marielle		employé de banque	Saint-Paul-lès-Dax (40)
15.	**LAUREDE**	Xavier	39	ingénieur	Rion-des-Landes (40)
		Marie	41	facteur « roulant »	Mugron (40)
		Julie	13	collégienne	Mugron (40)
		Justine	11	collégienne	Mugron (40)
		Nicolas	8	école primaire	Laurède (40)
16.	**LOURQUEN**	Dominique	48	agent d'assurance	Dax (40)
		Sabine	48	VDI + s'occupe de sa forêt	à domicile + Taller (40)
		Fernand	82	retraité	
		Thibault	20	étudiant par alternance en sylviculture	Sabres (40) / Cestas (33)
17.	**MAYLIS**	Jean	43	instituteur	Sault-de-Navailles (64)
		Miraela	39	intervenante en anglais pour classes de CE2 au CM2	Pomarez (40) / Bastennes (40) / Saint-Aubin (40) / Laurède (40) / Poyanne (40)
		Yoanna	17	étudiante en prépa lettres	Bordeaux (33)
		Floriana	16	lycéenne	Orthez (64)

		Yann	13	collégien	Mugron (40)
		Milena	11	collégienne	Mugron (40)
18.	**MIMBASTE**	Frédéric	31	vaguemestre à l'Hôpital	Dax (40)
19.	**MONTFORT-EN-CHALOSSE**	Eric	42	agriculteur	Montfort-en-Chalosse (40)
		Delphine	38	agricultrice associée	Montfort-en-Chalosse (40)
		Romain	9	Elève en école primaire	Montfort-en-Chalosse (40)
20.	**MUGRON**	Mère de Françoise	72	Retraitée	
		Alain	45	agent d'entretien	Narrosse (40)
		Françoise	43	secrétaire	Doazit (40)
		Mathieu	20	électricien	Hagetmau (40)
		Romain	17	lycéen	Dax (40)
		Yoann	13	collégien	Mugron (40)
21.	**ONDRES**	Michel	65	retraité	
		Epouse	70	retraitée	
22.	**PEYREHORADE**	Alain	60	agent immobilier	Peyrehorade (40)
		Christiane	59	commerçante	Peyrehorade (40)
23.	**POMAREZ**	Jean-Jacques	51	chauffeur livreur	Clermont (40)
		Myriam	43	comptable	Dax (40)
		David	22	étudiant et professeur de musique	Bordeaux (33) / Lescar (64) / Amou (40)
24.	**PONTONX-SUR-L'ADOUR**	Bernard	50	Commerçant	Pontonx-sur-L'Adour (40)
		Brigitte	45	Commerçante	Pontonx-sur-L'Adour (40)
		Guillaume	20	Etudiant BTS Maintenance industrielle	Dax (40)
		Aurélie	17	Lycéenne	Dax (40)
25.	**POUILLON**	Vincent	30	Resp. administratif d'une société	Clermont (40)
		Sandy	24	Comptable	Dax (40)
26.	**SAINTE-COLOMBE**	Jacqueline	54	Agent de maîtrise	Mont-de-Marsan (40)
		Lise	22	Etudiante en Espagnol	Bordeaux (33)
27.	**SAINT-LON-LES-MINES**	Thierry	35	Resp. logistique Transports	Saint-Lon-Les-Mines (40)
		Céline	33	Professeur des écoles	Habas (40)
		Fille ainée	8	élève de l'école primaire	Saint-Lon-Les-Mines (40)
		Fille cadette	4	élève de maternelle	Saint-Lon-Les-Mines (40)
28.	**SAINT-MARTIN-DE-HINX**	Gérard	46	Prêtre	Saint-Martin-de-Hinx (40)
29.	**SAINT-MARTIN-DE-SEIGNANX**	Jean-Michel	54	Exploitant agricole	Saint-Martin-de-Seignanx (40)
		Christine	52	Maire et accessoirement exploitante agricole	Saint-Martin-de-Seignanx (40)
		Fils	18	Etudiant en IUT	Bayonne (64)
30.	**SAINT-MICHEL ESCALUS**	Jean-Marie	48	Ouvrier à la DRT	Saint-Girons (40)
		Julie	13	Collégienne	Linxe (40)
31.	**SAINT-SEVER**	Hubert	75	ancien agriculteur	
		Léa	70	ancienne agricultrice	
32.	**SAINT-VINCENT-DE-TYROSSE**	Serge	50	Employé CPAM	Bayonne (64)
		Nicole	50	Secrétaire	Tosse (40)

33.	**SOUSTONS**	Jean-Michel	51	Directeur Qualité dans une société de matières plastiques	
		Epouse	51	Responsable de ventes	Tosse (40)
34.	**TARTAS**	Jean-Jacques	62	retraité	
		Epouse	67	retraitée	
35.	**TARTAS**	François		médecin en hôpital	Dax (40)
36.	**TETHIEU**	Claude	57	commerçant non sédentaire (fruits et légumes)	Grenade-sur-l'Adour (40) / Commensacq (40) / Sabres (40) / Mourenx (64) / Ygos (40)
		Armande	56	commerçant non sédentaire (fruits et légumes)	Grenade-sur-l'Adour (40) / Commensacq (40) / Sabres (40) / Mourenx (64) / Ygos (40)
37.	**TOSSE**	Alexandre	27	vendeur conseil	Saint-Paul-lès-Dax (40)
		Carine	29	préparatrice en pharmacie	Saint-Vincent-de-Tyrosse (40)
		Yann	2		
38.	**TOULOUZETTE**	Alain	53	Agriculteur + ferme auberge	Toulouzette (40)
		Rosine	47	Agriculteur + ferme auberge	Toulouzette (40)
		Pascal	21	Etudiant	Bordeaux (33)

Source : Enquête sur la vie quotidienne, 2005-2006

Nous saisissons désormais davantage l'existence d'un arrière-fond de rapports familiaux qui se construisent sur le modèle de la famille souche. S'inspirant des logiques paysannes de la société rurale d'antan, les pratiques des individus et familles enquêtées s'ancrent dans un ici dont les habitants savent tirer ressources et satisfactions, au gré des saisons.

II.2. Une culture rurale de peu

« *Notre grand et glorieux chef-d'œuvre, c'est vivre à propos* » écrivait Michel de Montaigne dans ses *Essais* (1580-1588). Cette formule résume l'art de vivre que prône ce philosophe : vivre simplement l'instant présent, dans l'ordre et la tranquillité de la conscience. En écho à cette maxime du bonheur proposée par Montaigne, reprenons une « maxime locale » énoncée par Vincent, âgé de 30 ans, marié : « *Bien vivre, bien manger, on a la tranquillité, on a la fête quand on la veut !* » (F n°25). Comme le montrent les pratiques des individus rencontrés, il s'agit de «*vivre à propos*» dans un « contexte rural ». Les pratiques de la vie domestique occupent une place centrale, tant dans la construction et la consolidation de la culture locale que dans son renouvellement. L'enquête sur la vie quotidienne réalisée auprès de 38 familles m'a confrontée à la réalité de mon terrain. Il s'agit d'un échantillon de familles populaires qui appartiennent à la classe moyenne et n'ont pas d'importants budgets de loisirs. A ce propos, une mère de famille de 3 enfants (partis de la maison), ayant 7 petits enfants et âgée de 64 ans, explique : « *Nous ne faisions pas d'égarement au niveau financier, au départ, du fait du travail et des enfants.* » Et de poursuivre à propos des habitudes culinaires de la famille : « *On mange rarement du canard, ce n'est pas avantageux dans une famille nombreuse*. » (F n°7). En effet, pour une famille comme celle-ci, les dépenses culturelles sont à peu près inexistantes, les personnes du ménage passant pas mal de temps devant la télévision[36]. Le plus clair des dépenses du registre culturel va à l'achat quotidien du journal local *Sud-Ouest,* que seules 4 familles (néo-locales) sur 38 enquêtées ne lisent pas. Quant aux sorties culturelles (expositions, théâtre, cinéma …), elles ne concernent que 2 familles. Ces pratiques sont liées à un univers populaire, avec une faible ouverture vers l'extérieur, centrées sur la maison et le monde domestique. Effectivement, les activités domestiques occupent une place importante dans les activités des familles rencontrées : bricolage et entretien extérieur de la maison (majoritairement pour les hommes) ; cuisine, ménage et couture (pour les femmes), jardin pour tous.

[36] Regarder la télévision fait partie du quotidien des familles rencontrées. A deux exceptions près, toutes regardent le Journal Télévisé à la télévision pour s'informer, et près de 66 % d'entre elles le regardent en mangeant à 13h ou 20h.

Mon espace d'étude se caractérisant par un niveau réduit d'urbanité et, plus encore, de citadinité, je constate des spécificités de rencontres dans des lieux qui reflètent un contexte rural (anciennement agricole), les valeurs de la ruralité (entraide, partage, convivialité …) et, par conséquent, un espace spécifique (la périphérie mi-rurale, mi-urbaine du sud landais).

Le travail agricole s'est effrité, il est moins présent que par le passé (3 ou 4 familles d'agriculteurs actuels ou retraités sur les 38 familles enquêtées) de sorte que la sociabilité se construit désormais ailleurs. Pour autant, des choses demeurent des cultures du passé. Notons, par exemple, dans les habitudes quotidiennes, que l'ancienne mémoire sociale affleure au travers de pratiques, de représentations, d'un collectif par exemple à l'occasion du tue-cochon, des noces, des enterrements… Enfin, par le mouvement uniformisateur de la télévision, des choses reprises, empruntées ailleurs s'imbriquent à ces héritages culturels (cf. la banda, le rugby …) et participent au renouvellement de la culture locale. En dépit de l'urbanisation croissante et de la montée des formes urbaines de vie, les logiques à l'œuvre sont imprégnées de ruralité, si bien que je considère mon terrain comme un véritable « tiers espace ». En élaborant ce concept de « tiers-espace », Martin Vanier souhaitait dépasser l'opposition ville/campagne. Cet espace de l'entre-deux résulte d'une combinatoire complexe entre ville et campagne : « *espace de forte mobilité, assez éclaté, qui tient autant du réseau que du territoire, et dont les horizons varient beaucoup d'un individu à l'autre, selon les emplois du temps de chacun* » (DEBARBIEUX B., VANIER M., 2002). Mon terrain occupe un espace pour partie situé au cœur d'une agglomération (Dax) et dans un pays sans ville (la Chalosse), mais dépendant d'elle, sans compter les autres aires urbaines voisines, celles de Mont-de-Marsan et de Bayonne que les individus enquêtés fréquentent, faute d'avoir tout ce dont ils ont besoin sur place.

Pour autant, malgré cette mobilité, les entretiens réalisés et mes observations au sein des familles ont donné des éléments de compréhension du quotidien vécu à la maison (métaphore du lieu, de l'Ici), au foyer familial, au cœur de l'Ici (dans une aire micro-régionale) dont je viens de montrer l'importance, tant dans la vie locale, associative que familiale.

II.2.1. Pratiques domestiques

En effet, il s'agit de « *vivre à propos* » dans un contexte « rural », ce qui se traduit par une organisation particulière de la vie quotidienne à commencer par la maison. Comme expliqué précédemment, la pièce la plus importante de la maison est la cuisine. Effectivement, plus qu'une simple pièce, elle constitue un lieu d'échange et de transmission qui passe par la nourriture, cette nourriture que M. Montanari définit comme « *une réalité délicieusement culturelle, non seulement en ce qui concerne la substance nutritive, mais aussi dans les modalités de son absorption et tout ce qui l'accompagne* » (2010). Il est d'ailleurs à noter l'importance accordée à la cuisine, à la fois comme pièce et comme pratique, au sein des familles certes, mais aussi dans les associations disposant d'un local. Dans la mesure du possible, celles-ci s'organisent pour offrir à leurs membres la possibilité de partager un repas à l'issue d'une réunion ou d'activités, ce que rappelle Jean-Jacques, président d'une association de quilles de 9 : « *tout ça se termine autour d'une bonne table* » (A n°28). Certaines associations ont d'ailleurs des membres chargés de la cuisine à l'instar de la banda « Los Campesinos » dont une des « branches », appelée « *Peña Cocina* », se charge de la préparation des repas pour la traditionnelle nuit des bandas organisée chaque année, le dernier week-end de juillet, dans les arènes de Pouillon. Ce que rappelle le journal local : « *Il y avait les délicieuses spécialités proposées par la Peña Cocina. On s'est régalé avec la tête de veau sauce ravigote, les magrets fondants, les chipirons, les cœurs de canard, les tortillas aux parfums variés, les volailles dorées.* »[37] De même, l' « Amicale tarusate des retraités » dispose, parmi ses adhérents, de personnes chargées de la confection des repas au sein de la « *commission cuisine* », comme l'explique sa présidente (A n°59). Situé au centre de Tartas (chef-lieu de canton de 3 025 habitants), le local de l'association accueille effectivement ses membres le vendredi midi pour partager un repas.

Premier besoin vital à satisfaire, la nourriture apparaît pour tout être humain indispensable, mais l'acte de manger revêt sur mon espace d'investigation une attention particulière. En effet, par le passé, les exploitations agricoles, qui occupaient celui-ci, étaient conçues pour assurer la subsistance de la maisonnée.

[37] « Une nuit fédératrice », article du Sud-Ouest du 04/08/2012

Leur composition était déterminée par une logique économique associant la polyculture d'autosubsistance à l'élevage, l'usage des terres de la métairie à la récolte « partagée ». Ce système était alors basé sur la continuité de la maison, à la fois en tant que lignée domestique et patrimoine foncier. Il constituait une des conditions de la survie (AUGUSTINS G.,1977). Le contexte et la société ont changé, mais l'importance accordée à la nourriture et au repas (bien que transformés) subsiste. Effectivement, les membres de la famille se retrouvent régulièrement autour d'une table. Le repas constitue certes une occasion de se restaurer, mais aussi un moment de convivialité, de discussion où l'on prend le temps de parler, de se poser. Point de ralliement des membres de la famille, il est aussi source de plaisir (manger, c'est agréable) comme l'explique Armande, âgée de 56 ans : « *On est très gourmet, on aime bien la bonne cuisine dans les Landes.* » Aussi, elle précise à propos des repas des fêtes (de fin d'année notamment) : « *Ici, on apprécie bien, on fait toujours un peu plus que d'habitude. Ici, le foie gras c'est incontournable. Après, on mange du poisson, des coquillages pour sortir de l'ordinaire.* » (F n°36). Toutes les familles que j'ai rencontrées s'accordent à reconnaître que la cuisine est quelque chose d'important. Seule exception, François, originaire de Charente, célibataire qui dit effectivement : « *Je n'accorde pas d'importance excessive au repas. Sauf exception, je ne fais jamais de repas le dimanche à midi (…). La cuisine, ça m'intéresse plus (…)* ». Il reconnaît cependant que « *c'est convivial les repas, c'est les bons moments, la convivialité* » (F n°35). Sur ce point (l'importance de la cuisine), les femmes comme les hommes interviewés sont unanimes, en témoignent les propos d'Hubert, précédemment cité (F n°31). Ce que confirment Guillaume, jeune étudiant de 20 ans, *"Le repas c'est important, bien manger, la bonne gastronomie d'ici"* (F n°24) ou encore Elisabeth, mère de 3 enfants âgée de 50 ans : « *Les repas c'est important, on se réunit, on est ensemble, on discute. On aime tous manger.* » (F n°3). L'assiette constitue alors un plaisir de peu pour des personnes qui trouvent dans les repas matière à des microfestivités, du repas de fête au repas de famille. D'une part, la matière première nécessaire à la préparation de ces plats est souvent issue d'une production familiale à replacer dans les pratiques de solidarité familiale intergénérationnelle. Lise, étudiante de 22 ans à l'université de Bordeaux (à 160 km du village chalossais dont elle est originaire) aime bien cuisiner et apprécie de pouvoir utiliser les légumes du jardin potager de sa grand-mère maternelle ou les œufs des poules de cette dernière. Elle explique à ce propos que lorsque la semaine

touche à sa fin et qu'elle doit repartir sur son lieu d'études après avoir passé le samedi et le dimanche chez sa mère dans les Landes : « *J'amène à Bordeaux des légumes du jardin de chez mamie, les restes du week-end quand je repars le dimanche et des conserves (confits, rillettes) que réalise ma tante.* » (F n°26). La production familiale de conserves, à partir des produits locaux tels le canard ou les légumes du potager des grands-parents, se retrouve également dans d'autres familles. Agée de 33 ans, mère de deux filles de 8 et 4 ans, Nathalie dit : « *Avec ma grand-mère âgée de 82-83 ans, on fait des conserves : asperges, ratatouille, piperade, pâté de porc, confit, foie gras, longe. Je veux faire pour que ce savoir-faire ne se perde pas. Je n'achète pas de pâté, on mange mes conserves, des conserves de cèpes par exemple. Je n'ai pas encore de potager mais c'est pour bientôt.* » (F n°27). Ces cuisiniers de tous les jours, ces hommes et ces femmes (le plus souvent) font à manger pour ceux qu'ils aiment et confectionnent des bonheurs simples. Casse-croûte du matin, petit-déjeuner, déjeuner, pause quatre heures et dîner peuvent alors fournir autant d'occasions de donner et de se donner du plaisir. « *La cuisine c'est important (…) on aime bien ce qui est bon, on essaie d'être raisonnable tout en se faisant plaisir* » remarque Myriam âgée de 43 ans, ce que son mari confirme en ajoutant : « *Les repas c'est important, il faut se faire plais*ir ! » (F n°23). Aussi, ces pratiques domestiques des familles, comme leurs habitudes alimentaires, sont transmises au sein de la maison, de génération en génération, ce qu'explique Jean-Michel, père de deux enfants âgé de 51 ans : « *On accorde une très grande importance au repas, le bien manger c'est important. C'est un moment convivial, on prend le temps de parler, de se poser, c'est ce qui fait une cellule familiale quand les enfants sont jeunes. C'était 2 ou 3 heures de temps le samedi midi quand les enfants étudiants revenaient, un point de ralliement autour d'un confit. On accorde une grande importance au fait de manger et correctement.* » (F n°33).

Par ailleurs, comme les pratiques, les valeurs se transmettent au sein de la cellule familiale. Aussi, il est à souligner que les familles de type bastion interrogées sont construites sur des valeurs héritées des générations antérieures d'une société rurale traditionnelle (phallocratie, machisme …). L'homme travaillait, la femme s'occupait des enfants et faisait la cuisine, la vaisselle, le ménage. Dans cette configuration, la mère apprenait à cuisiner à sa fille, pas au garçon … Ce mode de fonctionnement a laissé des traces encore visibles aujourd'hui, la cuisine était et reste encore, dans ces familles, affaire de femmes. « *La cuisine, c'est Brigitte exclusivement et la*

vaisselle, c'est moi. On essaie de se répartir les taches » confie Bernard, 50 ans, père de deux enfants, qui ajoute : « *c'est surtout Brigitte qui en fait le plus ici.* » (F n°24). L'avènement d'une nouvelle conception de la famille a dessiné une nouvelle configuration : les femmes travaillent, les hommes aussi. Pour autant, il est intéressant d'observer que ce « nouveau » mode de fonctionnement ne révolutionne que fort peu le mode de vie des familles de type bastion. La famille y constitue toujours un lieu de transmission tant des valeurs héritées que des pratiques quotidiennes. Ainsi, comme cela a été souligné, la réalisation des achats alimentaires, la préparation des repas est majoritairement l'affaire des femmes, héritage de la société rurale d'antan comme le montrent les propos de ces épouses et mères de famille. Toutes affirment d'ailleurs l'importance du repas tant le midi comme Rosine (47 ans), « *Les repas sont importants, le midi surtout, il faut travailler après, il faut ce qu'il faut sur la table …* » (F n°11), que le week-end «*La bonne chère c'est important, passer un bon moment aussi. (…) C'est manger ici le dimanche*. » (F n° 38) à l'instar de Suzon, agricultrice de 55 ans. Cette pratique féminine de la cuisine et ce « goût » pour les repas se transmet au sein de la famille, comme l'explique Francine, mère de famille de 44 ans : « *Autrefois, les mamies avaient le temps de faire des popotes, nous on a reçu cette éducation, on nous a appris à être gourmand.* » (F n°12). Ce que confirme cette mère de famille âgée de 33 ans : « *La cuisine, c'est très important. J'adore cuisiner, j'aime bien utiliser ces 2 ou 3 recettes de sauce de ma grand-mère.* » (F n°27). Toutefois des différences sont à noter entre les trois types de famille que j'ai précédemment définis pour caractériser mon échantillon d'étude, à partir de la classification proposée par Kellerhals, à savoir : famille bastion, famille entre-deux et famille association. En effet, généralement, dans la famille bastion, tous les membres aiment la cuisine comme chez cette famille de Mugron composée de 3 générations différentes et de 5 personnes. Pour autant, ce sont les deux femmes de la maison, Françoise (43 ans) et sa mère (72 ans), qui la font (F n°20). A l'inverse, les familles de type « association » ne partagent pas forcément cette attribution « genrée » des tâches domestiques : « *J'aime bien faire un bon repas, composé de bonnes choses qu'on apprécie autrement que par le volume, les orgies ça ne m'intéresse pas. J'aime la cuisine, me mettre à la cuisine, faire les pâtes de cinquante façons* » explique François, âgé de 59 ans et originaire du Nord (F n°9). Quant aux familles de type « entre deux », Carine, mère de famille de 29 ans, dit à propos des repas : « *Aucune importance le midi car je suis seule.*

Après, le soir, c'est important avec le petit. » Et son époux Alexandre de préciser : « *On aime bien manger. Si c'est Carine qui fait le repas, c'est plus côte de porc, pâtes ou frites… classique. Quand c'est moi qui fait la cuisine, c'est un peu plus amélioré avec des plats plus cuisinés.* » (F n°37).

De plus, derrière cette importance accordée au repas, il existe des traces de la ruralité dans la transmission intergénérationnelle d'un savoir-faire. « *La cuisine c'est important, on ne serait pas chalossais ni landais autrement ! Autrefois, les mamies avaient le temps de faire des popotes, nous on a reçu cette éducation, on nous a appris à être gourmand.* » (F n°12) dit Francine, mère de famille de 44 ans et femme d'agriculteur. Cette transmission entre les générations est également observable dans celle d'un art de vivre comme le confirme Bernard, agriculteur de 52 ans : «*Je déjeune « à l'assiette » le matin : foie gras, un morceau de confit, du fromage (Boule d'or, camembert), un pion de rouge baptisé avec de l'eau à 8h30. De 6h00 à 8h30, je gave … je me le gagne le déjeuner avant !* » (F n°11). Indissociable de la maison et de la famille, le repas conserve une touche de culture locale, même si cette culture est constamment revisitée, réactualisée. Notons par exemple la pratique des « apéro-tapas » avant les repas pour les fêtes. Les boissons servies en apéritif sont alors agrémentées (comme en Espagne) de petites choses à grignoter qui peuvent être préparées à partir de produits locaux traditionnels, à l'instar des cœurs de canards cuits à la plancha. L'utilisation de produits, certes du terroir, mais aussi de produits frais et fermiers, est un invariant observé dans les entretiens réalisés chez les autochtones : « *On a tous les produits de la ferme (du porc, du canard …), du potager. On dit toujours « on sait ce qu'on mange* » (F n°18). Cette utilisation se retrouve aussi chez les familles néo-rurales, comme l'explique Marie, mère de famille de 41 ans: « *Les légumes sont du jardin, les volailles « maison », des œufs de la maison. Je fais du confit, du foie gras, du pâté, des conserves de légumes du jardin.* » (F n°15). Effectivement, toute une économie domestique non-marchande se met en place autour de la nourriture favorisant le développement de pratiques sociales et participant à la construction d'une « métro-territorialité ».[38]

[38] La métro-territorialité caractériserait la part irréductible de l'espace de vie fondée sur le tissage individuel de liens de proximité comme l'a montré E. Vitrac dans sa thèse (soutenue en 2002) consacrée aux pratiques spatiales liées à la fréquentation des bals ruraux (AUGUSTIN J-P., LEFEBVRE A., 2004).

II.2.2. Des traits d'une économie non-marchande à valeur culturelle

Les individus rencontrés dans le cadre de mes enquêtes entretiennent des relations de proximité avec leur entourage familial comme avec leurs amis. Ils viennent par ailleurs rechercher dans leur participation associative la solidarité et l'entraide qu'ils pratiquent au sein de leur sphère privée.

De la production familiale …

La cuisine et la nourriture sont mobilisées pour créer du lien entre les individus, entre les générations. D'une part, le repas constitue à la fois un moment et un lieu privilégié pour recréer physiquement du lien entre les individus présents autour de la table. D'autre part, la culture de légumes dans un jardin potager contribue à tisser du lien intergénérationnel à partir des échanges intrafamiliaux. Comme Nathalie (F n°27), Marielle va chercher chez sa grand-mère maternelle, à la saison, quelques produits du jardin ou encore des œufs chez sa grand-mère paternelle (F n°14). Effectivement, les légumes sont souvent issus du potager, généralement celui des grands-parents qui fournissent à leurs enfants et petits-enfants des produits frais toute l'année pour se nourrir ou faire des conserves, comme l'illustre les propos de Monique (43 ans), mère d'une petite fille de 6 ans vivant en concubinage avec Michel. « *On mange des légumes une fois par jour : soupe du jardin (la mère de Michel qui a un jardin fait de la soupe 2 à 3 fois par semaine), en été beaucoup de produits du jardin de la mère de Michel. (…) Toute la famille mange du poulet une fois par semaine, souvent le week-end chez ma mère. (…) On essaie de manger le plus possible de produits frais. On mange occasionnellement du pâté fait maison par la mère de Michel quand il y a des invités.* » (F n°6). Ainsi, sur mon terrain d'étude il existe une économie d'échanges familiaux et amicaux. Il s'agit d'une économie de proximité qui fonctionne au travers d'échanges où le don/contre-don l'emporte sur le système marchand. Cette économie est principalement féminine, celle-ci se caractérisant par le don du travail et de l'activité des femmes. Ce mode de fonctionnement entre générations se retrouve essentiellement dans les familles de type bastion. Effectivement, comme la sécurité, la solidarité fait partie des valeurs

défendues et mises en pratique au sein des familles de type bastion. Ces solidarités familiale, intergénérationnelle, domestique font partie de la vie quotidienne de ces familles. Pour autant, ces habitudes et manières de faire héritées des générations précédentes ou latentes, « ancrées » dans les lieux (ritualité des réunions familiales, solidarité familiale intergénérationnelle domestique …), se retrouvent aussi, parfois, dans le fonctionnement des familles de type entre-deux générations, comme l'explique Sandy : « *On tue le cochon, les légumes viennent du jardin de ma mère. On essaie de garder des repas de saison. On récupère beaucoup à droite à gauche dans la famille.* » (F n°25). D'autres modes d'approvisionnement sont à l'œuvre, ils se fondent notamment sur la proximité géographique ou les liens affinitaires, comme pour Jacqueline (54 ans) qui dit : « *le poulet de la ferme, je l'achète à la voisine une fois par mois.* » (F n°26). De même, Vincent fait remarquer que "*les œufs viennent de chez les voisins agriculteurs, ils ont des poules avec des vrais œufs !*" (F n°25).

… aux échanges entre amis ou associations

De plus, il est à noter que ce système du don/contre-don repose sur des solidarités familiales mais aussi amicales, de sorte que ce fonctionnement se retrouve dans le monde associatif. Effectivement, la solidarité fait partie des valeurs que les membres des associations rencontrées viennent rechercher en adhérant à celles-ci. Qu'il s'agisse d'associations de petite commune (A n°102), de chef-lieu de canton (A n°59) ou de ville (A n°92), la solidarité et l'entraide font partie des attentes et des valeurs de ces membres ou responsables. Au-delà des activités de l'association partagées par ses membres, faire partie d'une association permet de faire des rencontres, des connaissances et de tisser des relations, y compris d'entraide, ou de constituer des réseaux d'approvisionnement, même marchands. Isabelle (32 ans), mère de deux enfants qui fait partie, avec son mari, d'une association de supporters de rugby l'explique : « *Avec l'association, on a fait connaissance avec d'autres personnes qu'on croisait au stade et avec qui on n'avait pas l'occasion de discuter. Maintenant, on s'entraide, par exemple pour récupérer les petits à la sortie de l'école.* » (A n°92). Rappelons que l'espace d'étude choisi s'inscrit dans un contexte rural et agricole. Ainsi, l'entraide liée aux travaux des champs pratiquée autrefois entre voisins métayers pour les travaux des champs se retrouverait sous d'autres formes aujourd'hui, tant dans la vie familiale que dans les vies amicale et

associative. Daniel, agriculteur de 54 ans, habitant Saint-Martin-de-Seignanx, me l'explique : « *Je suis éleveur de volailles, on s'entraide, il y a quatre couples avec lesquels on réveillonne le premier de l'an. On se retrouve pour l'attrapage des poulets, le ramassage des kiwis. On réalise des repas à ces occasions, se qu'on appelle entraide en agriculture.* » (F n°29). Le travail agricole a perdu, il s'est effrité, il est moins socialisé que par le passé mais il existe encore des pratiques d'entraide dans le monde agricole comme en témoignent l'exemple des coopératives d'utilisation du matériel agricole (CUMA) qui permettent aux agriculteurs adhérents cotisant d'acheter collectivement des engins agricoles (qu'ils ne pourraient pas acheter individuellement) dont ils partagent l'utilisation et l'entretien. En effet, les CUMA participent d'une certaine solidarité agricole et contribuent à la mise en place d' « *une nouvelle manière de travailler en commun dans le monde rural* »[39]. Agriculteur de 52 ans, Bernard rappelle ces pratiques d'antan avec un brin de nostalgie : « *Arrivé adolescent, on parlait patois quand on allait à l'entraide avec les voisins. On s'entraidait beaucoup … avec le machinisme, c'est chacun pour soi et Dieu pour tous !* » (F n°11). Il est d'ailleurs à noter que les agriculteurs font très souvent le choix de l'achat et de l'utilisation en commun des matériels comme le montre la forte progression des investissements dans les CUMA entre 2010 et 2011 (+21,5%) en dépit de la baisse du nombre d'agriculteurs. 234 CUMA sont à dénombrer dans le département des Landes, ce qui fédère plus de 75 % des exploitations landaises professionnelles. Les agriculteurs se faisant moins nombreux, les pratiques rurales d'antan évoluent et la sociabilité se construit donc ailleurs, notamment dans les associations. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que parmi toutes les personnes interviewées, celles qui font partie d'une CUMA considèrent celle-ci comme une association (F n°12, F n°38, A n°68, A n°104). Aussi ce passé agricole aurait imprégné les lieux. Des traces de ce passé subsistent encore aujourd'hui tout en étant revisitées. Effectivement, les conditions de vie étant difficiles pour les métayers qui devaient partager les récoltes[40], il en allait de leur survie de s'unir pour réaliser les travaux des champs, s'aider les uns les autres …, dans ma zone d'étude, soit un contexte rural anciennement agricole, et

[39] Article du journal Sud-Ouest du 25 février 2012.

[40] « *Etre métayer (…) c'est théoriquement partager les revenus « à moitié ». Cet échange, qui n'est pas fondé sur l'argent comme les contrats de fermage, est en effet plus ou moins aléatoire selon les lieux, et surtout, selon les hommes et la nature de leur rapport.* » (FENIE B. et J.-J., 2009)

plus particulièrement en Chalosse[41], autrefois pays du métayage. Cette entraide a évolué au fil du temps et la solidarité se retrouve encore aujourd'hui au sein des familles autochtones ainsi qu'au sein des associations. La société landaise d'autrefois se caractérisait par un petit nombre de petits propriétaires et de brassiers, mais à cette époque, comme le rappelle J.-J. Le Fur (2008), « *Maîtres et métayers vivent côte à côte, en une société étroitement mêlée et fortement hiérarchisée, un monde où l'argent apparaît peu.* » Et de poursuivre à propos de la partie nord et forestière des Landes : « *le métayage, que l'on trouve ici plus fréquent et qui va y durer plus longtemps qu'ailleurs, est la solution landaise au manque de numéraire. Métayer, par définition, c'est le fruit de la terre partagé à moitié !* » Certes, le métayage d'autrefois a disparu avec l'accession des métayers à la propriété, favorisée par la loi de 1946, mais, « *le métayage a marqué durablement la campagne* » L. Papy (1982). Les conditions de vie étaient alors difficiles pour les métayers qui n'étaient pas maître du sol qu'ils cultivaient. Dans ce contexte, les pratiques d'entraide étaient monnaie courante tout comme les échanges en nature favorisant la pratique du don/contre-don entre métayers.

Les salaires sont en moyenne moins élevés dans le département des landes que dans l'ensemble de la région Aquitaine. Ma zone d'étude est une zone où les gens sont peu fortunés et habitués par les générations antérieures à vivre de peu. Aussi, la vie associative prendrait le relais de la vie agricole d'antan en matière de relations sociales et d'entraide. Effectivement, les associations constituent non seulement des acteurs majeurs de la vie locale par les activités qu'elles proposent, mais elles contribuent aussi à véhiculer des manières de faire et de se comporter. En ce sens, les associations les plus locales, tant par leur aire de recrutement que par leurs activités, participent à la transmission de valeurs, ce dont j'ai fait l'expérience à l'occasion de l'observation participante que j'ai pratiquée, notamment dans les bandas. En effet, il est de coutume pour tout musicien intégrant une banda de participer à ses répétitions hivernales, puis à ses sorties estivales. Son adhésion lui permettra alors, en échange de la musique qu'il jouera, de participer aux festivités et de faire la fête à moindre frais ; sa participation étant essentiellement rétribuée par des consommations gratuites dans les cafés. La pratique du don/contre-don ne

[41] « *Le ciment de la Chalosse loin des formes légales résulte de alliance historique une ruralité profonde écart de toute ville et un régime agraire fondé sur la polyculture associée à un système social de domination : le métayage.* » (DI MEO G., CASTAINGTS J.-P., DUCOURNAU C., 1993)

s'arrête pas là, puisque toute banda animant un bar pour les fêtes, même pour quelques minutes, sera remerciée par une tournée offerte par le patron, c'est du moins comme cela que la fête s'organise sur mon espace d'étude. En effet, il est à noter que ce mode de fonctionnement ne se retrouve pas partout et ce même dans la France méridionale. J'ai pu le constater à l'occasion de sorties extra-départementales avec une banda, par exemple à Aigues-Mortes, avec la « Peña Pendule »[42] en octobre 2010, à l'occasion des fêtes votives. A chaque arrêt dans un bar, la banda jouait et c'était au comité des fêtes de payer les rafraîchissements aux musiciens …

De plus, mon enquête en milieu associatif a conforté ce constat de l'existence de pratiques solidaires, d'entraide et de don/contre-don, non seulement à l'intérieur de l'association mais aussi entre associations. Par exemple, l'harmonie de Pomarez, commune de 1489 habitants[43], pratique des échanges de prestations avec d'autres harmonies, celles de Dax et de Pouillon notamment, ainsi qu'avec d'autres associations communales. « *Par amitié, on anime le toro-ball du rugby* » nous explique le chef de musique (A n°32). Egalement, certaines associations ont pour but de faciliter le quotidien de leurs membres, en témoigne l'objet de l'association « L'Union des bateliers du Courant d'Huchet » exposé par l'un de ses responsables : «*Il s'agit de faciliter l'après-travail des collègues, pouvoir leur donner des services qui n'existaient pas avant (distributeur de boissons, matériel, machine à glaçons …). Ça permet de créer un lien fort entre collègues et de rapporter un petit peu d'argent grâce au fruit de notre travail.* » (A n°120) Pour ce faire, les membres de l'association organisent des manifestations dans leur commune de 1830 habitants, afin de récolter de l'argent (repas, soirées autour du lac de Léon), « *ça permet de créer un lien fort entre collègues, de rapporter un petit peu d'argent grâce au fruit de notre travail.* » Il poursuit en expliquant que cet argent est utilisé aussi pour organiser des activités avec les femmes et les enfants, notamment un banquet annuel en avril. Précisons néanmoins que ces manières de faire et pratiques socio-spatiales des individus rencontrés concernent surtout les individus originaires des lieux qui ont un fort attachement au local, un côté « casanier », qu'ils soient de Chalosse ou d'ailleurs. Effectivement, l'ancrage favorise la construction d'un capital social local que ces individus entretiennent par leur participation à la vie locale notamment

[42] Association regroupant des musiciens de différentes bandas landaises créée en 2002
[43] Recensement INSEE de 2009

associative. L'usage du don contre-don est alors observable dans leur participation à la vie associative, ils donnent de leur temps à ces associations, en échange de lien social.

Des pratiques qui se transmettent

Ajoutons que les associations contribuent à la transmission des arts de faire comme des pratiques culturelles, non seulement entre les différentes générations d'adhérents, mais aussi entre autochtones et néo-ruraux. Originaire du Nord, arrivé dans les Landes il y a trois, François (59 ans) ne connaissait personne si ce n'est un couple de médecins qui avait créé, à Dax, une peña taurine dont il est devenu membre et par laquelle il a fait la connaissance de son épouse, dans le cadre des Fêtes. Bien que n'aimant pas faire la fête, il reconnaît que « *A la Peña, on se retrouve, on chante, on raconte des blagues dans une ambiance qui n'a rien à voir avec les orgies.* » Revenant sur son expérience personnelle, il explique : « *Là-haut, dans le Nord, c'était un pays de moins de traditions où la seule tradition était la tradition du travail. C'est une forme de vie différente. Etre entré dans une famille typiquement landaise, depuis j'ai découvert l'importance des voisins, de maintenir des liens plutôt que de vivre à la sauvage comme peut donner l'impression la vie moderne. Avec la Peña, j'ai découvert une influence plus espagnole dans la gestion du temps, une utilisation des soirées plus importante, une vie sociale beaucoup plus forte le soir, un peu moins l'hiver.* » (F n°9). Faire partie d'une association permet effectivement à ces nouveaux arrivants de s'intégrer plus facilement, comme le confie Alain, père de deux enfants, originaire de Bordeaux : « *L'intégration passe par le rugby, par les enfants, on les amène à l'école …* » (F n°22). La participation associative apparaît la voie privilégiée par laquelle des individus au réseau de relations sociales locales déficient, car non-originaires des lieux, peuvent tisser des liens avec d'autres membres de la société locale et, au bout du compte, s'intégrer dans ses groupes. Né à Libreville en 1961, prêtre depuis 1989 dans les Landes, Gérard explique : « *Avec les nouveaux arrivants dans les communes rurales, ils ont un réflexe de repli sur soi, leur insertion se fait mal. Quand on est déraciné, on n'a plus ses repères. S'il n'y a pas de désir de s'intégrer, alors il y a repli sur soi.* » (F n°28). Nous verrons d'ailleurs plus loin combien la fête participe de ce mouvement intégrateur, une fois les premiers contacts établis dans le cadre d'une participation

associative, la connaissance de personnes, le partage d'activités … de telle sorte que « *Si tu vas à la fête, si tu es seul et ne connais personne, tu t'embêtes.* » Comme tous les individus rencontrés qui y participent, Gérard considère que « *La fête, c'est le fait d'être avec d'autres et de retrouver tout plein d'amis, tout plein de connaissances. (…) C'est retrouver les gens.* » (F n°28) A l'instar des communes de campagne où les habitants se connaissent, les autochtones interviewés partagent ce goût des rencontres, ou plutôt des retrouvailles autour de leur Ici, du contact favorisé par la proximité spatiale de la famille et des amis. Cette importance accordée au fait de se retrouver, de se voir, conforte la place accordée à l'Ici comme l'illustrent les propos de Danielle, mère au foyer de 47 ans qui parle de ses enfants Alex (22 ans), Emilie (19 ans), tous deux étudiants à Bordeaux, et Max (18 ans), lycéen : « *Tous les week-ends, Emilie et Alex reviennent ici. (…) Le moment des rassemblements des frères et des sœurs, c'est ici !* » (F n°13). Bien que la société rurale et agricole d'antan (qui encourageait la vie en communauté et les pratiques de solidarité) ait disparu aujourd'hui, des traces demeurent dans les pratiques quotidiennes et participent d'une culture de peu, comme l'observe Belinda, mère de 2 enfants âgée de 39 ans, originaire des Pays-Bas et installée dans les Landes depuis 9 ans : « *Ici, il y a beaucoup de coutumes, beaucoup de cohésion entre les gens qui vivent ici. Ce n'est pas chacun pour soi, c'est une question de survivre, ça vient de survivre sur place. On a appris ici qu'on ne peut survivre que s'il y a une collectivité.* » (F n°5).

Photographie 5 : File d'attente pour le casse-croûte matinal proposé pour la Journée Landaise des Fêtes de Dax



Photographie 6 : Musiciens et festayres attablés pour le casse-croûte matinal de la Journée Landaise des Fêtes de Dax



Ces traces de ruralité, ces héritages de la société rurale et agricole d'antan se retrouvent ainsi à plusieurs niveaux. Considérant que « *La géographie rurale se réfère à l'aménagement des paysages agraires par les sociétés locales et aux héritages structurels de l'histoire* » (MAUREL M.-C. et LACQUEMENT G. (dir.), 2007), la prise en compte du temps long éclaire certaines des spécificités. En effet, la convivialité (cf. photographies ci-dessus) qui émerge du mode de vie des personnes rencontrées est un élément relativement récent. Il a remplacé ce qui se pratiquait à l'époque du métayage où d'abondance il n'y avait point et où la seule distraction intervenait au moment de l'entraide pour les travaux des champs. A cette époque, on se contentait de peu, la seule préoccupation était de survivre aux dures conditions du métayage, les objectifs ne se situaient pas dans un lointain futur mais concernaient l'« ici et maintenant ». Mes investigations et mes observations de terrain m'amènent à faire l'hypothèse d'un lien entre les pratiques quotidiennes d'antan et celles d'aujourd'hui, plus particulièrement en Chalosse encore rurale. Nous avions autrefois une société rurale fondée sur un mode de faire-valoir indirect qui encourageait la vie en communauté, les pratiques collectives et nécessitait l'entraide et la solidarité comme condition de survie dans l'ici et maintenant. De cette époque, je fais l'hypothèse qu'il subsiste quelques traces à replacer dans un tout autre contexte, celui d'une société post-moderne où l'individualisation est croissante, de sorte que ces héritages de la vie rurale se trouvent renouvelés, revisités. Comme

le constate Hubert, agriculteur de 75 ans à la retraite, « *Le travail a tellement changé, les occasions de se rencontrer sont différentes, les gens sont devenus individualistes, il n y a plus l'entraide d'avant (on rentrait le blé, on tuait le cochon…) Il y avait plusieurs occasions de se rencontrer en relation avec les travaux des champs. Maintenant, c'est juste deux semaines par an pour ramasser le maïs.* » Cet habitant du quartier de Bacotte explique d'ailleurs qu' « *Un repas du quartier est organisé depuis quinze ans pour qu'on se voie à la ganaderia Dargelos à côté. On est 60 à 70 personnes rassemblées le dernier week-end de mai autour d'un repas type : Alose grillée (il y a deux pêcheurs d'aloses), sanglier grillé ou mouton ou chevreuil … Tous les ans, on change, sauf le dessert : crème anglaise et pastis de Souprosse, Aurice ou même Saint-Sever. »* (F n°31). Autrefois pratiquée entre les individus d'une même famille, d'un même quartier autour des travaux des champs, l'entraide est néanmoins une pratique qui reste ancrée dans ces espaces ruraux (anciennement ou toujours) agricoles tout en ayant évolué, se déplaçant de l'action collective agricole à l'action collective associative ou amicale. Chef d'une exploitation agricole familiale composée de trois générations, Bernard, agriculteur de 52 ans, fait le constat suivant : « *Arrivé adolescent, on parlait patois quand on allait à l'entraide avec les voisins. On s'entraidait beaucoup … avec le machinisme, c'est chacun pour soi et Dieu pour tous !* » (F n°11). Aussi, Marie, mère de deux enfants âgée de 33 ans, explique à propos de l'amitié que « *les amis, c'est plus fort qu'un copain. On va les recevoir, on va y aller, on se reçoit tous les 2 ou 3 mois, une fois chez l'un, une fois chez l'autre, pour des repas. Si on a besoin de coups de mains, on les appelle pour des travaux, garder les enfants, de l'entraide.* » (F n°27). Le travail agricole et les amis peuvent d'ailleurs être liés comme l'explique Jean-Michel, exploitant agricole de 54 ans dans une commune du Seignanx de 4724 habitants, qui partage des repas avec ses amis à l'occasion de grands travaux agricoles comme précédemment évoqué (F n°29). Enfin, rappelons aussi que la pratique de l'entraide entre les générations est fréquente dans les familles interviewées. A l'instar de Didier, père de deux enfants âgé de 49 ans, nombreux sont les individus interviewés (dans les familles de type bastion principalement) qui considèrent effectivement que la famille *« ça doit être quelque chose d'uni. On doit se rendre service, s'aider mutuellement dans tous les domaines pour différents problèmes … une entraide générale. »* (F n°1). En conséquence, il semblerait que, sur mon espace d'étude, l'entraide liée aux travaux des champs se retrouve dans les vies familiale, amicale et

associative. Le travail agricole a perdu, il s'est effrité, il est moins socialisé que par le passé, la sociabilité se construit donc ailleurs. Soulignons enfin qu'une organisation particulière des activités des individus et familles enquêtés est à noter, à la fois sur le plan temporel et sur le plan spatial. Celle-ci « obéit » à une organisation saisonnière qui se répète chaque année de façon régulière et cyclique à l'image des travaux des champs et autres pratiques agricoles.

II.2.3. Saisonnalité et lieux des pratiques et activités

La vie quotidienne des individus rencontrés s'organise certes autour de l'Ici mais selon des modalités différentes. En effet, mes enquêtes font ressortir une saisonnalité des pratiques et des activités, tant à l'échelle individuelle qu'à l'échelle des groupes. Il est d'ailleurs intéressant d'observer de quelle façon, d'une période à une autre de l'année, événements et rencontres, amicales, familiales, de loisirs, se modifient. Ne fréquentant pas les mêmes lieux du fait d'activités saisonnières différentes, les personnes ne pratiquent pas les mêmes formes de sociabilité d'un bout à l'autre de l'année. Comme l'explique Didier : « *Je vois mes camarades sur la place publique, ce sont des amis en relation avec mes activités sportives. En hiver, c'est les gars du rugby ; en été, c'est les gars de la Course* [landaise] » (F n°1). Les pratiques de ce père de famille de 49 ans sont donc rythmées par les saisons : rugby l'hiver, course landaise l'été, qu'il s'agisse des activités réalisées ou des camarades rencontrés. Il est intéressant de noter que ces pratiques et activités reviennent chaque année, à la même période, rythmer la vie locale. Les activités des familles, comme celles des associations ou les annonces des manifestations organisées durant l'année, font clairement apparaître cette organisation spatio-temporelle. De plus, ces activités cycliques révèlent de la sorte une fréquentation saisonnière qui s'ancre dans des lieux particuliers. Les associations et leurs bâtiments constituent, dans ces conditions, autant de supports de lieux et de temps de rencontres sociales, autour desquelles s'organise la vie sociale des individus et de leurs familles. Ainsi, il est important de noter que ces pratiques saisonnières confèrent une sorte de rondeur cyclique au temps de la vie locale qui n'est pas sans rappeler les rythmes calendaires de la vie rurale et agricole d'antan. Certes, l'appartenance à ces

associations évolue au gré des âges de la vie, au sens où l'âge avançant, les implications associatives s'amenuisent, relayées souvent par les responsabilités familiales comme l'explique Monique, mère de famille de 43 ans : « *Depuis cette année, nous ne faisons plus partie d'aucune association. Avant, j'étais au Foyer des jeunes et au cinéma à Pontonx. Michel a entraîné des gamins à jouer au basket jusqu'à 42 ans à Cassen et à Laurède.* » (F n°6). Pour autant, même si elles perdent de leur intensité, les pratiques demeurent, de manière plus ou moins directe. Elles se transforment et se transmettent entre les générations. En effet, la génération intermédiaire des adultes soutient les associations, par exemple lorsque l'association des jeunes du village organise les fêtes. C'est le cas de « La jeunesse goussoise » (F n°13). Les parents viennent alors donner un coup de main pour préparer le repas du dimanche à la salle des fêtes, qu'il s'agisse d'aider à l'organisation matérielle de la salle, en apportant puis en installant tables et bancs (pour les pères), ou d'apporter de l'aide en cuisine pour la préparation des repas (pour les mères). De même, j'ai constaté l'implication des familles dans la préparation de la « Nuit des bandas », organisée par la banda « Los Campesinos », chaque année, le dernier week-end de juillet. Les compagnes, les maris, les parents viennent prêter main forte pour l'occasion, de sorte que certaines familles, fortement représentées au sein de la banda, depuis plusieurs générations, se retrouvent presque au complet pour l'occasion.

S'associer, s'aider fait partie des valeurs et des convictions constitutives de la culture locale. Les associations sont donc l'expression, parmi d'autres, d'une sociabilité construite autour d'affinités et, par conséquent, autour d'amitiés. En effet, l'importance du temps social, tant dans les représentations que dans les pratiques des familles rencontrées, se décline dans deux univers spatio-temporels entremêlés, souvent imbriqués : la vie associative et la vie amicale. Néanmoins, les relations que l'individu opère entre ces deux univers sont complexes et s'entrecroisent en des lieux et des temps communs. En effet, j'ai pu constater une imbrication entre les réseaux d'amitié et la participation associative des individus rencontrés. La majorité d'entre eux retrouvent en effet leurs amis dans les associations dont ils font partie. *« Avec mes amis on se retrouve à la salle de répétition à Momuy, de 17 heures à 5 heures du matin tous les week-end. S'il n'y a pas répétition, il y a apéro, une quinzaine souvent. Repas, apéro, anniversaire, au local, c'est la maison mère là-bas, tout est prétexte à faire la fête, je vis que pour la musique, le reste… »* explique Marielle (F

n°14), musicienne de 25 ans, qui retrouve par ailleurs ses mêmes amis lors des sorties de la banda. Quel que soit l'objet de l'association ou le(s) activité(s) pratiquée(s), je remarque également, dans l'enquête réalisée auprès des associations, qu'un quart des personnes interviewées ont connu l'association dont elles font partie par l'intermédiaire d'un ou de plusieurs de leurs amis.

Ce temps social est constitué par des interactions se déroulant dans des environnements concrets et habituels, fréquentés et revisités selon un rythme cyclique. En effet, j'ai pu repérer auprès des familles enquêtées une conception du temps assez particulière, celles-ci distinguant au cœur de la vie quotidienne un temps de travail et un « temps de vie sociale », qu'elles ne considèrent pas comme « temps libre ». Aussi, l'emploi du temps annuel, le calendrier de ces familles, est fait à l'avance, quasi-immuable, compte tenu des pratiques sociales et culturelles qui s'inscrivent dans des temps et des lieux précis autour de « l'ici ». L'agenda qui suit, celui d'Eric, père de famille de 44 ans (F n°12) en témoigne. Il est structuré par ces pratiques culturelles et sportives, comme le présente le tableau ci-après (Tableau 6).

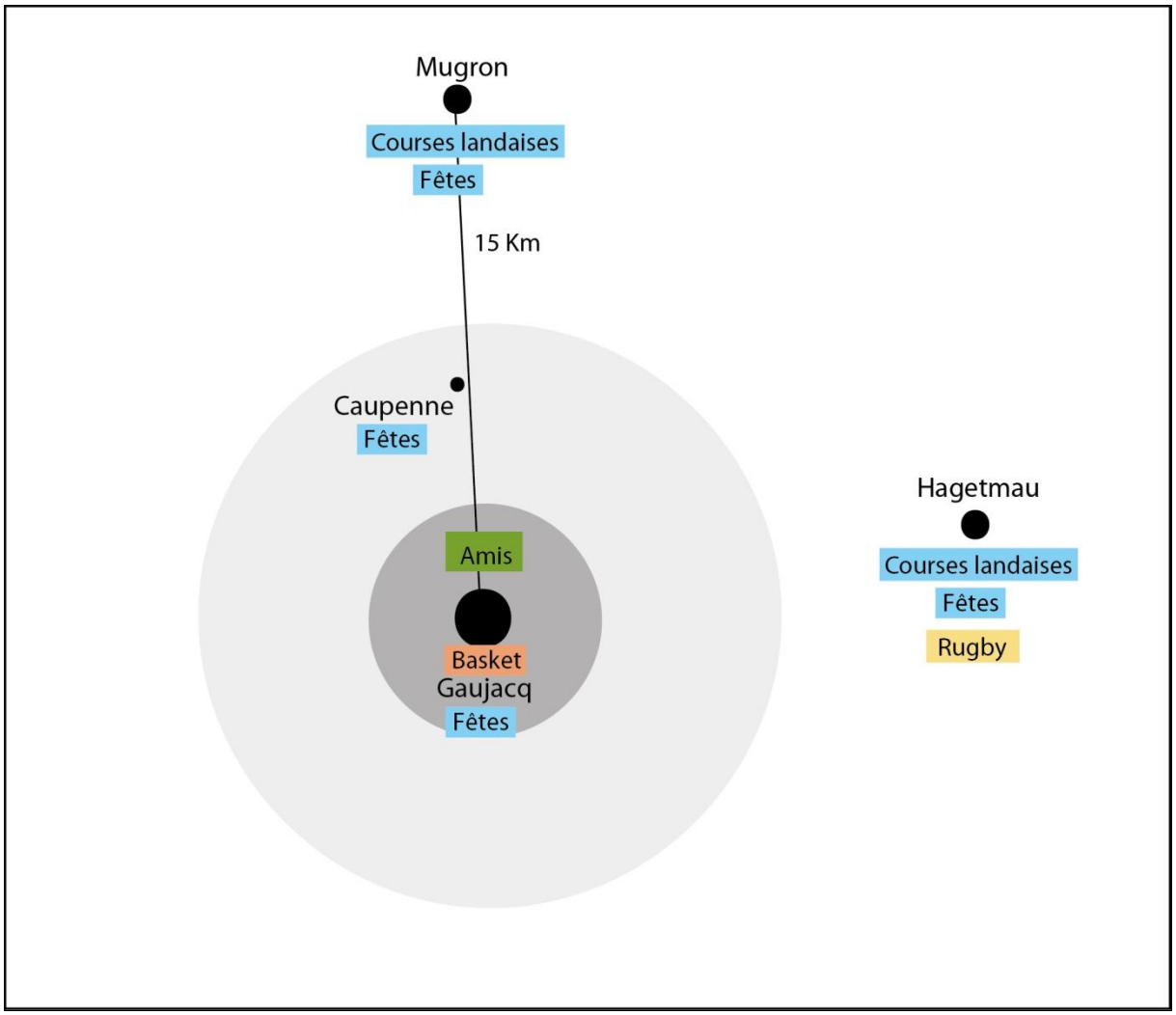
Tableau 6 : Agenda d'un père de famille n°12

Janvier	Février	Mars	Avril	Mai	Juin
	fêtes	fêtes	fêtes	fêtes	fêtes
		amis	amis	amis	amis
basket	basket	basket	basket	basket	
rugby	rugby	rugby	rugby	rugby	
Juillet	**Août**	**Septembre**	**Octobre**	**Novembre**	**Décembre**
fêtes	fêtes	fêtes			
amis	amis	amis	amis		
		basket	basket	basket	basket
		rugby	rugby	rugby	rugby

Source : Enquête sur la vie quotidienne, 2005 - 2006

Ce « calendrier » témoigne de l'organisation temporelle des activités de ce père de famille, mais il concerne aussi le reste de celle-ci, comme l'explique Francine, son épouse : « *De novembre à janvier, période la plus calme, on passe nos soirées d'hiver à la maison. L'été, on n'est jamais là.* » Cette mobilité reste néanmoins locale, fondée sur des activités de proximité autour de la maison, cœur identitaire de l'Ici, et du bourg comme l'illustre le schéma ci-après (Croquis 4).

Croquis 4 : L' "Ici" de la famille n°12 fondé sur des pratiques culturelles et sportives



Source : Enquête sur la vie quotidienne, 2005 - 2006

Tel le cycle des saisons, le temps social s'organise ainsi en deux séquences : l'hiver autour du basket (salle de sport), du rugby (stade), des repas (chez soi) ; l'été autour des courses landaises (arènes), des fêtes (place publique). Dominique et Sabine ont

ainsi pour activités communes, avec leurs 2 fils, le rugby et la course landaise : *« Pour Thibault, l'été, c'est la banda ; l'hiver, c'est le rugby. Pour Fabien, l'été c'est la course landaise (écarteur en formelle).* » (F n°16) Effectivement, toute la famille va voir les matches de rugby de Mugron (équipe que Dominique entraîne et club où joue Fabien), de fin août à début mai, puis, l'été, Dominique va voir son fils, Fabien (« écarteur »), « écarter » des vaches landaises[44]. Les différentes temporalités que sont le temps interne de la maison, de l'intimité domestique, le temps social et le temps de loisirs participent du principe de plaisir et s'organisent donc selon une saisonnalité. Ce principe de plaisir, dans ce contexte, laisse penser que l'on se trouve, sans doute, devant une culture hédoniste simple, fondée sur les sensations, les plaisirs immédiats, l'expression des corps, les valeurs de la famille et de l'endo-groupe … A l'intérieur même de cette saisonnalité, certaines pratiques s'inscrivent dans le rythme de la nature, comme en témoigne la chasse pratiquée dans un quart des familles rencontrées (F n° 2-10-12-15-16-20-30-31-34), ou la cueillette des champignons (F n° 4-12-27-15-26-31). Pratique saisonnière, amicale, intergénérationnelle mais farouchement genrée, la chasse fait partie de ces occupations essentielles, constitutives du prototype de cet univers culturel.

Photographie 7 : Palombière pour chasseurs



[44] « *Personnage central de la Course Landaise, l'écarteur affronte la vache sauvage, il la cite au centre de la piste, l'appelle pour provoquer sa charge, et au moment où la vache fonce sur lui et donne le coup de tête pour le prendre, l'esquive d'un écart qui laisse passer la vache au creux de ses reins en perdant le moins de terrain possible par rapport à l'attaque*. » Site officiel de la Fédération Française de la Course Landaise : http://www.courselandaise.org

Philippe, père de famille de 45 ans, chasse la bécasse une à 2 fois par semaine l'hiver (F n°2) ; Bernard, père de famille de 52 ans, est un adepte de la chasse à la palombe (F n°10) qu'il pratique chaque année peu avant la Saint-Luc, le 18 octobre, où la légende promet le « grand truc »[45], le grand déballage (Photographie 5). Quant à Alain, père de famille de 45 ans, il partage sa passion avec ses trois fils Mathieu (20 ans), Romain (17 ans) et Yoan (13 ans) et il va avec eux à la pêche aux carnassiers (brochet, perche, silure ou encore sandre) sur l'Adour notamment, à la chasse à la bécasse, à la palombe ou au sanglier (F n°20). Soulignons que les individus enquêtés ne déclarent pas pratiquer toutes les activités de pleine nature comme telles, à l'instar des ballades à pied dans la nature. Celles-ci font partie de leur environnement, de leur mode de vie, de sorte que peu d'entre eux les distinguent ou les signalent au cœur de leur vie quotidienne. Effectivement, j'ai précédemment évoqué les aménités locales que propose l'espace local d'investigation avec au nord la forêt, au sud la montagne et à l'ouest l'océan. Les pratiques et activités des individus comme des associations s'organisent clairement en deux périodes : l'hiver et l'été. Le printemps et l'automne sont bien évidemment animés, mais en fait il existerait 2 saisons, au sens où il y a celle où l'on peut vivre dehors (de la fin du printemps à une bonne partie de l'automne) et celle plus courte, le reste de l'année, où la vie d'intérieur s'impose. Certains lieux accueillant chaque année des activités deviennent donc incontournables dans la vie locale, qu'il s'agisse de la salle des fêtes, du hall de sports (Photographie 6) ou des arènes. « Salle des fêtes », « foyer municipal », « salle de réunions » sont autant d'édifices qui permettent d'accueillir des assemblées publiques, mais aussi toutes sortes de distractions (fêtes, lotos, concerts …).

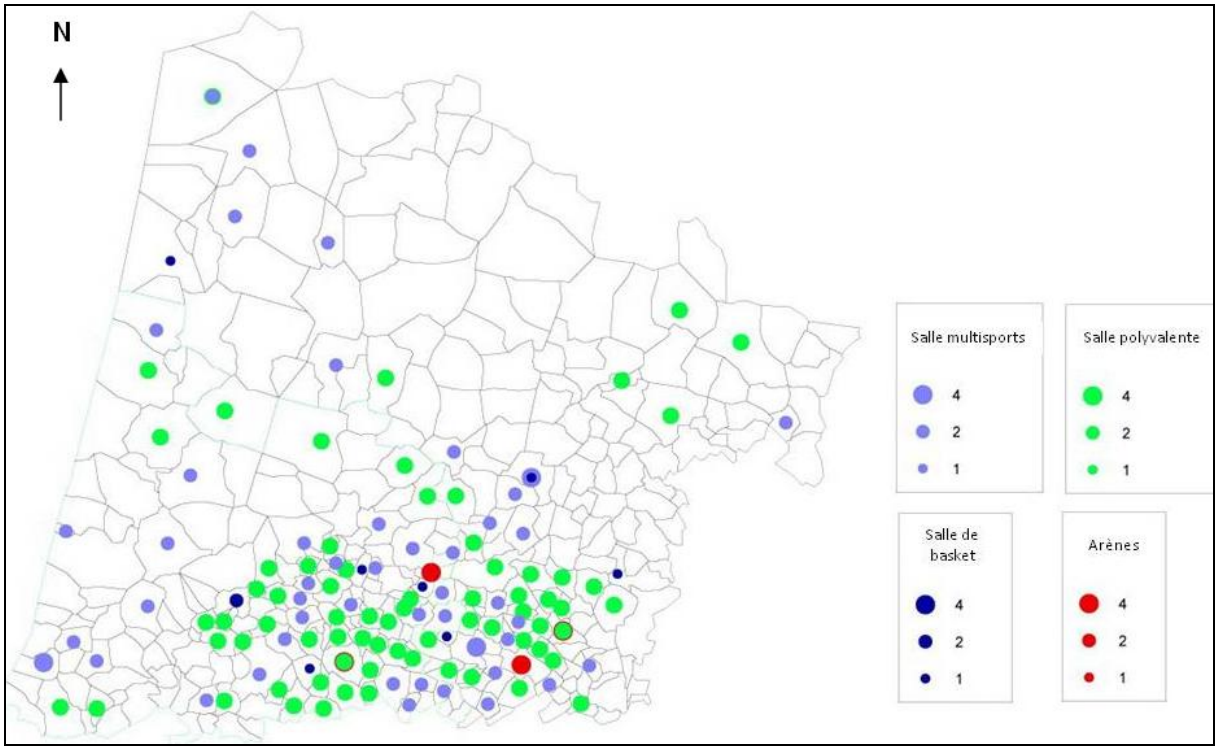
[45] Octobre est le mois de la chasse à la palombe lorsque ce migrateur redescend vers le sud. Or, dans le calendrier, le 18 octobre, jour de la Saint-Luc, promet « *le grand truc* », le grand déballage, le plus gros passage, un ciel bleu de palombes.

Photographie 8 : Loto dans le hall des sports de Souprosse, le 20 septembre 2009



Ces édifices composaient dans les campagnes une armature ancienne et dense. Ces salles révèlent, un peu comme les « lieux de mémoires » que sont les églises, mairies et écoles ou monuments aux morts, l'état d'une société et la nature de ses préoccupations (NAUZE N., 2001). S'installant dans la vie quotidienne, ces lieux que constituent ces salles de sports et de fêtes, ou les arènes, ont une force d'attraction, une puissance symbolique qui participe à la construction et à l'ancrage d'une culture localisée autour des manifestations qu'elles abritent, de moments partagés ou simplement de rencontres. M'intéressant à la pratique du basket que j'analyse plus loin, je constate la pluralité des lieux où se déroulent ces entraînements et ces matches. Effectivement, je distingue 4 principaux types de salles de basket : les salles multisports, les salles polyvalentes, les salles de basket proprement dites et les arènes (Carte 16). Toutes ces salles hébergent de nombreuses activités et manifestations durant toute l'année.

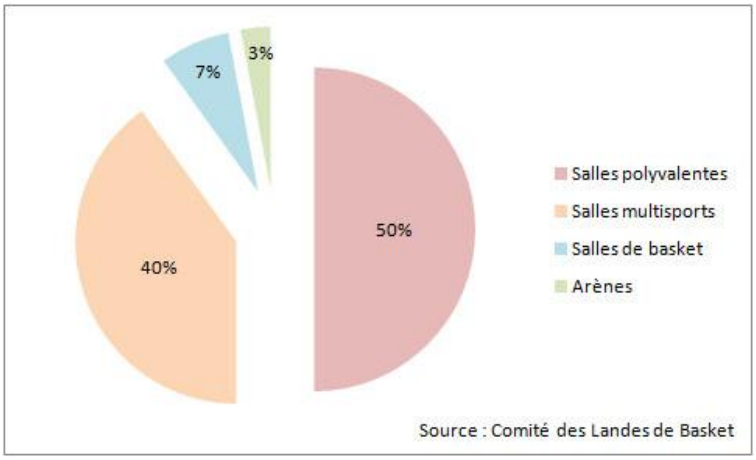
Carte 16 : Typologie des salles de basket utilisées dans les Landes en 2013



Source : Comité des Landes de Basket, 2013

Il est d'ailleurs intéressant d'observer la répartition de ces 137 salles de basket. Comme le montre le graphique (Graphique 3), il s'agit majoritairement de salles polyvalentes, les arènes faisant plus exception (elles sont 4 à accueillir des matches de basket dans le département, à savoir : Pomarez, Samadet, Toulouzette et Saint-Loubouer).

Graphique 3 : Répartition des salles de basket dans les Landes



Les arènes arrivent en troisième position parmi les lieux et espaces convoqués par les familles enquêtées (après la maison et la voiture). Seules 8 de ces 38 familles ne fréquentent pas des arènes. Cet élément « architectural », qu'il soit en dur, fait de bois ou de pierre, ou bien démontable, fait partie du paysage et du patrimoine de mon espace d'étude.

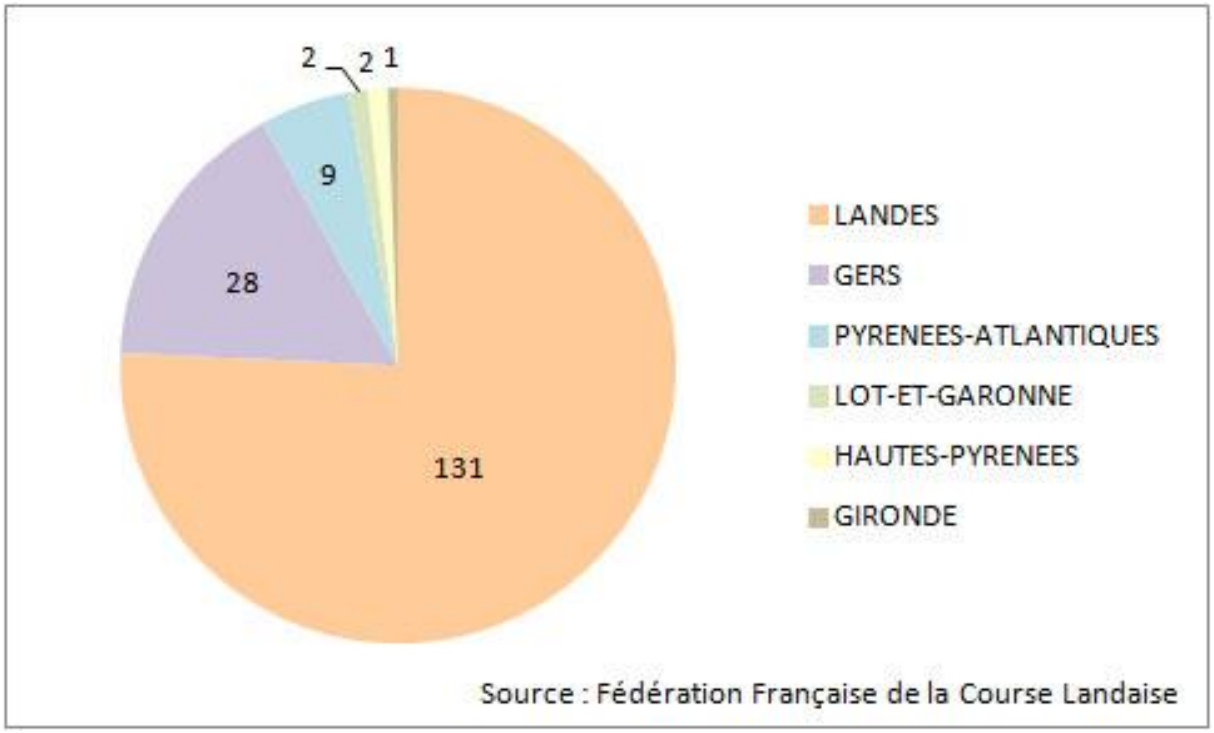
Aire sablée d'un cirque, d'un amphithéâtre où se déroulaient les jeux dans l'Antiquité, l'arène désigne aujourd'hui cet espace recouvert de sable. Au pluriel, ce même mot « arènes » correspond à l'édifice où se déroulaient ces jeux, où ont lieu aujourd'hui les courses de taureaux. Sur mon terrain, ce lieu fait partie de la vie quotidienne et participe à la construction d'une identité locale. Utilisées, réinvesties, réappropriées, les arènes font partie du patrimoine (du moins architectural)[46] et constituent un lieu de vie au gré des différents usages qui en sont faits, à commencer par la course landaise. La Fédération Française de Course Landaise dénombre 131 arènes de course landaise dans le département des Landes, à ce jour (112 construites en dur et 19 démontables)[47]. Considérant que 330 communes composent le territoire landais[48], plus d'un tiers d'entre elles possèdent donc des arènes de course landaise. Comparé à l'ensemble des arènes de course landaise, ce chiffre témoigne de l'importance de ce sport traditionnel dans les Landes comme le montre le graphique ci-dessous (Graphique 4) illustrant la répartition de ces arènes par département.

[46] Le CAUE du département des Landes a réalisé un inventaire des arènes.

[47] Source : Fédération Française de la Course Landaise. http://www.courselandaise.org/arenes.php

[48] http://www.insee.fr/fr/insee_regions/aquitaine/themes/epubli/epub1206_dep40/epub_1206_dep40.pdf

Graphique 4 : Répartition des arènes de course landaise par département en 2013



Les arènes constituent le cadre de ce sport de tradition très vivace que constitue la course landaise, mais aussi celui d'autres pratiques comme la corrida. Qu'elles soient utilisées pour la corrida ou la course landaise, ou les deux comme à Dax par exemple, les arènes sont nombreuses sur le territoire considéré. On trouve aussi des arènes espagnoles à Dax, Saint-Vincent-de-Tyrosse, Soustons et Vieux Boucau.

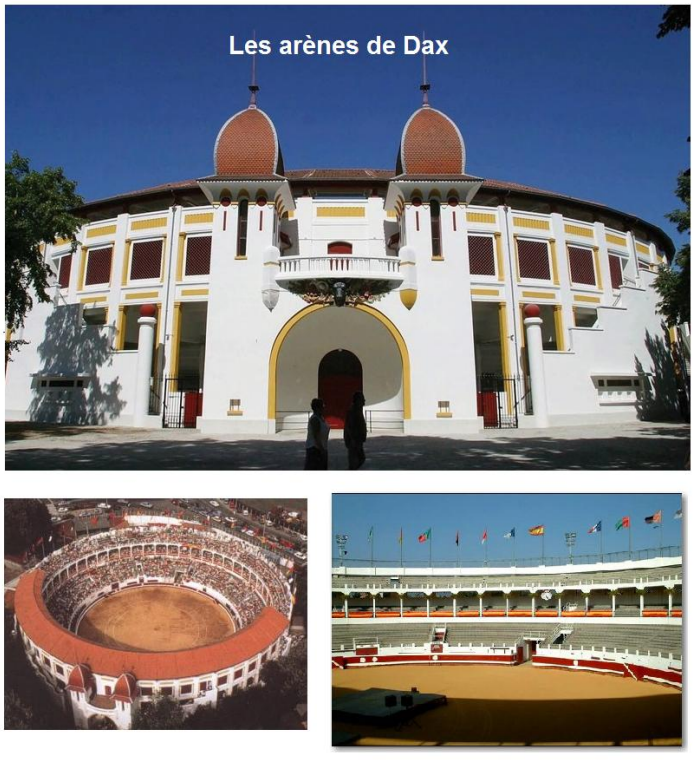
Photographie 9 : Arènes de Dax



Construits en dur, les gradins et la tribune y entourent la piste, circulaire ou légèrement oblongue comme à Mugron (1906). Ce sont des «plazas» destinées aux corridas. A l'inverse, les arènes à piste rectangulaire sont conçues pour la course landaise comme celles de Hinx (1930). Elles disposent de tribunes et de gradins

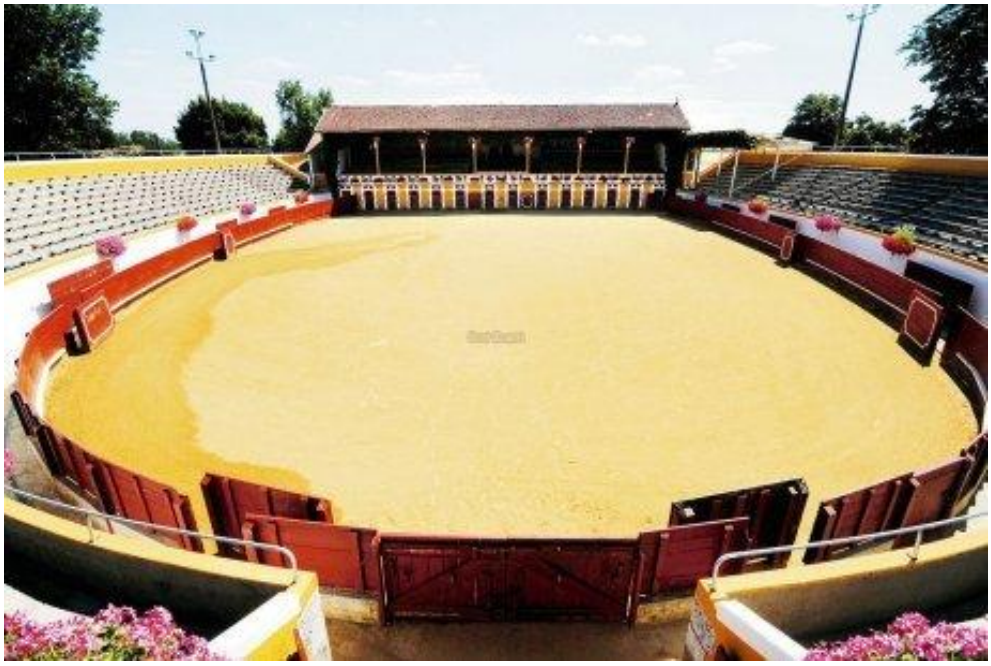
souvent partiellement démontables comme à Baigts (1911), commune de 346 habitants situé en Chalosse, dans le canton de Mugron. Au-delà de l'élément architectural qu'elles peuvent constituer et des pratiques tauromachiques qu'elles peuvent accueillir, les arènes sont un lieu central de la vie locale. En effet, elles reflètent une identité culturelle très vive qui se manifeste, au moins une fois par an, à l'occasion des fêtes patronales. Elément pittoresque du paysage landais, elles sont souvent implantées dans un vaste espace libre, planté de platanes, à proximité du centre-bourg. Elles font partie de ces espaces publics ouverts, libres, expressions de la fête et de la convivialité que l'on retrouve sur mon terrain. En ce sens, les arènes constituent dans les Landes, et notamment sur mon terrain, non seulement des équipements mais aussi un patrimoine. Ce type de bâtiments est très éclectique sur le plan architectural, puisque sa configuration, son mode constructif et son ornementation peuvent changer d'une commune à une autre. Certaines constructions sont ouvertes sur l'aire de la pratique et sur l'espace public (formant seulement un demi-cercle en dur), alors que d'autres enveloppent complètement la piste. Aussi la configuration évolue souvent dans le temps, par extensions et rajouts successifs, vers une enceinte complète. Le bâtiment exprime alors l'idée d'enclos tout en gardant une ouverture vers le ciel, à l'intérieur.

Photographie 10 : Architecture des Arènes de Dax



Il est intéressant d'observer que le style choisi (la tribune de village ou l'amphithéâtre en bois) pour la construction d'arènes diffère d'une commune à une autre, notamment en fonction de l'architecture traditionnelle locale. Ces différences architecturales découlent notamment des matériaux choisis pour la construction de ces édifices, le bois ou le béton par exemple. Aussi, attachons-nous aux deux arènes du canton de Castets situé dans le Marensin (au nord de mon espace d'étude), région dont la forêt est caractéristique de tout le *pinhadar*[49] des Landes de Gascogne. Les arènes de Castets (1954) et de Lit-et-Mixe (1957) ont été construites en bois dans les années 1950. Par ailleurs, l'arène est souvent dotée d'une ornementation liée à la symbolique républicaine (cocardes, blasons ...) ou de détails constructifs ouvragés. En revanche, les arènes de bourg, situées au cœur de la commune, empruntent plutôt leurs référents géométriques et stylistiques au modèle espagnol : enceinte en dur, arrondie, orientée par la mise en scène ostentatoire de l'entrée. L'arène hispano-landaise allie des réminiscences hispano-mauresques à la tradition landaise de l'ossature en bois, comme en témoignent celles de Mugron (photo ci-après).[50]

Photographie 11 : Arènes de Mugron

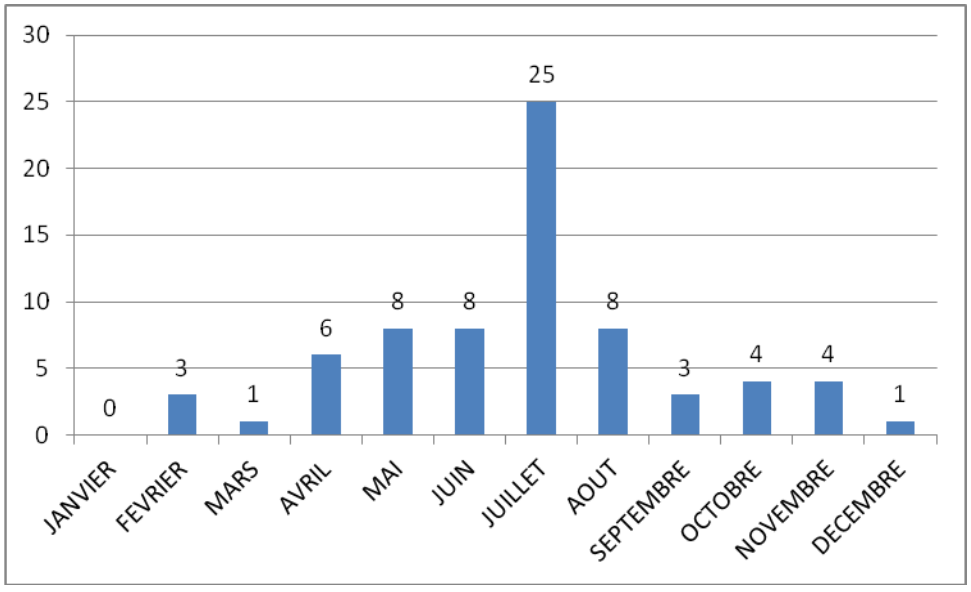


[49] Terme occitan signifiant « pinède »

[50] *Arènes de la course landaise et de la corrida*, CAUE des Landes, Le Festin, 2000.

Ces arènes de courses landaises expriment avec force une identité locale. Loin de constituer seulement un patrimoine architectural qui vivrait une fois l'an, à l'occasion de la traditionnelle course landaise organisée pour les fêtes du village, ce lieu est bien vivant et peut-être utilisé dans différents contextes et à différents effets durant toute l'année. En effet, les arènes font partie du paysage landais, mais aussi de la vie locale. Faute d'équipements autres ou de moyens, certaines communes confèrent à leurs arènes une large palette de fonctions. Eléments du patrimoine landais, les arènes sont partie prenante de la vie quotidienne des habitants de mon espace d'étude. Au cœur de l'espace public, l'édifice peut avoir sa tribune permanente accolée à l'église comme à Caupenne, ou bien être situé derrière le hall des sports comme, par exemple, à Gamarde, ou encore derrière l'école comme à Larbey. Transformées pour l'occasion, les arènes deviennent salle polyvalente (Poyanne, Magescq ou Castelsarrazin), servent de salle de basket à Toulouzette … Je m'inspirerai du relevé des différentes manifestations à caractère culturel, annoncées en 2006 par le journal *Sud-Ouest,* Edition Dax-Sud Landes, pour évaluer la polyvalence de ce lieu et juger de son occupation saisonnière. Alors qu'aucune manifestation utilisant ces arènes n'est annoncée le premier mois de l'année, leur nombre signalé par le journal atteint un pic au mois de juillet, période estivale festive et touristique, comme l'illustre le diagramme ci-après (Graphique 5).

Graphique 5 : Des utilisations saisonnières des arènes dans le sud landais



Nombre de manifestations organisées dans des arènes annoncées dans le journal *Sud-Ouest* (édition Dax-sud landes) en 2006

Cet exemple des arènes permet d'observer l'organisation saisonnière des pratiques des individus sur mon espace d'étude. Ce constat vient conforter les enseignements de l'emploi du temps d'Eric présenté ci-dessus. Il est également important de rappeler la polyvalence de ce lieu.

Planche photographique 1 : Les arènes, élément du paysage et du patrimoine landais



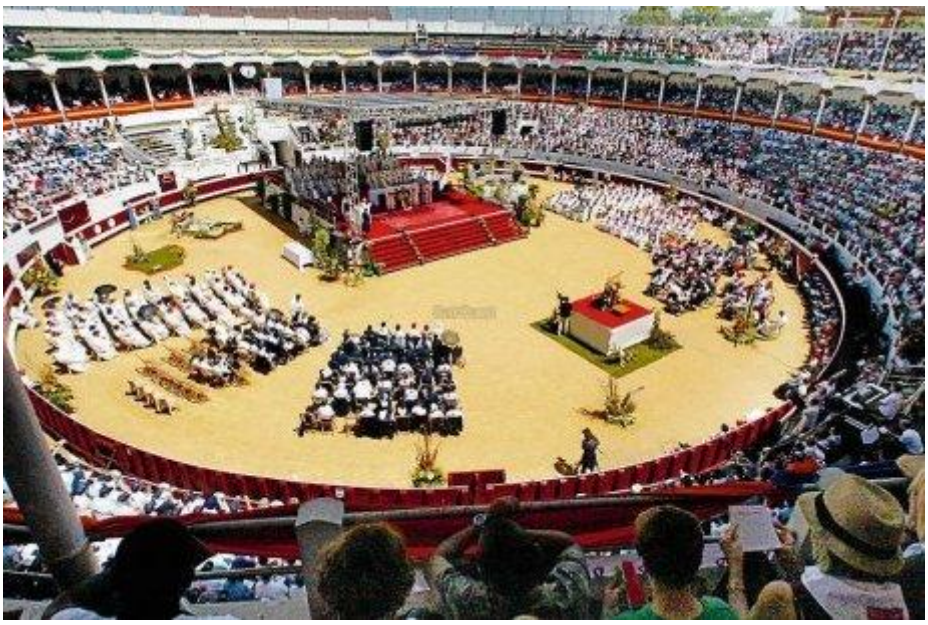
Au carnaval de février ou de mars, succèdent un vide-grenier, puis les fêtes pascales d'avril, un loto au mois de mai, période où débutent les manifestations taurines avec les Escapades taurines de Pouillon. Viendront ensuite le Festival de la Comédie à Dax, la Foire aux chevaux à Soustons, les toro-ball et spectacles toro piscine organisés sur la côte landaise l'été. Sans conteste, les arènes connaîtront leur plus grande animation au mois de juillet, au vu des manifestations annoncées par le journal *Sud-Ouest* : toro-ball, spectacle toro piscine, course landaise, théâtre, Nuit des Bandas de Pouillon ; Feria andalouse à Soustons ; Festival de musique taurine Paso Passion à Dax ; marché nocturne à Labenne ; concert de Benabar à Dax ; Corrida portugaise à Vieux Boucau ou à Soustons, spectacle folklorique à Soustons … Ensuite, ces mêmes animations se poursuivront au mois d'août (Festival des traditions landaises à Saint-Vincent-de-Tyrosse, course landaise, spectacle toro-

piscine, corrida, novillada, corrida portugaise), mais de façon moins intense, compte tenu de la traditionnelle semaine des fêtes de Dax autour du 15 août. Enfin, les manifestations organisées dans des arènes et annoncées dans le journal se font de plus en plus rares lorsque l'hiver approche, si l'on exclut quelques courses landaises ou vide-grenier. La seule activité que l'on retrouve toute l'année, au moins une fois par mois (à l'exception du mois de janvier), concerne la course landaise, sport traditionnel gascon (landais même).

Certains de ces édifices ont pu évolué au fil des ans et s'ouvrir à de nouveaux usages, comme pour les salles polyvalentes. Construites en 1913, les arènes de Pontonx-sur-l'Adour vont être, cent ans plus tard, transformées et réhabilitées en espace polyculturel, en un lieu dédié aux activités de la vie associative locale (kermesses, goûters, course landaise …) et à l'animation culturelle (concerts, théâtre, danse …). De même, les arènes de Gamarde-les-Bains, commune de 1 076 habitants située à 15 km au nord-est de Dax, ont été couvertes en avril 2012, faisant de cette piste construite au départ pour la course landaise un terrain de basket (Planche photographique 2). Du coup, à peine construit, le toit des arènes abritait, quelques jours plus tard, un premier match de basket. Ce match y était organisé pour le compte des play-offs d'accession en Nationale 1 entre Rennes et l'UDG (Union Dax Gamarde), accueillant pour l'occasion 2300 personnes.

L'importance des arènes dans la vie locale est confirmée, mais ce recensement ne donne pas toute la mesure de ce phénomène, comme le montrent les entretiens réalisés auprès des individus et des associations enquêtés. Effectivement, la presse locale ne se fait pas toujours l'écho de toutes les manifestations et activités, organisées dans des arènes (par des associations par exemple). De même, s'agissant de la course landaise, les manifestations peuvent être annoncées dans une rubrique toute autre, celle des sports par exemple. Ce lieu polyvalent n'en demeure pas moins un lieu sacré, à certaines occasions, comme en témoigne, par exemple, la béatification de Sœur Marguerite Rutan, le 19 juin 2011, dans les arènes de Dax. N'ont-elles pas reçu, pour l'occasion, plus de 7000 personnes ! (Photographie 12).

Photographie 12 : Béatification de Sœur Marguerite Rutan le 19 juin 2011 dans les arènes de Dax



Tout en parlant des pratiques, il est indispensable de prendre en compte les représentations des individus rencontrés qui renseignent aussi sur la dimension symbolique de ce lieu, comme l'illustrent les propos de Nicolas Vergonzeanne, membre fondateur du « Club taurin Boletero » (A n°12) : « *Je me sens rattaché au territoire landais ; je crois que je ne partirai jamais des Landes, ça c'est sûr. Après ça, le lieu c'est les arènes, les arènes de Saint-Paul-lès-Dax.*» Une image forte de ce rôle identitaire des arènes me reste à l'esprit, parmi toutes les expériences vécues au cours de mon observation participante sur ce terrain sud-landais : le rassemblement de festayres landais dans les arènes de Dax pour défendre leurs fêtes. Entre 800 et 1000 personnes, pour la plupart habillées en tenue de fête blanche et rouge, se sont rassemblées à midi ce samedi 17 avril 2010 dans les arènes de Dax. Ces Landais étaient venus pour demander l'assouplissement du décret préfectoral ramenant l'horaire de fermeture des fêtes de 4 à 3 heures du matin, pour des raisons de sécurité. Considérant que cet arrêté allait porter atteinte aux fêtes de village et à la tradition festive locale, jeunes et moins jeunes, avec les amis ou en famille, y compris avec les enfants en bas âges et même les poussettes, toutes ces personnes s'étaient rendues en ce lieu que la plupart ne fréquentent pourtant pas régulièrement à l'occasion de corridas. Ce fut un rassemblement populaire fort en signification.

Photographie 13 : Rassemblement des festayres landais aux Arènes de Dax le 17 avril 2010



Les arènes constituent un lieu public spécifique, démontables ou en dur, elles sont au cœur de la vie locale, au moins une fois par an pour les traditionnelles fêtes de la commune. Ainsi, les arènes constitueraient un lieu commun symbolique de l'Ici dans tous les communes de mon espace d'étude. Certaines acquièrent même parfois une fonction de « lieu attribut » (DEBARBIEUX B., 1995), comme les arènes de Pomarez (couvertes en 1958), commune de 1 489 habitants située à 19 km au sud-est de Dax. Ses arènes constituent un haut-lieu de la course landaise et sont surnommées "La Mecque de la course landaise", Aussi, lorsqu'elles prennent une dimension plus conséquente, tant par leur taille que par les manifestations qui s'y déroulent, elles constituent un « lieu générique » (DEBARBIEUX B., 1995) à l'instar des arènes de Dax, construites en 1913 et devenues une « *plaza de toros* ».

Planche photographique 2 : les arènes de Pomarez, "Mecque de la course landaise"



Fêtes, course landaise et basket dans les arènes du village de Pomarez





Les arènes de Pomarez, "Mecque de la course landaise"

Ainsi, les arènes comme les salles des fêtes ou des sports constituent un lieu et un temps de rencontres, de retrouvailles où se partagent et se transmettent des pratiques qui s'ancrent avec le temps dans l'Ici. Pour autant, cet Ici est mobile et, la période estivale se présentant, les individus rencontrés n'hésitent pas à se déplacer pour participer aux différentes manifestations festives organisées dans les communes environnantes ou plus éloignées. Effectivement, comme le suggère M. STOCK, une nouvelle façon d'habiter le monde s'est développée, elle est essentiellement informée par la mobilité spatiale de biens matériels, d'informations ou de personnes. Ce développement d'une mobilité spatiale accrue modifie les pratiques des lieux. Pour les individus, les multiples déplacements ont pour particularité de faire le lien entre les lieux géographiques. Ils conduisent à rencontrer et à vivre, à faire l'expérience de multiples lieux. Loin d'une vision sédentariste du local, je partage cette conception de la mobilité spatiale considérant que les hommes pratiquent une multiplicité de lieux liés entre eux par des déplacements et

circulations et qu'ils habitent des lieux géographiques dans des sociétés à individus mobiles (STOCK M., 2006). Il est d'ailleurs intéressant de constater qu'en dépit de ce constat global d'évolution de la société vers une plus grande mobilité (RETAILLE D., 2005), le point d'ancrage ou de ralliement que constitue l' Ici demeure. De même, je remarque un retour cyclique dans cette mobilité spatiale par laquelle les individus fréquentent les lieux : salle de répétitions en hiver, sorties à l'extérieur en été pour les musiciens de bandas ; entrainements et matchs de rugby sur ou au bord du terrain au stade en période creuse, courses landaises aux arènes et fêtes estivales pour d'autres. A cette saisonnalité des pratiques peuvent donc se superposer des temporalités associatives comme en témoigne Bernadette qui explique être secrétaire du groupe folklorique « Toustems Amics » de Gaujacq, de mars à fin septembre, puis trésorière du basket de Donzacq d'octobre à février (A n°14). Ces pratiques et ces manifestations populaires se répètent chaque année, se transmettent, de sorte que le temps donne une « épaisseur », une importance à ces lieux devenus incontournables dans la vie locale.

II.3. Une culture vivante et populaire de plein air

Au cœur des « arts de faire » étudiés par M. De Certeau, la culture locale est une culture du quotidien, de l'immédiateté, une culture vivante dont j'ai appréhendé la réalité mouvante au travers de mes enquêtes sur la vie quotidienne, d'une part, et en milieu associatif, d'autre part. La famille joue un rôle de transmission, de diffusion de ces pratiques culturelles, tout comme les associations qui contribuent aussi à l'animation locale et au développement de certaines pratiques telles que la musique, le sport et la fête.

Rappelons que cette culture populaire est ancrée dans des lieux. Les arènes constituent, comme montré précédemment à propos de mon espace d'étude, un lieu central de la vie culturelle populaire (au sens de partagé par de grandes masses de population). Tel un lieu public, cet amphithéâtre de plein air accueille des manifestations ouvertes à tous (même si la plupart des manifestations qui s'y déroulent sont d'accès payant), élément du paysage qui participe d'une culture vivante, populaire, de plein air. Effectivement, une dimension de plein air est présente dans les activités pratiquées, souvent orientées vers l'extérieur. De fait, les activités des individus rencontrés se passent majoritairement à l'air libre. Les paysages extérieurs y font l'objet d'une valorisation, qui plus est lorsqu'il s'agit de regroupements collectifs. Ainsi, les habitants partageraient une certaine jouissance géographique, un attrait du paysage se révélant au travers de ces activités qui caractérisent l'Ici. Le paysage participe de cette culture. Il en fait partie, procède de sa construction sociale, de sorte que les lieux ne sont jamais décontextualisés et portent une empreinte tant géographique que sociale indélébile. Effectivement, une fusion s'opère entre les actions associatives et le paysage, le tout au sein d'un espace « rural » chargé de valeurs environnementales. L'extérieur est important dans les pratiques quotidiennes des familles rencontrées, qu'il s'agisse du jardin ou de la place publique, toujours au cœur de la localité. Ainsi, Jean-Jacques, président de l'association des Quilles de 9 de Castelnau-Chalosse, nous parlant de son cadre de vie, explique : «*La palombière, c'est un lieu convivial où on se retrouve. C'est l'esprit landais ou chalossais.* » (A n°28). Cet environnement naturel, ces paysages vécus ont une épaisseur affective et sensible, mais ils ne témoignent pas d'une

originalité ou d'un historique susceptibles de leur conférer une valeur esthétique porteuse de distinction. Ils n'ont pas assez de puissance pour être emblématiques (à l'inverse des échassiers landais). On va donc chercher ailleurs, mais dans une certaine proximité, c'est-à-dire le département, on va alors déplacer le local. Le département a des référents qui ont une connotation séculaire. La référence pour s'identifier de façon collective demeure la Haute Landes, avec sa forme paysagère, construite au cours du XIX° siècle, et ses échassiers de tradition plus ancienne, mais désormais folklorisés. Georges préside l'association dacquoise « Lous Gouyats de l'Adou », groupe folklorique landais, dont il est membre depuis sa création en 1965. Le recrutement associatif « *est limité à Dax et ses environs* » dit-il, son activité est « *représentative des Landes, pas de Dax* » précise-t-il en ajoutant « *Les échasses, c'est unique en France.* » (A n°30)

Photographie 14 : Spectacle des échassiers « Lous Gouyats de l'Adou » pour les Fêtes de Dax 2012



C'est donc un emblème distinctif même s'il n'a jamais correspondu à une réalité du Sud landais. Le département est un fournisseur d'images et des importations d'images s'opèrent, participent de la sorte à la fabrication permanente de la culture

locale. Des images landaises, des images espagnoles aussi sont mobilisées pour son fonctionnement, des emprunts culturels s'opèrent. Certaines ne sont, au départ, que le fait de quelques individus, comme je le développerai dans ma troisième partie. Dès lors, la symbolique locale puise soit dans le paysage plus pittoresque de la Chalosse (en fournit le contenu), soit dans celui de la forêt landaise, plus septentrionale. A ce dernier titre, la symbolique joue sur l'association du pignada aux contours stylisés et des échassiers tirés d'un imaginaire collectif que réalimente périodiquement le folklore et ses déclinaisons marchandes. C'est pourquoi il est utile de rappeler ce secteur méridional des Landes constitue un espace d'investigation. Loin de moi l'idée de vouloir l'essentialiser. Je souhaite seulement le considérer comme un espace d'expérimentation.

Précisons également ce que signifie « culture populaire », il s'agit de concevoir l'adjectif « populaire » en reprenant l'idée du peuple, soit le rassemblement de tous les individus qui vivent dans une aire géographique donnée, comme le définit Denis Constant Martin : « *concevoir une culture populaire totalisante dans laquelle tous les habitants d'un même pays, en tant que tels, se reconnaîtraient parce qu'elle couvre, à un certain niveau de l'expérience sociale, un partage des conceptions et d'actions ; quitte à préciser, le cas échéant, les contours des sous-cultures spécifiques à des groupes restreints. » (*MARTIN D.-C., 1992). Les enquêtes réalisées permettent d'appréhender les manières dont s'organise la vie sociale dans cet espace. Je montrerai comment la vie collective participe au développement de pratiques culturelles et d'activités sportives relativement spécifiques autour de l'Ici, comme les fêtes, pratique sociale des plus courantes dans cette aire du sud-sud-ouest landais.

II.3.1. Loisirs et consommations culturelles de l'Ici

Les loisirs et consommations culturelles des individus enquêtés s'ancrent dans des lieux autour de l'Ici comme je viens de le montrer. Pour autant, n'oublions pas qu'il s'agit d'un Ici mobile à l'échelle individuelle, y compris quand on le considère de manière endogène (ce qui amène, par ailleurs, à centrer sur les individus cette question des lieux). Aussi, il est à noter que nous sommes en présence (sur cet espace d'investigation) d'une société à forte sociabilité (à l'inverse du mode de vie

urbain) où le rôle du lien social est très fort. Effectivement, les déplacements qu'opèrent ces personnes se font selon des logiques familiales, amicales et de réseaux. Certes, cette sociabilité s'appuie sur des lieux, mais finalement tout est bon à prendre pourvu qu'on soit dans ces systèmes de réseaux sociaux, concrets, établis dans un contexte géographique. Par ces phénomènes d'affinités (familiales et amicales), de réseaux, cette imprégnation des lieux au quotidien et cette fusion entre la représentation des lieux et des gens, une co-construction des lieux et des gens s'opère. Président d'une peña, Philippe parle même du « local » en ces termes : « *Le local, c'est la personne qui vit à un endroit et participe aux manifestations locales, aux traditions. L'adjectif « local », c'est celui qui y participe, est content d'y être.* » (A n°1). Je constate d'ailleurs dans les enquêtes réalisées que les loisirs culturels des individus rencontrés passent avant tout par des réseaux sociaux spatialisés. C'est donc une construction sociale et résiliaire des loisirs culturels qui est à l'œuvre, participant à la constitution d'une culture de réseaux, mais localisée, encouragée dans et par la vie associative.

Aujourd'hui, le village ne revêt plus guère de validité économique, comme autrefois, et son unité sociale s'effrite avec des individus de plus en plus mobiles. De nouvelles formes associatives et festives sont donc à l'œuvre, elles décrivent un espace plus vaste. Les associations occupent une place importante dans la vie locale, quelle que soit la taille du village. « Laurède Services », association d'une commune de 384 habitants située dans le canton de Mugron, a pour vocation de « *réunir des gens autour des associations pour animer le village* ». Comme l'explique Jean-Yves, l'un de ses responsables : « *Dans un milieu rural, on ne vit bien que si on vit avec les autres* » (A n°34). Aussi, faire vivre « *le village* » constitue, pour certains, le motif de leur adhésion à une association, comme l'explique le responsable du Foyer Rural d'une autre commune de 1233 habitants : « *le but de l'association est de faire vivre le village, d'amener des nouveautés* » (A n°22). Dans ce contexte rural, ou plutôt périurbain, les associations jouent un rôle moteur, tant dans l'animation locale que dans la vie culturelle. Ainsi, l'adjoint au Maire de Dax, délégué à la culture, reconnaît lors de notre entretien du 30 novembre 2011 : « *on se repose sur des associations* ».

Les associations permettent de se retrouver dans des lieux. Le sociologue C. Coulon explique[51] que « *cette culture associative n'est pas récente (…) Il y a des éléments*

[51] Entretien avec Christian COULON, sociologue, professeur à l'IEP de Bordeaux, le 9 janvier 2009.

anciens qui participent à ce culte du lieu, une certaine forme de sociabilité. » Dès lors, l'hypothèse d'un lien entre cette culture associative (si importante sur mon espace d'étude) et le métayage pourrait envisagée. En effet, la sociabilité rurale et agricole d'antan était liée à ce mode de faire-valoir indirect, apparu dès la fin de l'époque médiévale, et qui a perduré dans les Landes jusqu'au XX° siècle. A cette époque, d'abondance il n'y avait point et la seule distraction survenait au moment de l'entraide pour les travaux des champs. De nos jours, qu'il s'agisse de donner un coup de main à un « collègue » membre de l'association, ou bien que plusieurs associations échangent entre elles des services (par exemple pour l'organisation matérielle d'une manifestation), l'entraide fonctionne. Tout semble se passer comme si la culture associative observée dans cet espace sud-landais s'inspirait de la culture rurale et agricole d'antan.

De plus, rappelons l'existence d'une capacité assez étonnante pour la collectivité étudiée, de faire revenir les jeunes pour les vacances ou les week-ends[52]. Dans ces conditions, une grande partie de la vie associative est entretenue par ce mouvement des jeunes qui reviennent dans le giron de la famille et en profitent pour vaquer à leurs occupations locales (sportives ou culturelles), qu'ils partagent entre amis le plus souvent. Ce phénomène des pratiques de retour confère une capacité de régénération à la culture localisée. En effet, nombreux sont les jeunes que j'ai rencontrés et qui s'inscrivent dans cette mobilité (parmi les 38 familles enquêtés, 10 sont concernées par cette situation et 12 jeunes étudiants sont coutumiers de ces pratiques de retour entre domicile des parents et lieu d'études). Un binôme interactif se mettrait alors en place entre lieu des études et lieu de la famille. Le binôme enrichit l'un et l'autre par le mouvement, une covalorisation de l'un et de l'autre s'opère autour de l'individu qui est maître du jeu. Ce phénomène de retour revêt un aspect interactif porteur d'enrichissement culturel.

Effectivement, ce qui semble caractériser l'amitié pour les individus rencontrés, c'est le fait de faire des choses ensemble, de se voir, de se recevoir. Ce qui entretiendrait l'amitié serait alors *« les réceptions réciproques entre amis : apéro, café, goûter crêpes, anniversaires, repas »* (n°10), mais *« Il y a un vécu de groupe derrière tout*

[52] Cette situation se distingue radicalement de celle observée en Thiérache que les jeunes quittent pour faire leurs études supérieures mais où ils ne reviennent pas une fois leurs études terminées, faute de trouver un emploi dans leur secteur de formation.

cela. L'ancienneté des relations y fait, bien sûr » (n°2). Ces mêmes individus disent travailler beaucoup, ils ne vont pas au cinéma, ne lisent pas … par manque de temps, mais lorsqu'un ami passe, ils prennent le temps de le recevoir. « *L'ami de M. de Tartas vient très souvent lui. Mais bon, il va s'arrêter et la circonstance fait que … il va manger là et on va passer la soirée ensemble. Mais souvent il n'y a pas de chose bien programmée. C'est à l'improviste* » (n°1). L'hospitalité et la convivialité sont importantes comme art de vivre pour ces individus. Ajoutons d'ailleurs que pour les personnes rencontrées l'ami est celui sur qui on peut compter en cas de besoin et l'amitié constitue un lien social.

Les liens et cercles d'amitié que ces entretiens ont mis à jour revêtent une incontestable dimension culturelle. Effectivement, ces personnes partagent souvent des activités avec leurs amis et c'est d'ailleurs fréquemment qu'elles intègrent une association : parce qu'elles y connaissent des individus, voire y possèdent des amis membres. De plus, ces milieux amicaux se caractérisent par une proximité géographique, comme en témoigne la localisation des amis : les personnes interrogées ne sortent pas loin, par principe ; elles vont de ce fait dans les mêmes endroits que leurs amis. Elles ne fréquentent que ceux dont elles sont proches affectivement, localement : *« C'est davantage une question de proximité »* confie Hubert, ancien agriculteur (F n°31). De la sorte, la réciprocité, avec ses relations créatrices de lien social, est le principe économique dominant dans ces associations pour lesquelles, comme le disait Marcel Mauss, « *le lien importe plus que le bien* » : *« L'amitié, c'est une compatibilité de vie, on a les mêmes façons de voir les choses. Ce sont des contacts humains qui font qu'on se lie d'amitié, avec les uns on chasse, avec les autres on fait de la musique… »* explique un retraité. De même, pour Vincent, jeune marié de 30 ans, ce qui entretient l'amitié *« c'est certainement le fait que l'on puisse s'engueuler de temps en temps, on sait s'engueuler sans se vexer, le fait d'avoir le même sens de la fête, d'avoir le même sens de la vie, de concevoir l'amitié, on peut compter sur eux. »* (F n°25)

Ces grandes manifestations collectives contribuent à réunir les individus dans des célébrations périodiques et valorisent donc l'être ensemble dans un présent sans cesse renouvelé, assurant alors la co-présence et l'inter-reconnaissance caractéristiques du territoire local « mythifié ». Ces « *rites profanes* », pour reprendre l'expression de C. Rivière, constituent des rites contemporains dissociés de la

croyance religieuse. La pratique religieuse semble tomber en désuétude, seules 4 personnes parmi celles rencontrées vont à la messe le dimanche. Ces rites du quotidien se diversifient sous l'effet des valeurs et des pratiques socioculturelles et participent de l'intégration sociale et culturelle de l'individu dans le groupe. La participation associative constitue un moyen d'intégration pour tout individu qui plus est à l'échelle locale. Comme l'explique la présidente de la banda « Lous Tiarrots » de Castets, chef-lieu de canton situé à 21 km au Nord-Ouest de Dax : *« Je me sens appartenir à « là où je suis née » [en Gironde] et ici à Castets où je fais mon foyer. C'est en rentrant dans les associations que ce sentiment a grandi. »* (A n°19). En se conformant aux conduites, aux modes relationnels valorisés par sa communauté, l'individu trouve sa place dans la structure sociale.

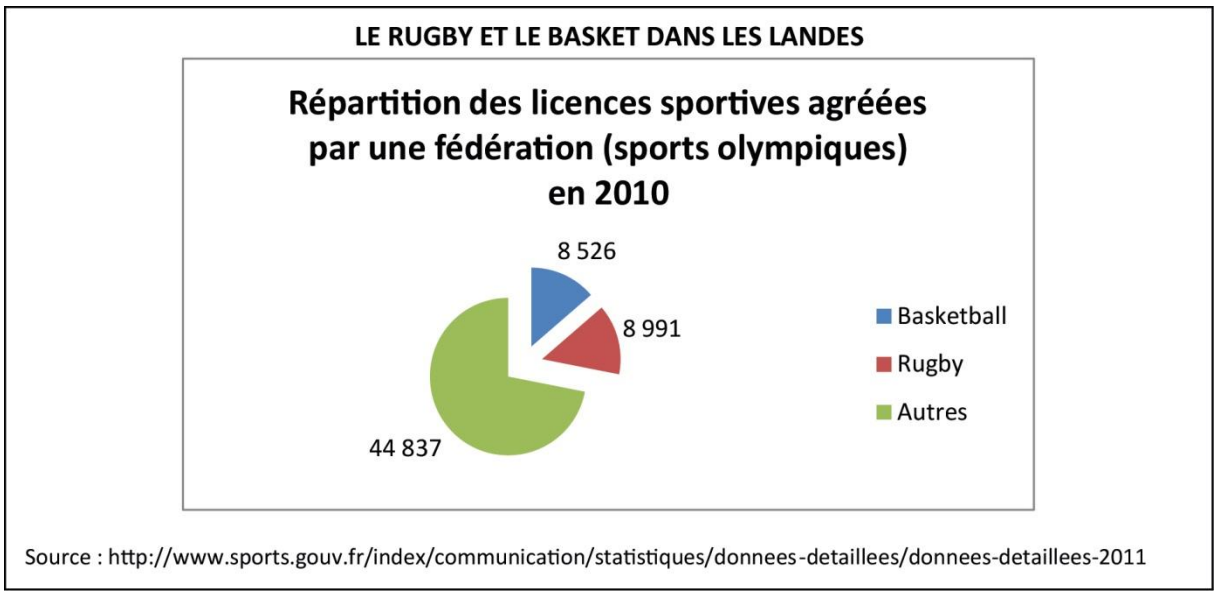
II.3.2. Des activités sportives et culturelles relativement spécifiques

Cette structure sociale locale fait apparaître des activités culturelles et sportives facteurs d'animation locale et source d'intégration. Il est à noter que ces activités sont plus spécifiques par leur agencement aux territoires, leur combinaison, que par leur nature même. Jai rencontré des acteurs de la vie culturelle et associative afin de mieux comprendre les différentes composantes culturelles du Département.

Les activités sportives occupent une place importante dans le département des Landes. Comme le rappelle Bernard SUBSOL, vice-président du Conseil Général des Landes délégué au sport, « *un tiers des Landais est licencié à une fédération sportive dans le département »* et de conclure : *« on est vraiment un département sportif* »[53]. En effet, mes enquêtes de terrain m'ont permis de saisir l'importance du sport, tant dans les activités associatives que dans les pratiques de loisirs et de temps libre. Concernant les activités de loisirs des familles rencontrées, le rugby et le basket figurent parmi les activités les plus pratiquées de façon directe en jouant sur le terrain, ou de façon indirecte en se rendant au stade ou dans les lieux sportifs.

[53] Entretien avec Bernard SUBSOL, vice-président du Conseil Général des Landes délégué au sport et Président du Conservatoire de musique et de danse des Landes le 26 mars 2010.

Graphique 6 : Le rugby et le basket dans les Landes

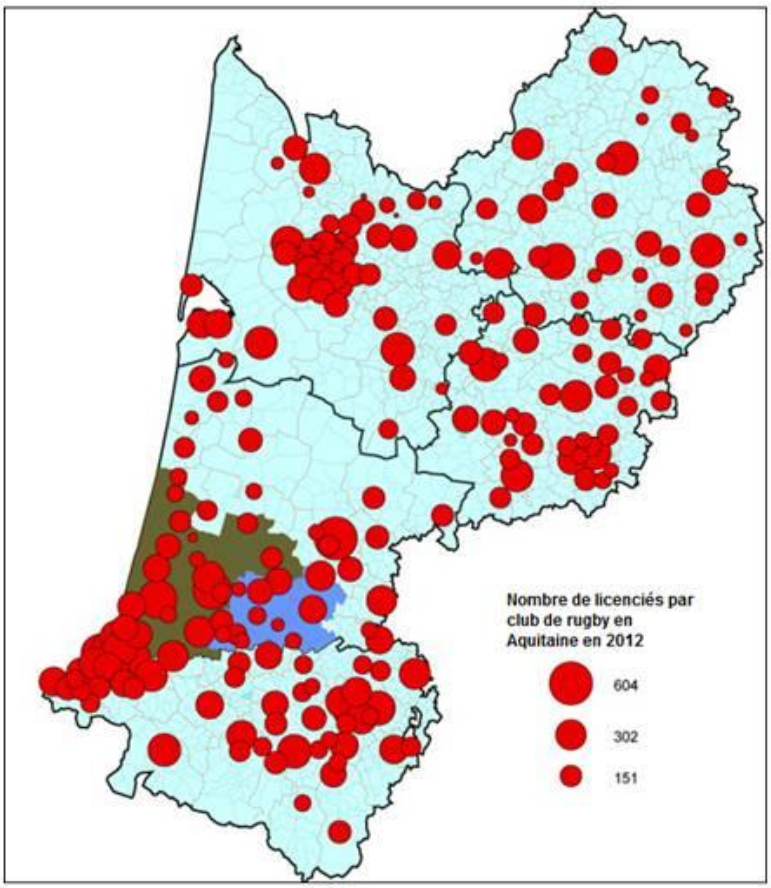


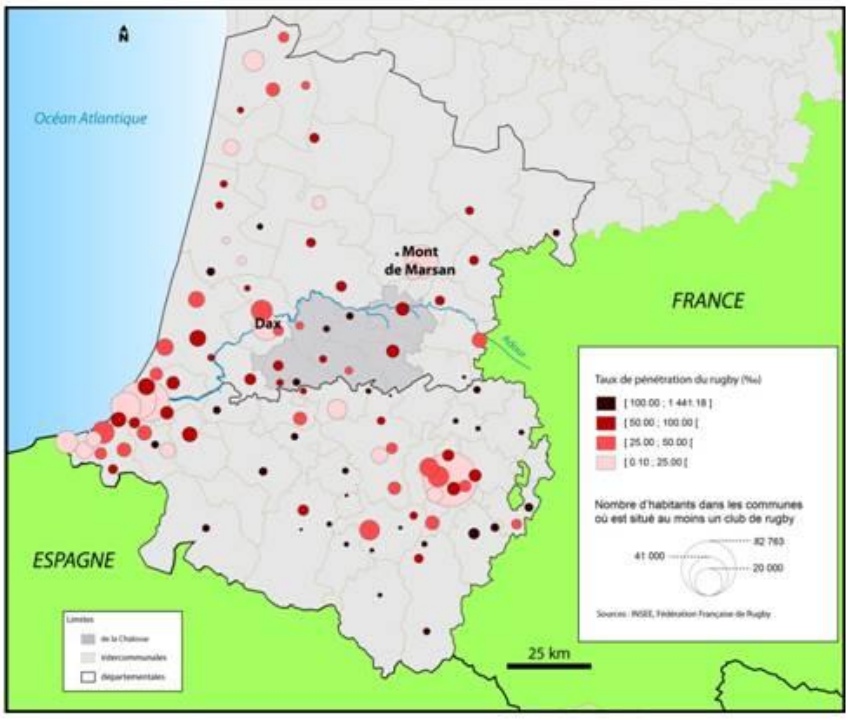
II.3.2.1. Le rugby et le basket

Plus de la moitié des activités pratiquées (joueurs ou supporters) concernent le rugby. Il s'agit majoritairement d'hommes dans mes enquêtes, 24 au total âgés de 9 à 65 ans, même si ces derniers peuvent parfois partager ce loisir avec leur épouse (en l'occurrence un tiers d'entre eux). La planche ci-après donne un aperçu de cette pratique du rugby. A la lecture de ces cartes, nous observons une concentration assez forte des licences dans l'angle sud-ouest des Landes, forte densité qui se poursuit ensuite sur la Côte basque. De même, à l échelle de la région Aquitaine, nous constatons que le rugby se pratique davantage en ville ou dans de gros bourgs (AUGUSTIN J.-P., 1985), avec un forte concentration côtière (cartes ci-après), comme en témoignent les deux principaux comités territoriaux qui couvrent le département, à savoir le Comité Côte d'Argent et le Comité Côte-Basque Landes.

Planche cartographique 3 : Le rugby landais en Aquitaine

Le rugby landais au cœur de l'Aquitaine







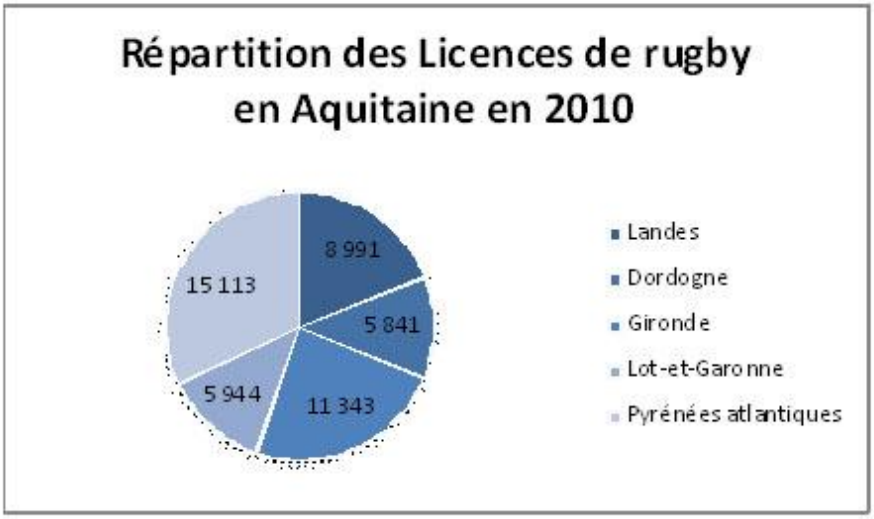
LE RUGBY DANS LES LANDES ET EN AQUITAINE

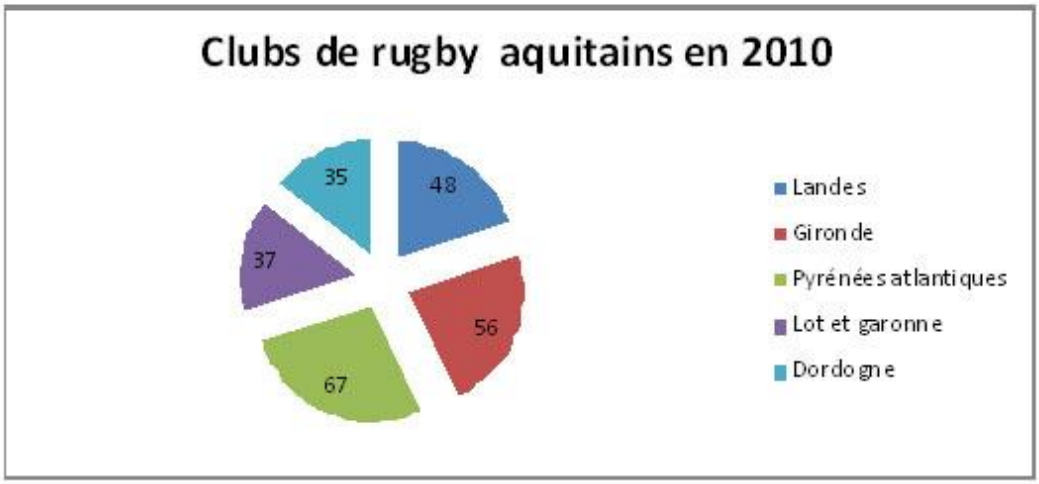
FF de rugby	LANDES	AQUITAINE
Licences masculines	8 731	45 292
Licences féminines	260	1 940
Sous/Total	8 991	47 232

REPARTITION DES LICENCES DE RUGBY DANS LES LANDES ET EN AQUITAINE

FF de rugby	LANDES	AQUITAINE
Licences masculines	97,1 %	95,9 %
Licences féminines	2,9 %	4,1 %

PART DES LICENCES DE RUGBY DU DEPARTEMENT DES LANDES EN AQUITAINE





Le basket

Quant au basket, cette activité concerne surtout les communes de Chalosse et un quart des familles enquêtées, de façon à peu prés « paritaire » (7 hommes âgés de 8 à 66,5 ans et 5 femmes âgées de 11 à 44 ans). Effectivement, la pratique du basket ne nécessitant pas autant de sportifs que le rugby, ce sport « se plaît » à la campagne. Au total, la pratique du rugby et du basket, « *les deux disciplines emblématiques du Département* » est prépondérente, comme le confirme le vice-président du Conseil Général des Landes délégué au sport : « *le basket en Chalosse et des villes rugby* ».

L'étude du nombre de sportifs licenciés en 2009[54] en France confirme ce constat, le département arrivant au rang n°1 pour le basket-ball et seulement au n°80 pour le football. De même, le recensement des « établissements dans les activités récréatives, les arts, le spectacle au 31 décembre 2008 »[55] plaçant au second rang des départements français les Landes pour les « activités sportives, récréatives et de loisirs » et seulement au 99° pour les « activités créatives, artistiques, spectacle ». Enfin, les données statistiques[56] du Ministère des Sports confortent ce constat et confirment l'importance du basket qui constitue sur mon espace d'étude une activité sportive, mais aussi culturelle et identitaire, comme le montrent les graphiques ci-après.

Les cartes ci-après soulignent une concentration autonome des clubs de basket, aturienne et chalossaise. Elle tend à caractériser ma zone d'étude comme un territoire du basket des bourgs et des villages. Cette situation originale est à mettre en relation avec l'esprit associatif et la taille réduite des unités de vie des habitants qui convient bien au basket (une équipe de basket est composée de cinq joueurs au lieu de quinze pour une équipe de rugby). Rappelons que les patronages sont à l'initiative de la création des clubs de basket dans les Landes, alors que le rugby était promu par les instituteurs dans les écoles publiques.

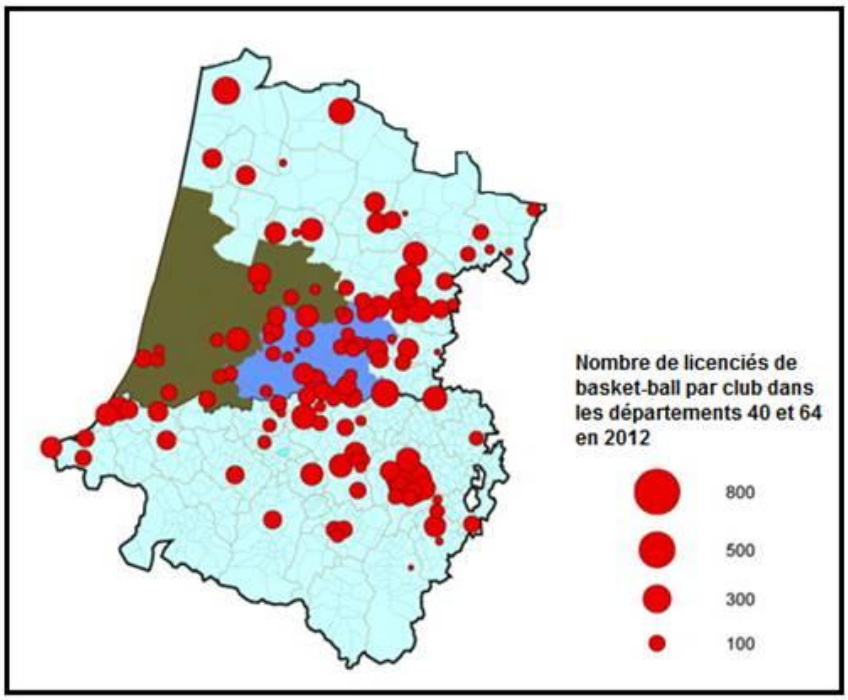
---

[54] Sources : Mission des Etudes de l'Observation et des Statistiques (MEOS) ; INSEE, Estimations de population (ratios calculés à partir des estimations de population au 1er janvier 2009).

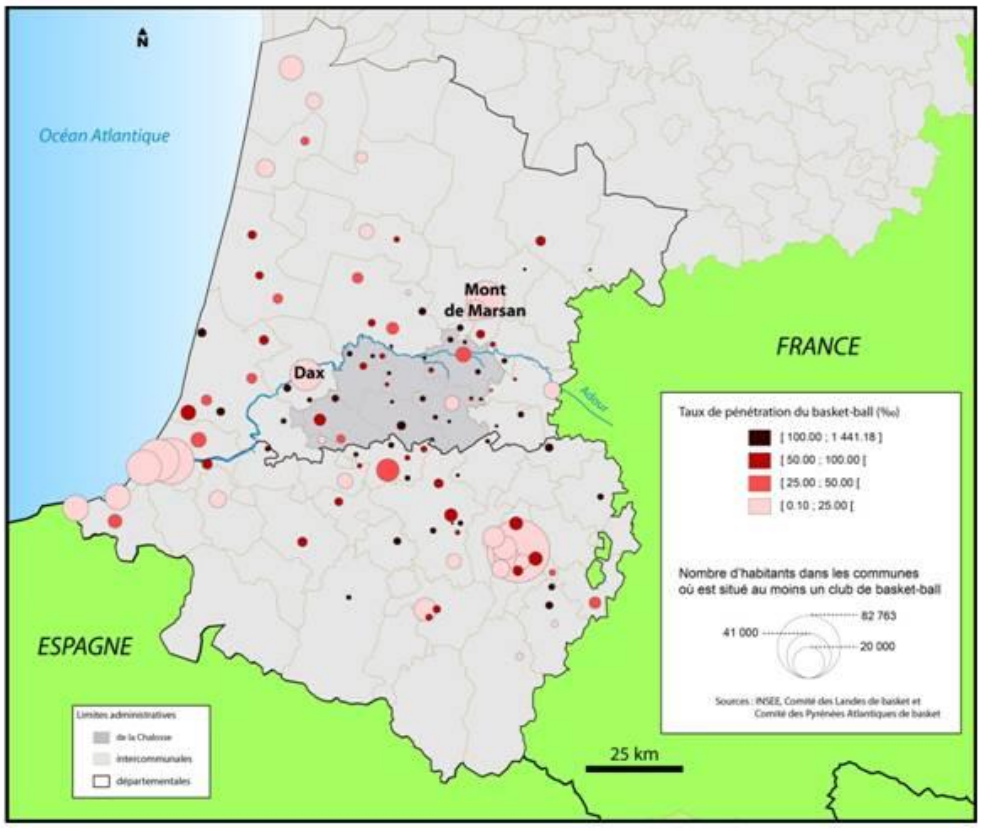
[55] Source : INSEE, Clap

[56] Source : http://www.sports.gouv.fr/index/communication/statistiques/donnees-detaillees/donnees-detaillees-2011

Planche cartographique 4 : Pratique du basket dans les Landes et les Pyrénées-Atlantiques



Le basket dans les Landes et les Pyrénées Atlantiques



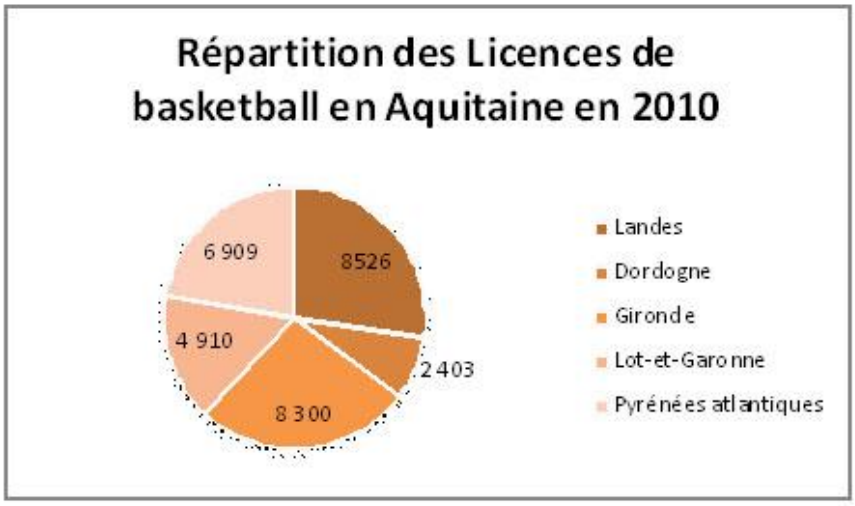
LE BASKET DANS LES LANDES ET EN AQUITAINE

FF de basketball	LANDES	AQUITAINE
Licences masculines	4 550	17 480
Licences féminines	3 976	13 568
Sous/Total	8 526	31 048

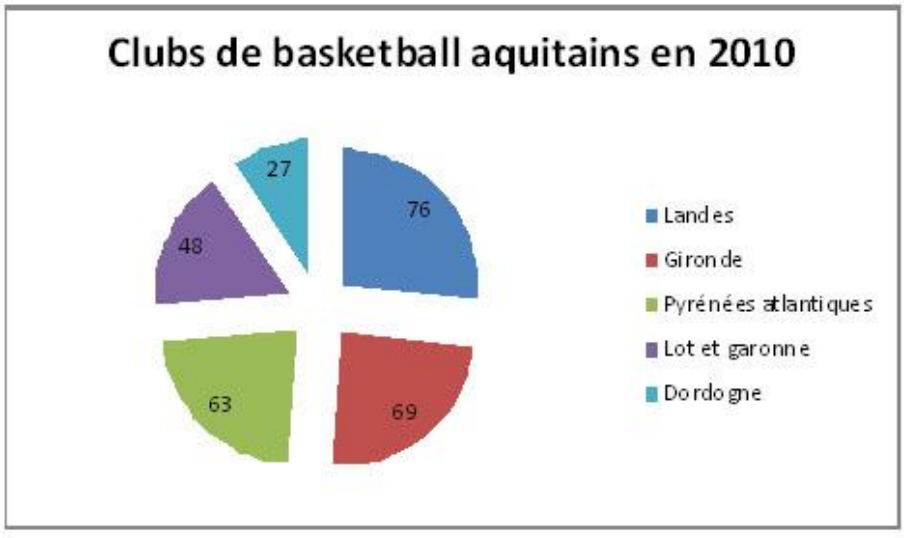
REPARTITION DES LICENCES DE BASKETBALL DANS LES LANDES ET EN AQUITAINE

FF de basketball	LANDES	AQUITAINE
Licences masculines	53,4 %	56,3 %
Licences féminines	46,6 %	43,7 %

PART DES LICENCES DE BASKETBALL DU DEPARTEMENT DES LANDES EN AQUITAINE



REPARTITION DES CLUBS DE BASKETBALL EN AQUITAINE EN 2010



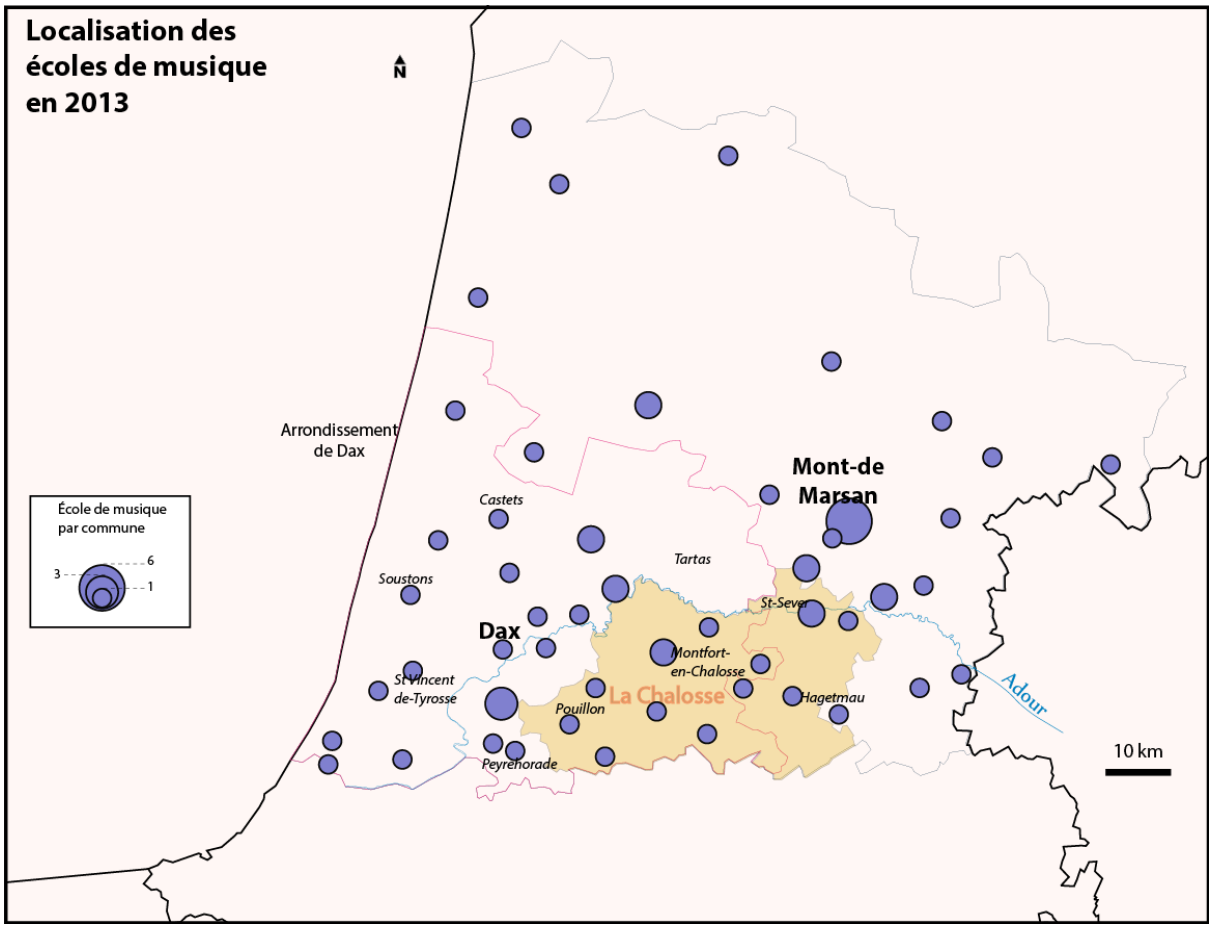
Il est intéressant de constater l'importance, sur mon terrain, de ces deux sports que sont le rugby, présent dans tout le Sud-Ouest de la France, et le basket-ball, pratique sportive nécessitant moins de joueurs et, de ce fait, plus facilement développable dans un espace rural de faible densité, comme le montre la localisation des clubs de basket sur les cartes ci-dessus (Planche cartographique 4). Soulignons d'ailleurs la forte densité de clubs de basket en Chalosse où ce sport constitue une activité culturelle identitaire participant à la construction d'une culture localisée qui s'ancre et se transmet comme l'illustre l'exemple de la famille Léglise à Montségur. Promu à une grande carrière internationale, Olivier Léglise, par ailleurs agriculteur, n'a jamais voulu partir et quitter son club de Montségur. Il partage aujourd'hui sa passion pour ce sport avec son épouse et ses deux filles, tous faisant du basket.

II.3.2.2. La musique

Comme le basket ou le rugby, la musique occupe sur mon espace d'étude une place particulière, de sorte que « *la place que prend la musique populaire dans notre région étonne mes amis de Paris et de Lyon* » confie le président de l'harmonie de Mugron (A n°29). Effectivement, il est à noter une forte pratique de la musique, comme l'attestent les enquêtes réalisées tant auprès des associations que des familles. Précisons d'ailleurs que parmi les 38 familles rencontrées, 10 d'entre elles ont au moins un de leurs membres qui fait partie d'une association musicale où il joue d'un instrument. Il s'agit effectivement d'une pratique populaire, collective et très souvent intergénérationnelle, comme en témoignent les harmonies et bandas assurant l'animation musicale de la vie locale. Comme l'explique C. Coulon, professeur de sciences politiques [entretien du 9 janvier 2009], à propos de l'importance accordée à la musique sur mon espace d'étude : *« Apprendre la musique, ça faisait partie de la culture locale. Il existait un terreau. Ce terreau commence avec les gens qui faisaient le bal le dimanche puis les harmonies (musique militaire), les patronages et enfin la banda.* » Et de poursuivre : « *Dans les départements des Landes et des Pyrénées-Atlantiques, existait une culture ancienne des groupes musicaux, des harmonies. Cet élément de culture musicale de groupe a favorisé le développement des bandas.* » Effectivement, cette pratique de la musique se réalise dans des collectifs musicaux, au sein d'associations. Les musiciens viennent jouer bénévolement, pour le plaisir, comme le rappelle Pascal, président de

la Société musicale Sainte-Cécile de Doazit, commune chalossaise de 904 habitants (recensement de 2004) : « *Ici, on demande plus au musicien son état d'esprit que son niveau musical. Il ne faut pas avoir une idée individualiste, c'est comme une famille (…) Le but, c'est se faire plaisir. C'est un loisir pour tout le monde.* » Cet état d'esprit encouragé par l'association participe de la dynamique du groupe et des valeurs défendues par celui-ci (convivialité, entraide, solidarité …). Effectivement, la musique est une activité ouverte à tous et fortement pratiquée dans tout mon espace d'investigation (Carte 17), comme l'illustre la carte ci-dessous localisant les écoles de musique dans le département à partir de la liste communiquée par ADAM Landes[57] (puisqu'il n'existe pas de recensement officiel des écoles de musique dan le département).

Carte 17 : Localisation des écoles de musique dans les Landes



Source : Conseil Général des Landes

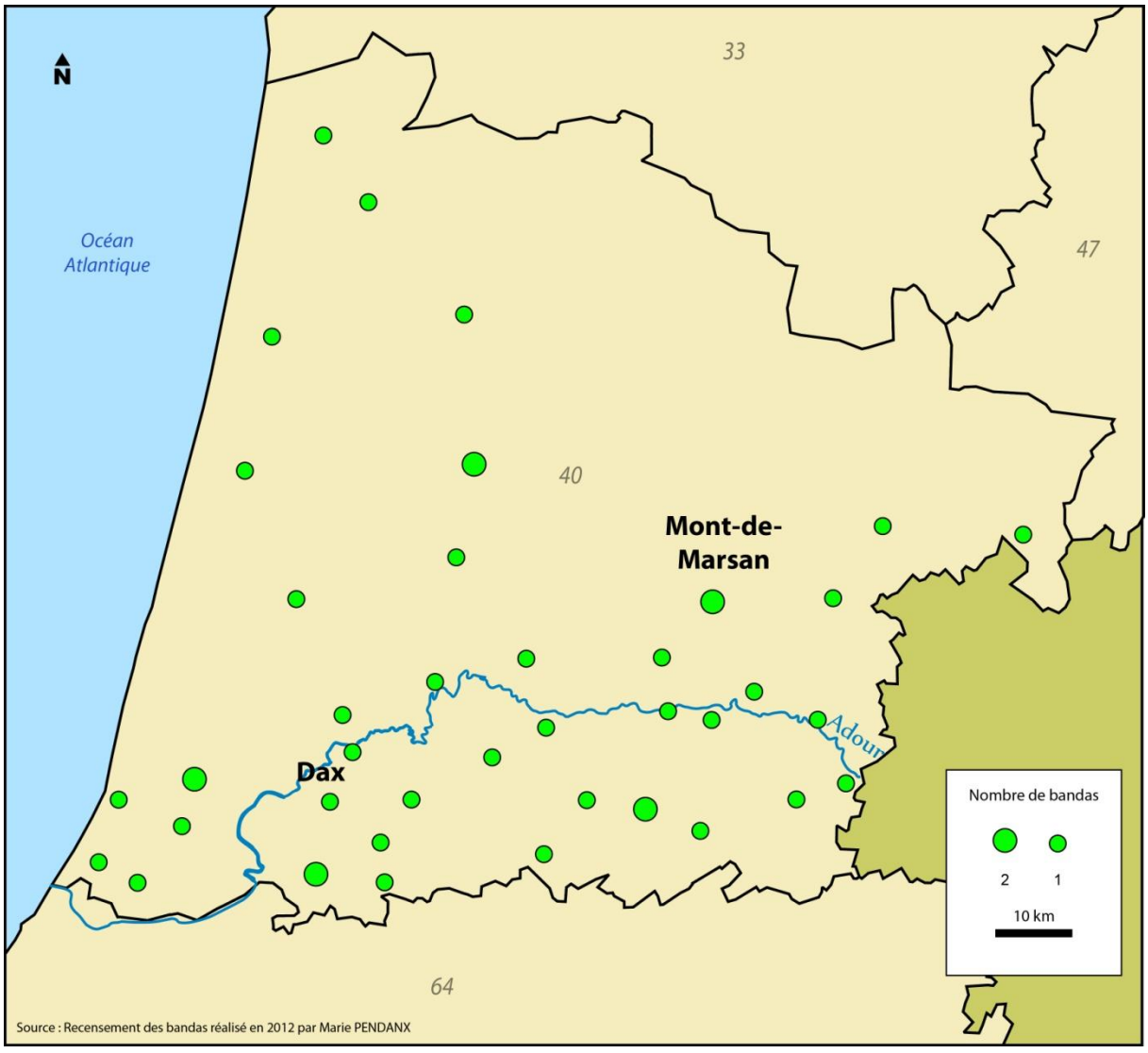
[57] L'Association pour le Développement des Activités Musicales dans les Landes (ADAM Landes) est « *un outil départemental, dont l'un des objectifs affirmé est d'initier des projets culturels innovants sur le territoire de manière à les rendre pérennes, grâce aux collaborations établies avec les structures organisatrices et par la prise en charge de leur financement par les collectivités* ».

A ce propos, Henri Emmanuelli, Président du Conseil Général des Landes, fait le constat suivant [58]: « *On a plus de 400 sociétés musicales. Beaucoup de villages ont un orchestre, une harmonie. De nombreux landais et landaises pratiquent la musique.* » De même, Fabien Olmiccia, délégué à la musique et à la danse au Conseil Général des Landes, confirme ce constat à l'occasion de nos entretiens[59] : « *La musique, c'st une grosse partie ici.* » Ce dernier précise d'ailleurs que plus d'un tiers des communes landaises (39 %) ont une activité musicale. La musique est donc au cœur de la vie locale, de sorte que l'on peut lire dans la presse : « *Que serait la vie pouillonnaise sans la participation des différents ensembles de son association musicale ?* » Se faisant l'écho de l'assemblée générale annuelle de l'association,[60] le journaliste rappelle l'importance de la société musicale pour toute la commune et, en l'occurrence, celle de la société musicale de Pouillon. Ce chef-lieu de 2 827 habitants (recensement de 2006), situé à 12 km au Sud-Est de Dax, anime été comme hiver tout le canton grâce aux interventions et performances de son école de musique, de son harmonie et de sa banda. L'importance de la musique se repère dans les pratiques des individus rencontrés comme dans les représentations qu'ils ont de cette activité culturelle. Citons l'exemple : « *Ici, on a la culture musique, dans le coin* » affirme l'un des membres de la Commission des Fêtes Populaires de Dax, lors de la préparation de l'édition 2009 de l'événement. Pour autant, dans les consommations culturelles des familles enquêtées, l'écoute de la musique n'est pas une activité de loisirs repérée. Elle se fait toujours sur le mode d'accompagnement des tâches les plus quotidiennes : sur leur lieu de travail pour les hommes, à la maison en effectuant des tâches ménagères ou la cuisine pour les femmes ou en conduisant (le tracteur comme la voiture). Très souvent, la musique est écoutée à la radio, peu sur CD, et éventuellement sur l'ordinateur pour les jeunes générations. Il n'y a donc pas de véritable culture musicale à proprement parler, certains individus rencontrés (dans 4 familles) ont dit ne pas avoir le temps d'écouter de la musique ni posséder de CD, sauf ceux des bandas locales. Pour autant, l'importance de la pratique musicale est une réalité dans mon espace d'investigation puisqu'elle concerne près de la moitié des familles(16) enquêtées et, pour un quart d'entre-elles

[58] Entretien avec Henri EMMANUELLI, député PS des Landes et Président du Conseil Général, le 20 juillet 2009.
[59] Entretiens avec Fabien OLMICCIA, délégué à la musique et à la danse au Conseil Général des Landes, le 12 mars et le 5 mai 2010.
[60] Article du Journal *Sud-Ouest* du 16/02/12

(11), les individus concernés jouent dans une harmonie et/ou une banda. Les groupes musicaux sont nombreux dans cette zone sud-landaise, comme l'illustre la carte de localisation des bandas (Carte 18), ci-après.

Carte 18 : Répartition des bandas dans les Landes en 2013



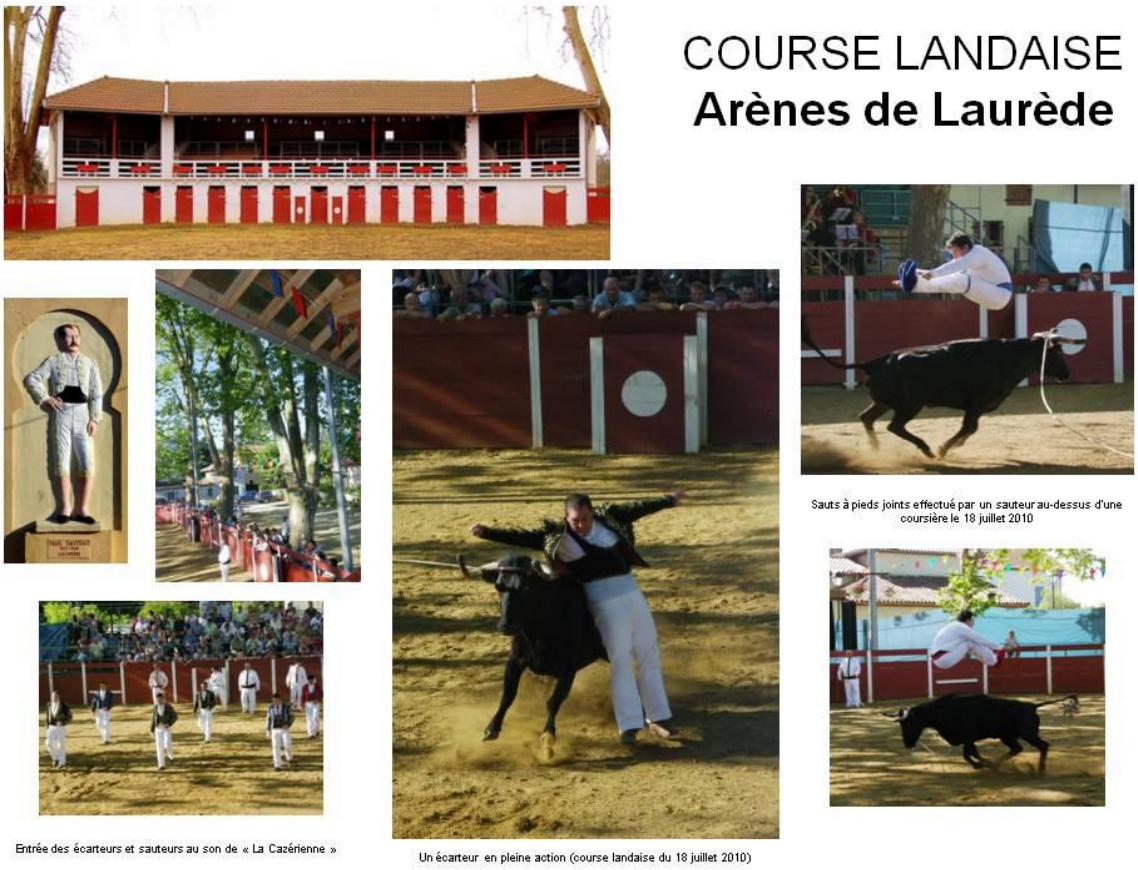
Effectivement, je montrerai dans la troisième partie combien les bandas participent à l'élaboration d'une construction territoriale : elles produisent efficacement de la vie sociale et de l'identité sur mon terrain d'étude. Ces groupes de musiciens mobiles qui jouent de la musique dans les rues en fête s'inspirent de la culture espagnole tout en restant fidèles à leurs racines rurales, partagent les valeurs issues de ce monde rural : entraide, partage, convivialité …entre membres et adeptes. Les bandas demeurent des groupes fortement ancrés dans un village ou dans un petit ensemble

de communes voisines. En ce sens, la musique peut apparaître comme un « géo-indicateur » pour interroger la notion de culture locale. C'est d'ailleurs en m'intéressant aux différents groupes musicaux qui animent les fêtes dans le Sud-Ouest et dans le Sud-Est de la France que j'ai pu mettre en évidence des différences au sein de la culture méridionale festive (abordée dans la troisième partie).

II.3.2.3. La course landaise

Pour autant, les activités sportives et culturelles présentées précédemment comme des éléments « emblématiques » d'une culture localisée, à savoir le rugby, le basket et la musique constituent des activités génériques se pratiquant en d'autres espaces. Si ces activités peuvent évidemment se retrouver ailleurs, elles seraient, tout de même, spécifiques de ma zone d'étude dans la mesure où les temps, les lieux, comme les circonstances de leurs pratiques se combinent d'une manière singulière, ajoutant la juxtaposition thématique à l'intensité associative de leur exercice au sein de localités significatives. Néanmoins, il est une activité (sportive pour les uns et/ou culturelle pour les autres) qui ne se retrouve que dans quelques communes des départements limitrophes à mon espace d'étude. Il s'agit de la course landaise. C'est d'ailleurs ce qui relève Nicolas, l'un de mes interlocuteurs : « *La course landaise, il n'y en a que dans Les Landes. C'est comme la Tour Eiffel à Paris* » (A n°12). Au moins une fois par an, à l'occasion des fêtes patronales, nombreuses sont les communes landaises, petite ville comme Dax ou petit village comme Laurède, qui organisent une course landaise. Située à 22 Km au Nord-Est de Dax, commune chalossaise de 371 habitants traversée par l'Adour, Laurède dispose depuis 1930 d'arènes dotées d'une tribune semi-permanente et d'une piste rectangulaire entourée de magnifiques platanes (Planche photographique 3). Elles étaient autrefois situées à la sortie du bourg, emplacement où l'on trouve aujourd'hui un monument édifié en l'honneur du célèbre sauteur-écarteur Paul Daverat (1855-1890), natif de Laurède, décédé dans l'arène.

Planche photographique 3 : La course landaise à Laurède



Les jeux taurins sont un fait social et culturel qui recouvre des pratiques diverses et des logiques sociétales distinctes dans l'espace du Sud-Ouest de l'Europe (FAVORY M., 2000). J.-B. MAUDET explique qu'en France, la corrida s'enracine sous sa forme canonique dans le Sud de la France et contribue à la modernisation de la course landaise et camarguaise (MAUDET J.-B., 2010). Les enquêtes réalisées, tant auprès des familles que des associations, confirment ce goût pour les manifestations taurines dans mon espace d'étude. De fait, parmi les individus rencontrés, certains s'intéressent à la tauromachie et s'abonnent même à des revues spécialisées. C'est par exemple le cas de Romain (17 ans) qui fait également partie de la « Peña taurine de Mugron » depuis cette année (F n°20). Cette association (dont il est le plus jeune des membres) organise des spectacles taurins, des repas, des voyages. Ce fils cadet de la famille n°20 partage son goût pour la tauromachie avec son frère Yoan (13 ans). Ils regardent ensemble, à la télévision, des corridas espagnoles et vont en voir avec leur père Alain (45 ans), à Mont-de-Marsan (à 30 km), à Mugron, leur

commune de résidence, bourg de 1399 habitants situé à 25 km au Nord-Est de Dax, ou encore à Hagetmau (à 18 km). Pour autant, peu de personnes rencontrées assistent régulièrement à de telles corridas[61]. En effet, seuls Eric (42 ans) et Michel (65 ans) les citent parmi leurs loisirs (F n°19 et n°21) et la famille n°36 dit aller voir 2 à 3 corridas par an (à Dax et/ou à Bayonne). Les places de corrida ont un prix que tous ne peuvent payer. Prenons l'exemple de la Feria de Dax de 2011. Les prix des places de corrida (espagnole) allaient de 19 € au dernier rang des gradins supérieurs, en plein soleil, à 100 € la place en *tendidos barrerra* à l'ombre. A cette même occasion, le traditionnel Grand Concours Landais (course landaise) organisé le premier soir des fêtes, proposait des places allant de 8 à 24 €. C'est d'ailleurs ce que explique Joseph, 66 ans, agréé en architecture, expert en bâtiment et père de six enfants : « *Je vais voir des courses landaises, des corridas pas souvent, c'est une question de prix. J'offre à mes enfants (ceux qui le désirent) une place de corrida pour les fêtes de Dax. Il faut arriver à une maturité pour pouvoir vivre ça.* » (F n°7). En revanche, il existe aussi une pratique taurine plus « locale » que la tauromachie espagnole, plus populaire aussi, « sport traditionnel des gascons » diront certains : c'est la course landaise. Elle constitue, outre une tradition, un sport à part entière avec sa propre fédération (Fédération Française de la Course Landaise)[62]. Elle fait partie des trois « sports spécifiques à l'Aquitaine », avec la pelote basque et le surf, répertoriés en 2011 par le Ministère des Sports en tant que tels (Tableau 7).

Tableau 7 : La course landaise, sport spécifique à l'Aquitaine

SPORTS SPÉCIFIQUES À L'AQUITAINE :
PELOTE BASQUE, SURF ET COURSE LANDAISE en 2011

Licences	Aquitaine	Part Aquitaine / France Métropolitaine (%)
Course landaise	1 916	83
Pelote basque	13 058	80
Surf	4 642	51

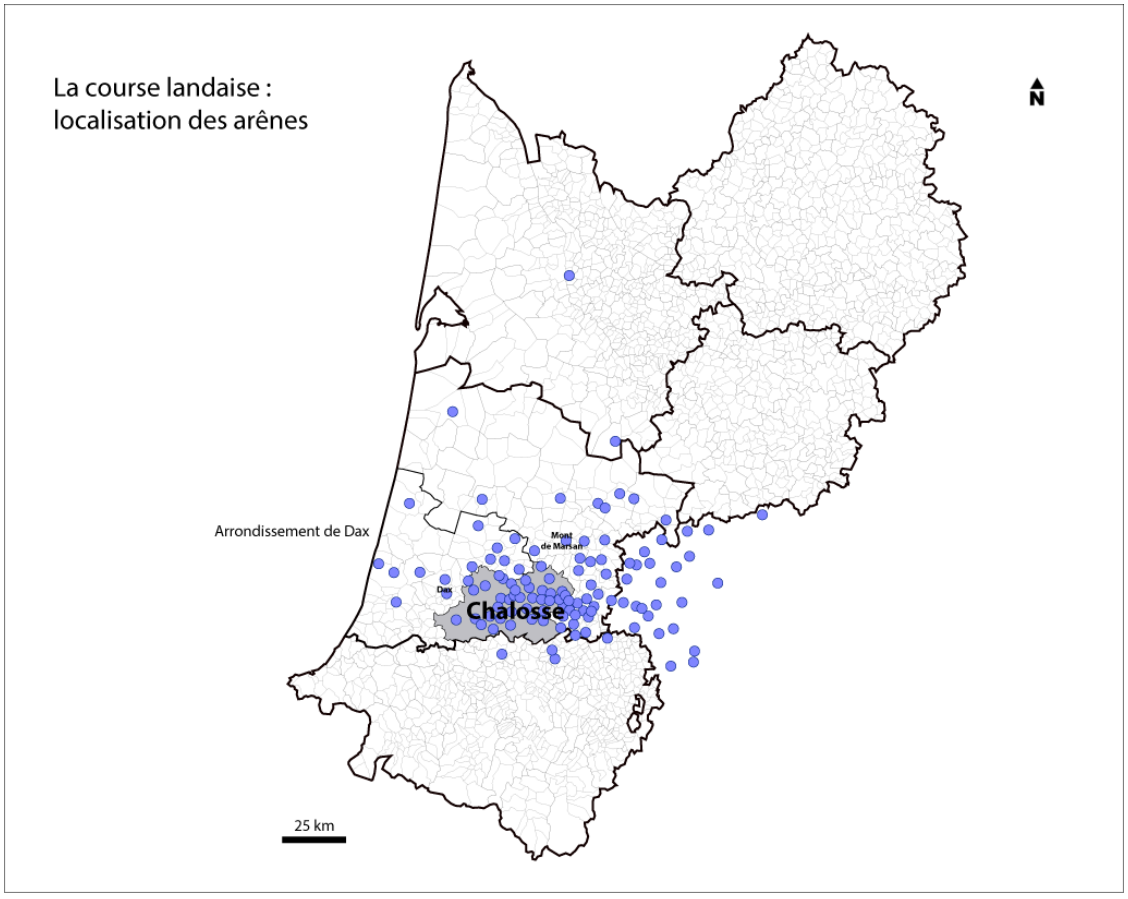
Source : Ministère des Sports - Mission des études, de l'observation et des statistiques (Meos)

[61] « *La corrida est un spectacle vivant, avec des règles très précises, fixées par la tradition, dont le but est la maîtrise de la charge du taureau de combat par le mouvement de l'étoffe servant de leurre, avant sa mise à mort.* » définition proposée par François Zumbiehl dans « La corrida en France », fiche d'inventaire du patrimoine culturel immatériel réalisé par le Ministère de la Culture et de la Communication.

[62] La FFCL est agréée par le Ministère de la jeunesse et des sports.

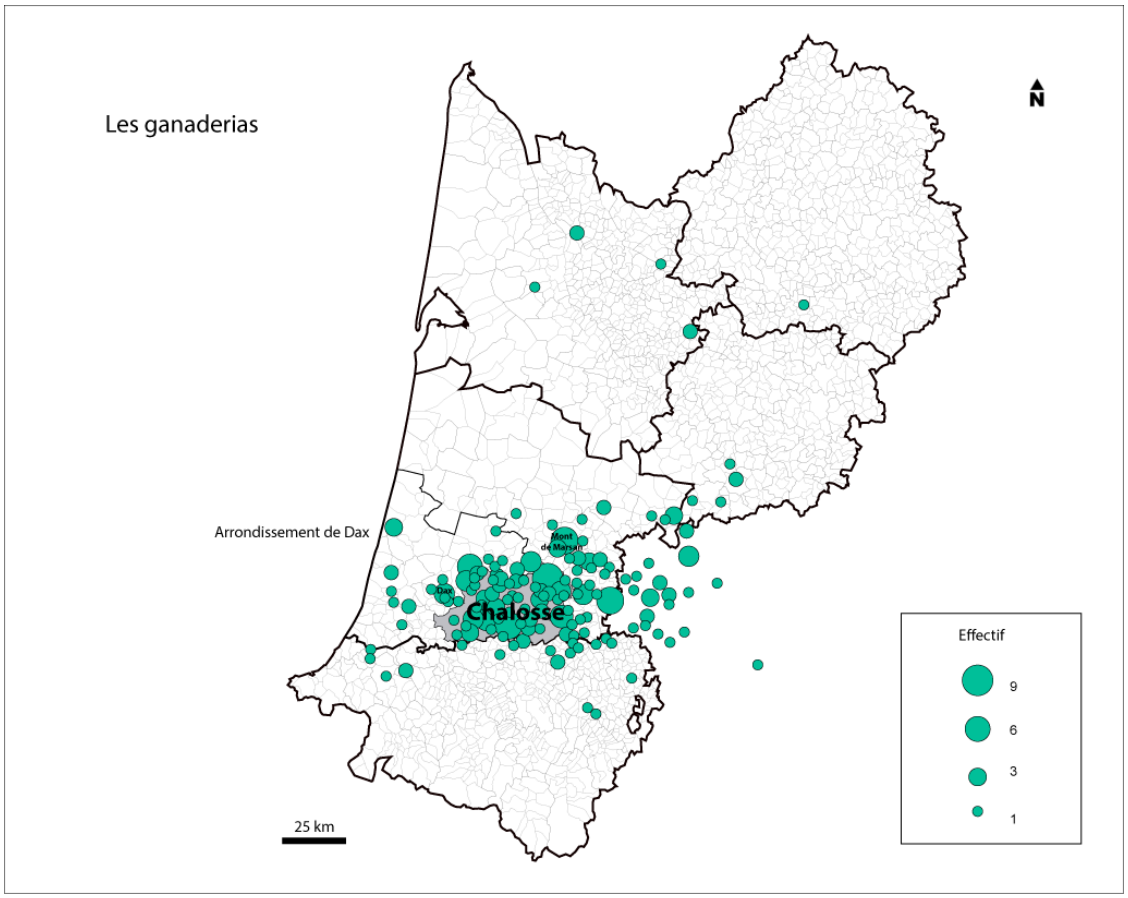
L'importance de ce sport traditionnel, dans mon espace d'étude, se mesure, d'une part, à travers la localisation des arènes de course landaise recensées par la FFCL, d'autre part, en considérant le nombre de pratiquants licenciés, quels qu'ils soient (écarteurs, sauteurs …) ; enfin, en prenant en compte les individus qui s'intéressent à cette pratique sportive et culturelle, assistant par exemple à une ou plusieurs courses landaises chaque année. Effectivement, si l'on considère la localisation des arènes où se déroulent ces spectacles taurins répertoriés par la FFCL sur l'ensemble du territoire français, il apparaît clairement une hyper concentration de celles-ci dans le sud-landais, comme l'illustre la carte ci-après (Carte 19). A quelques exceptions près, les courses landaises se déroulent majoritairement dans des arènes landaises ou gersoises. Aussi, il est intéressant de remarquer que ces arènes de course landaise se concentrent nettement en Chalosse et en Tursan, cette aire de pratique s'étend sur la partie occidentale du Gers voisin. Il y a un recouvrement à peu près parfait avec l'aire du « basket des villages » repérée précédemment. Ce constat se confirme par ailleurs lorsque l'on compare les deux cartes proposées (Cartes 19 et 20).

Carte 19 : Localisation des arènes de course landaise en France



Source : FFCL, 2013

Carte 20 : Localisation des ganaderias de vaches landaises en France



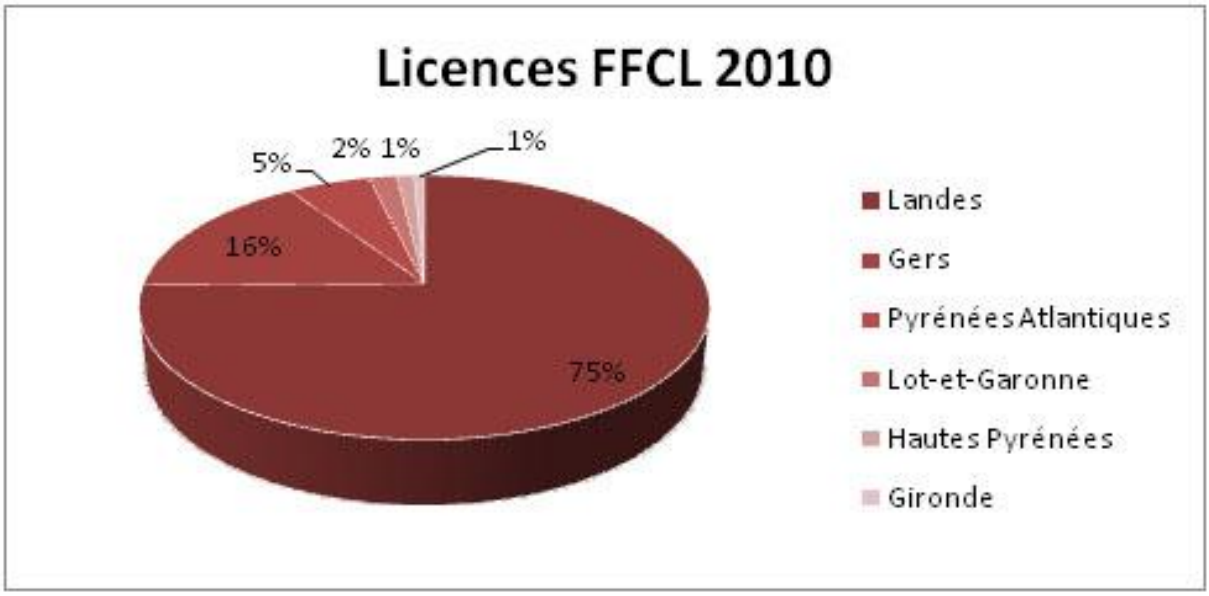
Source : FFCL, 2013

De plus, la Fédération Française de la Course Landaise est composée de 230 clubs organisateurs regroupant 2400 adhérents, 201 toreros détenteurs d'une licence de pratiquant et 16 éleveurs totalisant 1200 vaches landaises[63]. Elle constitue l'une des quatre tauromachies pratiquées dans le monde. Elle se distingue des trois autres (corrida, corrida portugaise et course camarguaise) par deux particularités. D'une part, elle se pratique quasi exclusivement avec des femelles (vaches landaises) et non des taureaux. D'autre part, comme pour la course camarguaise, il n'y a pas ici de mise à mort au cours de la course. Par ailleurs, 15 des 16 ganaderias sont localisées dans Les Landes, principalement dans la partie sud-est du département, au contact du Gers. L'Ecole Taurine se situe à Saint-Pierre-du-Mont et la seizième, la « ganaderia Vert Galant », se trouve à Saint-Médard dans les Pyrénées Atlantiques. Précisons que chaque troupeau est appelé ganaderia. A chacun est

[63] Source : http://www.courselandaise.org/la_course.php

rattachée une équipe (cuadrilla) de licenciés engagés pour un an. Soulignons d'ailleurs, à propos du nombre de licenciés de course landaise, qu'un tiers d'entre eux résident dans le département des Landes comme en témoigne le graphique ci-après (Graphique 7).

Graphique 7 : Départements de résidence des licenciés de course landaise



Source : FFCL, 2013

Parmi les familles rencontrées à l'occasion de mon enquête, seulement 3 individus se sont déclarés faire partie d'associations en relation avec cette pratique, à savoir un entraîneur (F n°12) et 2 passionnés, membres d'un club taurin (F n°8 et F n°38). Mais ceci n'est pas représentatif de l'engouement que suscite ce sport auprès des publics. Plus de la moitié des familles enquêtées font référence à la course landaise en abordant le thème de leurs sorties, notamment festives. Il s'agit de familles entières pour 11 d'entre elles. Comme l'explique Carole, trésorière du Club taurin de Toulouzette, commune chalossaise de 274 habitants située à 21 km au sud-ouest de Mont-de-Marsan : « *La course landaise, ça fait partie de notre identité. Comme la course camarguaise en Camargue.* » (A n°7). En effet, qu'il s'agisse de tauromachie, de basket ou de musique, les arènes accueillent durant toute l'année des manifestations collectives. En voici quelques illustrations : à Samadet, commune de 1066 habitants, « véritable salle polyvalente, les arènes [qui sont couvertes] servent également, au cours de l'hiver, de hall de sport », pour le basket notamment. A Aurice, commune de 660 habitants du canton de Saint-Sever, est organisée chaque

année, le 15 août, la traditionnelle course landaise des fêtes du village. «*Le reste de l'année, le sable de l'arène se transforme en cour de récréation pour les enfants de l'école* ». Ce qui est, au-delà du côté pratique, une manière de faire de la publicité auprès des jeunes, en faveur de la tauromachie.

Effectivement, les fêtes constituent une des pratiques les plus courantes et très appréciée sur mon terrain. C'est d'ailleurs ce qui amène à poser l'hypothèse que les fêtes contribuent de façon centrale, sur ce territoire, à la consolidation, à l'exposition et au renouvellement d'une culture locale populaire, au sens très large, pour les gens, d'une « façon d'être ce que l'on est où l'on est ».

II.3.3. Un goût prononcé pour les fêtes et autres événements collectifs à caractère festif ou ludique

Les enquêtes réalisées et l'observation participante[64] pratiquée ont permis de saisir combien les fêtes constituent une pratique sociale des plus courantes dans cette aire du sud-sud-ouest landais. De sorte que le président d'une association de danses sévillanes, localisée à Dax, dit : « le local se délimiterait par une certaine tradition de la fête » (A n°8). Basé sur une interconnaissance sociale, dans une aire de proximité spatiale, le local rassemble, effectivement, des lieux d'intégration collective et celle-ci s'opère couramment dans la vie quotidienne, mais surtout à l'occasion d'événements comme les fêtes patronales. La fête est, en effet, un événement qui met en exergue les lieux, les groupes … Jeu de déformation des comportements, des statuts, elle est paroxysme dans un processus relativement pérenne de construction locale. Effectivement, comme le montre G. Di Méo en étudiant « le sens géographique des fêtes » (DI MEO G., 2001 c), la fête contribue à la construction permanente des territoires. « *Elle est une manière de construire des relations avec les sociétés et avec les territoires voisins, de gérer sa propre singularité dans l'inévitable rapport à*

[64] Durant mes années de recherche, j'ai pratiqué l'observation participante notamment dans le domaine de la fête. En effet, après avoir réalisé un stage au sein du service Fêtes de la Mairie de Dax, j'ai intégré la Commission des Fêtes Populaires de la ville de Dax en 2004 dont je fais encore partie à ce jour. Cette expérience a constitué un poste d'observation dans la fête capital qui m'a permis de mesurer l'importance des fêtes (de Dax plus particulièrement) et d'en saisir les enjeux tant sociétaux, culturels que économiques et politiques (jeux de réajustements en fonction des changements politiques par exemple).

l'altérité. En ce sens, la fête est bien l'expression territoriale, à la fois concrète et symbolique, d'une collectivité sociale affirmant son identité et se servant des lieux à cette fin. » (DI MEO G., 2001 c).

Dès lors, dans un contexte général de déconstruction et de recomposition socio-spatiale, le local, rural ou périurbain, exerce, dans les lieux de mon étude, une indéniable attraction et constitue des points d'ancrage à forte charge idéelle. Il ressort effectivement des manières de faire et des pratiques socio-spatiales des individus rencontrés, originaires des lieux, le sentiment d'un fort attachement au local. Une géographie du quotidien faite des déplacements ordinaires des individus, ainsi qu'une appropriation symbolique et personnelle de l'espace, se dessinent dans un univers de proximité dont le rayon n'excède pas une trentaine de kilomètres (une quinzaine le plus souvent) autour de la maison. Aussi, les fêtes s'ancrent dans des lieux et des temps sociaux structurés autour de pratiques sociales et culturelles spécifiques telles que les bandas ou la course landaise. Acteurs incontournables des manifestations festives estivales, les bandas landaises ont pour habitude d'animer, chaque été, de nombreuses fêtes patronales ancrées dans une tradition festive locale qu'elles entretiennent. Dans ce contexte festif, les musiciens de bandas revisitent les lieux, sillonnant les rues commerciales, jouant sur les terrasses de cafés ou assurant l'animation musicale du temps fort, majeur, de toute fête patronale, dans mon espace d'investigation, à savoir la course landaise. Rarement donnée hors du cadre festif, la course landaise représente effectivement l'événement autour duquel se groupent les autres animations des fêtes patronales comme pour les fêtes de Poyanne (Photographie 15).

Photographie 15 : Affiche des Fêtes de Poyanne 2006



Les fêtes estivales landaises continuent, d'une certaine façon, la tradition des fêtes patronales ; outre les touristes de plus en plus nombreux, elles concernent des familles et des individus qui, le plus souvent, ne partent pas en vacances. Ainsi, au cours de la période estivale, les occupations comme les sorties ne manquent pas, le moindre petit village organisant ses fêtes patronales. 27 des 38 familles rencontrées dans le cadre de mon « Enquête sur la vie quotidienne » ont dit participer aux fêtes de leur commune ; les 11 autres ne se sentant pas concernées par ce genre de manifestations prétextant avoir passé l'âge ou, tout simplement, prétendant ne pas ne pas partager ce goût des fêtes.

Jean, père de famille de 43 ans, natif de Bordeaux, qui habite la commune de Maylis depuis 12 ans dit clairement : « *On va jamais aux fêtes de villages.* » Et son épouse Miraela (39 ans), native de Berne, de poursuivre : « *Je ne connais pas de gens qui y vont. On ne va pas retrouver des gens qu'on connaît depuis l'enfance, il n'y a pas tellement d'accroches, on se sent étranger. On ne forcera pas sur l'alcool, ce n'est*

pas notre façon de faire la fête. Comme je ne bois pas c'est un peu difficile, on reste un peu en dehors et puis c'est toujours très tard … » Effectivement, Jean poursuit son explication et me confie : « *On ne peut pas passer la soirée à voir des gens que l'on connaît et leur dire « Comment tu vas ? Que deviens-tu ? »… les gens y sont déjà en groupe, il y a les cousins … ça me paraît un peu fermé. Rien que pour savoir comment ça marche il faut être avec quelqu'un qu'on connaît. Payer à boire à tout le monde, je ne connais pas. C'est tout un tas de codes sociaux que je ne connais pas.(…) On n'est jamais là, l'été, notamment pour les fêtes de villages. Etre au bar et boire un coup c'est chouette quand on est avec des gens qu'on connaît.* » (F n°17). Ce temps festif est constitué par des interactions sociales qui se déroulent dans des environnements concrets qui sont ceux du quotidien et des habitudes. Ainsi, les fêtes illustreraient et renforceraient cette consistance locale, ancrée dans le territoire, des groupes sociaux constitués autour de la famille et d'amis. Il est d'ailleurs intéressant d'observer pour quelles occasions les jeunes étudiants ou jeunes actifs reviennent « au pays ». Il est à remarquer qu'au moins une fois par an, au moment des fêtes patronales, ils reviennent dans le giron familial pour participer au traditionnel repas dominical et autres festivités. Le rythme des loisirs des membres des familles enquêtées apparait très répétitif, avec des activités au retour cyclique, telles bien sûr les fêtes. En effet, ces dernières fédèrent tout particulièrement les individus et les groupes. Une transgression plus ou moins forte de la césure entre espace privé et espace public s'opère alors, caractérisant une sociabilité d'interconnaissances. L'espace privé est réinvesti avec une touche festive espagnole : apéro-tapas, mini *bodega* … Pour autant, ces individus ne quittent pas l'espace public et n'hésitent pas à retrouver leurs amis à la *bodega* communale, organisée par les associations. Ces fêtes procurent autant d'occasions de se retrouver en des lieux et des temps signifiés et signifiants, la fête ayant pour principale vertu de constituer le support de liens. Elle est effectivement l'occasion de regrouper le lignage, ce qui se concrétise physiquement par le repas dominical à l'issue duquel toute la famille se rend aux arènes assister au spectacle de la course landaise. Elle peut être aussi un temps et un lieu où l'on retrouve des personnes que l'on ne rencontre qu'une fois par an à cette occasion, à l'instar des Fêtes de Dax (Photographie 14) auxquelles participent 29 des 38 familles enquêtées, chaque année autour du 15 août.

Photographie 16 : Cérémonie d'ouverture des Fêtes de Dax



Rupture dans les temporalités ordinaires, le temps de la fête est spécifique et limité, coupure dans le quotidien routinier, il reste éphémère (DI MEO G., 2001 b). Moment d'abondance où l'on fait tout avec un relatif excès comme l'ont mis en évidence les entretiens (manger, boire par exemple), « l*a fête enseigne à ses participants la possibilité de réaliser des situations dont les gens sont habituellement privés* » (TRAIMOND B., 1987) de sorte que, durant une journée, à l'occasion de consommations somptuaires, le cercle amical ou le lignage se reconstitue. C'est encore une fois au travers des groupes porteurs de culture que constituent la famille, les amis et les associations, que se réalise l'accomplissement et par voie de conséquence la transmission de cette tradition festive. Les fêtes font le lien entre les différents univers spatio-temporels constitutifs de la vie des individus rencontrés. Eric, président du comité des fêtes d'un village, résume par ces propos toute l'importance de la fête : « *On se rend à toutes les fêtes du coin proches de notre culture, les fêtes gasconnes qui se définissent par un mode de vie commun : gastronomie, musique, tauromachie. Il faut au moins qu'il y ait 2 ou 3 de ces éléments, mais surtout la musique et la gastronomie. (…) Les fêtes c'est plutôt l'été, les fêtes annuelles de villages, il faut qu'il y ait le soleil, la chaleur, ça n'a pas la même saveur en hiver* ». Dans sa dimension socio-spatiale, la fête est donc prétexte au regroupement en un lieu qui a pour principale vertu de fonctionner comme un

creuset social, une « scène » (GOFFMAN E., 1973). Ainsi la fête estivale est-elle l'occasion de regrouper la famille et le lignage autour du repas dominical, vieille réminiscence de la fête patronale. Peu importe la durée de ce temps de fêtes, ce qui compte c'est avant tout son retour cyclique et le sens qu'il confère aux espaces (lieux et territoires) festifs, même s'il ne s'agit que de quelques heures de plaisir intense et partagé. Si la fête reste un moyen économe de se divertir et de prendre des « loisirs », populaire et bien adapté à ce territoire où subsistent des traces des structures familiales et agraires d'antan, elle fonctionne sur l'image quelque peu fictive d'une société autochtone et figée qui est, en réalité, transformée par la mobilité résidentielle et quotidienne des habitants comme par l'arrivée, momentanée ou plus définitive, de populations extérieures aux lieux. Le tourisme joue un rôle en faisant de ces fêtes une sorte d'interface identitaire fonctionnant doublement. Cet interface se décline en termes de reconnaissance, de rencontre, d'espaces de temps partagé dans une densité exceptionnelle pour l'endogroupe comme désignation singulière, repère d'originalité, de spécificité, de typicité.

Au final, la fête s'inscrit à part entière dans une société de loisirs relativement conviviale et mobile, mais dont les individus manquent de moyens économiques... Il s'agit d'une fête discrète dans le paysage, avec peu de matériel et de moyens, populaire par les rassemblements de la rue qu'elle suscite, la fréquentation des cafés, des buvettes et des *bodegas* des associations qui la caractérisent … Le décor de la fête c'est le centre-bourg. La mise en scène de la commune s'y réalise sans faste excessif et reste sobre : quelques guirlandes, inscriptions et manèges suffisent. La fête se déroule donc dans une mise en scène discrète, surtout humaine, sociale. Ce qui importe, c'est le rassemblement des gens, le côté populaire, mais pour le reste la fête est installée dans la maison, dans l'espace public qui se garnit de festayres et dans les arènes. Elle efface un temps la limite entre espace public et espaces privés. Les fêtes locales s'organisent dans la commune, autour d'éléments incontournables comme l'illustrent les fêtes de Poyanne (cf. affiche) ou celles de Montfort-en-Chalosse, avec au programme : repas ou bodega proposés par les associations, encierros[65] pour les adultes et pour les enfants, messe en musique

[65] Un encierro est un lâcher de taureaux dans les rues. L'encierro se pratique tous les matins des fêtes de Pampelune. Les taureaux, qui combattront l'après-midi, sont alors lâchés dans les rues derrière des « coureurs » sur un parcours délimité et sécurisé qui aboutit aux arènes. Précisons cependant qu'en France, les encierros sont réalisés avec des vaches (par exemple de course landaise) et non des taureaux.

avec l'harmonie du village le dimanche, course landaise, toro-ball[66] et feu d'artifice (le jour de la clôture). Peu ou pas de transfigurations de la commune accompagnent de telles fêtes, si ce n'est les groupes humains mobilisés dans la rue. Malgré cette économie de moyens, cet évènement social est de premier ordre parce qu'il s'inscrit dans une spatialité, une temporalité, dans un mode de vie. Il n'est pas une commune de mon terrain qui n'organise pas, au moins une fois par an, ses fêtes.

Les bandas, les arènes, le rugby mais aussi le basket sont des supports symboliques, commodes et mobilisateurs, faisant revivre des héritages identitaires inclus dans les patrimoines territoriaux, les « réinventant » en quelque sorte, tout en les actualisant. Ces supports symboliques et matériels mobilisent les individus autour de l'organisation d'événements festifs et de réjouissances collectives, temps et lieux où l'entraide est de mise, rappelant les structures agraires d'antan ou associatives d'aujourd'hui. Ils participent à l'organisation de ce territoire pour créer de la vie sociale, de la fête … une identité festive.
Ces "fêtes de peu", centrées sur le principe des réunions familiales et amicales, sur le resserrement fugitif de la communauté locale, sur la vie associative et ses innombrables bénévolats, (re)confortent dans leur identité les participants. Pour autant, cet « Ici » n'est pas un « Ici » bloqué dans une spatialité landaise, il est dépassement de cette localité par les inspirations de la fête, par les influences culturelles extérieures. Il y a moins de transfigurations par la mise en scène proprement dite que par les ouvertures qui ressortent des thématiques de la fête (banda, tauromachie …). C'est un « Ici » enfermé dans une économie de moyens d'expression de la fête qui ménage en même temps une ouverture, une transfiguration par l'influence espagnole.

[66] Un toro-ball est un jeu d'arènes avec des vaches, pratiqué par des non initiés.

Photographie 17 : Défilé d'une banda pour les fêtes de Soustons 2009



Ainsi, à cette tradition festive profondément enracinée, souvent liée aux fêtes religieuses et où la participation populaire est très active, viennent effectivement se greffer de nouveaux éléments telles, on l'a vu, les bandas, pratique culturelle constituée à partir d'héritages de traditions locales (festive, taurine et musicale) mais aussi extra-frontalières (*peñas*[67] de Pampelune, *txarangas*[68]*,* et répertoire musical navarrais, *feria*). Ces télescopages culturels sont d'ailleurs observables à d'autres niveaux. Au travers des entretiens et des pratiques des individus rencontrés, la référence à l'Espagne, omniprésente dans le milieu des bandas, est une constante que l'on retrouve dans le langage de la fête et dans la façon de la pratiquer, de l'organiser. « *Ce pays constitue le modèle à imiter et la source de tout le vocabulaire afférant à la fête peut lui être attribuée.* » (TRAIMOND B., 1987). Par ailleurs, « *Cette Espagne imitée est une Espagne rêvée* » (ibid.) Cette tradition festive est continuellement revisitée; de sorte que, par certaines boissons ou pratiques

[67] Une peña est une association réunissant un groupe d'amis autour d'une passion commune.

[68] Formations musicales réduites à une dizaine de musiciens, les txarangas sont indissociables des peñas de Pampelune, elles assurent l'animation musicale des rues pour la San Fermin.

culinaires, les individus rencontrés s'efforcent de reproduire l'ambiance espagnole, basque ou navarraise. Reproduire une ambiance espagnole, c'est là la traduction d'une hybridation, d'un principe de transformation permanente d'apports extérieurs qui se situe au cœur de la construction permanente qu'est la culture locale.

Néanmoins, loin de reproduire à l'identique ce « modèle », les individus l'adaptent en fonction des éléments déjà présents, ancrés dans des lieux et les us et coutumes. En se les réappropriant, ils donnent effectivement un sens local à des éléments « importés », dès lors re-signifiés. L'apéro-tapas est une pratique qui connaît un certain engouement, tant dans les fêtes que dans les familles rencontrées, mais ce moment festif est revisité d'une touche locale : les cœurs de canards et les ailes de poulet marinées viennent se substituer aux traditionnels *piquillos* ou *Serrano* espagnols. Aussi, les pratiques culturelles observées ne sont pas de « purs produits locaux », mais le fruit d'une construction et d'une hybridation culturelles constantes qui dépassent d'éventuelles frontières, d'ailleurs insaisissables, de la localité, de cet Ici mobile. S'agissant de mon terrain d'étude, mes enquêtes confirment que la fête, les pratiques sociales et culturelles qui font son originalité (telle la course landaise), recomposent un semblant de communauté locale ; Elles sont inséparables et appréhendées comme telles. Il ressort de mes observations de terrain que la course landaise reste l'événement principal des fêtes patronales autour duquel se groupent les autres animations. C'est aussi la manifestation la plus originale, la seule vraiment typique de mon secteur, à condition de l'étendre à l'ensemble des Landes, le Tursan et le Pays tarusate, le Marsan aussi. Les jeux taurins sont effectivement profondément enracinés dans la tradition festive des Landes et le moindre petit village veut organiser sa course, éventuellement en ayant recours à des arènes démontables.

Pour autant, cette culture locale se nourrit d'emprunts multiples à une Espagne rêvée. Puisque la langue (« le patois ») a disparu. Les individus rencontrés semblent s'être singularisés et se singulariser par une culture vécue au quotidien, en construction permanente. En ce sens, il existe des transferts d'éléments culturels re-signifiés avec, pour résultat, une incontestable construction identitaire. L'identité gasconne aurait tendance à se diluer au profit d'une culture locale « métissée », plus ou moins hispanisée. Ainsi, l'hypothèse d'une cohérence à associer un espace rural comme la Chalosse avec Dax relève des limites (être dans une logique ville / campagne). Effectivement, cette association est cohérente pour la Chalosse alors

que pour Dax les choses sont plus complexes (c'est la vallée de l'Adour, le regard vers l'agglomération bayonnaise …). Les Dacquois ont leur Ici, c'est Dax. Pour la Chalosse, l'Ici inclut Dax. Déjà cet ensemble a tendance à se scinder … quelle est donc sa capacité de résistance ?

Comme j'ai pu l'observer au cours de mes enquêtes et de mon travail de terrain, dans le département des Landes, le Nord c'est « le désert » contrairement au Sud où vit la majeure partie de la population. Cette population regarde vers le Nord pour s'identifier en se disant « landaise », se rattachant ainsi à l'unité départementale comme le montrent les sentiments d'appartenance des individus enquêtés. « Landais » fait donc référence au Nord sur le plan paysager (comme l'illustre d'ailleurs les prospectus distribués par les offices de tourisme) et spatial, mais au sud sur le plan social. Les landes de Gascogne devenues forestières apparaissent prépondérantes dans les discours et constituent en ce sens un « lieu attribut », un lieu choisi parmi un ensemble de lieux représentatifs du territoire (ALDHUY J., 2004). Pour autant, comme l'illustrent les propos de ces mêmes individus, dans les représentations, la Chalosse est associée au sud des Landes et constitue en ce sens, elle aussi, un territoire attribut, mais de façon plus étroite, pour l'usage propre et pour la reconnaissance de ses habitants en quelque sorte.

En conséquence, mon espace d'investigation tirerait sa consistance de la complexité de la culture locale . Le binôme Dax / Chalosse apparaît en ce sens fondateur de la localité, mais surtout du point de vue des habitants de Chalosse. En effet, comme expliqué dans la première partie, le local est envisagé de manière ouverte. Aussi, nous sommes en présence d'une culture locale complexe avec une forte hybridation, en construction permanente du fait de la mobilité des individus, source de nouveaux « branchements ».

III. Une culture locale qui se nourrit de « branchements »

Je viens de montrer comment se manifestent des pratiques culturelles localisées sur mon espace d'investigation. Je fais en ce sens l'hypothèse que la culture locale revêt une certaine spécificité régionalisée que j'ai mise en évidence en me concentrant sur l'étude de ses formes endogènes. Pour autant, cette culture locale repose sur une assise territoriale qui est mouvante et évolue au gré des mobilités des individus. Effectivement, cette assise territoriale est liée aux territorialités des acteurs qui la produisent, c'est une assise mobile. Construction permanente au travers des interactions entre groupes et individus, la culture locale se nourrit d' « emprunts » ; d'autres formes territoriales qui échappent à la localité sont convoquées dans sa définition (culture rurale, culture méridionale…) pour produire et transformer cette culture d'un ici bien changeant. Loin de demeurer fermé à l'intérieur de frontières clairement établies et hermétiques, le local observé s'inscrit dans d'innombrables extensions d'échelles (RACINE J.-B., RAFFESTIN C., RUFFY V., 1980). Effectivement, cette ouverture est le fait de la mobilité extra-locale des individus et de la circulation des idées. C'est aussi le résultat d'une action politique plus territoriale, s'exerçant surtout au niveau du département, reflet ici renforcé d'une France républicaine politiquement et culturellement englobante. Par ailleurs, les activités « spécifiques » observées dans la seconde partie sont pour certaines influencées par l'Espagne et d'autres niveaux géographiques internationaux, par le Pays basque voisin, le monde gascon qui enveloppe et contient mon terrain d'étude. Nous ne considérons pas seulement l'échelle comme un simple rapport de distances, mais aussi comme un niveau d'observation pertinent. Etudier ce phénomène en changeant d'échelle, passant du local au départemental puis au régional et au-delà constitue une opération de recherche qui a permis d'appréhender cet objet d'étude de manière ouverte. Cette approche multiscalaire permet de « tester » la réalité observée sur mon terrain en interrogeant ces éléments constitutifs d'une culture locale. Ces éléments se retrouveraient-ils uniquement dans mon espace d'investigation ou relèveraient-ils de pratiques non-spécifiques observées ailleurs, dans le sud (culture méridionale) ou même dans le nord (culture

rurale) de la France ? Une ouverture que l'on observe par ailleurs dans les influences multiples qui affectent le local. Certaines de ces influences sont introduites et valorisées par le Département des Landes, relais républicain qui assure un rôle d'ouverture. D'autres imprègnent la culture partagée (influence espagnole), ou bien, plus labiles, s'articulent aux territorialités des habitants de mon espace d'étude, territorialités qu'imprègne forcément la mondialisation/globalisation culturelle, à l'œuvre, de nos jours.

III.1. L'éclatement du local et le poids de l'échelon départemental en tant que médiateur « d'universalisme républicain »

Le département des Landes apparaît comme un repère territorial fort dans le discours des individus enquêtés, en témoignent les propos de Nicolas, membre du *Club taurin Boletero* et sauteur de course landaise : *« Il faut mettre tout en œuvre pour que les gens n'oublient jamais que, ici, dans Les Landes, c'est le foie gras, c'est les échassiers, c'est les pins, c'est la course landaise, voilà, c'est la plage. Voilà, c'est toute une image et nous, justement, on est un petit noyau dans toute cette image mais un noyau fort.* » (A n°12).

Plus d'un quart des personnes interviewées dans le cadre de mon enquête en milieu associatif disent se sentir appartenir au département des Landes. Il est d'ailleurs intéressant de noter que l'adjectif « landais » fait avant tout référence à la partie nord du département, zone forestière des Landes de Gascogne. Effectivement, en dépit des faibles densités de population qui la caractérisent, comme on l'a déjà vu, c'est cette partie forestière qui est largement mobilisée, tant sur le plan paysager que sur le plan spatial pour représenter le département. A l'inverse, la partie méridionale où se concentre les trois quart de la population landaise est peu mobilisée dans ces références. Cette prépondérance des Landes de Gascogne dans les discours et

dans les images véhiculées à propos des Landes fait de celles-ci un « lieu-attribut » (DEBARBIEUX B., 1995) au sens de lieu choisi parmi un ensemble de lieux pour représenter un territoire (synecdoque). C'est d'ailleurs ce qu' explique J. ALDHUY raisonnant à une échelle encore supérieure: « [durant la seconde partie du XIX° siècle] *Les Landes de Gascogne vont devenir un véritable lieu attribut du Sud-Ouest lorsque cette histoire exemplaire qui a « la valeur singulière de figurer ce qui devrait être toujours et partout le rôle de l'Etat » (Brunhes et Deffontaines, 1920)*[69] *va être intégrée à l'imaginaire national.* » (ALDHUY J., 2004). En effet, l'unification politique des Landes dans le cadre d'un département développant une forte politique identitaire, gouverné par une majorité socialiste homogène et conduit par un républicain leader charismatique très influent (Henri Emmanuelli) ténor du PS, tend à unifier l'ensemble du département autour d'images et de principes venus du nord du département (forêt de pins, échassiers) et de la côte (littoral, surf), espaces à forte charge imaginaire et, du coup, sans doute plus attractifs que les espaces et territoires du Sud. Cette charge imaginaire est ancienne, elle s'est construite autour de l'idée de désert conquis avec le pin au XIX° siècle (« l'arbre d'or »), mais elle est également renouvelée par l'invention d'images (parfois fabriquées à peu près de pure pièce) : les échassiers, plus sérieusement les pins, la lande, les dunes, les eaux, l'océan … Tout cet imaginaire mobilisé tant dans le cadre de l'unité départementale que dans une perspective de valorisation touristique, tend à éclipser un sud plus proche des pays aturiens et même leur appartenant en grande part (cf. LERAT S., 1963), manquant quelque peu d'identité (émergence récente de l'idée de « Chalosse », avec les politiques des Pays surtout …). Comme le souligne M. Papy, « *la Chalosse fut longtemps un pays sans nom* ». Il ajoute « *ce n'est pas son nom que l'on prononce, même quand c'est d'elle qu'il s'agit.* » Prenant l'exemple de la course de vaches pratiquée dans cette région, il montre comment la réalité départementale s'est imposée dans le langage courant et combien, à l'échelle nationale, ce sont les Landes qui apparaissent sur le devant de la scène : « *L'exemple le plus net est celui de la course que vers les années 1880 on commence à appeler landaise, en même temps qu'on achève d'en codifier les règles. Il se fait qu'elle est très spécifiquement chalossaise, mais vu de Paris, c'est-à-dire en réalité à l'échelle nationale, il ne peut être question que des Landes* » (PAPY

[69] BRUNHES J., DEFFONTAINES P. (1920), *Géographie politique et géographie du travail*. Paris, Plon.

M., 2005). Pour autant, en dépit de ce manque de « visibilité » et de « lisibilité » de la Chalosse, il ressort tout de même de mes enquêtes de terrain que, dans les représentations sociales, la Chalosse est associée au sud des Landes et constitue en ce sens un « territoire-attribut » de ce monde de l'Adour. Ainsi, il y aurait, d'une part, la référence aux Landes pour s'identifier de façon collective (le département) et, d'autre part, la Chalosse, paysage sensible de l'ordre de l'espace vécu individuel, mais ramené à une représentation symbolique de l'identité collective pour les Sud-Landais. Ajoutons que loin de s'enfermer au sein de cet espace départemental clairement délimité, le Conseil Général des Landes (par ses politiques) et les individus (par leur mobilité extra-locale et leurs pratiques de retour) participent largement à l'ouverture des formes et expressions du « local » qui le composent.

III.1.1. L'action départementale favorise l'ouverture d'échelle

Médiateur républicain, tant sur le plan politique que sur les plans idéologique et culturel, le Département constitue un relais entre l'échelon local et le territoire national, assurant ainsi un rôle d'ouverture. Le Conseil Général des Landes, présidé depuis 1982 par Henri Emmanuelli (député et cacique du Parti Socialiste), encourage effectivement les actions d'ouverture, considérant le département comme une appartenance qui joue délibérément l'éclatement du local au profit d'une vision d'échelle républicaine.. Il est porteur de modernité comme l'illustrent les politiques et actions menées en son nom et dans son cadre, tant dans le domaine musical que dans le domaine sportif ou éducatif, disons plus largement dans celui des questions culturelles. En effet, le Conseil Général des Landes soutient certaines pratiques musicales en apportant une aide financière à des structures comme *Landes Musiques Amplifiées* (LMA), le *Café Music de Mont-de-Marsan,* ou encore des festivals tels *Musicalarue* à Luxey, commune de 668 habitants située dans le canton de Sore, à 42 km au nord-ouest de Mont-de-Marsan, appartenant au parc naturel régional des Landes de Gascogne. « *C'est une politique d'aide aux acteurs culturels, de diffusion et de programmation d'activités avec des musiciens amateurs et*

professionnels pour lesquels le Département des Landes intervient. »[70] Pour mener ces actions, une association départementale, intégrée dans la politique culturelle du département et qui initie des projets avec des acteurs en musique et en danse, a été créée : l'*Association pour le Développement des Activités Musicales dans les Landes* (ADAM Landes)[71]. De même, Les Landes sont le premier département français à avoir proposé à chaque collégien un ordinateur portable comme l'explique son Président : « *Dans Les Landes, il y a une forme de conservatisme, d'enfermement. C'est pourquoi j'ai voulu que chaque collégien ait un ordinateur pour voyager cybernétiquement*. » Il s'agit donc, à travers l'identité et les politiques départementales, d'échapper au local et à ses horizons étroits pour vivre à l'heure et à l'échelle de la République (territoire français représenté par le département) mais aussi à celle de la mondialisation/globalisation et de ses hyper-espaces ou cyberespaces.

III.1.1.1. Les Landes, un département républicain[72]

Les Landes sont un département de tradition républicaine. C'est, à l'image de bon nombre d'anciens départements ruraux, un territoire de notables républicains s'appuyant sur le monde des propriétaires radicaux et conservateurs, mais aussi des métayers et des ouvriers, sorte de combinaison sinon d'alliance de classes.. Cette idéologie a été reprise par Henri Emmanuelli (Président du Conseil Général des Landes depuis 1982) qui l'a portée à son paroxysme. On est avec lui dans la filiation de ce qu'on pourrait appeler les néo-notables. Il y a renouvellement des notables mais des logiques de permanences apparaissent aussi. L'existence d'une organisation départementale tendrait à effacer le local (jugé par la politique départementale médiocrement progressiste et peu susceptible de promouvoir une culture intéressante) ou tout du moins, par l'intermédiaire du canton et de son conseiller général, à l'arrimer au département. L'organisation départementale, orchestrée par le Parti Socialiste et Henri Emmanuelli, se fonderait sur un système

---

[70] Entretien avec Monsieur Fabien Olmiccia, Délégué à la musique et à la danse au Conseil Général des Landes, le vendredi 12 mars 2010 au Conseil Général des Landes à Mont-de-Marsan

[71] « *L'ADAM Landes est un outil départemental, dont l'un des objectifs affirmé est d'initier des projets culturels innovants sur le territoire de manière à les rendre pérennes, grâce aux collaborations établies avec les structures organisatrices et par la prise en charge de leur financement par les collectivités.* » http://www.landes.org

[72] Article du Journal *Sud-Ouest* du 07/05/2012

qui ne rechercherait pas l'autonomie culturelle des territoires locaux et qui favoriserait l'ouverture en introduisant, par exemple, de nouvelles formes culturelles. C'est en jouant sur des valeurs jugées plus exigeantes, plus en rapport avec une culture nationale et internationale d'élite que ce système brancherait la culture locale vers l'extérieur. Rappelons l'importance des associations dans la vie locale sur mon terrain. Or, dans ces réseaux associatifs, dans leur constitution, le politique peut pénétrer, notamment par l'attribution de subventions aux associations. Considérant l'importance du mouvement associatif dans son département, le Président du Conseil Général des Landes tient à préciser « *On est là pour encourager. C'est le milieu associatif qui est très riche sur le plan culturel.* »[73] Ainsi, les cantons constituent des relais du Département et les conseillers généraux sont des courroies de transmission participant à cette ouverture du local. J'observe sur mon espace d'investigation une forte emprise départementale qui s'appuie sur cet « *espace administratif et électoral* » que constitue le canton qui est « *souvent présenté comme le maillon faible du maillage territorial français, en même temps que le support incontournable du pouvoir des notables.* » (TESSON, F., 2006). La politique culturelle départementale se définit par les instances dirigeantes et les conseillers généraux se chargent de sa mise en place, d'une part, au niveau de leur canton et, d'autre part, au regard de leur « spécialisation ». Comme l'explique F. Tesson (Ibid), « *La ressource majeure du département est incarnée par les conseillers généraux. Elus sur la base du canton, ils sont très présents dans le local et savent verrouiller leur circonscription.* » L'influence cantonale sur la construction des intercommunalités (EPCI) est particulièrement forte dans les Landes, elle confirme le poids du canton dans l'organisation départementale. Parmi les 5 départements aquitains, les Landes arrivent en tête pour la proportion des communautés de communes se calquant sur les limites cantonales en 2004 (72,73 %), reproduisant ainsi assez bien la matrice cantonale dans la structuration intercommunale. De même, prenant cinq départements tests (Dordogne, Landes, Pyrénées-Atlantiques, Corrèze, Lot-et-Garonne), F. Tesson remarque que « *c'est dans les deux départements qui respectent le mieux le modèle cantonal, les Landes et la Corrèze, que le cumul est le plus fréquent (relativement au nombre d'EPCI)* ». Aussi, il est à noter que dans ce département, le cumul de la présidence d'une communauté de

[73] Entretien avec Henri Emmanuelli le 20 juillet 2009 au Conseil Général des Landes à Mont-de-Marsan

communes et du mandat de conseiller général est relativement classique. Avant comme après les élections cantonales de 2004, 47,8 % des 23 EPCI avaient pour président un conseiller général. En conséquence, le conseiller général joue un rôle moteur dans la construction des EPCI en faisant du canton « *le périmètre sinon exclusif, du moins privilégié, de la coopération intercommunale en milieu rural voire périurbain* » (TESSON F., 2006). Actuellement dans les Landes, 9 des 22 présidents de communautés de communes sont également conseillers généraux. Certes, le conseiller général a une réelle action locale, mais il est aussi le relais de la structure départementale et peut participer en situation de cumul de ses mandats à la construction d'une « *architecture départementale relativement verrouillée* ». Le département des Landes s'inscrit dans cette tendance à respecter le « territoire administratif » tel qu'il est imposé par l'histoire depuis la Révolution, en valorisant la structure et l'unité départementales au détriment des particularités locales. La place des conseillers généraux, dans l'organisation du Conseil Général des Landes, met en évidence ce fonctionnement. Effectivement, les 30 conseillers élus débattent et délibèrent sur des dossiers préparés par les commissions thématiques et certains président, par ailleurs, une ou plusieurs des 13 « Commissions intérieures »[74].

Ainsi, ce système départemental fonctionne « top down », se fonde sur un centralisme ou une certaine forme de jacobinisme. Afin d'illustrer concrètement le fonctionnement de ce système départemental landais, arrêtons nous sur l'une des pratiques culturelles importante dans ce département : la musique.

[74] Le Conseil Général des Landes se compose de 13 « commissions intérieures », à savoir : Finances et des Affaires Economiques ; Infrastructures et de l'Aménagement du Territoire ; Affaires Sociales ; Agriculture et de la Forêt ; Equipements Ruraux et des Transports ; Affaires Culturelles ; Education et de la Jeunesse ; Sports ; Administration Générale et du Personnel ; Environnement ; Tourisme et du Thermalisme ; Technologies de l'Information et de la Communication ; Logement.

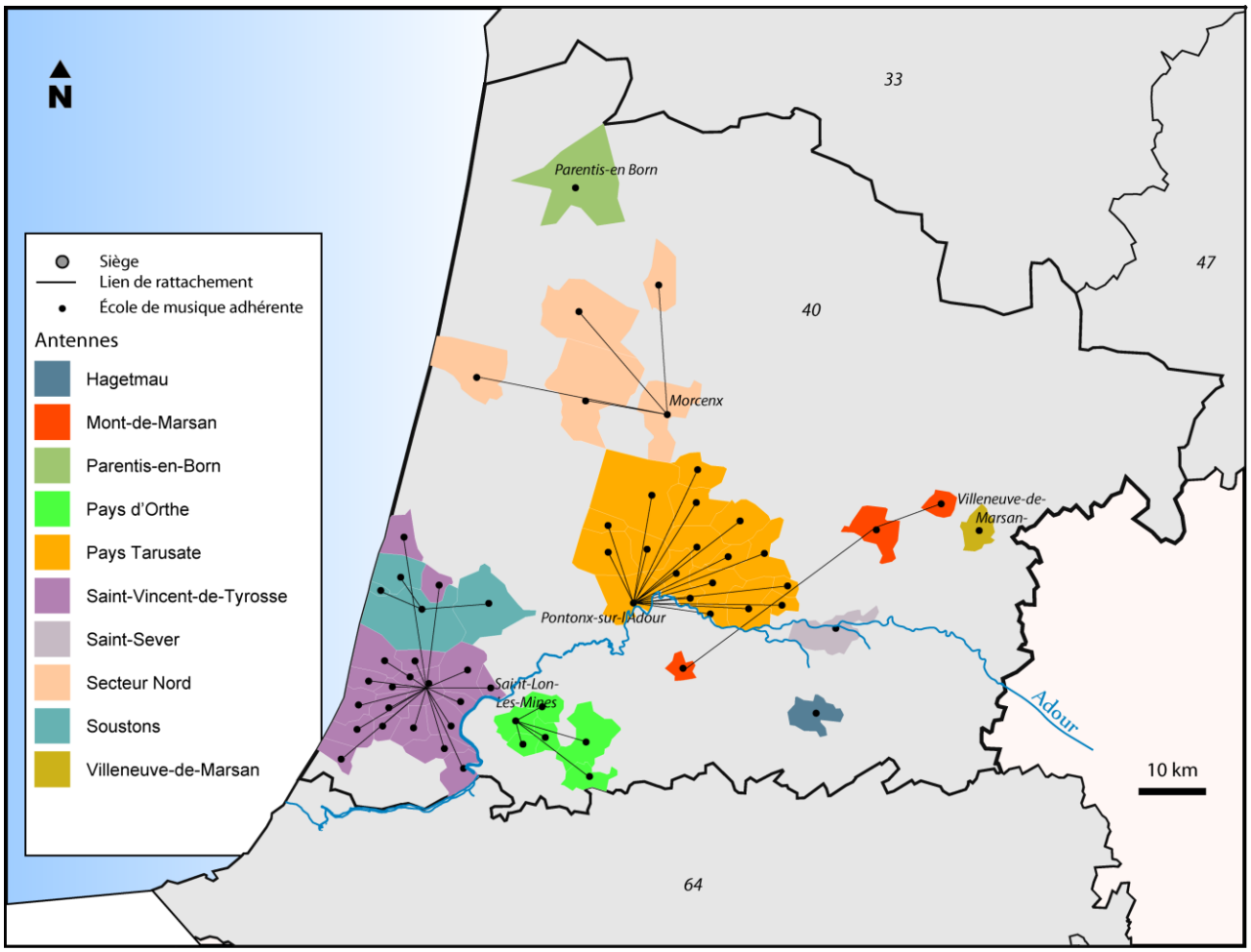
III.1.1.2. L’ouverture musicale ou l’exemple des musiques amplifiées

La mise en place d’une structure départementale ayant pour finalité l’enseignement et la diffusion de la musique sur tout le territoire, et pour tous, rappelle le fonctionnement même du département des Landes. Il est d’ailleurs intéressant de souligner que le dit conservatoire ne se rattache pas à une commune, mais au département, contribuant ainsi à sa consolidation.

Le Conservatoire des Landes

En 1984, le Conseil Général des Landes a créé l'Ecole Nationale de Musique et de Danse des Landes, aujourd'hui dénommé « Conservatoire des Landes », afin d’« *assurer la proximité géographique d'un enseignement musical et chorégraphique de qualité sur l'ensemble du territoire départemental* ». Le syndicat mixte qui en assure la gestion regroupe aujourd'hui 21 communes (le département des Landes en compte 331), 3 communautés de communes et l'école compte environ 1600 élèves. Les cours sont donnés dans ces communes réparties sur les 10 antennes que compte l’établissement, organisation représentées sur la carte ci-après (Carte 21). Chaque antenne est dotée d’un responsable qui assure la coordination des cours et des différentes activités avec la vie municipale. « *Le schéma pédagogique correspond au schéma d’orientation pédagogique défini par le Ministère de la Culture* » comme le mentionne le document de présentation du Conservatoire en question.

Carte 21 : Localisation des antennes et écoles de musique des communes adhérentes au Conservatoire Départemental des Landes



Source : Conseil Général des Landes, 2013

Conformément au label "Conservatoire à rayonnement départemental", octroyé par le Ministère de la Culture, le Conservatoire poursuit les objectifs suivants : permettre à un très large public d'accéder à une pratique musicale et chorégraphique dans tous les champs artistiques (jazz, classique, contemporain, musiques actuelles amplifiées, musique et danse traditionnelles) par le biais d'un enseignement en trois cycles ; favoriser les pratiques amateurs ; mener une action de création et de diffusion musicale et chorégraphique sur tout le territoire landais, notamment par le biais d'une diffusion en milieu scolaire.« *Pour la musique par exemple, on finance l'Ecole Nationale de Musique. Le département des Landes a pour particularité que les professeurs de musique se déplacent, il n'y a pas de conservatoire* [au sens de l'établissement (un lieu unique) où l'on enseigne les disciplines musicales et la danse]. » dit Henri Emmanuelli qui précise : « *On a plus de 400 sociétés musicales, beaucoup de villages ont un orchestre, une harmonie. De nombreux Landais et*

Landaises pratiquent la musique. » Cette organisation veut éviter l'élitisme d'un conservatoire centralisé, en proposant une structure constituée d'antennes et d'écoles de musique qui amènent celle-ci au plus près du local et des milieux populaires. Effectivement, l'importance de la musique dont témoignent les pratiques des individus enquêtés est confirmée par le délégué à la musique et à la danse du Conseil Général des Landes : « *Il y a environ 2000 élèves qui apprennent la musique et suivent un cursus diplômant au Conservatoire à vocation départementale. Dans les sociétés musicales, ce sont 2500 jeunes qui suivent des cours de musique. Le Conservatoire des Landes fait passer des diplômes agréés par l'Etat.*» Pour autant, il est à noter un décalage entre, d'une part, les pratiques musicales populaires observées dans l' « Enquête sur la vie quotidienne » et, d'autre part, les pratiques musicales encouragées par le Département des Landes. « *Le département est à l'origine des Musiques Amplifiées*[75] » tient à préciser Henri Emmanuelli. La politique départementale en matière musicale passe par «*un réseau de communes qui adhèrent à un syndicat mixte et qui met en place tout ce qui touche à l'enseignement spécialisé de la musique en fonction du nombre d'inscrits et du niveau des étudiants (un petit coûte moins cher qu'un grand). Toutes les communes qui adhèrent au Conservatoire s'engagent à pouvoir faire accéder les étudiants aux 3 niveaux du Conservatoire à vocation départementale.* » De plus, l'Ensemble Instrumental des Landes constitue l'outil de diffusion du Conservatoire. Il est composé des professeurs de l'école, auxquels se joignent occasionnellement les grands élèves. De " géométrie variable ", l'ensemble comprend des formations musicales diverses : orchestres de chambre, orchestre à cordes, combo de jazz, etc. Effectivement, comme le rappelle Fabien Olmiccia, délégué à la musique et à la danse au Conseil Général des Landes : « *Il y a 2 volets dans la politique culturelle et les actions du Département des Landes en matière de musique : l'enseignement et les sociétés musicales* [groupes musicaux]. »

L'Association pour le Développement des Activités Musicales dans les Landes

Autre outil départemental, l'Association pour le Développement des Activités Musicales dans les Landes (ADAM Landes) a pour principal objectif d' « *initier des*

[75] « *Les musiques amplifiées, ce sont toutes les esthétiques musicale dont le principe est basé sur le principe d'amplification* » (A n°89)

projets culturels innovants sur le territoire de manière à les rendre pérennes, grâce aux collaborations établies avec les structures organisatrices et par la prise en charge de leur financement par les collectivités ». Il s'agit d' « *une association départementale intégrée dans la politique culturelle du département* », c'est ainsi que la présente Fabien Olmiccia, délégué à la musique et à la danse au Conseil Général des Landes[76] et responsable d'ADAM Landes. Cette association est co-validée par l'Inspection Académique des Landes, la Délégation Académique à l'Action Culturelle et la Direction Régionale à l'Action Culturelle. Cette association initie des projets avec des acteurs en musique et en danse comme par exemple les stages d'harmonie organisés à Saint-Vincent-de-Paul par l'Union Musicale des Landes qui reçoivent des subventions du Département. L'objectif de cette association est de soutenir des « *projets innovants et pérennes* » : faire quelque chose qui corresponde à une réalité locale, faire en sorte que ça fonctionne puis passer la main. Landes Musiques Amplifiées (LMA) est par exemple une émanation de ADAM Landes au départ.

Landes Musiques Amplifiées

L'association Landes Musiques Amplifiées (LMA) est née de la rencontre entre des attentes formulées par les acteurs des musiques actuelles/amplifiées et une volonté politique, affirmée en 1995.Ce partenariat a accompagné le développement de pratiques de jeu et d'écoute en inscrivant son intervention dans une dynamique de réseau. C'est ainsi que LMA a investi quatre domaines d'activités : L'information et les ressources, l'accompagnement de pratiques et de projets, dans un souci permanent d'autonomisation des porteurs de projets, le soutien aux initiatives, en réalisant des passerelles entre sphère publique et privée, le développement territorial des musiques actuelles/amplifiées. LMA intervient en direction des opérateurs et des acteurs musiques actuelles/amplifiées par un ensemble de dispositifs et de services concrets adaptés aux pratiques. LMA est positionné comme un « relais *professionnel départemental* » qui considère l'ensemble de la filière musicale : Education, formation, répétition, création, diffusion, information, sensibilisation. C'est aussi un espace de débat, de mobilisation et de coordination de tous les acteurs de musique,

[76] Entretien du 12 mars 2010 au Conseil Général des Landes à à Mont-de-Marsan.

dans le cadre d'une mise en réseau. « *L.M.A. mène à bien son projet culturel et artistique en collaboration avec les pouvoirs publics, devenant peu à peu un espace de co-construction de politiques publiques.* » Rencontré dans le cadre de l'enquête réalisée en milieu associatif, le directeur de l'association LMA (originaire de l'Essonne) a d'ailleurs expliqué combien cette association (dont il est membre depuis 7 ans et directeur depuis 3 ans et demi) permettait de répondre à des demandes de concerts, de conseils pour les groupes locaux et participait à « *la mise en réseaux des acteurs* » (A n°89). Cette association « *travaille sur vingt concerts dans l'année, réalise un accompagnement suivi d'une dizaine de groupes et mène des actions de sensibilisation en lycée* ». S'inscrivant dans la politique culturelle menée par le Département, LMA participe d'un projet artistique et musical plus que d'une animation. Son directeur dit à ce propos : « *Certains élus ne jurent que par l'école de musique de la commune, c'est les vieux schémas politiques. (…) Nous, on a suivi la dynamique nationale avec quelques spécificités comme des répétitions dans des granges …* » (A n°89). Il poursuit en expliquant : « *On est sur les Landes, mais le rayonnement de l'association est régional.* » Travaillant « en partenariat avec les élus », ce directeur considère LMA comme une association locale, celle-ci ayant « un objet départemental ». Aussi, il tient à préciser, à propos des concerts qu'elle organise : « *Les lieux de concerts, ce sont des arènes, une salle polyvalente, des chapiteaux, une salle municipale ou une salle des fêtes. Il n'y a que ça dans les Landes, il n'y a pas de salles spécifiques à ces pratiques musicales.* » S'agissant de l'originalité de cette association, son directeur me confie : « *On a la chance d'être soutenu politiquement (le Conseil Général est notre premier partenaire) et d'avoir trois salariés à plein temps formés qui ont des compétences ; donc on a une certaine légitimité.* » Pour autant, il reconnaît que les actions de cette association ne sont pas toujours faciles à mener, « *Certains sont sur la défensive (…) il y a des villages où ils disent que les choses qui s'y font sont très bien (les fêtes, les bandas), ils ont leurs pratiques.* » Et de poursuivre : « *Il vaut mieux continuer sur des endroits plus faciles, en Haute Landes. On n'est pas sur de l'enseignement classique type école de musique.* » Effectivement, sur mon terrain situé au sud sud-ouest du département des Landes, mes investigations font ressortir une pratique de la musique amateur importante, populaire, principalement autour des harmonies et des bandas. Cette pratique se fonde sur les écoles de musique communales et associatives pour la plupart. A ce propos, j'ai remarqué l'existence fréquente d'une même association,

type société musicale, fédérant l'école de musique, l'harmonie et la banda, comme à Pouillon, chef-lieu de canton de 2827 habitants situé à 12 km au sud-est de Dax. Les jeunes musiciens apprennent à jouer d'un instrument au sein de l'école de musique pour intégrer l'harmonie où ils répètent durant la saison « morte » (automne-hiver) et ensuite rejoindre les rangs de la banda de la commune (« Los Campesinos ») pour les sorties festives estivales.

Activités musicales ordinaires et actions politiques

Un hiatus existerait entre la vie quotidienne des individus enquêtés et les politiques départementales ou les discours des élus valorisant des logiques d'ouverture quelque peu déconnectées de la réalité locale. Cet écart existait aussi à d'autres échelles, par exemple à l'échelle communale. L'exemple de la ville de Dax, sous-préfecture des Landes (22003 habitants), est à ce titre significatif. Effectivement, l'étude du contenu des manifestations organisées par cette municipalité (festival de la satire, festival de la photo …) a permis de mettre en évidence ce décalage et mon entretien avec Stéphane Mauclair, 5° adjoint au Maire de Dax en charge des affaires culturelles, du patrimoine historique et muséographique et de la jeunesse[77], a conforté ce constat. Evoquant sa conception de la culture et abordant la question de l'identité, il me confie : « *Quand on est en responsabilité, on peut mettre en place des actions qui créeront d'autres identités. Pour beaucoup de gens, la culture Sud-Ouest c'est la fête, les bandas, la corrida, le rugby. Mais on peut, sur le plan artistique, créer des manifestations et réaliser un travail au long cour qui peuvent identifier notre territoire à d'autres arts. Par exemple, on travaille sur les musiques actuelles absentes du champ culturel local* (*je parle de DAX) ou sur la photographie. Ce sont des travaux qui peuvent identifier DAX sur le plan artistique autre que sur les repères qu'on avait à présent.* » La ville de Dax organise effectivement, depuis 2011, SATIRADAX, « *le festival de la Satire unique en France* »[78] auquel ont participé « *les plus grands noms de la Satire (Christophe Alévêque, Didier Porte, l'équipe de Groland, Didier Super, Daniel Prévost, Rémi Gaillard …)* ». De même, le « Festival de la photographie de Dax » a été créé en 2010 par la municipalité et fait désormais

[77] Entretien avec Stéphane MAUCLAIR, 5° adjoint au Maire de DAX en charge des affaires culturelles, du patrimoine historique et muséographique et de la jeunesse, le 30 novembre 2011.
[78] http://www.satiradax.fr/

partie des « *grands rendez-vous culturels de l'année* »[79] dans la ville. Considérant la culture comme « *quelque chose qui permet l'épanouissement personnel, le plaisir* » mais aussi comme « *un outil de valorisation économique du territoire* », Stéphane Mauclair précise : « *C'est vrai que Dax a une image de ville un peu plan plan, poussiéreuse, à cause du thermalisme. Or, la réalité est tout autre. On a créé « Satiradax » l'an dernier, une manifestation iconoclaste qui décoiffait. La première question que nous ont posé les journalistes : « Pourquoi à Dax ? » La réalité c'est une ville dynamique, jeune.* » Il ajoute : « *Une ville thermale a une image de ville plan plan, une image de cure 3° âge. Le revers de la médaille, c'est Dax ville festive. Mais, maintenant, le curiste d'aujourd'hui, il a l'âge de Mike Jagger, il aspire à des actions culturelles qui lui correspondent, il veut des expositions, des conférences, de la musique autre que la musette. C'est un constat, à partir de là on essaie de mettre en place des choses.* »

Cette ouverture culturelle et artistique est donc à replacer dans le contexte d'une politique culturelle ayant pour objectif de valoriser un territoire (à savoir la ville de Dax), de l'élever intellectuellement dans une perspective républicaine, avec, de plus, le souci de retombées économiques. Nous sommes effectivement loin des pratiques quotidiennes de la majorité des individus rencontrés pour qui les plaisirs simples et peu coûteux constituent le principal moteur, en matière d'activités culturelles. Ce décalage est également observable dans le domaine sportif. De fait, la politique départementale inscrit cet échelon dans les cadres de la vie culturelle, mais en favorisant une certaine internationalisation / mondialisation des référents culturels locaux.

[79] http://www.dax.fr/evenements/festival-de-la-photographie-de-dax

III.1.1.3. Les Landes, un département sportif

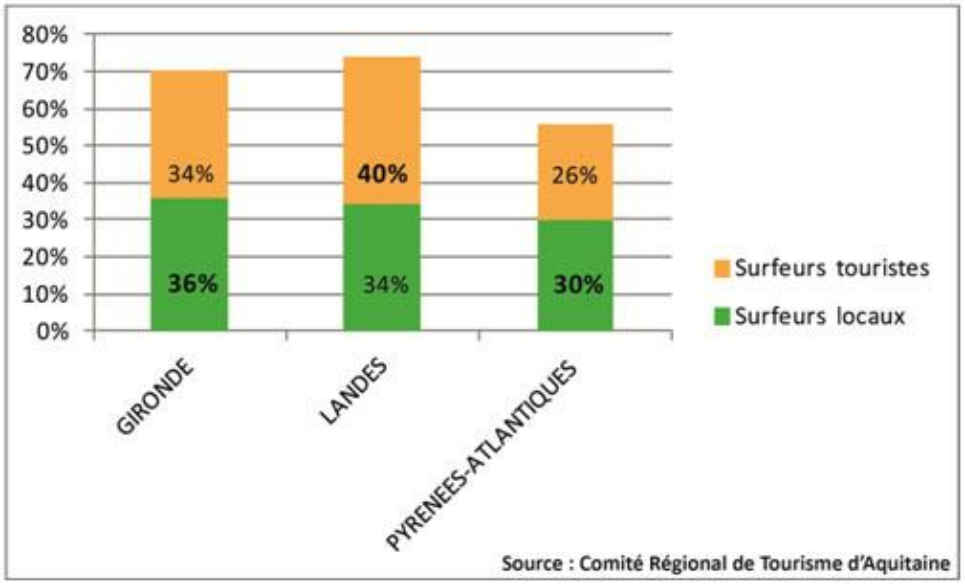
Les pratiques sportives font partie du quotidien des individus rencontrés, tant de façon directe, pour celles et ceux qui pratiquent un ou plusieurs sport(s), que de manière indirecte pour tous les « spectateurs » ou supporters partageant la même passion. Effectivement, les Landes sont un département où la pratique sportive est particulièrement développée : sur 360 000 habitants, il ya 125 000 licenciés. Un tiers des Landais sont donc licenciés à une fédération sportive. Il est à noter l'importance des pratiques sportives dans les activités extra-professionnelles des individus enquêtées, ce qu'a confirmé mon entretien avec Bernard Subsol[80], vice-président du Conseil Général des Landes, Délégué au sport. Effectivement, cet élu a précisé que « *ce ratio nous met à la 3° place au niveau national. On est vraiment un département sportif.* ». Il a également ajouté : « *les 2 disciplines emblématiques du Département sont le basket et le rugby. (…) Ici, dans le Département des Landes, le public est particulièrement attiré par le basket (surtout en Chalosse) et par le rugby. Ça reste les 2 disciplines les plus populaires*. » Localisant la pratique du basket plus particulièrement en Chalosse, ce délégué au sport reconnaît que « *les villages ont été très mobilisés il y a une dizaine d'années. C'est une animation pour la commune. Il y a 20-25 ans, chaque petit village a construit une salle de basket et l'engouement s'est créé comme ça, c'est par l'investissement créé par les communes* » [et en réponse à une demande]. Etudiant l'espace des sports collectifs dans les Landes, J.-P. Augustin montre combien dans les espaces où un sport collectif s'est implanté, c'est la société locale toute entière qui s'organise et se renforce autour de lui. Ainsi, il explique : « *La construction de gymnases pour le basket entre 1975 et 1980 est exemplaire du renforcement de l'implantation locale de ce sport en Chalosse, où la majorité des cantons ont construit plus de 5 salles couvertes durant cette période, alors que les autres cantons se consacrent à l'édification ou à l'aménagement des terrains de grands jeux ou d'autres équipements de loisirs.* » (AUGUSTIN J.-P., 2007). Concernant le rugby, Bernard Subsol précise : « *Le rugby a toujours été une tradition avec Dax, Mont-de-Marsan, Tyrosse. Il y a des villes rugby dans Les Landes.* »

[80] Entretien réalisé le 26 mars 2010 à la mairie de Pontonx-sur-L'Adour

Pour autant, comme dans le domaine musical, dans le domaine sportif, la tendance est à l'ouverture, en l'occurrence vers les sports et activités de pleine nature que le département souhaite développer. « *On veut développer dans le Département les sports de nature car nous sommes un département nature avec beaucoup d'espace naturel et la côte. (…) le canoë-kayak, le surf, la course d'orientation, la randonnée … toutes ces activités de pleine nature, on est en train de les développer.* » Effectivement, le développement de ces nouvelles activités pourrait avoir des répercussions en matière touristique, même si cet élu ajoute : « *Il s'agit de développer ces activités de pleine nature et les faire découvrir aux Landais. Avant, on faisait le sport en famille, on veut changer un peu, innover (beachvolley, beachrugby …). On peut citer l'exemple de Cécile Rigaud, une fille de Biscarosse que j'avais aidée en 2000 pour participer aux Jeux Olympiques. Il faut sortir un peu des disciplines classiques, du rugby …* ». Le développement de ces nouvelles activités participe au développement de ces espaces de nature, à commencer par le littoral landais où se pratique le surf et se développe autour toute une activité économique, notamment touristique, avec la création, par exemple, d'écoles de surf et de natation, à l'instar de l'école de surf « l'Agréou », créée il y a 13 ans sur les plages de Seignosse. En effet, certains clubs ou écoles louent et vendent du matériel, proposent des stages, organisent des séjours avec hébergement … On dénombre alors, dans l'annuaire des *Pages Jaunes,* 26 écoles de surf ou clubs de sports nautiques, y compris le Comité Régional d'Aquitaine de Surf qui a son siège à Soustons dans les Landes. Le vice-président du Conseil Général délégué au sport le reconnaît : « *On fait beaucoup pour le surf. Le centre de formation et d'activités de Soustons – Port d'Albret, une antenne du CREPS Talence Aquitaine, construit par le Département sera géré par le CREPS. On y trouvera la Fédération de Surf, le Centre national de préparation du Brevet d'état surf ou Brevet professionnel et les sièges du Comité régional et du Comité départemental de surf. En juillet ouvrira un siège de la Fédération Française de Surf à Hossegor. C'est le Département qui construit le siège, c'est lui qui a pris l'initiative de construire ce siège.* » Et de poursuivre : « *Le surf, c'est autour de 6 000 à 7 000 licenciés. Il y a un enjeu sportif et un enjeu économique : du côté de Hossegor, Seignosse, Capbreton. Le surf, c'est 1 millier d'emplois.* » Bernard SUBSOL ajoute : « *Pour les activités de pleine nature, l'enjeu économique est également présent avec le tourisme. Ça peut inciter les gens à venir en vacances dans le Département.* » Il le reconnaît : « *Développer l'escalade,*

les pistes cyclables et autres activités de pleine nature a un côté touristique d'accroche. » Effectivement, le Conseil général des Landes développe « *une action volontariste* » dans le domaine des « sports de nature ». Dans ce cadre, les enjeux liés au développement du surf et des activités du littoral sont à la fois sportifs, économiques, touristiques, et environnementaux. Deux manifestations organisées en avril 2010 en témoignent : d'une part, l'inauguration de l'ACAdémie du Surf et des Activités du Littoral (ACASAL)[81] à Soustons[82]-Port d'Albret, le 23 avril 2010, et, d'autre part, l'organisation du premier challenge sports de nature Raid XL de Mimizan à Capbreton du 23 au 25 avril 2010.

Graphique 7 : Pratique du surf sur le littoral aquitain en 2012



Ainsi, l'action départementale favorise l'ouverture culturelle et celle des activités sportives sur mon espace d'investigation et en conséquence participe au renouvellement de ces pratiques en les alignant sur la musique amplifiée internationale ou de nouveaux sports peu liés à un ancrage local, mais porteurs de développement touristique. Effectivement, nous sommes en présence d'une culture locale sans cesse alimentée de nouveaux « branchements » (AMSELLE J.-L., 2001) et pas seulement du fait de l'action départementale. Un développement culturel de la

[81] Outil permettant de proposer une offre croissante de formation et d'activités dans le domaine du surf, ainsi que des activités du littoral (sports, économie, tourisme…).

[82] Soustons est une commune de 7240 habitants (RP 2009) située à l'extrême sud de la côte landaise, au bord de l'océan, proche d'Hossegor et de Biarritz,

localité s'opère par conséquent sur des thématiques éclatées, d'inspirations extérieures. Certes le surf n'est pratiqué que par l'une des 38 familles enquêtées (F n°37), il n'est pas largement pratiqué par des individus habitant cet espace comme en témoignent les chiffres communiqués par le Comité Régional de tourisme d'Aquitaine présentés ci-dessus. En effet, parmi les 3 départements aquitains du littoral atlantique, seul les Landes comptent plus de « surfeurs touristes » que de « surfeurs locaux ».

Ce sont au départ des Américains, venus en tournage dans la région de Biarritz pour le film tiré du roman d'Hemingway « Le soleil se lève aussi » (sorti en 1957), qui ont importé la première planche de surf. Ensuite, la fréquentation du littoral par les surfeurs s'est développée rapidement, attirant, dès le début des années 80, les principales grandes marques de produits de sport dédiés au surf (par exemple *Rip Curl* en 1982 à Hossegor), puis le développement de petites entreprises ou écoles de surf shappers. Le développement de la pratique du surf a débuté sur la Côte basque, puis s'est progressivement étendu à tout le littoral aquitain, d'Hendaye à Lacanau, en passant par Anglet et Seignosse. Le département des Landes a donc saisi l'occasion de développer son économie au travers du potentiel touristique que constitue le surf. Sport par ailleurs vecteur d'une image positive autour des valeurs liées à la protection de l'environnement et au développement durable mais aussi d'une image d'ouverture via l'océan vers l'extérieur, vers l'ailleurs. Le surf fait par conséquent partie de ces activités qui contribuent au renouvellement des pratiques locales. Une nouvelle facette culturelle se dessine avec des process endogènes, mais aussi sur des thèmes importés. Ainsi, une redéfinition profonde du local se réalise au travers des pratiques culturelles, renouvelées également par de nouveaux apports de populations ; qu'ils soient temporaires avec le tourisme, transitoires du fait de la mobilité des individus, ou définitifs pour celles et ceux qui souhaitent s'installer en pays landais. Le département, par ses interventions « top-down » qui ignorent parfois la popularité des pratiques locales, favorise le développement de pratiques sportives, musicales, culturelles ou de loisirs qui reflètent, à plus d'un égard, une tonalité de mondialisation. Effectivement, les musiques amplifiées sont de cette nature, le surf participe du même principe, des îles Hawaï aux rivages des Landes, en passant par bien d'autres côtes du monde où déferlent des vagues devenues mythiques. Par son souci, très républicain, d'élévation des sports et des activités culturelles populaires, le Département joue bien le rôle d'un véritable promoteur de

« branchements ». D'autres facteurs, comme les mouvements de populations et la mobilité des individus, participent à ce renouvellement de la culture locale.

III.1.2. De nouveaux apports de populations

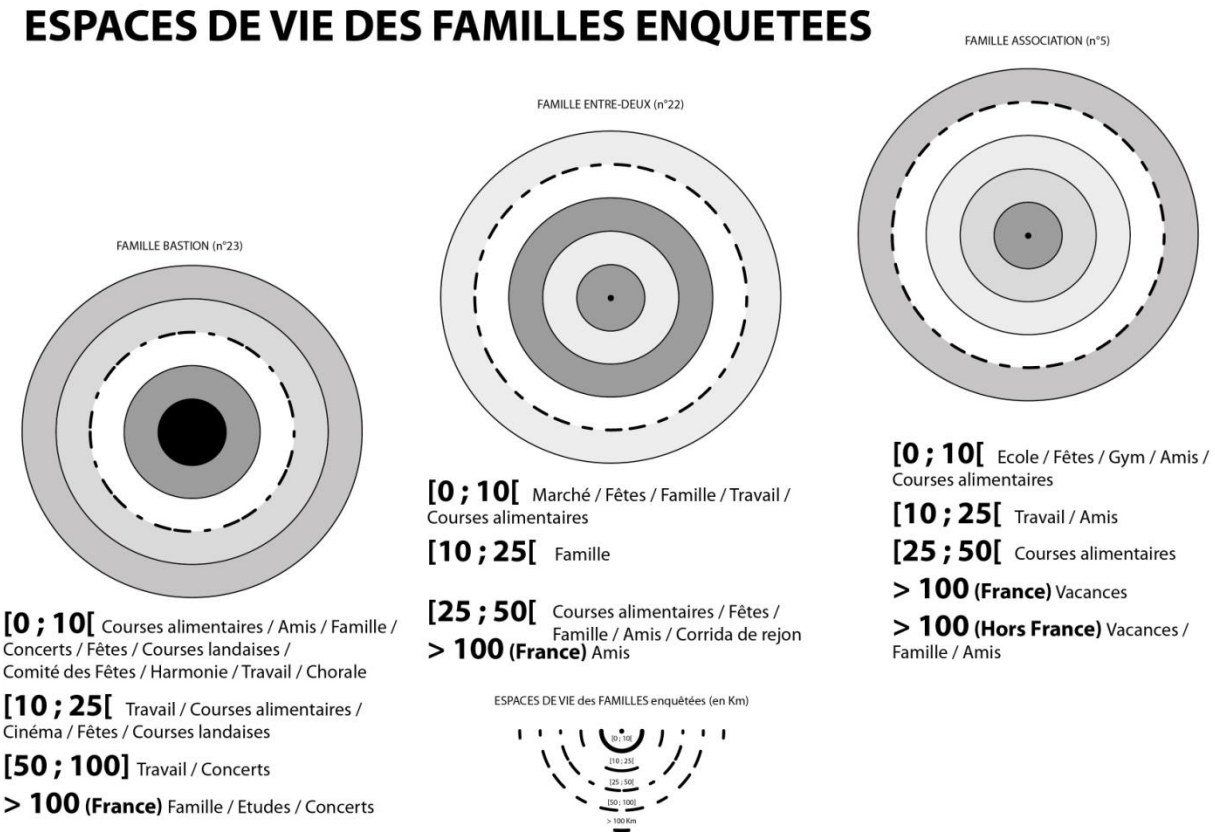
Deuxième plus vaste département métropolitain après la Gironde, lieu de passage entre le nord et le sud de l'Europe, les Landes sont traversées par de grands axes routiers et ferroviaires (N10 mise en partie aux normes autoroutières, A63, ligne ferroviaire reliant Paris à Irun) qui facilitent la mobilité des individus. Je distingue deux types de mobilité, l'une locale (toutes les familles rencontrées utilisent au quotidien leur voiture pour se déplacer) et l'autre extra-locale, certains individus faisant plus d'une centaine de kilomètres de façon régulière. Effectivement, mes enquêtes de terrain ont mis en évidence une mobilité importante des étudiants landais qui partent faire leurs études supérieures à Bordeaux comme Lise (F n°26), ou à Tarbes comme Nicolas (F n°2), et reviennent régulièrement dans le giron familial. Avec une façade atlantique rectiligne s'étirant sur 107 kilomètres, le département des Landes dispose d'un littoral propice au tourisme, tout comme le sont ses vastes étendues de forêts.

III.1.2.1. Mobilité des individus

Les individus rencontrés sur mon espace d'étude sont mobiles, prenant tous les jours leur voiture et n'hésitant pas, pour certains, à faire des dizaines de kilomètres pour se rendre à une fête patronale, voire des centaines pour un entraînement de basket en semaine. Cette mobilité participe aussi au renouvellement des pratiques culturelles. D'une part, elle permet de consolider les pratiques existantes et, d'autre part, elle favorise les échanges d'idées et par conséquent de nouvelles initiatives. De la même manière, les membres des associations rencontrés se déplacent plus ou moins dans le cadre de leurs activités et certaines dépassent les frontières nationales à l'instar des groupes d'échassiers (A n°30 et A n°103). Association d'une commune de 1110 habitants, *Lous Lanusquets,* qui a pour objet de « *promouvoir et*

transmettre le folklore landais », se déplace à l'étranger une année sur deux avec ses échassiers, musiciens et danseurs. Ainsi, son président explique : « *C'est une association locale de par son implantation et les adhérents qu'elle draine mais après, elle a une ampleur plus grande. On dépasse les frontières, on va se produire à l'étranger. L'identité est locale mais sa promotion ne l'est pas.* » Et de poursuivre : « *L'association reste très localisée (Bégaar). Après, le groupe est connu au niveau des communautés de communes mais on est connu à l'étranger. La localisation et l'impact sont mouvants. C'est une association qui transporte une idée, une identité culturelle*. » (A n°54). Autre exemple, les membres de l'association «Toustems Amics » de Gaujacq, commune chalossaise de 448 habitants du canton d'Amou, qui se déplacent tellement que sa présidente confie « *On est un petit peu un office du tourisme itinérant*. » Elle ajoute : « *On va danser là où on nous demande (en août, en Italie) (…) Dans les Landes, on a très peu de déplacements car on n'est pas prophète en son pays. On se produit rarement à la maison, on va toujours à l'extérieur !* » (A n°14). Il s'agit d'une culture du mouvement, d'une culture de la mobilité et ce à deux niveaux . D'une part, il est à noter, dans les pratiques quotidiennes des familles enquêtées, une mobilité dans le périmètre local : on utilise la voiture au quotidien pour aller faire ses courses, aller travailler ou amener les enfants à l'école, aller aux fêtes et loisirs en général, rendre visite à la famille … C'est un comportement assez général, mais accentué par la situation d'espaces de faible densité, comme nous l'avons représenté sur les croquis ci-après (Croquis 5) proposant une représentation schématique des univers de vie de 3 des familles enquêtées, 3 familles-types rappelant les 3 mode de fonctionnement mis à jour dans la première partie, à savoir : la « famille bastion », la « famille entre-deux » et la « famille association ».

Croquis 5 : Espaces de vie des familles enquêtées



Source : Enquête sur la vie quotidienne, 2005 - 2006

D'autre part, certains individus réalisent des déplacements à un niveau plus régional voire national, par rapport aux études, au travail … (pratiques de retour) comme la famille n°3 qui habite Cagnotte, commune du canton de Pouillon : Pierre (53 ans), le chef de cette famille, travaille à Anglet comme enseignant en construction dans un lycée technique, alors que son épouse Elisabeth (50 ans) est femme au foyer. Quant à leurs enfants, Elodie (21 ans) est étudiante en école d'ingénieur à Poitiers ; Thibault (18 ans) est étudiant en Licence de Physique à Anglet et Hugues (14,5 ans) est au collège de Pouillon. Précisons que cette grande mobilité est liée notamment au contexte rural dans lequel s'insère cette culture locale (vide relatif de Christaller dans l'encadrement urbain mis en évidence dans la première partie). Effectivement, l'absence de villes de taille importante ne permet pas l'installation, par exemple, d'établissements d'études supérieures comme les universités, du coup les jeunes souhaitant poursuivre leurs études après le Bac s'orientent vers les universités de Bordeaux et de Pau en règle générale, même si certains choisissent d'autres villes en fonction de la filière de formation retenue. Mais quoi qu'il en soit, les pratiques de

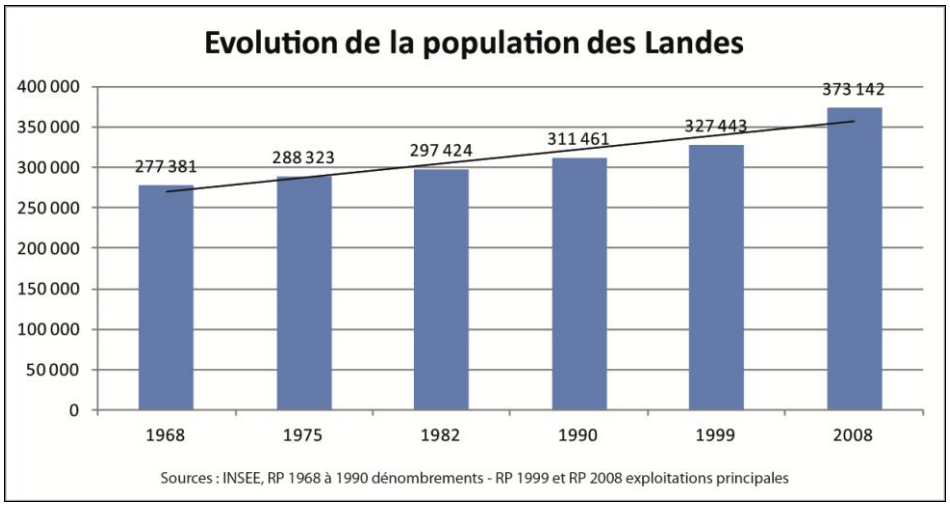
retour sont une réalité. Elles se font plus ou moins régulièrement en fonction de la distance séparant lieu d'études ou de travail et domicile familial. Compte tenu de tous ces déplacements et mouvements concrets, les cultures locales ne sont pas figées et ne peuvent pas l'être car elles se nourrissent constamment des apports extérieurs générés par ces déplacements à plus ou moins longue distance. Les cultures locales ne sont pas des stéréotypes, elles sont à recontextualiser. Effectivement, les contextes diffèrent d'un espace à un autre. Deux exemples extra-landais témoignent de cette variété des situations de contexte. En Béarn, sous le poids de l'industrialisation et le mouvement d'urbanisation, une résistance rurale s'organise, un mouvement anti-ville sensible par exemple autour de Pau . Comme le souligne G. Di Méo, C. Sauvaitre et F. Soufflet (2004), « *Malgré l'urbanisation périphérique des villages, le mitage de l'espace agricole par des constructions éparses, les emprises sur la campagne des nouvelles voies de communications et des zones d'activités, l'agriculture confère toujours leur caractère le plus singulier aux paysages de ce Piémont béarnais de la Batbielle* ». Au Pays Basque, ce sont des résistances localisées qui se manifestent autour de la cellule villageoise ou communale. S'intéressant à la mise en scène de l'identité et de la citoyenneté urbaine à travers la fête au cœur de l'agglomération bayonnaise, I. Garat (1994) constate la naissance de "réflexes" identitaires à l'intérieur d'un mouvement, celui des clubs privés [inspiré par les modes de socialité espagnols], à partir des années 1985. « *Par le biais des fêtes, ces clubs sécrètent de la distinction et s'affirment en tant que porte-paroles de l'identité bayonnaise.* » Ces associations ouvrent leurs locaux au public au moment des fêtes de Bayonne. Effectivement, « *le club, c'est surtout un lieu* » et chacun valorise tout particulièrement le patrimoine bayonnais dans lequel il s'installe dès qu'il en a la capacité financière. en s'enracinant dans la ville, sur la rive gauche de l'Adour. Ces clubs appelés aussi « peña » (comme à Pampelune) participent ainsi à la constitution de « *réseaux affinitaires territorialisés* » à l'échelle de tout le Pays basque. Enfin, dans les Landes, sur mon terrain, un autre type de contextualisation est à l'œuvre dans cette zone où agissent des forces centrifuges avec une société qui crée sa culture locale, conserve des ancrages familiaux, amicaux, communaux solides comme le montrent les pratiques de retour observées. Pour illustrer cet ancrage associé à une certaine mobilité, l'exemple des groupes folkloriques landais (échassiers) est intéressant. Présidente d'une association d'échassiers et danseurs traditionnels landais, Bernadette confie :

« *Je suis très fière d'être landaise et puis forcément, puisque c'est folklorique, on exporte nos traditions, c'est vraiment très traditionnaliste. C'est notre identité, c'est les racines. C'est la partage, la communication.* » Elle poursuit en expliquant : « *J'aime beaucoup là où je vis et faire connaître là où je vis et comme on vit parce qu'on a une qualité de vie exceptionnelle par rapport à d'autres régions et à d'autres pays (…) J'aime bien ma région et j'aime bien la faire connaître.*» (A n°14). En conséquence, l'émergence d'une culture locale est constamment modifiée et enrichie par des apports extérieurs, très marquée par des contextes situationnels en termes de caractéristiques géographiques, économiques, politiques … mais aussi démographiques. Malgré ces mobilités, ce qui semble s'imposer ici, c'est une certaine représentation d'un Ici, certes mobile, mais original, spécifique, constitué de valeurs particulières. Fabrice, membre de l'Observatoire de Dax me confie d'ailleurs à propos de la localité : « *la localité, ça c'est une définition qui change avec les individus. Pour moi, ça serait son cadre de vie, son environnement, les lieux que l'on fréquente, que l'on connaît, c'est quelque chose de très subjectif.* » (A n°96). Un nouvel espace social s'élabore et est renouvelé grâce à un espace localisé près de la mer et non loin de la montagne, bénéficiant des proximités urbaines de villes petites et moyennes, de flux touristiques demandeurs de spécificités culturelles et de l'effet de réseaux familiaux, amicaux attraits qui expliquent les retours en période d'incertitude sociale et économique

III.1.2.2. Brassage de populations

Du fait de sa situation géographique, de la douceur de son climat et des aménités qui le caractérisent (citées dans la partie précédente), le département des Landes attire de nouveaux habitants comme le montrent les chiffres des recensements réalisés par l'INSEE présentés ci-après.

Graphique 8 : Evolution de la population des Landes de 1968 à 2008



Le département des Landes a connu un essor démographique remarquable, comme le montre ce graphique. Au 1er janvier 2010, il compte 384 000 habitants et représente 11,9 % de la population aquitaine. Même si la densité de population y est la plus faible des 5 départements aquitains (42 hab/km²), Les Landes connaissent le plus fort accroissement départemental observé dans la région (au rythme annuel de 1,5 % par an depuis 1999). Ce taux les classe au 6° rang des départements métropolitains.

Tableau 8 : Evolution de la population des Landes de 1968 à 2008

	1968 à 1975	1975 à 1982	1982 à 1990	1990 à 1999	1999 à 2008
Variation annuelle moyenne de la population en %	+0,6	+0,4	+0,6	+0,6	+1,5
- due au solde naturel en %	+0,1	-0,1	-0,1	-0,1	+0,0
- due au solde apparent des entrées sorties en %	+0,4	+0,6	+0,7	+0,7	+1,5
Taux de natalité en ‰	14,0	11,1	10,8	10,0	10,3
Taux de mortalité en ‰	12,6	12,5	11,9	11,4	10,7

Sources : Insee, RP1968 à 1990 dénombrements - RP1999 et RP2008 exploitations principales - État civil.

Cet accroissement démographique (dû au solde migratoire, comme l'indique le tableau 8) concerne surtout les deux chefs-lieux d'arrondissement, Mont-de-Marsan et Dax, d'une part, et, le littoral nord et sud, d'autre part. il est à noter que la part de la population âgée de moins de 20 ans continue de diminuer, alors que celle de la population âgée de 60 ans ou plus continue à progresser. Effectivement, nombreux sont les couples de retraités qui choisissent de s'installer dans les Landes pour y passer leur retraite. Certains, originaires des lieux, qui étaient partis pour des raisons professionnelles, décident de revenir ; d'autres ayant connu ce département à l'occasion d'un ou de plusieurs séjour(s) de vacances choisissent de s'y installer. Président de l'harmonie de la commune où il habite, Bernard explique : « *Moi, je suis né ici, je suis né à Pomarez. J'ai fait 35 années à l'extérieur des Landes et j'avais toujours eu l'idée de revenir dans les Landes, à Mugron.* » (A n°29). Après avoir réalisé ses études supérieures à Bordeaux et à Nantes, cet ingénieur a vécu, pour des raisons professionnelles, 17 ans à Paris puis 18 ans à Lyon. A l'âge de la retraite, il est revenu « ici », à Mugron, où son père était percepteur : « *Moi, je suis très attaché à Mugron. Mes parents habitant ici, j'y suis toujours revenu.* » Une fois retraité, il a donc choisi de s'installer définitivement dans ce bourg chalossais et d'habiter l'ancienne perception (qu'occupaient autrefois ses parents). De même, Patrick, 58 ans, membre du Comité des Fêtes de Saint-Vincent-de-Tyrosse, dit avoir intégré « naturellement » (il y a 6 ans) cette association dont faisaient partie ses 2 beaux-frères et à qui il donnait un coup de main quand il venait en vacances. Ce retraité militaire, natif de Josse et habitant Bénesse – Maremne, me confie à ce

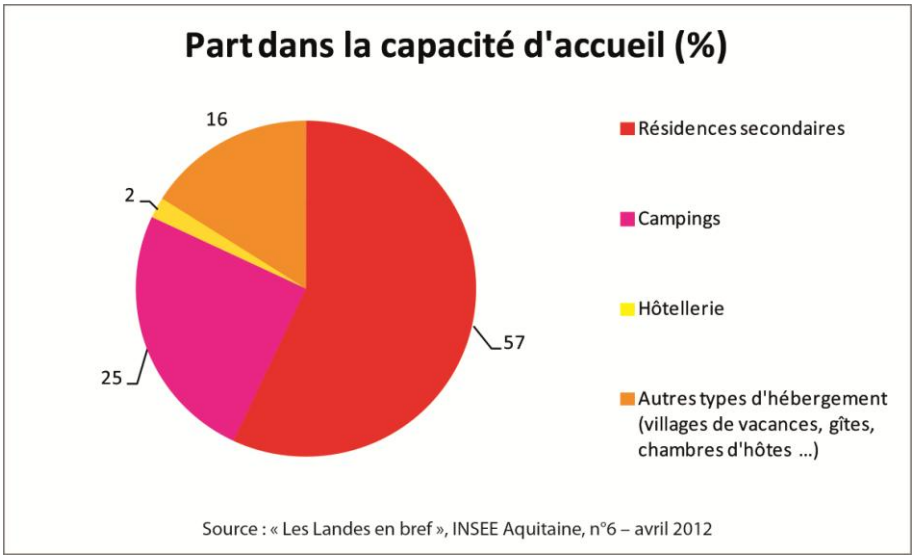
propos : « *Je suis parti relativement jeune mais, dès qu'il y avait des vacances, je rentrais ici. Ça ne me serait même pas venu à l'idée d'aller ailleurs.* » Et de poursuivre : « *Je me sens landais, je me sens jossais même si je n'y habite pas* [Josse est sa commune de naissance]. *Pendant 35 ans, chaque fois que j'avais un week-end prolongé, je revenais ici. Je ne suis jamais allé en vacances ailleurs, ce n'était pas chez moi. C'est comme la chanson de Brassens « Les imbéciles heureux qui se sentent de quelque part. » En avançant en âge, il me tardait encore plus de revenir au pays.* » (A n°82). Ce besoin de retour, ce souhait d'ancrage mais aussi cet attachement à un cadre et à un mode de vie particuliers sont récurrents dans les entretiens réalisés, comme dans les pratiques observées sur le terrain. Cette force aimant de l'Ici présentée dans la seconde partie est une réalité que confirment les propos de Paul (A n°83). Ce cadre de banque de 56 ans, marié et père de 3 enfants, habite aujourd'hui Lit-et-Mixe et est membre de l'association Comité d'études pour l'Histoire et l'Art de la Gascogne, depuis sa création (par un ami). Natif de Montfort-en-Chalosse, il a ensuite fait ses études à Dax et à Bordeaux, mais tiens à préciser *« je jouais alors au rugby et je revenais tous les week-ends* » ; puis il est parti pour raisons professionnelles vivre à Cahors et à Agen, avant de revenir dans les Landes. Il me confie : « *Je me sens landais, c'est un choix de vie. Au niveau géographique, j'ai fait le choix d'y revenir ; j'y avais mes amis, ma famille … et la mer. Les Landes, ça me manque toujours quand je n'y suis pas.* » (A n°83). Effectivement, ces pratiques de retour, qu'elles soient transitoires ou définitives, constituent un choix de vie rendu possible par la mobilité géographique plus grande des individus. Certains d'entre eux, venus en vacances dans ce coin de France, décident même parfois de s'y installer définitivement, à l'instar de Christian, président de l'association « Entracte » (A n°74).Cet enseignant de 50 ans, marié et père de 3 enfants, est originaire des Vosges où il a vécu 18 ans. Après avoir passé 15 ans en Haute-Marne, puis 2 ans à Paris, il a choisi de s'installer dans les Landes, dans le village chalossais de Maylis, il y a 15 ans. Il explique : « *Je me sens rattaché à 2 lieux : l'Est de la France et les Landes. L'Est de la France, j'y suis né, on y a nos familles d'origine et nos racines. Et puis, ici, on a creusé notre terrier, on a créé un nouveau cercle d'amis. Notre vie d'adultes, elle est là quand même. Je me sens bien dans cette région des Landes. Avant, ici, c'était un lieu de vacances et puis on s'y est installé. Ça nous a plu, on y est resté.* » (A n°74).

Ainsi, retenons de ces considérations démographiques 3 principaux enseignements. D'une part, ce département qui a une faible densité de population connaît un essor démographique important. D'autre part, les nouvelles populations qui arrivent sont forcément porteuses de valeurs et de pratiques culturelles autres qui participent aussi au renouvellement des pratiques locales. Enfin, le tourisme participe également à sa manière au brassage des populations, tout en renforçant une culture folklore-spectacle que rappelle l'image de l'échassier landais.

III.1.2.3. Développement du tourisme

L'attrait exercé par le département des Landes se retrouve d'ailleurs dans le développement du tourisme. Le tourisme génère dans ce département 8 % de l'emploi salarié. « *Du littoral aux villes thermales, les Landes peuvent accueillir plus de touristes qu'elles ne dénombrent d'habitants* » rappelle M. Dalla-Longa[83]. Effectivement, les Landes accueillent des touristes, d'une part, sur le littoral, et, d'autre part, à l'intérieur des terres, plus particulièrement dans les zones thermales. Premier département thermal de France, les Landes proposent une offre thermale importante, fondée sur Dax, première ville thermale du pays, mais aussi sur d'autres stations comme celles d'Eugénie-Les-Bains, de Préchacq-Les-Bains, de Saint-Paul-Lès-Dax ou de Saubusse.

Graphique 9 : Capacité d'accueil touristique des Landes



[83] « Les Landes en bref », INSEE Aquitaine, n°6 – avril 2012

La capacité d'accueil touristique (Graphique 9) avoisinant les 450 000 lits, elle dépasse le nombre d'habitants (384 000 habitants en 2010). Bien que diversifiée, cette capacité d'accueil se fonde majoritairement sur les résidences secondaires comme en témoigne le graphique 9. Ensuite, les campings, localisés surtout le long de la côte Atlantique et d'un standing moyen voire supérieur pour les trois quarts d'entre eux, représentent un quart des lits de cette capacité touristique. Au cours de la saison estivale 2011, ils ont enregistré 5,5 millions de nuitées, situant ainsi les Landes dans les premiers départements métropolitains. Une augmentation de cette fréquentation de 4,3% par rapport à la saison précédente est à souligner, elle s'explique par une hausse portée par la clientèle française et le succès des emplacements locatifs (bungalows, mobil-homes …). Enfin, sur cette même période, les hôtels ne totalisent que 646 000 nuitées. La structuration de cette capacité d'accueil touristique des Landes met en évidence la prédominance des résidences secondaires. Elle rappelle en ce sens l'importance qui y est accordée à la maison (qui conforte mon hypothèse d'une culture de l'habiter) et l'existence de pratiques de retour des individus « expatriés » qui conservent des attaches locales. De même, l'hôtellerie ne représente que 2 % de la capacité d'accueil touristique des Landes, ce qui renvoie à la faible armature urbaine caractéristique de ce département précédemment soulignée.

De plus, la fréquentation touristique connaît, dans ce département, une progression constante depuis 2008, augmentant de 4,08% entre 2008 et 2011[84]. Le nombre de nuitées enregistrées dans les Landes, sur l'ensemble de l'année 2011, s'élève à 22 599 682 dont 61,2% en juillet et août. La fréquentation touristique en 2011 est en hausse de 1,02% par rapport à 2010 (soit 229 239 nuitées supplémentaires). Aussi, le département des Landes a renforcé sa place dans le marché touristique français de la clientèle française. En 2011, il s'est placé au 13ème rang des départements français, en terme de nuitées tandis qu'il se trouvait au 16ème en 2010, devançant alors les Pyrénées-Atlantiques, la Corse et Paris. De même, il est à noter la progression des Landes dans le classement des départements français concernant les séjours individuels. Gagnant 4 places par rapport à 2010, le département landais arrive au 24ème rang en matière de séjours individuels et devance ainsi les Côtes-d'Armor, le Gard, la Seine-Maritime, le Puy-de- Dôme. Précisons à ce propos que

[84] Source : Comité Départemental du Tourisme des Landes / Bureau d'étude F. Marchand, selon la méthode des flux

cette différence s'explique par le fait que dans les Landes, département de séjours, ceux-ci sont plus longs (14 jours en moyenne) que dans les départements de courts séjours, comme ceux de sports d'hiver ou Paris. En 2011, le tourisme a ainsi généré 1 milliard d'euros de chiffre d'affaires. Mon intention n'est pas de dresser un portrait économique du département des Landes, mais bien de tirer des enseignements de ces données et chiffres de l'activité touristique landaise. L'hôtellerie de plein air constitue le premier mode d'hébergement marchand en représentant 61% de la capacité marchande des hébergements landais. Avec plus de 36 000 emplacements, les Landes se placent au 5ème rang national (4% du parc) et au 1er rang régional (avec 35% du parc). Précisons néanmoins que 74% des établissements sont placés sur la zone littorale. En conséquence, nous retrouvons ici la place que prend la nature, l'environnement naturel et paysager, dans la construction d'une culture populaire de plein-air. A ce propos, il est intéressant de rappeler la stratégie mise en œuvre par le Conseil Général des Landes pour valoriser ce département, tout en l'ouvrant vers l'extérieur en développant les sports et les activités de nature, comme l'attestent les propos précédemment cités du vice-président du Conseil Général des Landes, Délégué au sport, Monsieur Bernard SUBSOL. L'exemple du surf est à ce titre pertinent.

Reconnaissant l'accent mis sur l'image nature des Landes, cet élu précise : « *On a mis l'accent sur les sports de nature en particulier le surf parce que le surf est porteur en termes d'image, ça symbolise l'image nature des Landes* [Soulignons à ce propos la présence à l'entrée de Capbreton d'un panneau montrant un échassier avec sa planche de surf (cf. couverture de la thèse)]. » Aussi, il reconnaît que « *c'est une stratégie au niveau de l'image pour la promotion du Département, c'est en liaison avec le Comité Départemental du Tourisme.* » Sans pour autant oublier le reste de ce territoire landais, il précise : « *On essaie de jouer sur l'espace naturel du Département : on a la côte qui attire 2 millions de touristes par an, des sites reposants avec des activités tranquilles de loisirs au-delà du drap de mer où l'on s'allonge. Pour l'intérieur, c'est plutôt le Comité Départemental du Tourisme avec les Journées Tourisme en Espace Rural (TER) pour faire découvrir la bonne chaire landaise, des sites, des traditions, des cultures (asperges, maïs …), l'histoire des Landes (gemmage …). Il s'agit de faire découvrir une autre facette par le biais du tourisme intérieur.* »

Toutes ces attractions, ces réseaux et ces mobilités contribuent au dynamisme du département des Landes. D'une part, cet espace exerce un attrait auprès des populations extérieures qui y viennent en vacances, puis, parfois, décident de s'y installer. La clientèle touristique est susceptible, par sa demande spécifique de sports et de loisirs de nature, de susciter une offre qui finit par influencer les pratiques des résidents landais. Ainsi la culture locale pourrait-elle être, indirectement, influencée, voire transformée de l'extérieur. D'autre part, la « force aimant de l'Ici » précédemment exposée conforte le retour, définitif ou temporaire, mais à coup sur régulier, des individus autochtones « expatriés » ailleurs qui retrouvent leurs réseaux tant familiaux qu'amicaux. Enfin, pour toutes ces populations, le cadre et le mode de vie constituent un élément déterminant dans l'attrait qu'exerce cet espace d'étude du sud-sud-ouest landais. Les mobilités des individus participent également à l'attrait de ce territoire au contact du Béarn, du pays Basque et à proximité de l'Espagne. Situé dans l'extrême sud-ouest de la France, cet espace se caractérise par un effet cul-de-sac géographique ainsi que par une véritable marquèterie territoriale et identitaire autour de la Gascogne et à proximité de la frontière espagnole, avec une discontinuité introduite par le Pays basque. Soumis aux influences espagnoles, basques, gasconnes et béarnaises, cet espace constitue un ensemble important où s'opère un effet de frontière, d'influence, de jeux d'échanges par rapport à L'Adour. Toutes ces mobilités et ces échanges, ces actions d'ouverture s'accompagnent du brassage des populations et d'un renouvellement des pratiques, de sorte que la langue locale semble peu à peu disparaître, ou tout du moins ne semble pas aussi valorisée que dans les territoires voisins, basque et béarnais.

III.1.3. Disparition de la langue locale

Considérant la langue comme un élément central de la culture, cette question a été abordée dans le cadre de mon « Enquête sur la vie quotidienne », réalisée auprès de 38 familles. Il s'agissait, d'une part, d'évaluer le degré d'ouverture linguistique des habitants de mon espace d'étude et, d'autre part, de mesurer la présence, voir la pratique d'une langue locale.

Il est intéressant de souligner, tout d'abord, que la langue étrangère la plus parlée est l'espagnol. Cette langue est effectivement parlée au moins par 1 personne dans 33 familles, ce qui vient confirmer l'attrait exercé par l'Espagne au-delà des pratiques festives. La langue anglaise est, quant à elle, parlée au moins par 1 personne dans 29 familles. Effectivement, ces 2 langues étrangères sont très souvent « associées » comme langues parlées du fait de leur apprentissage à l'école (Langue Vivante 1 Anglais, Langue Vivante 2 Espagnol), constat que l'on peut faire pour 28 familles. Il est également à noter que l'attrait pour l'Espagne (constaté dans d'autres domaines et activités) se trouve conforté par la seule pratique de cette langue étrangère dans 6 familles (dont 2 où elle est associée au Basque). La proximité géographique de ce Pays le rendrait sans doute plus familier, et exercerait un véritable attrait, touristique et culturel, auprès des populations locales. Bref l'Espagne ménage pour ce secteur une figure de l'altérité familière et festive, particulièrement attirante. Contrairement à l'Anglais, dont la pratique se partage équitablement entre les hommes et les femmes, l'Espagnol apparaît comme une langue plus pratiquée par les hommes, comme le montre le tableau ci-après (Tableau 10). L'hypothèse d'une pratique de l'Espagnol très souvent liée aux fêtes et à la tauromachie, plutôt masculine est envisageable. Enfin, la pratique des autres langues apparaît minoritaire, elle est souvent le fait des familles néo-locales, à l'exception du Basque qui peut être su et parlé pour des raisons de proximité géographique ou d'attaches familiales. « *Je parle le français, j'adore parler l'espagnol et je comprends l'occitan, je ne le parle pas mais je le chante comme le basque.* » (F n°21) me confie Michel, instituteur à la retraite qui habite Ondres, commune landaise située à moins de 10 km de Bayonne.

Tableau 9 : Langues étrangères pratiquées par les individus enquêtés

LANGUES	Anglais	Espagnol	Allemand	Hollandais	Luxembourgeois	Portugais	Suisse Allemand
Hommes adultes	17	21	3	1			
Hommes enfants	14	13		1			
Femmes adultes	17	14	2	1	1	1	
Femmes enfants	12	10	1				1
TOTAL	60	58	6	3	1	1	1

Source : Enquête sur la vie quotidienne, 2005 - 2006

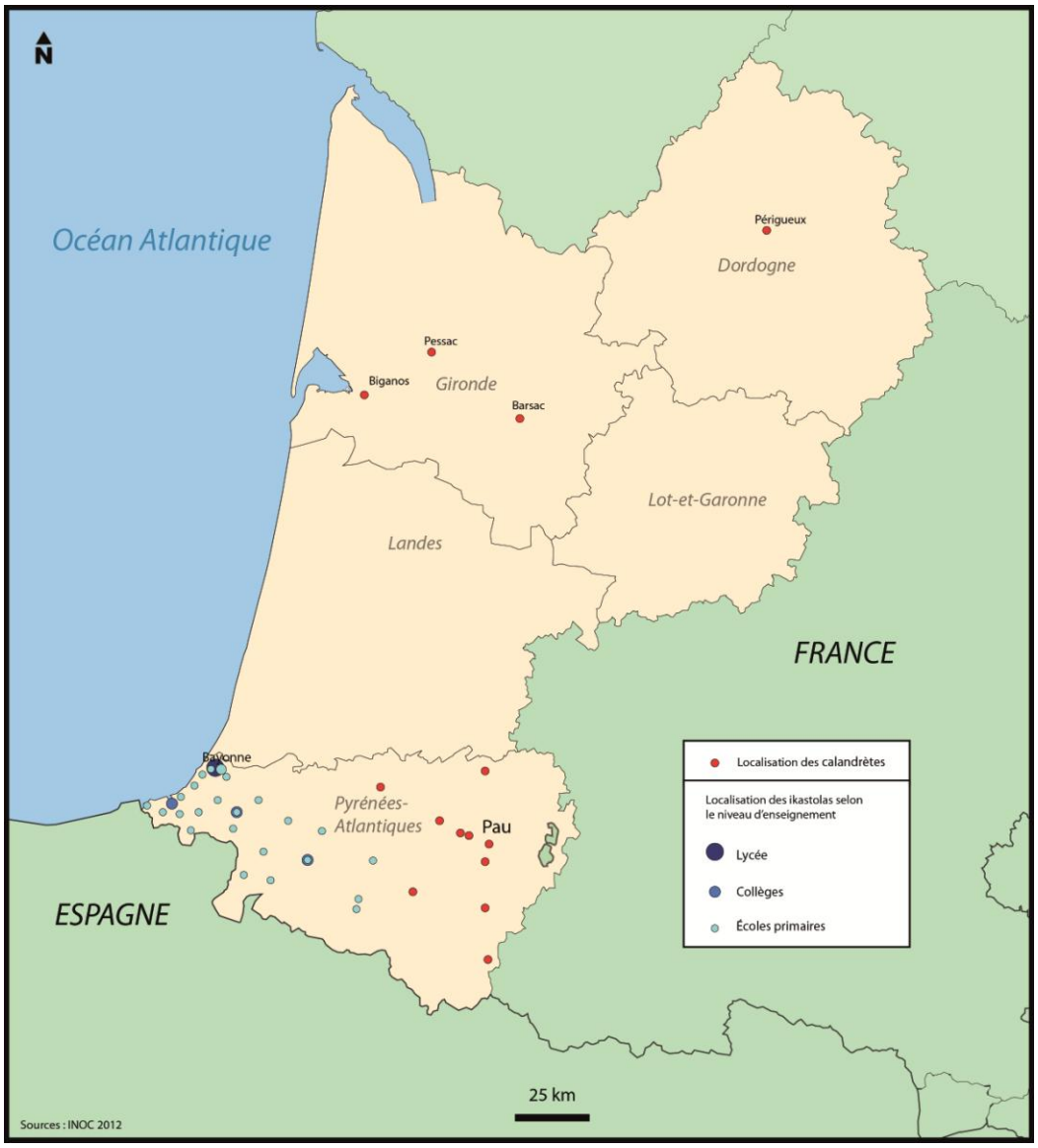
Dans le contexte actuel de mondialisation, alors que certains territoires utilisent leur langue locale dans une démarche de revendication, comme au Pays basque, d'autres laissent disparaître leur langue locale au fil des générations, faute de transmission ou d'enseignement. Cette tendance s'inscrit dans une logique de recul inéluctable d'une culture locale figée et non-évolutive.

Effectivement, expression de ce que l'on est et de ce que l'ont vit au quotidien (cf. la définition de la culture locale proposée en première partie), la culture régionale s'appuie sur des représentations, des croyances, des convictions et des pratiques liées à un territoire (DOSSETTO D., 2003). Ses expressions passent par de la musique, des traditions, des arts de faire … et une langue régionale. Rappelant la formule de Frédéric Mistral (« *Qui tèn la lengo, tèn la clau* » / « Qui tient la langue, tient la clé »), j'ai souhaité évaluer l'importance de la langue locale sur mon espace d'investigation. Aussi, en complément de mon enquête de terrain, j'ai analysé les résultats de l'étude sociolinguistique « Présence, pratiques et représentations de la langue occitane en Aquitaine » commandée par la Conseil Régional d'Aquitaine et réalisée en octobre et novembre 2008 auprès d'un échantillon représentatif de 6 002 aquitains.

Parmi les enseignements à tirer de cette enquête socio-linguistique, remarquons effectivement le recul de la langue locale, en témoigne le classement des langues parlées ou comprises par les personnes interrogées dans les Landes : le Français (96,4%), l'Anglais (51 %), l'Espagnol (40,8%), le Patois (9,6%), l'Allemand (6,%) puis l'Italien au même rang que le Gascon (3,3 %). De plus, 91,1 % de ces personnes disent ne parler ou comprendre aucune langue occitane. La pratique des langues occitanes semble peu développée dans les Landes au vu de cette enquête. La transmission et l'acquisition de la langue occitane se fait essentiellement au sein de

la famille (pour 80,8 % des personnes interrogées dans les Landes), son enseignement à l'école reste peu développé (seulement 3,8 % des personnes interrogées l'ont apprise à l'école ou durant leur scolarité). La carte proposée ci-après (Carte 22) localisant les calandretas et les ikastolas en Aquitaine[85] témoigne de cette situation, la faible présence (voire l'absence dans certains endroits) d'établissements scolaires enseignant la langue locale se confirme dans les Landes.

Carte 22 : Localisation des ikastolas et des calandretas en Aquitaine

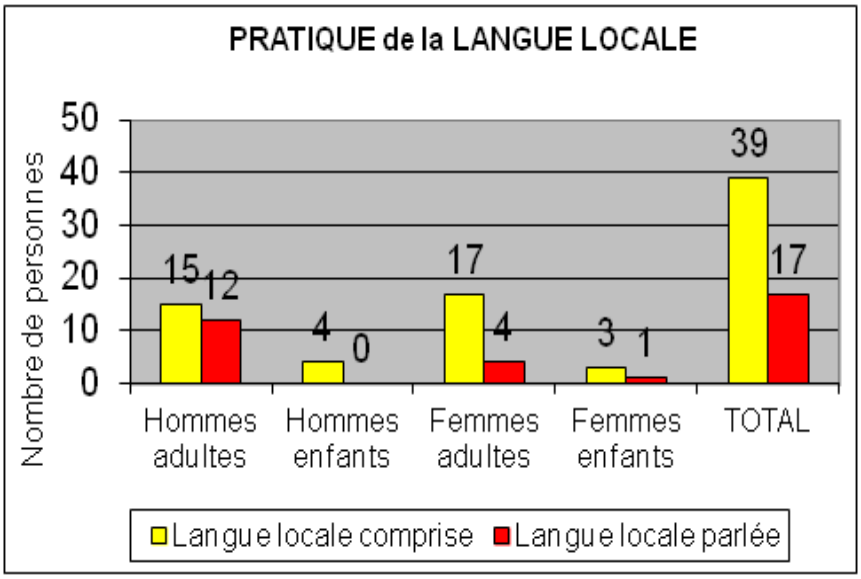


Source : Institut Occitan, 2013

[85] Les établissements scolaires Calandreta (en occitan, petite alouette) sont des écoles et collèges bilingues franco-occitanes. Ils sont l'équivalent occitan des Ikastola pour les basques.

De même, l' « Enquête sur la vie quotidienne » révèle que la majorité des familles enquêtées se sent concernée par la langue locale : la langue locale est comprise ou parlée par au moins 1 personne dans 33 familles comme le montre l'histogramme ci-après (Graphique 10).

Graphique 10 : Pratique de la langue locale dans les familles enquêtées



Source : Enquête sur la vie quotidienne, 2005 - 2006

Seules 5 familles (dont 4 néo-locales) ne sont pas concernées par cette langue. Effectivement, M.-A. Chateaureynaud, sociolinguiste[86], souligne combien les Landes est « *un désert socio-linguistique par rapport à l'occitan* ». Elle ajoute : « *La pratique de cette langue y est forte mais il y a très peu d'enseignement occitan il n'y a rien eu pendant des années.* » Précisons néanmoins que les choses évoluent en raison des politiques de valorisations des langues régionales souhaitées par l'Europe. Effectivement, aucune calandrète n'est à recenser dans ce département mais deux écoles bilingues français/occitan avec parité horaire existent, l'une à Montfort-en-Chalosse, l'autre à Saint-Martin-de-Seignanx. Directeur adjoint de l'In-Oc Aquitaine, J.-J. Casteret[87] met en avant deux raisons principales expliquant cette situation de « désert ». D'une part, il y a « *un immatériel de la part du terrain* », c'est-à-dire, « *peu de mobilisation sur le terrain au niveau des écoles, peu de mouvement pour faire des écoles bilingues ou des calandrètes* » D'autre part, ce spécialiste de la langue

[86] Entretien avec Marie-Anne Chateaureynaud réalisé en juin 2008
[87] Entretien avec Jean-Jacques Casteret réalisé en avril 2013

occitane met en avant le blocage politique du Président du Conseil Général, Henri Emmanuelli, « *avec une vision de gauche, à l'ancienne, jacobine*» et qui « *se répercute au niveau des municipalités*.» En conséquence, peu de demande et moins de pression sociale que dans les territoires voisins font des Landes un département à la traîne par rapport aux calandrètes, comme en atteste la carte ci-avant (Carte 23). Au total, il est à noter combien cette langue locale est à la fois considérée et « dépréciée », largement appelée « patois » par les individus enquêtés (dans 22 familles). Effectivement, les résultats de l'enquête socio-linguistique réalisée par A.-M. Chateaureynaud confirment ce constat : dans les Landes, la langue locale est appelé « patois ». Ce qui l'amène à dire : « *C'est dur, la langue est là mais il y a un défaut d'identification au gascon, un défaut d'appartenance identitaire à une communauté gasconne, occitane.* » Souvent apprise dans la famille en l'écoutant, la langue locale apparaît, d'une part, plus parlée par les hommes que par les femmes et, d'autre part, plus facilement pratiquée aujourd'hui à l'extérieur (sur le marché, avec les anciens, parfois les clients …). Elle constitue un moyen de créer du lien et d'instaurer un climat de confiance peut-être … Ce constat tiré de mon enquête est conforté par les résultats de l'enquête socio-linguistique réalisée par Anne-Marie Chateaureynaud. Même si les langues vernaculaires sont peu parlées, les Landais ne se résolvent pas à les considérer comme du folklore : 64 % des individus landais interrogés ne sont pas d'accord avec l'affirmation suivante « pour moi, la langue locale n'est plus que du folklore ». Cette sociolinguiste pointe, dans les Landes, un défaut de revendication identitaire culturelle. « *Dans ce département très rural, désertique, très associé à la paysannerie, il y avait et il y a encore un gros complexe (celui de parler la langue locale). Ceci est passé dans l'inconscient collectif et est lié au métayage.* » Pour autant, les Landais manifestent un certain intérêt à l'égard de la langue occitane qu'ils associent, aujourd'hui, à des moments de convivialité et de festivité, pour 82,4 % des individus landais interrogés dans cette enquête socio-linguistique. De même, parmi ceux qui ont quelques notions au moins en langue occitane, l'occitan leur donne le sentiment d'appartenir à une région [les résultats de cette enquête ne précisent pas de quelle région il s'agit] pour 90,5 % d'entre eux. Cet attachement à la langue occitane est une réalité dans ce département puisque parmi tous les individus interrogés, 55,8% d'entre eux disent être attachés à cette langue. Soulignons à ce propos que c'est majoritairement dans le journal local *Sud-Ouest* que ces individus lisent l'occitan (84,5 % d'entre eux). Effectivement, la tradition

écrite de l'occitan dans la presse quotidienne régionale perdure par l'intermédiaire, dans les Landes, de la chronique de Jean-Jacques Fénié. Il explique à ce propos : « *Les gens ne sont pas indifférents par rapport à la langue [comme le montre la lecture de la rubrique « Parlam Gascon » dans le journal Sud-Ouest [écrite par Jean-Jacques Fénié] ou l'écoute des émissions radio en gascon. Sous l'angle patrimonial ou affectif, ce n'est jamais très loin comme dans les pays d'Oc.* » Une fois ce constat fait, il précise : « *dans Les Landes, les 2/3 des personnes interrogées en 2008 sont attachés à la langue. Pour beaucoup, le rapport à la langue est très mauvais : dureté du travail de la terre, langue locale négative pour la promotion sociale … ça ne se dit pas mais c'est intériorisé* ». Et de poursuivre : « *Les gens n'osaient pas parler car ils croyaient que ça les désavantagerait. Pendant des années (un bon siècle), on a culpabilisé les gens, on les a tenus dans l'ignorance, dans le mépris alors qu'on aurait pu en faire des gens bilingues. On a instauré une situation de diglossie. Tout ça est très politique. S'il y a une politique linguistique, les choses peuvent changer. Jusqu'à présent, les politiques ont freiné les quatre fers depuis toujours. Mais, d'un autre côté, ils n'ont jamais rien interdit, ce qui est plus subtil (cf. en Pays basque, situation inverse). On a culpabilisé les gens, on leur a donné la honte.* » Enfin, pour illustrer ce désir des gens de connaître et de parler l'occitan sur mon espace d'investigation, l'exemple de la marque de vêtements « *Adishatz* » (mot qui signifie « adieu » en gascon et qui est l'un des mots gascons les plus souvent usités) créée en 2002 par deux Landais. Effectivement, il s'agit de la seule entreprise qui a été créée autour de l'occitan. Elle est localisée à Capbreton dans les Landes où l'on trouve même des panneaux en occitan. Comme le constate Jean-Jacques Casteret : « *Adishatz, ça a pris très vite et très fort.* »

En conséquence, la langue locale n'a pas disparu. On la retrouve au quotidien, des mots occitans étant employés couramment, par exemple pour dire bonjour avec « adiu » (en tutoyant) ou « adishatz » (en vouvoyant). Prenant comme base le *Kit de survie en pays gascon, vocabulaire usuel oc-gascon* écrit par Bertrand Duthil, parmi les expressions données quelques mots utilisés par mes interlocuteurs enquêtés ou tirés de mon expérience ont été repérés à savoir :

« *Phrases et expressions utiles : adiu / adishatz (bonjour) ; a doman (à demain) ; au cop qui vien (à la prochaine) ; a lèu (à bientôt) ; com vas ? (comment vas-tu ?) ; que va plan (ça va bien)*

La famille : lo gojat (le garçon) ; la gojata (la fille)

Animaux : lo gat (le chat)

La table : lo pioc (le poulet-du dimanche-) ; lou camajon (le jambon) ; lo hromatge (le fromage)

Adverbes et locutions adverbiales de temps ou de lieu : doman (demain) ; tostemps (toujours) ; aci (ici) ; aquiu (là) » (DUTHIL B., 2011)

De même, les personnes faisant les fêtes dans le Sud-Ouest sont de coutume appelés « festayres ». On retrouve également des traces de cette langue locale dans les noms que se donnent les associations sur mon espace d'investigation ou les bandas, à l'instar de celle de Ondres appelée « Les *Chaouches Padère* » (expression signifiant « sauceurs de poêle »). B. Traimond, ethnologue[88], tient à préciser que « le *gascon est une langue de classe d'âge, ce sont les vieux (personnes âgées de plus de 50 ans) qui parlent gascon.* » Le gascon n'a pas disparu, « *les gens parlent du français local, ils utilisent des mots français et une syntaxe gasconne.* » Effectivement, la langue est perçue non comme utile mais comme un besoin culturel et sa pratique est le plus souvent confinée aux relations privées. Un attachement à la langue occitane demeure, mais la transmission de la pratique de celle-ci s'effrite en dépit de la mise en place de la Charte Européenne des langues minoritaires. L'enquête socio-linguistique précédemment citée met ainsi en évidence que 55,8 % des individus interrogés dans le département des Landes se disent attachés à la langue locale. En conséquence, la langue locale se trouve enfouie mais dispose de pics de résurgence. Elle aurait été « oubliée », enfouie par un processus de « naturalisation nationale »[89] permettant aux individus d'acquérir une identité nationale. A l'inverse, aujourd'hui, après une phase de délaissement, il y aurait des effets de redécouverte de la langue locale, un rejaillissement des traces du passé, telle une éruption de retour au moment où l'identité nationale semble remise en cause. Ce constat amène à rejoindre la thèse de Philippe Bachimon selon laquelle « *Comme dans le délaissé matériel, le support qu'est la langue en s'effaçant d'un lieu, faute de locuteurs, ne signe pas nécessairement la disparition totale du ou des messages qu'elle portait et qu'on lui prêtera parfois a posteriori.* » Il ajoute : « *A partir de ses « traces », fussent-elles infimes, on assistera à des sorties de friches par le biais de festivals, de fêtes médiévales … Toutes relectures folkloriques qui ne sont pas que de pures réinventions.* » (BACHIMON P., 2013).

---

[88] Entretien avec Bernard TRAIMOND, ethnologue, professeur émérite le 13 mars 2008.

[89] En référence à l'ouvrage de P. Bachimon intitulé Vacance des lieux (2013).

Ajoutons d'ailleurs que sur mon terrain, la langue locale aurait été certes « oubliée », enfouie par un processus de « naturalisation nationale », mais aussi par une sorte de vague d'hispanisation. Effectivement, la référence à l'Espagne est omniprésente. Ce constat amène à poser l'hypothèse d'une substitution partielle de l'espagnol et de ses références à l'occitan, conséquence du vide créé par la « disparition » de la langue locale sur mon terrain, vide « comblé » par d'autres moyens d'expression, telle la musique des bandas ayant pour source d'inspiration les régions basque et navarraise, situées de l'autre côté de la frontière espagnole.

Entre ancrage et ouverture : la mobilité au cœur de la construction évolutive de la culture locale

Le travail agricole a perdu de son importance dans la vie quotidienne, il est moins socialisé que par le passé. En conséquence, la sociabilité se construit ailleurs. Pour autant, certains éléments demeurent des cultures portant encore la marque du passé et ayant ancré dans les mœurs des habitudes de proximité dont il reste aujourd'hui des traces. Dans les habitudes quotidiennes apparaissent effectivement des pratiques liées au passé rural et agricole, à l'image de la solidarité pratiquée entre membres d'une même famille, entre voisins ou entre amis. L'ancienne mémoire sociale (principalement liée au métayage) affleure au travers de pratiques, de représentations, d'un collectif. Eric et Francine réalisent, chaque année, des conserves maison de pâté à l'issue du « *Tue cochon* » (appelé aussi « la pélère » ou « le pèle-porc »)[90] qu'ils organisent pour ce faire « avec des amis et les voisins » sur leur exploitation agricole à Gaujacq (F n°12). Cette même pratique du tue-cochon peut d'ailleurs servir de prétexte pour se retrouver une fois par an entre amis comme chez Eric, agriculteur à Montfort-en-Chalosse, qui organise une journée de fête chaque année au mois de mars, à son domicile, pour le tue-cochon. Un défi culinaire autour du canard est même lancé à cette occasion, pendant que d'autres convives s'essayent au quilles (F n°19). Aux pratiques anciennes renouvelées dans un contexte nouveau viennent se greffer ou s'ajouter des choses reprises ailleurs qui s'imbriquent à la culture locale, à l'image des tapas espagnols revisités à la mode

[90] Ce jour du tue-cochon était dans les fermes landaises un jour de liesse pour lequel, on conviait parents et amis. Chaque famille abattait le porc par nécessité, pour avoir la provision de viande de l'année. Le pèle-porc avait lieu en hiver de décembre à février.

landaise. Le développement des moyens de communication, la circulation sans limite des informations, des idées et la mobilité toujours plus grande des individus participent de ce phénomène. Effectivement, regarder la télévision fait partie du quotidien des 38 familles rencontrées et notamment le journal télévisé : à 2 exceptions près, toutes ces familles regardent les actualités à la télévision pour s'informer. A l'inverse, 29 familles confient ne lire que peu, voire pas du tout, et seulement 6 des 38 familles enquêtées disent aller au cinéma. En conséquence, la télévision constitue pour ces familles la principale ouverture (« forcée » ?) vers l'extérieur. Ces nouveaux éléments « pris » ailleurs, une fois connectés aux réalités et pratiques locales déjà présentes constituent autant de « branchements » (AMSELLE J.-L., 2001). Ces derniers contribuent au renouvellement des cultures locales comme le montre l'exemple des bandas et l'apparition de ces groupes musicaux dans les Landes après-guerre. Les choses se construisent, les pratiques se renouvellent. Cette ouverture sur l'extérieur, tant sur le plan spatial qu'immatériel, par les interactions qu'elle induit, est porteuse d'enrichissement culturel, de transformations productives de la culture locale qui ne demeure pas figée mais, au contraire, s'avère dynamique, continuellement renouvelée. Pour autant, cette culture locale renouvelée n'est pas déconnectée de son territoire, comme en témoigne la persistance de l'attachement aux lieux, notamment au travers des pratiques de retour des individus enquêtés.

Nous sommes en présence d'une culture locale caractérisée par des éléments originaux et des mobilités. Il est à noter l'existence de formes de résistances locales, territoriales : l'ici, la structure et l'ancrage de la famille, les jeux d'ancrages familiaux autour de la maison, les reconstructions autour de la gastronomie… Sans oublier aussi les jeux de mobilités. Ces derniers participent d'ailleurs à l'ouverture du local, au renouvellement de certaines pratiques et au renforcement d'autres par les « retours au pays ».

Mes investigations ont permis de mettre en évidence des expressions du local (précédemment décrites), mais aussi des phénomènes d'hybridation ainsi que des mobilités et des interférences. Cette culture locale est un tout, constamment dynamique, en permanente hybridation. On peut d'ailleurs y identifier des traces et des marques d'autres apports culturels. La référence rurale, la référence méridionale, la référence espagnole … sont des éléments de cristallisation de cet univers local, une cristallisation fugitive et mobile.

III.2. Culture rurale et culture méridionale

L'évolution des modes de vie, l'explosion des mobilités, quotidiennes, hebdomadaires, saisonnières ou liées aux âges de la vie, recomposent nos espaces. Le monde rural et ses interférences périurbaines sont aux premières loges de ces bouleversements qui constituent autant de nouveaux enjeux pour les politiques de développement durable des territoires. Ces rapports ville-campagne modifiés appellent à revisiter les schémas de pensée et les manières d'agir. Il est des éléments et des pratiques observés sur mon espace d'investigation sud-landais que l'on retrouve ailleurs, dans d'autres espaces ruraux ou méridionaux. Afin de tester les particularités de mon terrain d'étude, mises en évidence précédemment, j'ai donc pris le parti d'aller voir ailleurs ce qu'il en était pour mieux saisir les spécificités de cet Ici. Adoptant une démarche comparative et donc ouverte sur d'autres espaces, je privilégie deux entrées : une entrée rurale et une entrée méridionale. Effectivement, j'ai constaté, d'une part, l'existence de pratiques rappelant des logiques de ruralité et, d'autre part, un goût pour la fête et certaines activités festives de plein air commun à la France méridionale.

III.2.1. Culture rurale : une comparaison rapide avec la Thiérache

J'ai choisi de nous rendre au nord de la France pour mieux saisir les particularités de mon terrain d'étude avec ses éléments de culture rurale, mis en évidence précédemment. Effectivement, m'intéressant aux rapports entre petite ville et campagne, dans un contexte spatial de vide de Christaller, je choisis de m'éloigner du sud de l'Hexagone pour relever les points communs et les différences entre Chalosse et Thiérache en m'appuyant sur les deux communes chef-lieu d'arrondissement que sont Dax (21 003 habitants) et Vervins (2 676 habitants), toutes deux sous-préfectures. Dans les deux cas (Thiérache et Chalosse), il s'agit d'un pays encore rural mais affecté par un recul ou des difficultés plus ou moins marquées de l'agriculture, relativement à l'écart des grosses villes moyennes et plus

encore des métropoles régionales, situé près d'une frontière nationale, sans en être mitoyen. La différence réside dans le recours de proximité. Contrairement à Dax, Vervins, principale ville fréquentée en Thiérache n'offre pas la variété des services dacquois. J'ai souhaité rencontrer, au cours de mes investigations en Thiérache, Jean-Pierre Balligand, député-maire de Vervins, membre du groupe « Socialiste, radical, citoyen et divers gauche » de l'Assemblée Nationale à l'instar d'Henri Emmanuelli, député et président du Conseil Général des Landes. Je l'ai rencontré, le 20 novembre 2006, dans son bureau, à la Mairie. Vervins est une petite ville, située dans le département de l'Aisne et la région de Picardie. Chef-lieu de l'arrondissement, la commune de Vervins compte 2 676 habitants (recensement de la population de 2009) et se situe à une vingtaine de kilomètres du Parc naturel régional de l'Avesnois.

De plus, je suis allée à la rencontre d'acteurs de la vie culturelle locale en Thiérache : le président de l'harmonie de Vervins, par ailleurs trésorier de l'école de musique ; la secrétaire de l'association Festiv'Art ; la présidente de l'ensemble vocal Cantare et le directeur du Syndicat mixte « Pays de Thiérache » créé en 2004.

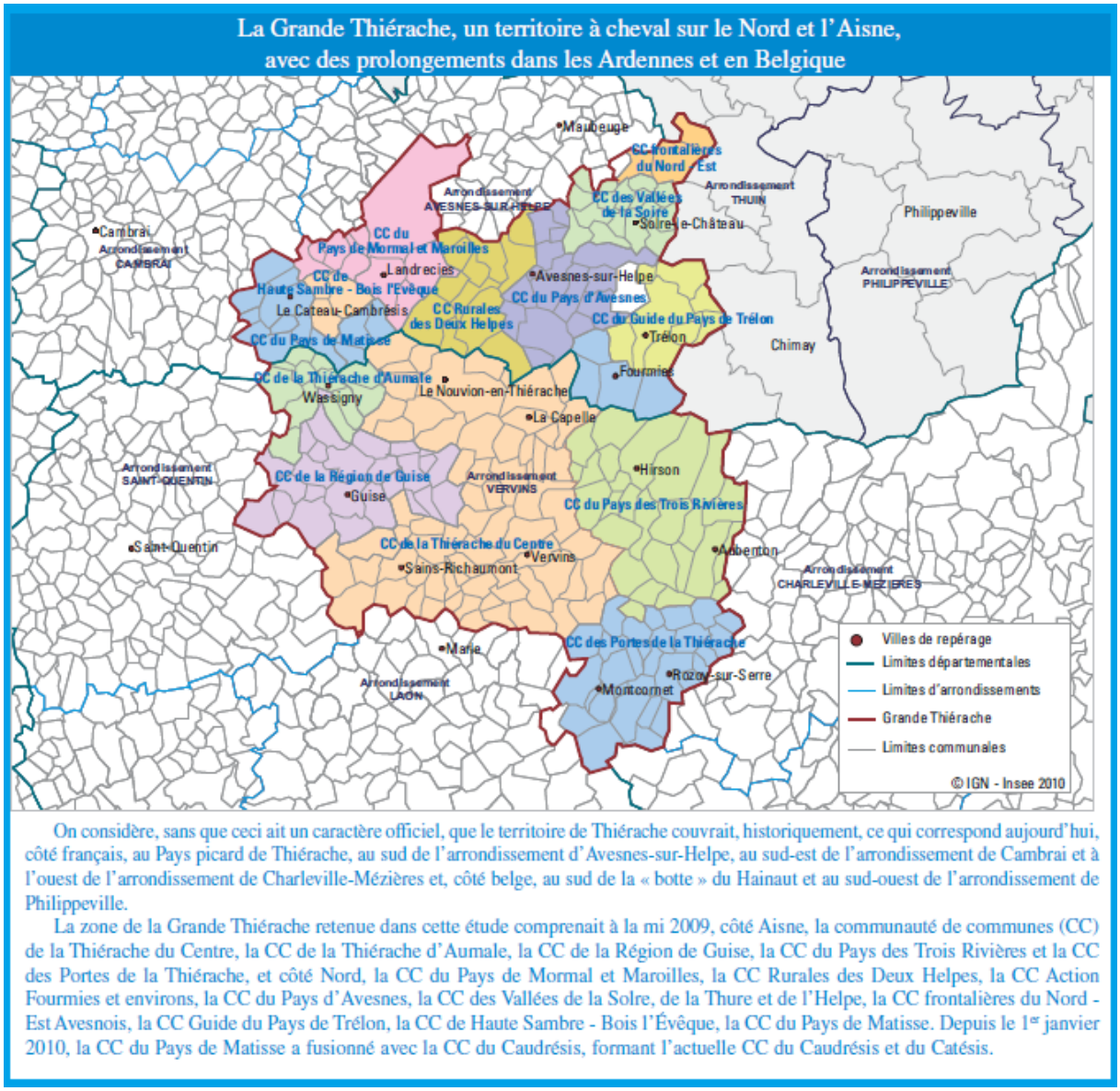
Confrontant, d'une part, les propos de Jean-Pierre Balligand[91], député maire de Vervins, ceux de ces acteurs et, d'autre part les observations de terrain en Thiérache réalisées avec les résultats de mon enquête menée en Chalosse et pays dacquois, j'ai pu tirer quelques enseignements susceptibles d'éclairer mon propos sur les cultures locales en général, dans la France d'aujourd'hui.

III.2.1.1. Un pays de bocage propice à l'élevage laitier

Située au nord-est du département de l'Aisne (cf. carte ci-après), la Thiérache est un pays de bocage propice à l'élevage laitier, connu pour son fromage fort, appelé « Maroilles ». Son paysage est vallonné et ses terres sont irriguées de nombreuses rivières et ruisseaux (l'Oise, le Thon, Le Gland …), teinté du vert de ses pâtures et de ses haies, assombri aussi par l'importance du couvert forestier : le nom « Thiérache » ne vient-il pas de « Terascia sylva », Terre de forêt.

[91] Entretien avec Jean-Pierre BALLIGAND, député maire de Vervins, réalisé le 20 novembre 2006

Carte 23 : Localisation de la Grande Thiérache



On considère, sans que ceci ait un caractère officiel, que le territoire de Thiérache couvrait, historiquement, ce qui correspond aujourd'hui, côté français, au Pays picard de Thiérache, au sud de l'arrondissement d'Avesnes-sur-Helpe, au sud-est de l'arrondissement de Cambrai et à l'ouest de l'arrondissement de Charleville-Mézières et, côté belge, au sud de la « botte » du Hainaut et au sud-ouest de l'arrondissement de Philippeville.

La zone de la Grande Thiérache retenue dans cette étude comprenait à la mi 2009, côté Aisne, la communauté de communes (CC) de la Thiérache du Centre, la CC de la Thiérache d'Aumale, la CC de la Région de Guise, la CC du Pays des Trois Rivières et la CC des Portes de la Thiérache, et côté Nord, la CC du Pays de Mormal et Maroilles, la CC Rurales des Deux Helpes, la CC Action Fourmies et environs, la CC du Pays d'Avesnes, la CC des Vallées de la Solre, de la Thure et de l'Helpe, la CC frontalières du Nord - Est Avesnois, la CC Guide du Pays de Trélon, la CC de Haute Sambre - Bois l'Évêque, la CC du Pays de Matisse. Depuis le 1er janvier 2010, la CC du Pays de Matisse a fusionné avec la CC du Caudrésis, formant l'actuelle CC du Caudrésis et du Catésis.

Source : IPA n°54 janvier 2011

Ces premières caractéristiques font écho à celles de la Chalosse, région du Sud-ouest située entre Adour et Béarn, caractérisée par un relief ondulé et orientée vers l'élevage et l'agriculture où se succèdent prairies, champs et bois (dans lesquels le pin maritime tient une place mineure). De même, la Thiérache se caractérise par de petites exploitations qui sont spécialisées dans les cultures fourragères, la betterave et l'élevage, toutes les catégories de cheptel étant représentées. La Thiérache est une zone laitière réputée pour ses fromages, notamment le Maroilles qui bénéficie d'un label d'Appellation d'Origine Contrôlée (AOC). Elle dispose d'une certaine richesse gastronomique autour de « Thiérache fermière » et de ses marchés. Certes,

ceci constitue une constante des campagnes, mais avec des spécificités, le foie gras ou le bœuf de Chalosse n'étant pas le maroilles. Je constate également sur mon espace d'investigation l'importance de la gastronomie, tant dans les produits valorisés que dans les habitudes culinaires des individus rencontrées, présentées dans la seconde partie comme des composantes endogènes de la culture observée. Il est d'ailleurs intéressant de noter que la valorisation de ces produits locaux (de façon plus « globale ») fait partie de la politique du Département des Landes. Participant de cette tendance, « Qualité Landes » est une association qui a été créée pour « promouvoir les fleurons de l'agriculture sous des signes officiels d'origine et de qualité ». Elle accompagne dans leur développement 7 filières reconnues pour leur origine landaise présentées dans la première partie.

Légitimant l'existence du syndicat mixte appelé « Pays de Thiérache » trans-départemental (sud du Nord et nord de l'Aisne), le député-maire de Vervins nous dit : « *On a une culture propre. Nous, on est un pays historique ; la Thiérache, c'est une entité. Nous avons une identité paysagère (le bocage) (…) L'image est rurale mais la réalité est industrielle.* » Effectivement, à l'inverse de la culture rurale observée dans le sud-ouest landais, nous sommes en présence d'une « culture industrielle », ce qui amène Jean-Pierre Balligand à nous préciser : « *L'identité chez nous, c'est une identité bocagère et industrielle. »* Bien qu'étant en espace rural, la réalité est toute autre que celle observée sur mon terrain d'étude (rural et agricole). C'est d'ailleurs ce que nous explique le député-maire de Vervins : « *La ruralité est industrielle chez nous. On n'a pas la densité et donc on meurt, on est broyé par la machine de la mondialisation économique. »*

La Thiérache, un espace rural anciennement industrialisé en crise

En conséquence, nous sommes en présence d'un espace en crise et comme le souligne le directeur du syndicat mixte *« Pays de Thiérache »* nous parlant de ses habitants : *« Ce sont des gens simples qui ont du mal à vivre. Ce n'est pas rose la vie ici. »* Il ajoute à propos de la vie collective : *« Il y a un sens de la collectivité au niveau du village (160 communes pour 170000 habitants), une culture de petits villages, d'agriculture et d'industrie, mais très peu de tertiaire* [différence importante par rapport à mon terrain] *. »*

Nous remarquons d'ailleurs que le taux annuel moyen de variation de la population entre 1999 et 2009[92] est de - 0,3 % pour l'arrondissement de Vervins contre + 1,7 % pour l'arrondissement de Dax. La variation de la population est principalement due au solde apparent des entrées/sorties, avec un taux annuel moyen sur cette même période de – 0,4 % pour l'arrondissement de Vervins et + 1,8 % pour l'arrondissement de Dax. En effet, il est à noter que, compte tenu de cette situation de crise et d'une mobilité plus grande, les jeunes partent faute de trouver du travail sur place. Comme nous le confie le président de l'harmonie de Vervins : *« ce n'est pas une région attractive, les jeunes partent et peu reviennent ».* Effectivement, la Grande Thiérache, territoire commun aux régions Nord - Pas-de-Calais et Picardie, semble à la recherche de moteurs de développement économique. *« Son avenir passera notamment par la consolidation de ses atouts (cadre de vie, tourisme vert, filière bois, agriculture biologique…), une ouverture plus large sur les territoires voisins (y compris belges), le développement de l'économie des services, et surtout l'amélioration de la formation de sa jeunesse, encore en retard par rapport aux moyennes nationales et régionales. »* précise Patrick Le Scouëzec (INSEE Picardie).[93] Les pratiques de retour observées sur mon terrain, exposées dans la seconde partie, qui participent au renouvellement et au renforcement de la culture locale, traduisent une réalité qui diffère de celle observée en Thiérache.

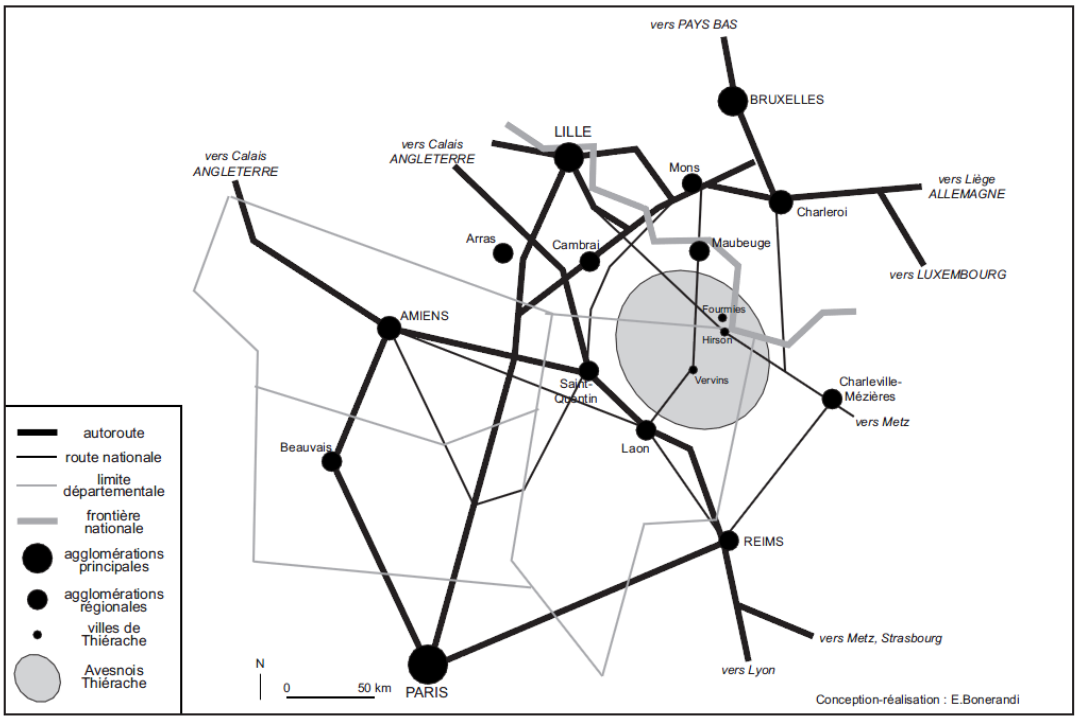
Effectivement, la définition et la mise en œuvre de projets culturels en milieu rural permet souvent de tester la capacité d'expression collective des habitants (au travers de la vie associative notamment). En général, les études qui sont réalisées portent sur les projets menés dans le cadre d'espaces ruraux en forte recomposition, à travers la confrontation-collaboration entre autochtones et néo-ruraux, entre modes de vie urbains et ruraux. Pour autant, cette attention portée aux espaces de faible densité et, souvent, de fortes aménités, laisse dans l'ombre d'autres espaces ruraux, tels les espaces ruraux anciennement industrialisés en crise (comme la Thiérache), la valorisation du patrimoine industriel s'opérant davantage dans les espaces à dominante urbaine. Ce type d'espace, que l'on peut communément regrouper sous le vocable de campagnes ouvrières, connaît, dans bien des cas, une hémorragie démographique, une crise socio-économique, spatiale et identitaire ancienne, sans

[92] INSEE, Chiffres clés

[93] Synthèse de l'étude "La Grande Thiérache" menée en partenariat entre l'Insee Nord – Pas-de-Calais, l'Insee Picardie, le Conseil général du Nord et le Conseil Général de l'Aisne. Document en ligne consultable sur http://www.insee.fr/fr/insee_regions/picardie/themes/ipa/ipa54/IPA%2054.pdf

bénéficier d'apports de populations nouvelles. Leur isolement géographique peut conduire à renforcer leur marginalisation. Les espaces ruraux anciennement industrialisés sont bien souvent considérés comme des « déserts culturels », comme le soulignent E. Bonerandi et C. Hochedez (Bonerandi E. et Hochedez C., 2007) : « *ces espaces disqualifiés sont souvent considérés comme des « déserts culturels* ». Elles ajoutent cependant que ces espaces sont animés par des projets culturels permettant la construction d'un lien social renouvelé, à l'instar des projets et actions développés par les associations très actives sur mon terrain. Ces actions permettent aux populations de se retrouver, elles favorisent le vivre-ensemble. Il s'agit effectivement de « *dépasser l'alternative « culture du loto » versus « culture élitiste » pour envisager la culture comme un bien partagé par tous, un vecteur du vivre ensemble* » (Ibid). La Thiérache est engagée depuis plus d'une génération dans une crise polymorphe et cumulative qui touche à la fois le territoire, les activités et les populations, au point de se demander s'il s'agit encore d'une crise ou d'une mutation (Bonerandi, 1999). Le territoire présente le double handicap d'une situation de marge géographique et de confins territorial : l'inscription dans le quart nord-est de la France définit un angle mort du territoire national, éloigné des principaux centres urbains régionaux comme le montre la carte ci-après. Il ne bénéficie pas, non plus, des avantages de l'économie résidentielle et de l'économie présentielle (installation de retraités, tourisme actif, thermalisme) très bien représentées dans le binôme pays de Dax / Chalosse.

Carte 24 : La Thiérache, un angle mort du territoire français



Le territoire est fragmenté entre trois départements, trois régions et deux pays et connaît depuis près de 50 ans une hémorragie démographique sans compter le fort taux de chômage notamment dans des communes industrielles et urbaines comme Hirson et Fourmies. L'ancien système productif fondé sur la métallurgie et le textile disparaît au fil des décennies et les indicateurs de pauvreté s'additionnent (BONERANDI E., 2007). C'est d'ailleurs ce qui amène E. Bonerandi et C. Hochedez à considérer que *« la réussite du projet culturel en termes de construction de lien social tient également, et peut-être avant tout, au géosymbole mobilisé, au sens défini par Joël Bonnemaison (2000) de « la structure symbolique d'un milieu, d'un espace ». »* En l'occurrence, sur cet espace, le projet culturel qui apparaît comme le plus abouti, selon ces auteurs, est celui du Festivache : *« les porteurs du projet reconnaissent la facilité et la rapidité à fédérer les populations autour du thème de la vache. Comme si « l'animal aux yeux si doux » (Micoud, 2003) réifiait un des mythes fondateurs du territoire, associé à celui d'un âge d'or de la Thiérache, d'une prospérité économique fondée sur l'élevage. »* (BONERANDI E. et HOCHEDEZ C., 2007).

S'il est une pratique culturelle universelle, c'est bien la musique. C'est pourquoi il est intéressant de poursuivre cette comparaison en s'attachant tout particulièrement au domaine musical.

III.2.1.2. Pratiques musicales en milieu rural

Evoquant les pratiques culturelles de la Thiérache, Jean-Pierre Balligand insiste effectivement sur la pratique de la musique : *« On joue de la belle musique (caractéristique du Nord de la France), on a des harmonies. C'est une grande tradition du Nord comme dans le Nord-Pas-de-Calais : les pigeons et la musique (une musique assez festive, plutôt britannique, car c'est une civilisation du Nord). »* De plus, ma rencontre avec le président de l'orchestre d'harmonie de Vervins et trésorier de l'école de musique m'a permis d'échanger avec ce dernier à propos du fonctionnement de ces structures. Créée en 1982, cette école de musique est associative et intercommunale dans son fonctionnement, rattachée au département en recevant l'aide de l'Association pour le développement des activités musicales de l'Aisne (ADAMA). Créée à l'initiative du Conseil général de l'Aisne, l'ADAMA, coordonne l'appui de la collectivité aux associations, écoles et structures de formation qui interviennent dans le domaine de la musique et de la danse comme dans le département des Landes, avec l'Association pour le Développement des Activités Musicales. Plusieurs écoles de musique sont ainsi mises en réseaux et assurent des cours de musique ainsi que des activités de diffusion, par exemple avec l'orchestre junior ou l'orchestre d'harmonie. Le président de l'orchestre d'harmonie explique que le but de celle-ci est de *« faire des amateurs éclairés ».* Il ajoute d'ailleurs : *« On forme peu de professionnels. On réalise de petits concerts dans les 3 communes sites de l'école de musique (Vervins, Le Nouvion-en-Thiérache et Saint-Michel), ça reste des productions maison. Les musiciens de l'harmonie (25), âgés de 7-8 ans à 60 ans, répètent tous les samedis à l'exception des vacances scolaires. L'harmonie permet un brassage de générations, elle assure les services patriotiques obligatoires et quelques concerts. Ça reste local, on est dans le canton, on anime les fêtes patronales. »* D'un air désabusé, il précise : *« Les fêtes patronales, ça se fait moins, il n'y a plus de fête des moissons. On essaie de lier la programmation culturelle sur Vervins avec ce qu'on fait ici (…) C'est difficile de bouger les gens, ils sont très casaniers. Les gens ont du mal à s'ouvrir culturellement*

ici. » Regrettant un certain isolement, le président de cet orchestre d'harmonie fait le constat suivant : *« Beaucoup d'étudiants partent mais ils ne reviennent pas. »* Revenant sur l'histoire de la Thiérache, sans pour autant perdre de vue la pratique musicale, il explique : *« Autrefois, il existait des orchestres corporatistes avec l'harmonie Godin, les cheminots … Tout doucement, ça a disparu. Cette région a beaucoup souffert des deux guerres, elle a été rasée pendant la Première Guerre mondiale. Beaucoup de choses ont donc disparu et n'ont pas été reconstruites.* » A l'inverse, il existe sur mon espace d'étude sud-landais une culture locale vivante et dynamique. Cette culture rurale bénéficie, d'une part, du retour des jeunes, d'autre part, de l'attrait touristique qu'exerce cette région (thermalisme, littoral, surf) et, enfin, de la proximité et de la présence vivante de l'Espagne, foyer de participation et d'inspiration. Espace rural anciennement industrialisé, la Thiérache est en crise et ne semble pas avoir trouvé suffisamment de ressources pour sa reconstruction, ce qui amène ce président d'harmonie a faire le constat suivant : « *Il n'y a pas d'identité culturelle, pas de cohésion, pas de folklore, pas de choses fédératrices. L'identité est plus dans le Nord, ici il n'y en a plus du tout. D'ailleurs, le répertoire de l'orchestre est très éclectique, assez moderne (rock, jazz …) ce qui permet aux enfants de s'identifier à ce qu'ls jouent. »* Et il conclut : *« C'est une région souffrant de son enclavement qui a toujours été détruite par les guerres. Je me sens attaché à ma terre mais pas à mon pays car il n'a pas d'identité. Moi, je ne me sens pas picard. »*

III.2.1.3. Les associations, un acteur-clef de la vie culturelle en milieu rural

Néanmoins, *« La décentralisation a permis aux collectivités territoriales d'assurer et de soutenir la promotion culturelle des territoires ruraux* (MOULINIER P., 2003). Rappelons à ce propos le rôle joué par les associations locales et par les mouvements d'envergure nationale, tels les écomusées, les musées d'Arts et Traditions Populaires ou la Confédération Nationale des Foyers Ruraux. Cette dernière est emblématique de la dimension sociale de la culture qui agit comme un liant, *« ce par quoi tient l'ensemble »* (BONNEMAISON, J., 2000). Le mouvement des *Foyers Ruraux* a œuvré pour faire du développement culturel le moteur du développement économique et social. Conçue durant la Résistance et officialisée en 1946, la *Confédération Nationale des Foyers Ruraux* entend ouvrir les campagnes à

toutes les dimensions du progrès et de la culture. Associations d'éducation populaire, d'éducation permanente et citoyenne, ils contribuent à l'animation et au développement culturels, sociaux et économiques du milieu rural. Les buts en sont la participation et l'apprentissage, inséparables de la création afin de *« permettre l'accès à la culture du plus grand nombre. »* (BONERANDI E. et HOCHEDEZ C., 2007). L'enquête réalisée auprès d'associations sur mon terrain d'étude sud-landais m'a d'ailleurs amené à rencontrer le président et un membre du Foyer Rural d'Heugas, commune de 1284 habitants (recensement INSEE 2010) située à 8 km de Dax. Cette association a pour objet de « *faire vivre le village* » (A n°22), elle se compose de 6 sections, à savoir (le basket, le tennis, la pelote basque, la gym, le volley et une section recherche) et réalise un petit journal 3 à 4 fois par an pour « *informer tout le village de ce qui se fait* » . Effectivement, son président explique que le but de cette association est double : d'une part, « *c'est de faire pratiquer à toutes les personnes du village et alentours un sport pour des coûts modérés* » et, d'autre part, « *animer le village, donner de quoi à bouger aux gens* » (A n°22). Aussi, Thierry (43 ans), membre de cette association, précise : « *le but de notre association, c'est de rassembler des gens de toutes catégories d'âges et d'animer un village pour que ça ne soit pas qu'une cité dortoir à côté d'une grande ville* [Dax] » (A n°16). Pour son bon fonctionnement, le foyer rural d'Heugas a besoin d'argent et organise donc d'autres activités ou manifestations, en son local ou à la salle omnisports : 6 lotos, une kermesse de 2 jours, un bal et un réveillon. Rappelons à ce propos l'importance du rôle des associations dans la vie locale que j'ai mise en évidence dans le cadre de mon enquête dans le sud-ouest des Landes. S'agissant des spécificités de la culture en milieu rural , Claire Delfosse rappelle effectivement combien « *l'espace rural serait à la fois un désert culturel et un lieu où s'affirme l'évidence patrimoniale, les associations sont un acteur-clef de la vie culturelle en milieu rural, la culture contribue à l'émergence du local en milieu rural, développement local et développement culturel y sont étroitement liés.* » (DELFOSSE C., 2003). Une cinquantaine d'associations sont à dénombrer (en novembre 2006) à Vervins. Les associations ont un rôle à jouer dans la vie locale et la ville contribue au « *bon dynamisme* », au « *bon tissu associatif* » en mettant à disposition des locaux pour les associations : 2 gymnases, un stade de foot, une salle polyvalente, un espace socio-culturel, des salles de réunions à l'Hôtel de ville … et même un stade de rugby. Effectivement, il existe en Thiérache un club de rugby

créé en 2001 qui associe les communes d'Hirson, Le Nouvion-en-Thiérache et Vervins et qui comptait 143 licenciés en 2006. J'avais par ailleurs constaté la présence de supporters de Thiérache à la Coupe du Monde de rugby à Saint-Denis en 2007.

Les cultures locales sont des cultures qui se reconstruisent. Plus il y a de mobilité, plus il y a de recompositions, d'innovations, de recherche d'ailleurs, plus il y a de syncrétisme mais une pratique intime des lieux persiste. Plus il y a de jeunes, plus la dynamique va dans ce sens. Il semble, à l'issue de cette « excursion comparative » en Thiérache, que la culture locale se recompose sur ces principes. Aussi, ce qui apparaît comme endogène sur mon terrain d'investigation se retrouve ailleurs sous une forme structurelle, même s'il y a des habillages qui sont différents. Comme Henri Emmanuelli souhaitant que chaque collégien ait un ordinateur pour voyager cybernétiquement, Jean-Pierre Balligand considère que « *La culture, c'est forcément l'ouverture sur le monde* » .

Pour autant, des tonalités différentes se dessinent, aussi, entre mon espace d'étude sud-landais et la Thiérache. La principale différence réside, comme précédemment montrée, dans la capacité pour une collectivité de faire revenir les jeunes (notamment pour les vacances). Il s'agit là d'un différentiel net entre la Thiérache et le sud des Landes. Soulignons à ce propos que la structure des familles est différente entre ces deux régions. H. Le Bras et E. Todd montrent combien le Bassin parisien du nord-est et le Sud-Ouest diffèrent. Ils distinguent, d'un côté, le pôle de l'individualisme égalitaire avec un système familial nucléaire et, de l'autre, le pôle de la hiérarchie avec une structure familiale de type famille souche (LE BRAS H. et TODD E., 2013).

Une grande partie de la vie associative et sportive est entretenue par ce mouvement des jeunes qui reviennent dans le giron de la famille, mais en même temps pratiquent des activités sportives, associatives. Effectivement, la culture locale trouve un terreau dans cet intérêt renouvelé pour les individus mobiles, situation dont elle tire une certaine capacité de régénération. Rappelons par exemple les cas (étudiés en seconde partie) des jeunes qui sont dans cette mobilité pour lesquels un jeu interactif entre lieu des études et lieu de la famille est à l'œuvre. J'observe alors une co-valorisation de l'un et de l'autre, co-valorisation autour de l'individu qui est maître du jeu. A l'inverse, en Thiérache, le lien lâche, les jeunes sont partis à Lille ou ailleurs pour leurs études et ne reviennent pas. Passées au prisme de la ruralité, les

formes culturelles endogènes ou représentées comme telles, décrites et étudiées sur mon espace d'investigation sud-landais, se trouvent relativisées, pour certaines, mais renforcées pour d'autres. A la différence de la Thiérache où le non-retour des jeunes partis pour leurs études observé , mon terrain se caractérise par un phénomène lié à une ambiance, à un milieu. En effet, en Thiérache, existe une situation de crise, une vie associative moins vive, alors qu'un milieu d'économie résidentielle renforcée par le tourisme et les arrivées de retraités se constitue dans le Sud du Département des Landes (comme dans le Midi méditerranéen). Pour autant, ces éléments relèvent-ils vraiment d'une culture localisée ? Ne font-ils pas partie d'un certain héliotropisme participant aussi d'une rente de situation méridionale ? Considérons à présent cette culture localisée supposée en prenant en compte sa situation géographique méridionale.

III.2.2. Culture méridionale entre ville et campagne

Rappelons que la fête apparaît, sur mon terrain, un élément important des pratiques culturelles des individus enquêtés. Les fêtes constituent pour eux une pratique sociale des plus courantes. Ce goût et cette pratique de la fête tirent leur origine des fêtes patronales développées autrefois dans chaque commune des Landes. Pour autant, cette tradition festive est continuellement revisitée, sous l'effet de la mobilité des individus et des idées … En l'occurrence, dans leur conception mais aussi leur réalisation, ces fêtes locales vont chercher ailleurs de l'inspiration, un ailleurs tout proche auquel font régulièrement référence les individus rencontrés. C'est ailleurs, c'est l'Espagne. De nouveaux branchements participent ainsi au renouvellement de pratiques (festives en l'occurrence) bien ancrées. Ce constat se trouve relativisé si l'on observe ce qui se passe dans la partie orientale du sud de l'hexagone. Effectivement, je retrouve dans cet espace une pratique et un goût de la fête qui s'inspirent aussi de l'Espagne. Dans un souci de déconstruction de ma démonstration et pour tester sa force argumentaire de résistance, j'ai donc souhaité me rendre dans le Sud-Est de la France pour mieux comprendre les pratiques festives qui s'y déroulent. Pour ce faire, j'ai choisi deux points d'observation, ayant toujours à l'esprit mon hypothèse de départ d'une possible différence entre villes et campagnes : la Camargue avec Aigues-Mortes et ses fêtes votives ; Nîmes et sa Feria . Associant ces deux points d'observation sous la même expression spatiale de « Midi languedocien et Camarguais », les enjeux territoriaux, d'une part, et les sources d'inspiration, d'autre part, ne sont pas les mêmes, y compris en matière et en temps de fêtes.

Carte 25 : Nîmes et Aigues-Mortes au cœur du Midi Languedocien



Source : http://www.ot-nimes.fr/

Fêtes votives en Camargue : l'exemple d'Aigues-Mortes

La comparaison étant réalisée entre deux grandes fêtes de la France méridionale, attachons nous à présent aux fêtes votives, autre tradition festive que l'on retrouve en Camargue. Pour ce faire, j'ai choisi de prendre comme point d'observation la commune d'Aigues-Mortes où je me suis rendue (en octobre 2009 et en octobre 2010) dans le cadre de mes investigations en observation participante. J'ai effectivement participé à l'animation musicale des fêtes votives de cette commune avec la banda « Peña Pendule ». C'est alors que j'ai pu prendre conscience des similitudes et des différences en matière de fête. Précisons à ce propos que dès le départ, la contexte territorial était différent, puisque j'étais là en présence d'une ville ouverte sur le monde de la ruralité dans un département (le Gard) à la densité de

population presque 3 fois plus élevée[94] que dans le département des Landes[95] et avec donc des publics différents de ceux de mon terrain. Effectivement, il est à noter, dans cette partie sud-est de l'Hexagone, l'existence de rubans d'urbanisation très typiques. Les campagnes y sont par conséquent très urbanisées.

Commune de 8 116 habitants (recensement de 2009), Aigues-Mortes est une ville située à 13 km au Sud-Est de Lunel, dans le département du Gard et la région du Languedoc-Roussillon. Commune du Parc naturel régional de Camargue, Aigues-Mortes a connu une augmentation de 40% de sa population entre le recensement de 1999 et celui de 2005. En dépit de cette évolution démographique (accentuée en période estivale), Aigues-Mortes a conservé ses traditions camarguaises, festives notamment, comme la fête votive organisée chaque année au mois d'octobre (une fois la saison estivale touristique terminée). Au programme de ces 9 jours de fête : « *diversité, complémentarité, taureaux et chevaux régnant en maître dans la ville, c'est au son des programmes musicaux et de l'animation proposée que vous aurez le loisir d'apprécier notre ville dans ses traditions et son identité.* » C'est ainsi que la présidente du Comité des Fêtes présente l'édition 2009 de la fête votive d'Aigues-Mortes. Effectivement, les fêtes votives constituent en Camargue une pratique sociale des plus courantes, au moins une fois par an, de telle sorte que celles-ci sont même parfois complétées par une seconde édition, comme en témoigne le programme 2009 à Aigues-Mortes : « Fête votive » du 10 au 18 octobre puis « Revivre » du 23 au 25 octobre.

[94] Densité de population de 119,9 habitants au Km² (en 2009) dans le Gard
[95] Densité de la population de 41,0 habitants au Km² (en 2009) dans les Landes

Photographie 18 : Fêtes votives d'Aigues-Mortes



Il s'agit donc bien de faire vivre les traditions bouvines[96] de la région, comme l'indiquent les animations proposées chaque jour : déjeuner aux près à 9h au milieu des taureaux et des chevaux camarguais ; *abrivado* vers 11h avec les manades ; taureaux et vaches dans le Plan chaque midi ; course de taureaux emboulés dans le Plan à 15h30 ; *bandido* à 17h30 ; course de nuit avec manade à 21h30. Tel est le programme de la fête votive où tous les ans les participants se réunissent autour des taureaux camarguais, à l'automne. Tout le monde se retrouve pour l'occasion, y compris ceux qui sont partis et reviennent pour ces journées. Rassemblés en groupes d'amis ou en classes d'âges, déguisés selon les jours, tous participent à ces journées de fête dont l'élément central est la bête à corne magnifiée. Loin des corridas espagnoles, ces journées s'inspirent de la course camarguaise pour proposer des animations : l'*abrivado* (l'arrivée des taureaux entourés de guardians avec leurs chevaux), la course au Plan et la bandido (le retour des bêtes au pré). Durant l'après-midi, la course au Plan est organisée. L'adjoint au Maire délégué aux fêtes dit de ce lieu « le Plan, c'est nos arènes ». Cet espace plan, situé à l'extérieur des remparts de la ville, faisant office d'arène ou piste de jeux est entouré d'une clôture en bois classée "monument historique", le taureau y est lâché et des jeunes

[96] La bouvine est l'ensemble des traditions et des pratiques sportives de la tauromachie camarguaise.

lui courent derrière. Ce lieu extra-ordinaire, implanté sur un espace servant le reste du temps de parking, accueille effectivement le public sur des tribunes (appelées « théâtres ») qui sont fabriquées par et pour les familles de la ville, tirées au sort par la municipalité. Chaque gradin affiche donc “privé”. Néanmoins, la mairie a réservé une tribune pour les éventuels touristes. Ces moments de convivialité partagée, autour des traditions camarguaises, se poursuivent ici comme sur mon espace d’investigation sud-landais par d’autres moments, au comptoir, puis autour d’une table.

J.-B. Maudet (2010) explique que toutes les pratiques tauromachiques s’appuient plus ou moins explicitement sur une emblématique rurale. Le milieu rural apparaît comme la terre d’élection et le cadre naturel de la tauromachie locale. Et même si les finales des grandes compétitions de courses camarguaises ont lieu généralement dans les arènes de Nîmes et d’Arles, les hauts lieux de la géographie symbolique de la *fe di biòu* (passion des taureaux en Camargue) sont des « arènes » du monde rural situées, au milieu des élevages de taureaux (comme Lunel, Beaucaire, Marsillargues, Saint-Laurent d’Aigouze ou Le Cailar,). De même, la course landaise possède son musée dans le village de Bascons et les arènes de Pomarez, commune de Chalosse, sont appelées « la Mecque de la Course landaise». Le caractère rural des pratiques tauromachiques apparaît également dans les modalités même de certains jeux taurins qui s’inspirent des méthodes traditionnelles de domestication du bétail. Pour autant, le taureau camarguais apparaît davantage au cœur des animations de la fête en Camargue que la vache landaise dans les Landes, comme l’illustre l’exemple de la fête locale d’Aigues-Mortes. Le programme de la fête locale d’Aigues-Mortes de 2010 (détaillé précédemment) rappelle combien le taureau camarguais, qui fait partie du paysage, occupe une place centrale dans les festivités de cette région. La journée commence au Prés avec le déjeuner au milieu des taureaux et se termine en ville par une « Course de nuit ». L'*abrivado* (mot provençal signifiant « élan, hâte ») désignait autrefois la conduite des taureaux depuis les près, jusqu'aux arènes sous la surveillance de gardians. Le *bandido* (du provençal bandir ou fòrabandir, « expulser » les taureaux), désignait le retour des taureaux dans le sens inverse. Aujourd’hui, chacun de ces termes définit une tradition taurine provençale et languedocienne consistant à simuler ces transferts de taureaux en les lâchant dans les rues fermées, lors des fêtes d’une ville ou d’un village (principalement dans les Bouches-du-Rhône, le Vaucluse, le Gard et l’Hérault).

Soulignons d'ailleurs combien les gardians attachent une grande importance à leur tenue vestimentaire pendant les *abrivados* et *bandidos*. Ils arborent à cette occasion une tenue créée par le marquis de Baroncelli (pantalon de gardian et chemise bariolée) à la fin du XIX° siècle. C'est effectivement ce descendant d'une famille florentine établie à la Cour des Papes en Avignon, disciple préféré de Frédéric Mistral, qui a « *inventé la Camargue* » (CORDOBA P., 2009)[97]. L'un se chargeant de la défense de la langue locale, l'autre s'occupe alors de la défense du taureau camarguais. Le marquis de Baroncelli a tout d'abord récupéré la race des taureaux camarguais menacée par des croisements avec des taureaux espagnols, puis sa rencontre avec le sioux Jacob White Eyes (qui faisait partie de la tournée de Buffalo Bill en France) décida de la « *mise en scène de la Camargue* ». Fasciné depuis l'enfance par les livres de Fenimore Cooper et de Gustave Aymard, il pense avoir repéré « *une identité de destin entre les Indiens d'Amérique et les Provençaux, mais aussi les Boers et les Gitans, tous victime d'une civilisation destructrice* ». En conséquence, la Camargue (avec ses terres marécageuses au tracé hésitant, à la limite du ciel et de l'eau, perçues pendant des siècles comme un repoussoir) devient aux yeux du marquis de Baroncelli un nouveau Far West dont le totem est le taureau et où les gardians jouent simultanément le rôle des Indiens et des cowboys. C'est ainsi que se met en place la Camargue comme l'explique Pedro Cordoba : « *De simples bouviers sont alors dotés d'un costume spécial dessiné par Baroncelli lui-même, qui invente aussi des jeux équestres et des cérémonies devenues aujourd'hui, comme il l'avait prévu, « traditionnelles* » Et de conclure : « *Et c'est grâce aux élucubrations fantaisistes de Baroncelli que la corrida et les ferias font aujourd'hui partie d'une « culture provençale » qui s'est créée comme « métissage de cultures opprimées », face à « l'impérialisme parisien », tout en devenant, au fil du temps, et comme le flamenco en Espagne, l'un des symboles de l'identité française à l'étranger.* » (CORDOBA P., 2009).

Confrontant les éléments de culture locale repérés sur mon terrain sud-landais avec les observations réalisées dans cette région du Languedoc et de la Camargue, je tire quelques enseignements. D'une part, le goût et la pratique de la fête se retrouvent dans ces deux espaces. Ces pratiques festives s'organisent autour de la

[97] CORDOBA P. (2009)

tauromachie espagnole à Dax comme à Nîmes, et la fête trouve une partie de son inspiration en Espagne. Néanmoins, l'étude des groupes musicaux animant ces fêtes permet de distinguer deux systèmes territoriaux aux inspirations hispaniques différentes : côté Atlantique, le modèle se retrouve dans l'Espagne navarraise et Pampelune constitue le haut lieu des territoires des bandas et ferias ; côté méditerranéen, il s'agit d'une dénomination fondée sur une Espagne andalouse et madrilène. D'autre part, la confrontation de deux sports traditionnels locaux appelés aussi « tauromachies locales », à savoir la course landaise et la course camarguaise, permet de saisir les différences de degré d'inspiration hispanique. Je remarque combien le vocabulaire utilisé en course landaise est issu majoritairement de la tauromachie espagnole (par exemple, on parle du « burladero » pour désigner le refuge devant la talanquère pour s'abriter d'urgence, ou à l'intérieur du couloir pour se protéger en cas d'irruption de la vache ou du taureau) alors que la course camarguaise conserve des mots provençaux partie prenante de la Bouvine[98], à l'instar de la *Fe di biòu* (la foi, la passion de la bouvine). Aussi, l'utilisation de la langue locale (le provençal), vivante et très présente autour de la fête dans cette région, tranche avec le vide créé par la « disparition » de la langue locale sur mon terrain, et « comblée » par d'autres moyens d'expression comme la musique des bandas avec toujours une source d'inspiration espagnole (basco-navarraise), et une terminologie espagnole. La référence à l'Espagne est effectivement omniprésente, on la retrouve d'ailleurs dans tout le langage de la fête (TRAIMOND B., 1987) comme en attestent les programmes des fêtes (petites ou grandes) recueillis, de la *bodega* à la *banda* en passant par l'*encierro* ou les *tapas*.

Les éléments de culture rurale et de culture méridionale que nous venons de présenter nous donnent à voir, d'un autre œil, les composantes a priori endogène de la culture localisée observées sur mon terrain sud-landais. Effectivement, nous venons de montrer en quoi la culture localisée étudiée relèverait d'éléments communs à d'autres espaces. En Thiérache, comme sur mon espace d'investigation, en terres agricoles, il est à noter l'importance accordée au bien-vivre lié aux produits du terroir produits sur place. De même, je constate dans ces deux régions le rôle majeur que jouent les associations dans la vie et le développement local. Quant au

[98] La Bouvine désigne tout ce qui a trait à la civilisation Camarguaise et ses traditions autour du taureau et du cheval.

Languedoc et à la Camargue, il existe un goût commun au sud-landais pour la pratique des fêtes locales, dont les plus importantes (appelées ferias) entretiennent un rapport particulier à l'Espagne. On a pu remarquer que cette inspiration espagnole ne tire pas ses racines du même endroit : une Espagne andalouse d'un côté ; une Espagne navarraise de l'autre. Cependant, des différences sont à distinguer entre ces espaces d'investigation. Elles permettent de mieux caractériser la situation de mon terrain de départ. En effet, la culture locale apparaît plus vivante en Chalosse et pays de Dax qu'en Thiérache. Ce caractère résulte de plusieurs facteurs, tels le retour des jeunes, mais aussi l'attrait exercé auprès des touristes par cette région sud-landaise et son littoral. Sans oublier la proximité et la présence vivante de l'Espagne, foyer d'inspiration et de participation, comme le montrent les déplacements réalisés par les individus enquêtés. Il ressort effectivement de mes investigations (enquêtes, observations sur le terrain et pratique de l'observation participante) que l'Espagne navarraise constitue une source d'inspiration dans la construction de la culture locale landaise qui se nourrit de nouveaux branchements « importés » par des individus en quête d'identité. Ainsi, cette culture rurale landaise ne resterait vivante et dynamique que parce qu'elle est renouvelée, ouverte, branché sur des extérieurs (à l'inverse de la Thiérache).

III.3. Hispanisation

Il est à noter qu'une influence espagnole affecte le Sud de la France plus particulièrement dans ses fêtes, comme en témoignent les ferias de Nîmes, de Béziers, mais également de Bayonne et de Dax … Ces inspirations hispaniques se retrouvent chez certains groupes musicaux, tant dans le type de groupe, pensons aux bandas et aux peñas musicales, que dans les noms qu'ils se donnent : banda «Los Campesinos» de Pouillon (40), peña musicale «Los Caballeros» de Bellegarde (30) … Mes précédents travaux de recherche m'ont amenée à m'intéresser au phénomène banda (qui se distingue de la peña musicale par ses activités, son fonctionnement et la tenue des musiciens) et à la manière dont ces groupes de musiciens mobiles, qui animent les fêtes dans le Sud-Ouest français, en s'inspirant de la culture espagnole, représentent des lieux et des territoires. C'est d'ailleurs à l'occasion de ma première enquête de terrain que j'ai pris conscience qu'il existait une différence entre le Sud-Ouest et le Sud-Est en matière de groupes musicaux animant les fêtes. Effectivement, c'est en terre gersoise que j'ai observé que les rues en fêtes étaient animées non par des bandas, mais par des fanfares de rue à l'occasion des fêtes de Vic-Fezensac. Poursuivant mon observation en région nîmoise, je découvrais l'existence de peñas musicales comme «Chicuelo II» ou «La Virdoulenque». L'influence espagnole participerait-elle de la même manière, mais avec des tonalités sensiblement différentes, à la constitution d'une culture méridionale de part et d'autre du sud de la France ? Dans quelle mesure ces inspirations hispaniques contribuent-elles à la construction d'un ou de deux systèmes territoriaux ?

Prenant comme point de comparaison Nîmes, préfecture du Gard de 140747 habitants, située en région Languedoc-Roussillon aux portes de la Provence et réputée pour sa Feria, un fonctionnement différent de la Feria de Dax (dont nous avons pu concrètement participer à l'organisation[99]) est à l'œuvre. Dans cette démarche comparative, je me suis intéressée tout particulièrement à l'animation musicale de ces fêtes.

---

[99] Dans le cadre de l'observation participante que j'ai souhaitée réaliser, j'ai effectivement obtenu un poste d'observation central, au cœur du dispositif d'organisation de la Feria de Dax , en intégrant la commission des Fêtes populaires en 2004.

III.3.1. Musiques de fêtes et inspiration hispanique

L'Espagne constitue effectivement le modèle dont toute fête méridionale s'inspire, mais ses éléments importés sont re-signifiés dans un contexte local. Cette attractivité du modèle espagnol se retrouve d'ailleurs dans tout le Sud de la France à travers la feria. M'intéressant aux pratiques musicales, en relation avec celle-ci, je peux mettre en évidence ces liens avec l'Espagne, au travers des relations bandas / tauromachie espagnole, en prenant l'exemple de la Sous-préfecture des Landes. Dax apparaît effectivement, au vu de mes enquêtes de terrain réalisées en pays sud-landais, comme un centre indiscutable de cette tauromachie espagnole : les corridas auxquelles les personnes interrogées assistent se déroulent presque exclusivement dans la ville thermale.

Photographie 19 : corrida dans les Arènes de Dax



L'animation musicale d'une corrida à Dax est assurée par trois formations de la ville : la batterie fanfare, l'harmonie et la banda. Composée d'un joueur de timbales et de 2 à 3 clarines, la batterie fanfare marque les changements de tercios. L'harmonie (en l'occurrence l'harmonie dacquoise « La Nèhe »), «musique officielle», intervient

lorsque la Présidence technique le lui demande. L'accompagnement musical des corridas est effectivement très codifié et le côté officiel de l'harmonie se raccroche au côté protocolaire de la corrida, divisée en plusieurs tiers. Le paseo, par exemple, est constitué par un paso-doble qui présente un côté solennel («Pan y Toros» à Hagetmau, «Plaza de la Maestranza» à Dax …) ou bien un extrait de «Carmen». Quant aux bandas, elles jouent à Dax depuis 1960, date de création de la première dans Les Landes («Los Calientes») au moment de l'arrastre, une fois l'animal tué, uniquement quand l'attelage des mules repart du ruedo, tirant la dépouille du taureau. La joie de la fête refait alors surface, tel est le message que livrent les bandas ; le combat est terminé. La banda semble alors posséder un côté plus spontané que l'harmonie. Contrairement à l'harmonie assise dans les gradins avec pupitres et partitions, intimement liée au déroulement de la corrida, la banda intervient dans l'entre-spectacle, elle est dans le spectacle mais sans y être… Elle va jouer dans l'interface, dans l'entre-deux spectateur/acteur, entre-deux de la rue, du mouvement, du populaire. Diffuseurs de musique taurine dans des contextes atypiques, ces groupes là se réapproprient les lieux qu'ils revisitent au moyen de leur musique, en témoigne le fameux paso-doble «Paquito Chocolatero», morceau joué au départ dans les faenas en Espagne, devenu l'archétype du morceau populaire. Pour autant, les emprunts d'éléments à la tradition hispanique sont différents entre le Sud-Ouest et le Sud-Est de la France. Cette tradition festive est continuellement revisitée et des adaptations aux réalités locales sont observables, tant en tauromachie que dans les pratiques musicales.

Dans le Sud-Est, l'emprunt à la tradition hispanique est différent, il se nourrit d'une Espagne andalouse. De fait, le binôme banda / harmonie caractéristique du Sud-Ouest de la France est « remplacé », dans le Sud-Est, par le binôme peña musicale / fanfare de rue. La peña musicale se différencie de la banda par plusieurs aspects. La tenue de ville assez stricte d'un coté se distingue de la tenue blanche du festayre de l'autre. De même, la peña musicale se caractérise par un système de fonctionnement de type professionnel, avec une rémunération individuelle pour chaque musicien, alors que, pour les bandas, il s'agit d'un contrat « collectif » (passé entre l'organisateur de la manifestation et le président du groupe), destiné au groupe pour subvenir à ses besoins (frais engagés pour les tenues, achat d'instruments…). Enfin, un répertoire à base hispanique se retrouve dans les deux cas, mais avec une

dimension concert incontournable chez les peñas musicales, tandis que les bandas sont avant tout des formations musicales mobiles se produisant dans les rues..

Ensemble d'animation musicale à coloration espagnole, composée essentiellement de cuivres accompagnés de percussions, une peña, en tant que formation musicale du Sud-Est, est un groupe de 15-20 musiciens confirmés, rémunérés, qui peuvent défiler tout en jouant. Leur tenue qui se distingue de la tenue blanche des bandas est en général la suivante: pantalon noir et chemise unie blanche ou de couleur. La base du répertoire de ces peñas musicales est la musique taurine. Elles se produisent dans le milieu de la corrida, ainsi que pour la bouvine, les courses camarguaises et autres fêtes votives. On retrouve ici l'influence espagnole dans le répertoire et le style musical de ces groupes, d'une part, et dans le type de manifestations dans lesquelles ils se produisent, d'autre part. Composée de 25 musiciens, la peña «Chicuelo II» était à son origine le premier club d'aficionados autour du torero Chicuelo II qui fit l'admiration du public nîmois, elle est aujourd'hui l'orchestre des arènes de Nîmes.

On peut la distinguer de la fanfare qui est un groupe de 15-20 musiciens amateurs, avec un répertoire différent, relevant plus de la variété internationale, et qui ne se déplacent pas en jouant. Le style musical de «la fanfare des Kadors de Montpellier» est fait de chanson française, musique tzigane, disco, rock, valse, tango, paso… Au départ, ce sont des Parisiens issus de l'école d'architecture et descendus dans le Sud de la France, pour travailler, qui sont à l'origine de ces fanfares de rue, groupes musicaux essentiellement composés de cuivres et de percussions. Leur répertoire très varié, original et populaire, plaît à tous. A chaque sortie, la fanfare change de tenue, possédant des déguisements autour de thèmes différents (l'espace, la plage, les rockers, babacools, mexicains, tziganes …). Les musiciens (fanfarons), "bons vivants", véhiculent une idée conviviale et joyeuse de la fête en allant à la rencontre du public. Il n'existe que très peu de relations entre les fanfares et l'Espagne, si ce n'est dans le répertoire quelques *paso-dobles* incontournables, joués à l'occasion des *abrivados*.

Quel que soit le degré d'inspiration espagnole, tous ces groupes musicaux sont liés à un type de fête particulier, la *feria* espagnole dont toute fête de la France méridionale s'inspire. Pour autant, des effets de proximité et de contextes locaux sont observables et à l'origine de variantes géographiques, de sorte que deux systèmes territoriaux se dessinent : côté Sud-Ouest, Pampelune constitue le haut lieu des

territoires des *bandas* et *ferias*, de l'autre, côté Sud-Est, il s'agit d'une dénomination fondée sur une Espagne andalouse et madrilène[100]. Ancien torero français, Simon Casas n'a-t-il pas été directeur des arènes de Nîmes et des arènes de Madrid. Jean-Baptiste MAUDET (2007) montre d'ailleurs combien les pratiques tauromachiques représentent, plus ou moins officiellement, l'expression culturelle la plus emblématique de ce qui serait propre à tel ou tel territoire (pensons par exemple à le course landaise et la course camarguaise), de sorte que « les jeux taurins forment « un champ culturel de distinction territoriale ». Les groupes de musique assurant l'animation de ces fêtes s'inscrivent en continuité de pratiques locales transmises tout en trouvant des sources d'inspiration venues d'ailleurs. Les *bandas* se sont développées sur un terreau initial local fait de traditions festives (les fêtes patronales), taurines (pratique de jeux taurins avec les vaches) et musicales (patronnages) tout en s'inspirant de l'Espagne et en profitant des effets de proximité du Pays basque. Ces groupes de musiciens se sont organisés à la manière des *peñas* de Pampelune en pratiquant un répertoire basco-navarrais joué par les *txarangas*. De même, les *peñas* musicales du Sud-Est se caractérisent par une inspiration espagnole mais à caractère méditerranéen en animant des corridas tout en se produisant dans le milieu de la bouvine.

Ces variations géographiques d'inspiration et de contexte entraînent des pratiques festives et musicales différentes. Côté Atlantique, le modèle se retrouve dans l'Espagne navarraise, côté méditerranéen, dans l'Espagne andalouse. Pour toutes les deux, la *feria* constitue le point de départ de l'inspiration et la musique festive apparaît comme le point commun à toutes ces formations musicales. Pour autant, nous retrouvons d'un côté, à Pampelune par exemple, une *feria* populaire aux racines rurales. De l'autre, à Séville, la *corrida* constitue un spectacle aristocratique et bourgeois, la *feria* y est «aristocratique» et urbaine. Avant que l'art andalou ne s'impose dans les arènes navarraises, se pratiquaient des jeux taurins dans les arènes, animés par les «*corredores de toros*» (coureurs de taureaux) qui pouvaient être assistés de «*dantzari*» (danseurs de tradition basque). Une fois la «*fiesta nacional*» espagnole introduite en Navarre, la tradition locale des «*corredores*» va être régénérée et retrouve droit de cité dans la rue au petit matin. Ces «coureurs de

[100] Preuve de ces relations, Simon Casas, ancien matador français et directeur des Arènes de Nîmes, a pris la direction des Arènes de Madrid en 2012.

taureaux» resurgissent donc au début du XX° siècle, vêtus de la blouse des paysans navarrais, puis, avec le succès médiatique des *encierros*, vêtus de l'habit blanc devenu traditionnel depuis lors. Aussi cet habit blanc fait partie des «signes qui opposent clairement la tradition taurine septentrionale, fondamentalement populaire, des ors et des soieries de la «*fiesta national*» d'origine andalouse» comme le souligne Frédéric Saumade (Fournier, Bernié-Boissard, Michel (dir.), 2006). Ce même contraste se retrouve entre des traditions taurines plus populaires du Sud-Ouest et une mise en scène tauromachique plus spectaculaire au Sud et au Sud-Est de la France. Aussi pouvons-nous remarquer une distinction entre *bandas* et *peñas* dans les principes qui régissent ces groupes. D'un côté, la *banda* constitue une pratique musicale de loisirs, populaire, rassemblant une bande de copains qui partagent les mêmes passions (la musique et la fête) et restent attachés aux valeurs d'antan du monde rural (convivialité, partage, entraide, amitié, bien vivre et bien manger …). De l'autre, la *peña* musicale composée de musiciens confirmés, intermittents du spectacle pour la plupart, rémunérés pour chaque prestation et ayant reçu une formation musicale propre aux grandes villes. Ainsi, les caractéristiques territoriales d'une région influencent sa coloration stylistique, comme en témoigne l'essor des fanfares de rue, dans le Sud-Est, ou des *peñas* musicales professionnelles, dans un contexte urbain favorisant la diffusion de l'innovation culturelle.

Cependant la distinction entre ces différents groupes musicaux n'est pas toujours évidente, les limites ne sont pas figées. Certaines formations n'hésitent pas à associer répertoire des uns et tenues des autres, telle la *peña* « Los Caballeros » pratiquant une musique festive en trois registres : en « *peña*/*banda*», en « fanfare méridionale » et en « fanfare de Noël ». De même, d'autres formes hybrides se constituent telle la *peña* «Al Violin» de Samadet, dans les Landes. Cette«*peña* taurine et musicale» (pour reprendre sa propre appellation) a été créée en 2005 dans le but de « militer activement pour le maintien de la feria de la faïence dans leur village» et ses musiciens assurent également l'animation de manifestations tauromachiques. Des formes d'hybridation naissent aussi des contacts entre individus de plus en plus mobiles qui deviennent alors acteurs de ces changements et de ces constructions nouvelles.

Ainsi des similitudes et des différences entre ces groupes musicaux festifs du Sud-Ouest et du Sud-Est existent. Par l'esprit qu'elle véhicule, le principe d'amitié et de

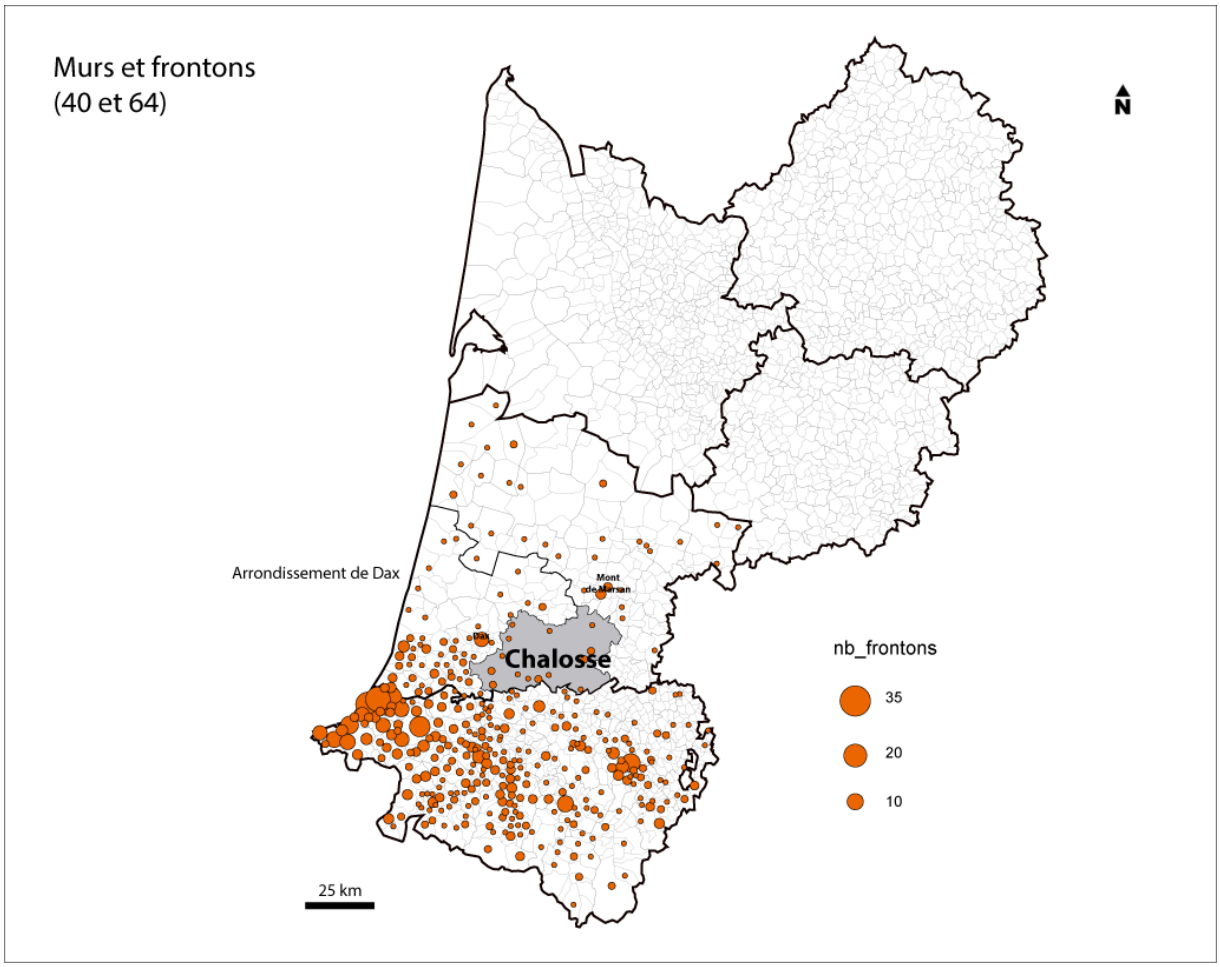
convivialité qui est à son fondement, la *banda* se rapproche de la fanfare en réunissant des musiciens amateurs. Par son répertoire d'inspiration hispanique, son caractère mobile, elle se rapproche plus de la *peña*. La musique participe ainsi à la construction de territoires, comme le note Claire Guiu : « *la musique est un vecteur de sentiments d'appartenance et un puissant instrument de création d'une imagerie territoriale* » (Guiu, 2007). Un dépassement de la localité s'opère par les inspirations de la fête, par les influences culturelles extérieures, notamment hispaniques, mais cette ouverture se réalise dans un contexte particulier, la musique s'insérant dans des réalités locales. Ces héritages espagnols sont sensiblement différents. D'un côté, l'axe méditerranéen, ses villes, sa culture et son histoire, une communauté de lieux autour de la mer antique. De l'autre, des jeux de proximité, traversant des Pyrénées qui ne sont pas une barrière, un voisinage fort avec le Nord et le centre de l'Espagne, une campagne plus profonde associant villages et petites villes caractéristiques du Sud-Ouest de la France et du Nord de l'Espagne. La musique, vecteur de circulation entre les échelles territoriales, permet ainsi d'être à la fois ici et ailleurs. Effectivement, il existe toujours des hybridations, ce qui peut expliquer ce jeu de plasticité dans les *bandas*. La culture locale dont elles font partie se caractérise par une mouvance qui affecte les lieux, mais qui est surtout le fait des individus acteurs de ces transformations.

Ces groupes de musique qui ont une finalité culturelle sont assez représentatifs de toute une société dans sa géographie. C'est aussi une construction de la société dans sa géographie qui s'opère et ce, à différentes échelles : à l'échelle locale, dans sa figure du rapport rural/urbain, et, à l'échelle régionale, entre région méditerranéenne et région transfrontalière avec l'Aragon, autant de creusets de construction de ces réalités culturelles que sont ces groupes musicaux qui reflètent des sociétés ancrées dans leur géographie et dans leur histoire.

III.3.2. Situation de contact et espace d'échanges

Confortant mon hypothèse d'une construction permanente et complexe de toute culture locale, ce phénomène d'hispanisation observé, tant dans le discours des individus enquêtés que dans leur vie quotidienne et leurs pratiques, m'amène à reconsidérer mon espace d'étude. Effectivement, cet espace se trouve directement au contact du Pays basque et du Béarn. Les individus enquêtés, habitant à proximité du département des Pyrénées-Atlantiques, ne font que peu de cas de la frontière départementale. Président « local » des quilles de 9, ainsi que du Comité des Landes et de la Fédération Nationale des quilles de 9, Jean-Jacques explique comment ce jeu qui se déroulait principalement dans le Béarn s'est développé dans les Landes, avant d'être délaissé, après la guerre, au profit des sports collectifs. Il précise : « *Nous défendons une culture propre au Sud-Ouest, enfin à la Chalosse. Les quilles de 9, c'est vraiment une identité locale Chalosse, Tursan et une partie du Béarn.* » Il tient à ajouter : « *Notre activité est représentative des villages et des lieux qui ont un plantier. Nous, c'est les quilles, point final. On ne va pas monter un fronton !* » (A n°28). Pourtant, les relations entre le sud-landais et le Pays basque sont une réalité, notamment pour les familles qui habitent à proximité et pas seulement comme l'illustre la carte ci-après (Carte 27).

Carte 26 : Localisation des murs et frontons dans les départements des Landes et des Pyrénées-Atlantiques



Source : Ministère en charge des sports - RES (15/12/2012)

Serge habite Saint-Vincent-de-Tyrosse et parcourt 29 km pour se rendre sur son lieu de travail à Bayonne (F n°32). Retraité de 65 ans, Michel réside à Ondres depuis plus de trente ans, il est très impliqué dans la vie associative de sa commune mais ceci ne l'empêche pas d'être « *également membre de la Tamborrada de Bayonne, de Lous Tilholes (Bayonne), première banda du style espagnol créée ici en 1960.* » explique-t-il (F n°21). Depuis sa commune de résidence, il se rend donc à Bayonne, régulièrement, pour faire de la musique, mais aussi pour rendre visite à l'une de ses filles qui y habite . A ce propos, il précise même : *« l'été, je vais à Bayonne en vélo, à 15 Km (à 1 heure)* ». A l'heure de l'espace mobile, les distances n'ont ainsi plus autant d'importance et les individus n'hésitent pas à s'inspirer de ce qui se fait ailleurs pour renouveler leurs pratiques, notamment dans le cadre des associations.

J'ai constaté la place particulière accordée à l'Espagne dans mon espace d'investigation, influences espagnoles que l'on retrouve dans les pratiques

culturelles, mais aussi la langue ou encore les pratiques culinaires. Pour autant, avant de passer la frontière espagnole, tout individu est amené à traverser le Pays basque . C'est donc un double mouvement de basquisation et d'hispanisation qui est à l'œuvre. Je montrerai dans quelle mesure les bandas peuvent être considérées comme un archétype de cette dynamique qui participe au renouvellement, mais aussi à la complexification de la culture locale supposée.

III.3.3. Des activités spécifiques influencées par l'Espagne

L'Espagne est présente dans la vie quotidienne des individus enquêtés, de façon matérielle comme de manière immatérielle. Ce qui amène Jean-Jacques Fénié à faire le constat suivant : « *En été, j'ai l'impression que Les Landes sont espagnoles !* »[101] Effectivement, on retrouve dans les pratiques locales (domestiques, culinaires, festives notamment) cette source d'inspiration combinée à la présence d'Espagnols nombreux, elle peut par ailleurs constituer une destination pour les Landais.

Il est un domaine privilégié dans lequel le phénomène d'hispanisation se manifeste pleinement dans mon aire d'étude : ce sont les fêtes. Pour autant, cet attrait pour l'Espagne se retrouve dans d'autres domaines, qu'ils soient politique, artistique ou linguistique. Créé il y a 25 ans par le Conseil Général des Landes, à l'initiative de Henri Emmanuelli, le festival international *Arte Flamenco* de Mont-de-Marsan est aujourd'hui, par exemple, reconnu comme « le festival de flamenco le plus important hors d'Espagne »[102]. Ce goût pour les danses espagnoles se retrouve d'ailleurs dans certaines associations comme « Canto y Baile », ou « Caballos en la calle », de sorte que l'un des responsable de cette association dacquoise me confie : « On a un peu ensevillanisé Dax. » Cette culture andalouse est présente dans certaines associations et manifestations mais elle reste minoritaire si l'on considère les influences espagnoles venant du côté navarrais. Effectivement, Bayonne est jumelée

[101] Entretien avec Jean-Jacques FENIE, professeur de géographie en classes préparatoires économie et spécialiste de la toponymie gasconne, le 30 novembre 2010

[102] http://arteflamenco.landes.org/programme

avec Pampelune, Dax l'est avec Logroño. Le fil conducteur est constitué par les fêtes et tout ce qui s'organise autour, tant en matière d'animation musicale, de spectacle taurin, que de consommations alimentaires. Pour autant, on ne saurait distinguer influence basque et influence espagnole. Comme le remarque Anthony, batelier du Courant d'Huchet : « *la proximité de la frontière entraîne des habitudes : bodega, feria … c'est un relationnel de systèmes de fêtes.* » Et il poursuit en ajoutant : *« Il y a un goût prononcé pour le Pays basque espagnol, Pampelune, c'est du vécu.* » (A n°102).

La fête a servi de fil conducteur à cette inspiration venue d'Espagne et passant par le Pays basque. Aussi, Bayonne, ville basque aux origines gasconnes, constitue d'une part un point de rencontre de toutes ces influences et une ville relais. C'est effectivement après-guerre que ce mouvement d'inspiration s'est développé puis amplifié à partir de 1960, date à laquelle Pampelune et Bayonne devinrent jumelles. C'est d'ailleurs en cette même année que fut officiellement créée la première banda landaise à Dax « Los Calientes » [nom espagnol - les chauds – faisant écho à la Fontaine d'eau chaude, élément du patrimoine architectural dacquois] qui sera « *la première à espagnoliser la musique* ». Depuis, le mouvement a pris de l'ampleur comme en témoignent les pratiques observées sur mon terrain qu'il s'agisse de pratiques spatiales ou de pratiques culturelles et festives.

L'Espagne est fréquemment choisie comme destination pour les familles qui partent en vacances, c'est le cas de Michel et de son épouse, couple de retraités (F n°21), ou de Nelly (22 ans) et Valérie (25 ans) qui partent avec leurs parents, Annie (47 ans) et Bernard (52 ans), en vacances en Espagne, « *une semaine ou 10 jours en été* » (F n°10). De même, Bernard (60 ans) et Lucienne (60 ans), tous deux retraités, d'une part, font des sorties avec leurs amis en Espagne, et, d'autre part, choisissent cette destination pour partir en vacances avec leurs enfants (F n°4). Thierry (35 ans) part en vacances avec son épouse (33 ans) et leurs deux filles « *une fois tous les deux ans* » (F n°27), « *une semaine en Espagne cette année avec des amis et les enfants* » précise-t-il lors de notre entretien. A peine un quart des familles enquêtées disent partir en vacances. Pour autant, l'Espagne constitue une destination de vacances pour des personnes de tout âge et de toute situation sociale. Guillaume, étudiant de 20 ans en BTS maintenance industrielle au lycée de Borda à Dax, part rarement en vacances ou bien pas loin : « *je suis allé l'an dernier en Espagne avec*

mes copains » dit-il lors de notre entretien (F n°24). Le directeur qualité d'une société de matières plastiques (51 ans) et son épouse du même âge, responsable vente dans une société, m'indiquent à propos de leurs vacances : « *On part en vacances une fois par an, l'été, où il y a de l'eau et du soleil, on est très île mais on est très Espagne aussi (Andalousie, Catalogne), après ça dépend. On part en voiture ou en avion depuis l'aéroport de Saint-Sébastien qui n'est pas loin et plus intéressant financièrement.* » (F n°33). Enfin, Belinda (39 ans), mère de 2 enfants née à Rotterdam, aime voyager avec sa famille pour voir autre chose, comme elle l'explique : « *Voyager c'est important. On est allé sur la côte française, du Nord jusqu'à l'Espagne puis Malte … pour voir.* » (F n°5). Certes, cette destination est proche et ces vacances a priori moins couteuses, mais l'Espagne, ce n'est pas que cela … je retrouve effectivement cet « accent » espagnol ailleurs.

Lise (22 ans) « *habite à Bordeaux en alternance* », à 160 km de Sainte-Colombes, commune chalossaise où elle vit avec sa mère (et dont cette dernière est native). Etudiante à l'université, elle prépare l'AGREG d'espagnol. Elle aime « *aller aux corridas* » et confie lors de notre entretien : « *L'Espagne me fascine, c'est un rapport très spécial à la mort, j'essaie de comprendre la culture espagnole.* » (F n°26). Effectivement, les fêtes et la tauromachie participent de cet attrait pour l'Espagne, y compris pour les individus qui viennent du Nord comme François-Xavier, principal de collège (59 ans), membre d'une peña taurine depuis son arrivée qui me confie : « *Avec la Peña, j'ai découvert une influence plus espagnole dans la gestion du temps, une utilisation des soirées plus importante, une vie sociale beaucoup plus forte le soir, un peu moins l'hiver.* » Effectivement, depuis son arrivée, il fait « *partie de la Peña Enrique Ponce qui affiche une connotation espagnole autour des sévillanes, de la danse plus que de la culture du taureau.* » Il tient à préciser : « *Les corridas, ce n'est pas dans ma culture. J'avais un a priori défavorable. Impressionné la première fois, j'ai découvert le respect de la bête, il y a quelque chose que j'ai ressenti mais que je ne saisis pas encore bien.* » Il participe d'ailleurs avec son épouse aux voyages organisés, par l'association, dans l'année, en Espagne (F n°9). Enfin, comme de nombreux individus rencontrés sur mon terrain, Thierry est amateur de tauromachie, il va voir 2 à 3 corridas par an (à Dax) puis écoute à la radio ou regarde les autres « *via la chaîne espagnole* » (F n°27).

L'Espagne constitue effectivement un mode de vie que les individus rencontrés savent apprécier notamment en période estivale, pour les fêtes. Michel (65 ans) est musicien dans la banda de sa commune de résidence (Ondres), mais aussi dans d'autres formations musicales de Bayonne, ville dont il ne manquerait pas un jour de fêtes au programme desquelles « *Le samedi, le matin c'est tamborrada, on mange très tard comme en Espagne et on va chanter dans les rues.* » (F n°21).

L'influence espagnole dans Les Landes daterait de l'avant-guerre, « elle s'est réalisée par le biais de la tauromachie mais c'était à l'époque très élitiste » souligne Jean-Jacques Fénié qui poursuit son explication : *« il s'ensuit une image négative de l'Espagne, c'est l'époque du Franquisme.* » En effet, « *le côté festif de la Navarre n'est arrivé qu'après, dans les années 1960 et a été gonflé par Bayonne (ses fêtes)* ». Bayonne occupe effectivement une place particulière et joue un rôle important dans la transmission des influences culturelles de part et d'autre de la frontière franco-espagnole, mais aussi basco-gasconne, affectant ainsi le sud sud-ouest du département des Landes. Localisée dans le département des Pyrénées-Atlantiques, au confluent de l'Adour et de la Nive, aux confins des Landes et du Pays basque, Bayonne joue le rôle de capitale économique du bassin de l'Adour, proche de la frontière nord de l'Espagne. Bayonne est située en Labourd, à la frontière occidentale entre le Pays basque et la Gascogne, deux mondes culturels qu'elle sait valoriser. La cérémonie d'ouverture des Fêtes de Bayonne sur le balcon de la Mairie illustre cette situation : depuis 2004, le discours de la cérémonie officielle d'ouverture des fêtes de Bayonne est proclamé par une personnalité en trois langues : français, basque et occitan. Cette ville entretient un lien particulier avec mon espace d'investigation et sert de relais à l'inspiration hispanique repérée sur mon terrain. Effectivement, Bayonne est jumelée depuis 1960 à Pampelune, capitale navarraise dont les fêtes ont inspiré les Bayonnais pour lancer, en 1932, celles de Bayonne[103]. « *Le jumelage entre les villes de Pampelune et de Bayonne en 1960 est à l'origine des fêtes à saveur espagnole dans les villes taurines du Sud-Ouest* » rappelle Jacky Sanudo dans un article du journal *Sud-Ouest* intitulé « Parlons le « franpagnol » ».

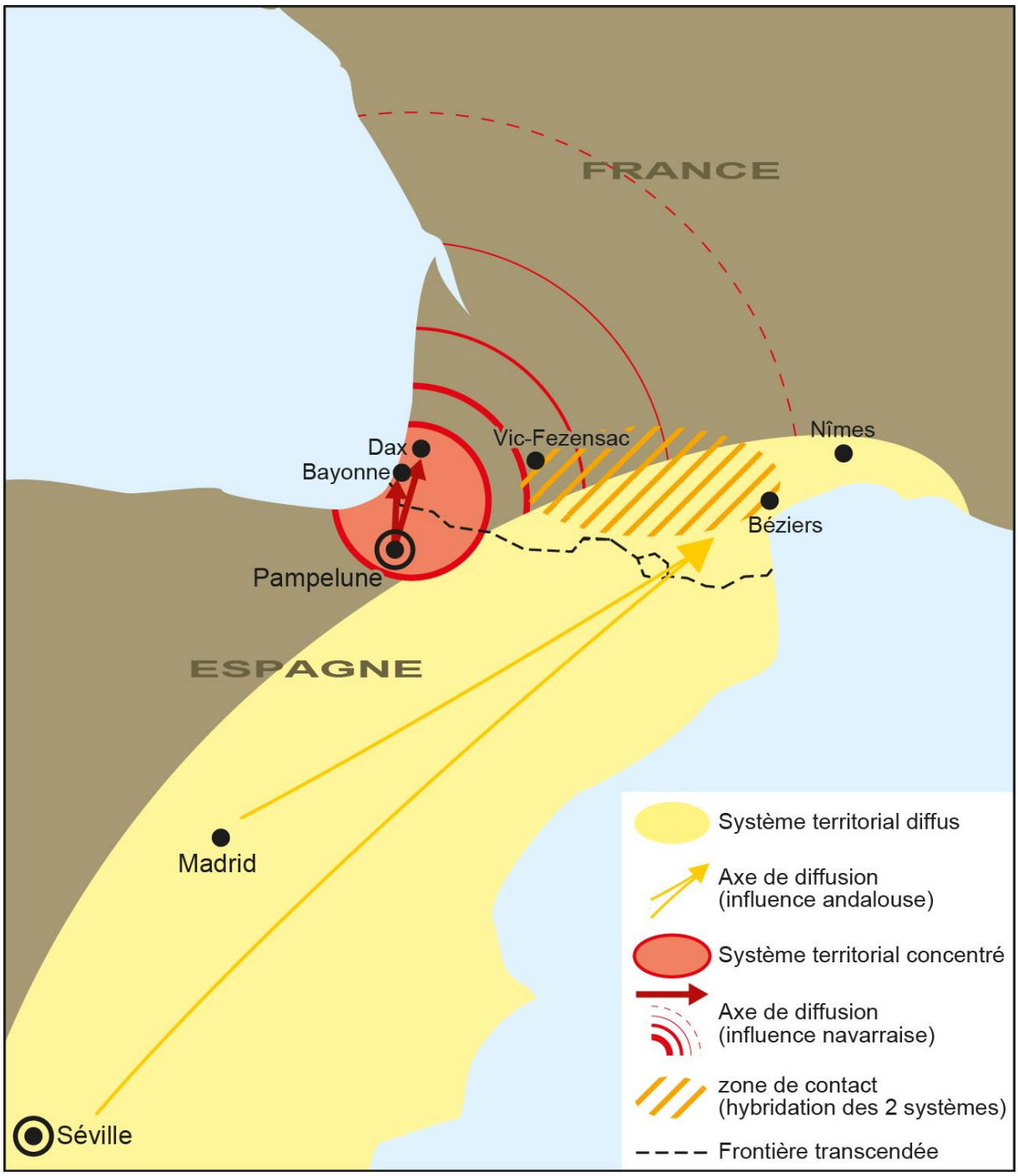
Hélène Velasco-Graciet (2005) montre combien « *les fêtes de Pampelune sont devenues le modèle de la Fête Basque* », l'ensemble des éléments constitutifs

[103] Source : http://www.fetes.bayonne.fr/a-connaitre/149-histoire-des-fetes.html

(notamment la tenue vestimentaire blanche et rouge[104]) et faisant le succès des fêtes de Pampelune se sont vus exporter du côté français de la frontière, comme à Bayonne ou à Dax, (pour ne citer que deux exemples), « *en les retravaillant* [et les adaptant] *au contexte local* » précise-t-elle. Ce constat est d'ailleurs partagé par Henri Emmanuelli qui explique : « *La présence des Basques a eu une importance dans cette diffusion de la culture espagnole, ça a été de gros passeurs par exemple avec le modèle des fêtes de Pampelune. Les Basques ont joué un rôle de passeur*. » Considérant qu' « au Pays basque et en Béarn, il y a un attachement identitaire fort, il n'y a donc pas besoin d'un folklore de substitution. Ils savent ce qu'ils font, ce qu'ils parlent. A l'inverse, dans Les Landes, c'est beaucoup plus trouble, donc ils l'expriment en faisant des emprunts», observe Jean-Jacques Fénié. Dès lors, ce dernier invite à déconstruire les réalités culturelles locales observées au prisme de la langue locale. Il en vient à la conclusion suivante : « *Il y a un transfert sur la culture hispanique ou basque au point que beaucoup de gens considèrent le Sud-Ouest comme une avancée de l'Espagne alors qu'en fait, derrière, il y a tout le fond culturel autochtone.* » Mon hypothèse sur la disparition de la langue locale dans mon terrain d'étude se trouve ainsi confortée par ce constat d'un vide comblé par des éléments d'inspiration hispanique, ou plus encore basco-navarraise. Les propos du président du Conseil Général des Landes, Henri Emmanuelli, vont d'ailleurs dans la même direction lorsque je l'interroge sur la notion de culture locale (entretien du 20 juillet 2009) : *« C'est un état d'esprit, c'est le goût de la fête, la tauromachie. Venant du Béarn, nous avons trouvé que la culture gasconne était à la fois préservée et perdue. Par exemple, on ne chante pas dans Les Landes. En revanche, la présence espagnole est très importante. Il y a un impérialisme culturel très prononcé, le vocabulaire de la course landaise est un mélange d'espagnol et de français. (…) Il n'y a encore pas si longtemps, on disait « les fêtes », maintenant on dit « les ferias ». »*

[104] En 1969, Luis Mariano jette les clefs pour l'ouverture des Fêtes de Bayonne, vêtu de blanc et rouge, comme à Pampelune, point de départ d'une tradition respectée par tous aujourd'hui à Bayonne comme à Dax.

Croquis 6 : L'Espagne, source d'inspiration de la culture méridionale



L'Espagne apparaît ainsi constituer un ailleurs proche de substitution. Effectivement, comme je viens de le montrer, une substitution culturelle semble s'opérer, la culture espagnole remplaçant les cultures vernaculaires. Une telle interprétation serait trop simple face à la complexité de la construction des cultures locales, constituées, rappelons-le, de nombreux « branchements » sur un terreau initial. Je constate

l'existence d'un rapport à l'Espagne particulier qui se manifeste dans différents domaines, allant de la cuisine (cuisine à la plancha ; tapas) à la fête (feria) en passant par la musique (banda) et la tauromachie (corrida, encierro) et dans des lieux forts en signification comme les arènes. L'exemple des bandas est à ce titre très significatif. Alors que les traditions gasconnes disparaissent au fil des ans, l'hispanisation des pratiques, notamment festives, se poursuit. Ce dont atteste par exemple l'évolution de la tenue des musiciens de banda dans les Landes. Les premiers étaient vêtus d'une marinière de gemmeurs et portaient un pantalon bleu « de paysan ». Ensuite, le pantalon blanc est arrivé, la tenue blanche s'est généralisée puis les « chamarres » (sortes de blouses) ont fait leur apparition dans la tenue banda à la manière des peñas de Pampelune. Pour autant, loin de détruire les cultures locales, ces influences extérieures participent au renouvellement de celles-ci et sont encouragées par le développement des mobilités. Il s'agit bien d'une culture où les emprunts se multiplient, d'une part, et où se manifeste, d'autre part, une volonté de représentation identitaire (qui qualifie sans cesse malgré des emprunts). C'est donc une hybridation constante qui est à l'œuvre, mais avec en parallèle un effort constant de singularisation ; hypothèse que me permet de vérifier ce travail de recherche en articulant les deux concepts clés de ce dernier, la culture locale et l'identité.

Conclusion

Partant d'une réalité complexe (la culture) et l'associant à un espace difficile à circonscrire (le local), dans un contexte de mobilités de tous ordres, je considère la culture locale de manière large et dynamique. Cette approche permet alors de mieux saisir les enjeux que révèlent l'étude des pratiques, tant sociales que spatiales, et des représentations des individus. Ce travail de recherche se fonde sur une démarche combinatoire qui s'inscrit au cœur d'une géographie sociale et humaniste. Adopter la manière de faire de l'ethnométhodologie et utiliser une méthode hypothético-déductive centrée sur le structuralisme constructiviste et l'humanisme m'a permis de mettre en évidence le rôle essentiel de la structure familiale dans la construction d'une culture locale. L'arrière-fond de rapports familiaux qui se construisent sur le modèle de la famille souche est une réalité sur mon terrain. Ce « modèle » paraît tout particulièrement intéressant parce que les membres de la famille deviennent des partenaires qui mettent en jeu des ressources d'ordre culturel, social et même spatial pour faire fonctionner cette organisation. La méthodologie que j'ai élaborée pour appréhender cet objet d'étude m'a permis de ne pas rester déconnectée des réalités du terrain en privilégiant les manières de faire d'une géographie sociale et culturelle humaniste. L'observation participante a facilité la compréhension du fonctionnement de la vie culturelle locale en obtenant des informations inaccessibles au chercheur, perçu comme « étranger » par la population enquêtée. Pour autant, afin de ne pas tomber dans le piège du localisme, j'ai envisagé, d'une part, l'espace local de façon non hermétique, considérant mon terrain sud-landais au contact des mondes basque, béarnais et gascon. D'autre part, mes rapides excursions et comparaisons extra-locales en Thiérache et Midi Languedocien ont permis de prendre la distance nécessaire à tout chercheur pour mieux appréhender un objet d'étude local. La culture locale ne saurait être une réalité immuable se transmettant de génération en génération, ou disparaissant sous l'emprise de la mondialisation. L'étude de la vie quotidienne dans mon aire d'investigation sud-landaise a mis en évidence des éléments endogènes constitutifs d'une culture de l'habiter, de l'Ici, vivante et populaire. Pour autant, ces spécificités apparentes ne sont le produit que de branchements réalisés par des individus de

plus en plus mobiles, indépendamment du contexte urbain ou rural. Ce constat amène donc à considérer la culture locale comme une construction permanente. Loin de disparaître, soumise aux mobilités des individus et aux influences extérieures, elle se renouvellerait par des inspirations venues d'ailleurs, au rythme des changements sociaux enregistrés sur les lieux de son déroulement, de ses manifestations.
Réalité complexe à définir, tout comme à appréhender, la culture locale permet de faire le lien entre un territoire et une identité, ou plutôt des identités plurielles, qu'elles soient individuelles ou collectives. Etudier les pratiques sociales, culturelles et spatiales des individus permet alors de mieux comprendre la construction de cet objet.

Ma présentation du département des Landes, un département rural et dynamique, a montré dès la première partie combien, sur le plan topographique et paysager, sa partie nord (le plateau landais) se distingue de sa partie sud (les territoires de l'Adour) où la Chalosse dresse ses collines dans le grand arc de l'Adour. Le choix de mon terrain au cœur des pays de l'Adour, en Chalosse et pays dacquois, pris comme espace géographique d'investigation et non espace spécifique, a servi de point de départ à une approche ouverte du local.

Partant de l'étude de la vie quotidienne des familles enquêtées, mon enquête en milieu associatif a confirmé mes premiers résultats et précisé le fonctionnement de la vie culturelle locale. Ainsi, dans mon espace d'investigation sud-landais, la culture locale, sous sa forme endogène, est une culture de l'Ici. Cet Ici est au cœur de la vie locale, il constitue une force « aimant » dont j'ai mesuré l'importance au contact du terrain. Les entretiens réalisés et les observations effectuées révèlent un attachement aux lieux lié à une certaine aménité locale, à un sentiment d'appartenance territoriale des individus rencontrés. Ces éléments participent à la constitution d'un cadre de vie et d'un mode de vie agréables au contact de la nature, entre mer et forêt, « à proximité » de la montagne. En témoignent les observations des individus « autochtones » comme celles des « néo-locaux », recueillies dans mes enquêtes. Cette culture de l'Ici s'ancre dans des lieux tout en s'installant dans une certaine mobilité. D'une part, les associations animant la vie locale organisent des manifestations en des lieux publics comme la salle des fêtes, les arènes ou la salle des sports qui participent à la constitution de cette culture populaire. D'autre

part, la maison, premier univers spatio-temporel, au cœur de l'Ici, constitue un ancrage familial qui pose les fondations d'une culture de l'habiter constituée de pratiques domestiques héritées du monde rural d'antan et revisitées au gré des modes de vie d'aujourd'hui. Les pratiques et activités des individus rencontrés s'organisent effectivement dans des lieux spécifiques au gré des saisons. Les arènes occupent parmi tous ces lieux une place particulière puisqu'elles sont, au départ, mobilisées pour les jeux taurins, de la course landaise à la corrida, en passant par les jeux d'arènes, et leur utilisation se diversifie. Elément du paysage et du patrimoine landais, les arènes peuvent accueillir des concerts, vide-greniers, matchs de basket, messe … En dur (en béton ou en bois) ou démontables, les arènes sont un élément clé de la culture locale en pays sud-landais. Faute d'autres équipements en espace rural, les arènes comme les salles des fêtes ou de sports sont au cœur de la vie locale et des activités des individus rencontrés. Cette culture rurale de peu se fonde sur ces lieux et se construit à partir des loisirs et consommations culturelles autour de l'Ici. Cette culture vivante et populaire de plein air s'organise autour d'activités sportives et culturelles relativement spécifiques. D'une part, la musique occupe une place importante dans les pratiques culturelles observées. D'autre part, le rugby et le basket mobilisent joueurs licenciés, familles et supporters autour du club de la commune. Enfin, la course landaise, sport des gascons, constitue une discipline sportive et une pratique culturelle partagée par le sud-landais et une partie du Gers qui fédère pratiquants et amateurs, constituant un moment incontournable des fêtes patronales. Les pratiques des individus interviewés révèlent un goût prononcé pour les fêtes et autres événements collectifs à caractère festif ou ludique. C'est à l'occasion de ces fêtes que tous les éléments précédemment énoncés se retrouvent associés (buvette des fêtes organisée par le club de rugby ou de basket de la commune, animation musicale assurée par l'harmonie municipale et la banda locale, course landaise organisée dans les arènes …) contribuant ainsi à la construction d'une culture vivante et populaire de plein air.

Pour autant, forte de ses « éléments endogènes », une culture locale ne peut continuer à exister dans le contexte actuel de mondialisation de tout ordre, de mobilités des individus et des idées sans s'ouvrir au reste du monde et, par là-même, se renouveler. La position du Conseil Général des Landes, département républicain et socialiste, s'inscrit dans cette ouverture, ce dernier menant une politique favorisant

l'ouverture tout en renforçant le poids de l'échelon départemental et en participant à l'éclatement du local. De même, la mobilité des individus toujours plus importante, le brassage de populations et le développement du tourisme participent à cette dynamique d'ouverture.

De plus, la déconstruction des activités et pratiques observées localement sur mon terrain met en évidence des éléments dépassant le local, relevant a priori d'une culture rurale et méridionale. La démarche multi-scalaire que j'ai adoptée, partant de l'échelon local, permet de tester la solidité de mes observations et résultats en allant ailleurs, en mettant à distance l'ici (mon terrain) et par conséquent mieux le saisir. D'une part, ma rapide comparaison avec la Thiérache, un espace rural anciennement industrialisé, a conforté l'importance du rôle joué par les associations en milieu rural. D'autre part, des lignes de force anthropologiques, enracinées dans l'histoire, résistent autour de la « famille communautaire » et de la « famille souche » sur mon terrain sud landais. Bien que la famille souche ait bien souvent disparu dans ses principes d'organisation, des traces de sa permanence (proximité géographique ou cohabitation de plusieurs générations, solidarité familiale…) demeurent toujours dans cette région où elle se trouvait localisée. S'inspirant des logiques paysannes de la société rurale d'antan, les pratiques des individus et familles enquêtées s'ancrent dans un Ici dont les habitants savent tirer ressources et satisfactions. Contrairement à la Thiérache, le Sud Sud-Ouest des Landes se caractérise par la capacité pour une collectivité de faire revenir les jeunes. La structure des familles est d'ailleurs différente entre ces deux régions. H. Le Bras et E. Todd montrent combien le Bassin parisien du nord-est et le Sud-Ouest diffèrent : d'un côté, le pôle de l'individualisme égalitaire avec un système familial nucléaire et, de l'autre, le pôle de la hiérarchie avec une structure familiale de type famille souche (LE BRAS H. et TODD E., 2013). Ce constat confirme le rôle essentiel de la structure familiale dans la construction d'une culture locale.

De même, j'ai cherché à déconstruire l'un des éléments de la culture locale observée sur mon terrain (le goût pour les fêtes) en me rendant dans le Midi languedocien. Mon immersion en Camargue, à l'occasion des Fêtes votives d'Aigues-Mortes, m'a fait découvrir un espace naturel particulier avec ses pratiques festives et ses traditions. J'ai constaté l'absence de référence explicite à l'Espagne contrairement à Nîmes (située à une quarantaine de kilomètres) lors de la Feria. La culture locale n'est pas une réalité immuable, construite une fois pour toute et seulement à partir

d'éléments locaux. L'exemple de la bouvine en Camargue témoigne de cette construction réalisée à partir d'ingrédients locaux (le taureau et le cheval camarguais par exemple) auxquels ont été ajoutés des éléments ou inspirations venues d'ailleurs (les westerns et les indiens) donnant une réalité nouvelle (tout en conservant la langue locale) transformée au fil des ans en une tradition transmise de génération en génération. Mon excursion en Feria nîmoise a révélé un tout autre aspect de la Camargue, davantage tourné vers l'Espagne à travers la corrida, en témoigne l'importance accordée à la tauromachie, aux chevaux et à l'art. Mes observations et investigations (plus particulièrement l'étude des groupes musicaux de fêtes) montrent ainsi une feria beaucoup plus bourgeoise (qu'à Dax ou même à Bayonne), tirant sa principale source d'inspiration d'une Espagne andalouse à caractère méditerranéen. Cet exemple atteste une fois de plus de la manière dont une culture locale se construit et se nourrit de «branchements» (AMSELLE, J.L.,2001). L'Espagne constitue effectivement une source d'inspiration culturelle majeure dans toute mon aire d'investigation. Il s'agit principalement d'une Espagne navarraise que représente Pampelune et qui participe de la construction, du renouvellement d'une fête populaire.

L'exemple des bandas est à ce titre très significatif. Alors que les traditions gasconnes disparaissent au fil des ans, l'hispanisation des pratiques, notamment festives, se poursuit. Ce dont atteste par exemple l'évolution de la tenue des musiciens de banda dans les Landes. Les premiers étaient vêtus d'une marinière de gemmeur et portaient un pantalon bleu « de paysan ». Ensuite, le pantalon blanc est arrivé, la tenue blanche s'est généralisée, puis les « chamarres » (sortes de blouses) ont fait leur apparition dans la tenue banda, à la manière des peñas de Pampelune. Ce phénomène d'hispanisation se poursuit au-delà de la fête dans les pratiques alimentaires, l'apprentissage et la pratique de la langue … Pour autant, loin de détruire les cultures locales, ces influences extérieures participent au renouvellement de celles-ci et sont encouragées par le développement des mobilités. Il s'agit bien d'une culture où les emprunts se multiplient, d'une part, et où se manifeste, d'autre part, une volonté de représentation identitaire. C'est donc une hybridation constante qui est à l'œuvre mais avec en parallèle un effort constant de singularisation, hypothèse que nous permet de vérifier ce travail de recherche en articulant les deux concepts clés qu'il mobilise, la culture locale et l'identité.

Cette construction permanente, innovante relève sur mon espace d'étude d'une logique de bricolage identitaire permanent qui est à l'œuvre pour combler le vide créé par la « disparition » de la langue. Contrairement au Pays basque où l'autochtonie constitue une revendication identitaire marquée, un « malaise identitaire » apparaît dans cette aire sud-landaise comme en témoigne, d'une part, l'importance prise par le « modèle » espagnol et, d'autre part, le décalage entre l'action politique du Département et les valeurs culturelles des habitants. Mon hypothèse de départ se trouve donc vérifiée : sur mon terrain dénommé « Chalosse et pays de Dax », la culture locale est une culture tout aussi marquée par des apports extérieurs que par des singularités propres. Pour autant, les cultures locales revêtent une certaine spécificité régionalisée, comme le montrent la place et l'usage qui est fait des arènes en pays sud-landais. Ainsi, nous retiendrons que bien que liées, la culture locale et l'identité locale ne peuvent être confondues. Comme le rappelle A. Bruneton-Governatori : « *l'identité locale n'est pas la culture locale mais l'image que se donne de lui-même un groupe en direction des autres, image façonnée et revendiquée à partir d'un certain nombre d'éléments pris au sein de cette culture et reconnus, sélectionnés pour être des marqueurs d'identité*. » (2002). De la sorte, mes investigations permettent de distinguer, au sein de mon espace de recherche, l'existence d'une culture locale et de plusieurs identités locales de la ville (« identité dacquoise ») à la campagne (« identité chalossaise »).

Références bibliographiques

Bibliographie par ordre alphabétique d'auteur des ouvrages cités dans ce travail de recherche.

ACADEMIE D'EDUCATION ET D'ETUDES SOCIALES (1999), *La transmission entre les générations : un enjeu de société*, Paris, Annales 1997-1998, Fayard.

ALDHUY J. (2004), « Imaginaire géographique, idéologie territoriale et production régionale : réflexions autour des Landes de Gascogne (XVIIIème-XIXème). », *Hégoa*, n°24, pp.113-120.

ALDHUY J. (2006), *Identités, territorialités et recompositions territoriales : les landes de Gascogne, la Chalosse et le département*. Thèse pour le doctorat en géographie et aménagement sous la direction de Guy Di Méo. Pau, Université de Pau et des Pays de l'Adour – UMR CNRS 5603 SET.

AMSELLE J.L. (2001), *Branchements, anthropologie de l'universalité des cultures*, Paris, Flammarion.

ARJUN APPADURAI (2001), *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot (1ère édition en anglais 1996).

AUGUSTIN J-P. (1985), « Espaces et histoire des sports collectifs, rugby, football, basket-ball : l'exemple des Landes. », *Histoire sociale des pratiques sportives*, Travaux de recherche en EPS, N°8, pp. 84-94, Paris, INSEP.

AUGUSTIN J-P., LEFEBVRE A. (2004), *Perspectives territoriales pour la culture*, Pessac, MSHA.

AUGUSTIN J.-P. (2007), *Géographie du sport: Spatialités contemporaines et mondialisation*, Paris, Armand Colin.

AUGUSTINS G. (1977), « Reproduction sociale et changement social : l'exemple des Baronnies. » in : *Revue Française de sociologie*, 18-3. pp. 465-484.

BACHIMON P. (2013), *Vacance des lieux*, Paris, Collection Mappemonde, Belin.

BADIE B. (1994), « Du territoire à l'espace ». In : *La France au-delà du siècle*, Paris, DATAR ; La Tour-d'Aigues, Editions de l'Aube, pp.7-14.

BADIE B. (1995), *La fin des territoires : essai sur le désordre international et sur l'utilité sociale du respect*, Paris, Fayard.

BADIE B. et SMOUTS M.-C. (1993), *Le retournement du monde*. Paris, Presses de la FNSP.

BAILLY A., FERRAS R. (1997), *Eléments d'épistémologie de la géographie*, Paris, Collection U géographie, Armand Colin / Masson.

BAILLY A., RAFFESTIN C., REYMOND H. (1980), « Les concepts du paysage: problématique et représentation », *L'Espace géographique*, vol. 9, n°4, pp.277-286.

BAILLY A., SCARIATI R. (1990), *Humanisme en géographie*, Paris, Anthropos, Economia.

BARRAQUE J-P., THIBON C. (dir.) (2004), « Identité et territoire : un essai d'exploration conceptuelle », *Les variantes du discours régionaliste en Béarn*, Pau, Universitaria, Editions Gascogne.

BAUDRAND Vincent (2002), Les *éléments clés de la mondialisation*. France, Studyrama.

BAUDRILLARD Jean (1996), « Le mondial et l'universel ». *Libération*, lundi 18 mars 1996, « REBONDS », page 7.
http://www.liberation.fr/tribune/0101174736-le-mondial-et-l-universel

BERGER P., LUCKMANN T. (1986), *La construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens Klincksieck.

BERTHIER N. (1998), *Les techniques d'enquête en sciences sociales : méthodes et exercices corrigés*, Paris, Cursus Sociologie, Armand Colin

BONERANDI E. (1999), « La Thiérache, un espace intermédiaire entre crise et mutation », *Hommes et Terres du Nord*, n° 2, p. 85-96.

BONERANDI E. et HOCHEDEZ C. (2007), « Des machines, des vaches et des hommes. projets culturels, acteurs et territoires dans un espace rural en crise : l'exemple de la Thiérache », *Norois*, n°204, p. 25-37.

BONNEMAISON J. (2000), *La géographie culturelle*, cours de l'Université Paris IV-Sorbonne, 1994-1997, Paris, CTHS.

BONTE P., IZARD M. (dir.) (1992), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, PUF.

BOURDIEU P. (1980), *Le sens pratique*, Paris, Les Editions de Minuit.

BOURDIEU P. (2003), « L'objectivation participante », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°150, pp.43-58.

BOURDIN A. (2000), *La question locale*, Vendôme, La politique éclatée, PUF.

BOZON M. (1984), *Vie quotidienne et rapports sociaux dans une petite ville de province*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon.

BRAUDEL F. (1996), *La dynamique du capitalisme*, Paris, Flammarion.

BROMBERGER C. (1998), *Passions ordinaires : du match de football au concours de dictée*, Paris, Bayard.

BROMBERGER C., MEYER M. (2003), « Cultures régionales en débat », *Ethnologie Française*, n° 3, pp.357-361.

BRUNET R., FERRAS R. et THERY H. (1992),. *Les mots de la géographie. Dictionnaire critique*, Paris, Reclus.

BRUNHES J., DEFFONTAINES P. (1920), *Géographie politique et géographie du travail*. Paris, Plon.

CAILLUYER J. (1983), *Regards sur l'histoire sociale des Landes*, Toulouse, Eché éditeur.

CASTELLS, M. (1999), *L'ère de l'information, tome 2, Le pouvoir de l'identité*, Paris, Fayard.

CAUE des Landes (2000), *Arènes de la course landaise et de la corrida*, Bordeaux, Le Festin, 2000.

CAUNE J. (1995), *Culture et communication, convergences théoriques et lieux de médiation,* Grenoble, PUG.

CHAUCHAT H., DURAND-DELVIGNE A. (dir.) (1999), *De l'identité du sujet eu lien social*, Paris, Coll. Sociologie d'aujourd'hui, PUF.

CHAUVET A. (1987), *Porte Nantaise et Isolat Choletais*, Nantes, Editions Hérault.

CHERUBINI B. (1994), *Localisme, fêtes et identités*, Paris, L'Harmattan.

CHERUBINI B. (1998), « Localisme, territoires et dynamiques identitaires », in Turgeon L. (dir.) (1998)., *Les entre-lieux de la culture*, Paris, Anthropologie du Monde Occidental, L'Harmattan, pp.57-82.

CHERUBINI B. (2002), *Interculturalité et créolisation en Guyane française*, Paris, L'Harmattan.

CHIVALLON C. (1998), *Espace et identité à la Martinique : paysannerie des mornes et reconquête collective (1840-1960)*, Paris, CNRS Editions.

CHIVALLON C. (2003), « Une vision de la géographie sociale et culturelle en France », *Annales de géographie*, n°634, pp. 646-657.

CIATTONI, A. (dir.) (2005), La *géographie : pourquoi, comment ? : Objets et démarches de la géographie d'aujourd'hui*, Paris, Hatier.

CICCHELI-PUGEAULT C., CICCHELI V. (1998), *Les théories sociologiques de la famille*, Paris, Repères, La Découverte.

CLAVAL P. (1992), « Géographie culturelle ou la culture dans tous ses espaces », *Géographie et cultures*, n°1, pp.14-25.

CLAVAL P. (2003), *Géographie culturelle : une nouvelle approche des sociétés et des milieux*, Paris, Collection U Géographie, Armand Colin.

COHEN D. (2006), *Trois leçons sur la société post-industrielle*, Paris, La République des idées, Seuil.

COMBETTE-MURIN C. (2005), *Les pays*, France, DATAR, Territoires en mouvement, La Documentation Française.

CORDOBA P. (2009), *La corrida*, Paris, collection « Idées reçues », Editions Le Cavalier Bleu.

COULON A. (1993), *L'Ethnométhodologie*, Paris, Que sais-je ?, PUF.

CUCHE D. (2004), *La notion de culture dans les sciences sociales*, Paris, Repères, La Découverte.

DARDEL E. (1952), *L'Homme et la Terre*, nature de la réalité géographique, Paris, PUF.

DE CERTEAU M. (1980a), *La culture au pluriel*, Paris, Christian Bourgeois.

DE CERTEAU M. (1980b), L'invention *du quotidien. Arts de faire*, Paris, UGE, « 10/18 ».

DE FORNEL M., OGIEN A, QUERE L. (dir.) (2001), *L'ethnométhodologie, une sociologie radicale*, Colloque de Cerisy, Paris, La Découverte.

DEBARBIEUX B. (1991), *Note pour le groupe de travail « territorialité des réseaux »*, Grenoble, Document Ronéoté.

DEBARBIEUX B. (1995), « Le lieux, le territoire et trois figures de rhétorique », *L'espace géographique*, n°2, pp.97-112.

DEBARBIEUX B. (2003), « Territoire », in Lévy, J. et Lussault, M. *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, pp. 907-912.

DEBARBIEUX B., VANIER M. (2002). *Ces territorialités qui se dessinent*. La Tour d'Aigues, DATAR,

DELFOSSE C., « Géographie rurale, culture et patrimoine. Volume I : Texte de synthèse. Volume II : Dossier de publications », *Ruralia* [En ligne], 12/13 | 2003, mis en ligne le 09 juillet 2004, consulté le 20 février 2013. URL : http://ruralia.revues.org/350

DEMORGON J. (2000), *Complexité des cultures et de l'interculturel*, Paris, « Exploration interculturelle et science sociale », Anthropos.

DI MEO G. (1991a), « La genèse du territoire local : complexité dialectique et espace-temps », *Annales de géographie*, n° 559, pp.273-294.

DI MEO G. (1991b), *L'homme, la société, l'espace*, Paris, Anthropos, Economica.

DI MEO G., CASTAINGTS J.-P., DUCOURNAU C. (1993), « Territoire, patrimoine et formation socio-spatiale », *Annales de géographie*, n°573, pp.472-502.

DI MEO G. (dir.) (1996), *Les territoires du quotidien*, Paris, L'Harmattan.

DI MEO G. (1998), « Le territoire : un concept essentiel de la géographie sociale. », in Hérin Robert et Muller Colette (dir.) *Espaces et Sociétés à la fin du XXe siècle. Quelles géographies sociales ?* Caen, Maison de la Recherche en Sciences Humaines, collection « Les Documents de la MRSH », n° 7, pp. 49-61.

DI MEO G. (1999), « Géographies tranquilles du quotidien », Cahiers *de Géographie du Québec*, vol.43, n°118, pp. 75-93.

DI MEO G. (2001a), *Géographie sociale et territoires*, Paris, Collection Fac, Nathan.

DI MEO G. (dir.) (2001b), *La géographie en fêtes*, Gap Paris, Collection Géophrys, Editions Ophrys.

DI MEO G. (2001c), « Le sens géographique des fêtes », *Annales de Géographie*, n°622, pp. 624-646

DI MEO G. (2003), « Territoires, Etats, nations et aménagement », in Ciattoni, Annette et Veyret, Yvette (dir.). *Les fondamentaux de la géographie*, Paris, A. Colin.

DI MEO G. (2004), « Une géographie sociale dans le triangle des rapports hommes, sociétés, espaces », *Bulletin de l'Association des Géographes Français*, CNRS Editions, n°2, pp. 193-204.

DI MEO G. et BULEON P. (2005), *L'espace social, une lecture géographique des sociétés*, Paris, collection U, Armand Colin.

DI MEO G., SAUVAITRE C., SOUFFLET F. (2004), « Les paysages de l'identité (le cas du Piémont béarnais, à l'est de Pau) », *Géocarrefour* [En ligne], vol. 79/2 | 2004, mis en ligne le 25 octobre 2007, consulté le 10 octobre 2012. URL : http://geocarrefour.revues.org/639

DORTIER J.-F. (coord.) (2002), *Familles, permanence et métamorphoses*, Auxerre, Sciences Humaines Editions.

DORTIER J.-F. (dir.) (2004), *Le dictionnaire des sciences humaines*, Auxerre, Sciences Humaines Editions.

DOSSETTO D. (2003), « La région en signes. Localisme en Provence et en Italie provençalophone », *Ethnologie française*, 2,37, pp. 399-408.

DUTHIL B. (2011) *Kit de survie en pays gascon. Vocabulaire usuel oc-gascon*, Dax, Editions Carbonnier Quillateau.

ENJALBERT H. (1960), *Les Pays aquitains, Tome Premier : le modelé et les sols*, Bordeaux, Imprimerie Bière.

FAVORY M. (2000), « Les bestiaires et l'espace : raisons géographiques de la passion taurine dans le Sud-Ouest européen », in *Sud-Ouest Européen*, Toulouse, Institut de Géographie, Presse Universitaire du Mirail, n°8, pp.5-14.

FENIE J.-J. (2010), *Connaître Les Landes*, Bordeaux, Editions Sud-Ouest.

FENIE B. et J.-J. (2009), *Dictionnaire des Landes*, Bordeaux, Éditions Sud-Ouest.

FENNETEAU H. (2002), *Enquête : entretien et questionnaire*, Paris, Dunod.

FISCHER G-N. (1996), *Les concepts fondamentaux de la psychologie sociale*, Paris, Dunod.

FREMONT A, GALLAIS J. (1982), *Espaces vécus et civilisations*, Paris, Editions du CNRS.

FREMONT A. (1976), *La région, espace vécu*, Paris, PUF.

GARAT I. (1994), « Vivre à Bayonne intensément. Mise en scène de l'identité et de la citoyenneté urbaine à travers la fête. », *Les Cahiers du LERASS*, n° 31, pp. 109-124.

GILBERT A. (1986), « L'idéologie spatiale : conceptualisation, mise en forme et portée pour la géographie. », *L'Espace géographique*, n° 1, pp. 57-66.

GILLETTE C., BONERANDI E., TAYAB Y. (dir) (2001), *Les territoires locaux construits par les acteurs* : Journée d'études 27 avril 2000. Lyon, Géophile-ENS Lettres et sciences humaines.

GODELIER M. (1992), *L'idéel et le matériel*, Paris, Le livre de Poche, 1ère éd. 1984.

GUIU, C. « Géographie et musique : état des lieux », in *Géographie et cultures*. Paris, Editions L'Harmattan et CNRS, n°59, pp.7-26.

GUTIERREZ, A.-L. et HUBOUX E. (2006), « Exploitation pétrolière et dynamiques des territorialités indiennes dans la région du Haut Pastaza péruvien. », Montpellier, MGM, *Mappemonde,* n°82. http://mappemonde.mgm.fr/num10/articles/art06205.pdf

HALBWACHS M. (1925), *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Librairie Alcan.

HALL E.T. (1978), *La Dimension cachée*, Paris, Le Seuil.

HALPERN C., RUANO-BORBALAN J-C. (2004), *Identité(s): l'individu, le groupe, la société*, Auxerre, Sciences Humaines Editions.

HUSSERL E. (1950), *Idées directrices pour une phénoménologie*, Paris, Gallimard.

JOURNET N. (coord.) (2002), *La culture : de l'universel au particulier*, Auxerre, Sciences Humaines Editions.

KAYSER B. (1989), *Les sciences sociales face au monde rural : méthodes et moyens*, Toulouse, Amphi 7 sociologie, Presses universitaires du Mirail.

LEFEBVRE H. (1974), *La production de l'espace*, Paris, Anthropos.

LE BRAS H., TODD E. (1981), *L'invention de la France, Atlas anthropologique et politique*, Paris, collection Pluriel, Le Livre de Poche.

LERAT S. (1963), *Les Pays de l'Adour. Structures agraires et Économie agricole*, Bordeaux, Union Française d'Impression.

LERAT S. (dir) (2010), *Landes et Chalosses de la fin de l'Ancien Régime à 1980*, Pau, Editions Cairn.

LEVI-STRAUSS C. (1958), *Anthropologie structurale*, Paris, Plon.

LEVY J., LUSSAULT M. (dir.) (2003), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin.

LIMOUZIN P. (1998), « L'intercommunalité : une nouvelle territorialité ? », *Annales de Géographie*, n°599. pp. 59-83.

LUSSAULT M. (2013), *L'avènement du monde. Essai sur l'habitation humaine de la Terre*, Paris, La couleur des idées, Seuil.

MABILEAU A. (dir.) (1993), *A la recherche du local*, Paris, Logiques politiques, L'Harmattan.

MANDON D. (1990), *Culture et changement social, approche anthropologique*, Lyon, Synthèse, Chronique sociale.

MARTUCCELLI D. (2002), *Grammaires de l'individu*, Paris, Folio Essais, Gallimard.

MATTEUDI E. (1997), *Structures familiales et développement local*, Paris, Logiques sociales, L'Harmattan.

MAUDET J.-B. (2007), *Le taureau marque son territoire. Espaces et territoires des pratiques tauromachiques du Sud-Ouest européen à l'Amérique*, thèse de géographie soutenue en novembre 2007.

MAUDET J-B. (2010). *Terres de Taureaux. Les jeux taurins de l'Europe à l'Amérique*, Madrid, Editions la Casa de Velázquez.

MAUREL M.-C. et LACQUEMENT G. (dir.), 2007, *Agriculture et ruralité en Europe centrale*, Aux lieux d'Etre, Montreuil.

MOULINIER P. (2003), *Politique culturelle et décentralisation*, Paris, L'Harmattan.

NAUZE N. (2001), *Salles des fêtes : lieux de sociabilité dans les Landes*, Bordeaux, Le Festin.

OZOUF-MARIGNIER M.-V. (2009), « Le territoire, la géographie et les sciences sociales. Aperçus historiques et épistémologiques », in Vanier M. (dir.). *Territoires, territorialité, territorialisation. Controverses et perspectives,* Rennes, Presses universitaires de Rennes, pp. 31-35.

PAPY L. (1982), *Le midi atlantique, Atlas et géographie de la France moderne*, Paris, Flammarion.

PAPY M. (2005), « La Chalosse et les érudits, un discours excentré », in Papy M. et Thibon C. (dir), *Chalosse. L'esprit des lieux entre mémoires et histoires*, Orthez, Pau, Editions Gascogne, Universitaria, pp. 257-278.

PAPY M., THIBON C. (coord.) (2005), *Chalosse, l'esprit des lieux entre mémoires et histoires*, Pau, Colloques, Universitaria, Editions Gascogne.

PENDANX M. (2004), *Les territoires des bandas landaises, une approche de géographie culturelle*, mémoire de maîtrise de géographie réalisé sous la direction de Monsieur Di Méo, Université Michel de Montaigne Bordeaux 3.

PENDANX M. (2005), *La notion de culture locale abordée à partir d'un exemple landais*, mémoire de DEA de géographie réalisé sous la direction de Monsieur Di Méo, Université Michel de Montaigne Bordeaux 3.

PEREC G. (1989), *L'infra-ordinaire*, Paris, Seuil.

PITTE J.-R., (1983), *Histoire du paysage français. Le Profane : du XVI° siècle à nos jours,* Tome II. Collection « Approches », Tallandier, Paris.

PRONOVOST G., ATTIAS-DONFUT C., SAMUEL N. (dir.) (1993), *Temps libre et modernité : Mélanges en l'honneur de Joffre Dumazedier*, Québec, L'Harmattan, Presses de l'université du Québec.

RACINE J.-B., RAFFESTIN C., RUFFY V. (1980), « Échelle et action, contributions à une interprétation du mécanisme de l'échelle dans la pratique de la géographie », *Helvetica*, n°5, pp. 87-94.

RAFFESTIN, C. (1986), « Écogénèse territoriale et territorialité », in Auriac, F. et Brunet, R. *Espaces, jeux et enjeux*. Paris, Fayard, pp.175-185

RAFFESTIN C. (1977), « Paysage et territorialité », *Cahiers de géographie du Québec*, vol.21, 53-54, pp.123-134.

RAMONET I. (1996), « Québec et mondialisation », *Le Monde Diplomatique*, avril 1996, Editorial, p.1. www.monde-diplomatique.fr/1996/04/RAMONET/2638

REDFIELD R., LINTON R., HERSKOVITS M., (1936), « Memorandum on the study of acculturation », *American Anthropologist*, vol. 38, n°1.

RENARD, J. (2000), « Les espaces flous entre agglomérations et pays : l'exemple de la Loire-Atlantique », in « *Territoires vécus, territoires prescrits : au cœur des recompositions des espaces ruraux*. Résumés du 24° colloque de l'ARF, Toulouse, 25-27 octobre, pp. 253-263.

RETAILLE D. (2005), « L'espace mobile», in Antheaume B. et Giraut F. (dir.) *Le territoire est mort. Vive les territoires !* , Paris, IRD-Editions, pp.175-201.

RETAILLE D. (2012), *Les Lieux de la mondialisation* , Paris, Le Cavalier bleu.

SANSOT P. (1991), *Les Gens de peu*, Paris, PUF.

STASZAK J-F. (2001), « L'espace domestique : pour une géographie de l'intérieur », *Annales de géographie*, n°620, Armand Colin, pp.339-363.

STOCK M. (2006), "L'hypothèse de l'habiter poly-topique : pratiquer les lieux géographiques dans les sociétés à individus mobiles.", *EspacesTemps.net*, Textuel, 26.02.2006, http://espacestemps.net/document1853.html

TARDI J. et FARCHY J. (2006), *Les enjeux de la mondialisation culturelle*. Paris, Ed. Hors Commerce.

TEIXIDO S. (2005), « Le métissage », *Sciences Humaines*, n° 160, pp.48-49.

TESSON F. (2006), "Les ressources du département et du canton dans la petite fabrique des territoires", *Annales de géographie*, n°648, pp.197-216.

TOURAINE A. (2005), *Un nouveau paradigme pour comprendre le monde d'aujourd'hui*, Paris, Fayard.

TRAIMOND, B. (1987), « Le langage de la fête : Les Landes de Gascogne 18-20° siècle », *Cahiers ethnologiques*, n°8, pp. 75-89.

VELASCO, H. (2005), « Les jeux de la frontière franco-espagnole au Pays Basque dans le contexte européen », *Espace populations sociétés* [En ligne], 2005/2 | 2005, mis en ligne le 02 septembre 2009 sur http://eps.revues.org/3207

WARNIER J-P. (2003), *La mondialisation de la culture*, Paris, Collection Repères, La Découverte.

AUTRES SOURCES

• INSEE : www.insee.fr

- INSEE, Chiffres clés
- « Les Landes en bref », INSEE Aquitaine, n°6 – avril 2012
- Synthèse de l'étude "La Grande Thiérache" menée en partenariat entre l'Insee Nord-Pas-de-Calais, l'Insee Picardie, le Conseil général du Nord et le Conseil Général de l'Aisne. Document en ligne consultable sur http://www.insee.fr/fr/insee_regions/picardie/themes/ipa/ipa54/IPA%2054.pdf

• Journal Sud-Ouest

• Site du Conseil Général des Landes : http://www.landes.org

• Office de Tourisme de Nîmes : http://www.ot-nimes.fr

• Sites officiels de manifestations :

http://www.satiradax.fr/

http://www.dax.fr/evenements/festival-de-la-photographie-de-dax

http://arteflamenco.landes.org/programme

Table des illustrations

Table des cartes

Carte 1 : Réseau hydrographique du département des Landes 19
Carte 2 : Les Landes de Gascogne et ses 14 petits pays avant 1790 21
Carte 3 : Le relief, fondement de 3 secteurs 23
Carte 4 : La couverture arborée, entre pins et feuillus 25
Carte 5 : L'emprise agricole 27
Carte 6 : Les composantes des paysages landais 28
Carte 7 : Les Landes, espace de passage et de contact 30
Carte 8 : La Chalosse et l'arrondissement de Dax 37
Carte 9 : Dénominations "Chalosse" dans l'annuaire Pages Jaunes 40
Carte 10 : Dax et son agglomération 45
Carte 11 : Localisation des familles enquêtées et numéros des entretiens réalisés 98
Carte 12 : Localisation des associations enquêtées 105
Carte 13 : Localisation des terrains comparatifs 110
Carte 14 : Localisation de l'Ici 121
Carte 15 : Localisation des familles enquêtées en fonction de leur mode de fonctionnement 144
Carte 16 : Typologie des salles de basket utilisées dans les Landes en 2013 175
Carte 17 : Localisation des écoles de musique dans les Landes 201
Carte 18 : Répartition des bandas dans les Landes en 2013 203
Carte 19 : Localisation des arènes de course landaise en France 207
Carte 20 : Localisation des ganaderias de vaches landaises en France 208
Carte 21 : Localisation des antennes et écoles de musique des communes adhérentes au Conservatoire Départemental des Landes 228
Carte 22 : Localisation des ikastolas et des calandretas en Aquitaine 252
Carte 23 : Localisation de la Grande Thiérache 261
Carte 24 : La Thiérache, un angle mort du territoire français 265
Carte 25 : Nîmes et Aigues-Mortes au cœur du Midi Languedocien 272
Carte 26 : Localisation des murs et frontons dans les départements des Landes et des Pyrénées-Atlantiques 287

Table des planches cartographiques

Planche cartographique 1 : Démographie des Landes 33
Planche cartographique 2 : Localisation de l'arrondissement de Dax 43
Planche cartographique 3 : Le rugby landais en Aquitaine 195
Planche cartographique 4 : Pratique du basket dans les Landes et les Pyrénées-Atlantiques 198

Table des croquis

Croquis 1 : Eléments de l'espace de vie d'une famille de Pomarez 55
Croquis 2 : L'Ici d'une famille 62
Croquis 3 : Le « local » d'une banda 126
Croquis 4 : L' "Ici" de la famille n°12 fondé sur des pratiques culturelles et sportives 171
Croquis 5 : Espaces de vie des familles enquêtées 240
Croquis 6 : L'Espagne, source d'inspiration de la culture méridionale 293

Table des graphiques

Graphique 1 : Personnes interviewées dans le cadre de l'Enquête sur la vie quotidienne 96
Graphique 2 : Répartition des familles enquêtées selon leur type de fonctionnement 134
Graphique 3 : Répartition des salles de basket dans les Landes 175
Graphique 4 : Répartition des arènes de course landaise par département en 2013 177
Graphique 5 : Des utilisations saisonnières des arènes dans le sud landais 180
Graphique 6 : Le rugby et le basket dans les Landes 194
Graphique 7 : Pratique du surf sur le littoral aquitain en 2012 236
Graphique 8 : Evolution de la population des Landes de 1968 à 2008 243
Graphique 9 : Capacité d'accueil touristique des Landes 246
Graphique 10 : Pratique de la langue locale dans les familles enquêtées 253

Table des photographies réalisées par Marie PENDANX

Photographie 1 : Le massif forestier landais 20
Photographie 2 : Forêt de pins des Landes 22
Photographie 3 : Les barthes de L'Adour 26
Photographie 4 : Coteaux de Chalosse 41
Photographie 5 : File d'attente pour le casse-croûte matinal proposé pour la Journée Landaise des Fêtes de Dax 165
Photographie 6 : Musiciens et festayres attablés pour le casse-croûte matinal de la Journée Landaise des Fêtes de Dax 166
Photographie 7 : Palombière pour chasseurs 172
Photographie 8 : Loto dans le hall des sports de Souprosse, le 20 septembre 2009 174
Photographie 9 : Arènes de Dax 177
Photographie 10 : Architecture des Arènes de Dax 178
Photographie 11 : Arènes de Mugron 179
Photographie 12 : Béatification de Sœur Marguerite Rutan le 19 juin 2011 dans les arènes de Dax 183
Photographie 13 : Rassemblement des festayres landais aux Arènes de Dax 184
Photographie 14 : Spectacle des échassiers « Lous Gouyats de l'Adou » 188
Photographie 15 : Affiche des Fêtes de Poyanne 2006 212

Photographie 16 : Cérémonie d'ouverture des Fêtes de Dax 214
Photographie 17 : Défilé d'une banda pour les fêtes de Soustons 2009 217
Photographie 18 : Fêtes votives d'Aigues-Mortes 274
Photographie 19 : corrida dans les Arènes de Dax 280

Table des planches photographiques

Planche photographique 1 : Les arènes, élément du paysage et du patrimoine landais 181
Planche photographique 2 : les arènes de Pomarez, "Mecque de la course landaise" 184
Planche photographique 3 : La course landaise à Laurède 205

Table des tableaux

Tableau 1 : Taux de variation de la population dans les départements aquitains en 2012 31
Tableau 2 : Grille d'entretien de l'Enquête sur la vie quotidienne 100
Tableau 3 : Présentation de l'échantillon des associations enquêtées 103
Tableau 4 : Grille d'entretien pour Enquête en milieu associatif 107
Tableau 5 : Présentation de la composition des familles enquêtées 148